l'histoire du monde depuis la création.
Référence majeure de l'historiographie islamique

CHRONIQUES DE TABARI

Tome 3

MOHAMED, sceau des prophètes

+221 78 434 38 87 - Pour plus de documents numériques

CHAPITRE PREMIER

Naissance du Prophète

Le Prophète a dit : « Je suis né du temps du roi *‘Adîl* (Juste) », qui est Nouschirwân. Ce fut dans l'année même de l'Éléphant, de l'expédition d'Abraha contre la Mecque, que le Prophète vit le jour, le lundi, le douzième jour du mois rabî‘a premier. Sa mère était Amina, fille de Wahb, fils d’‘Abdou'l-‘Ozza, de la tribu de Zohra ; et son père était ‘Abdallah, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, fils de Hâschim, fils d’‘Abd-Manâf. Quelques-uns disent que son père mourut pendant que le Prophète était encore au sein de sa mère ; d'autres prétendent que Mohammed avait alors deux ans. Il y a, à côté de la mosquée de la Mecque, une maison, qu'on appelle aujourd'hui *maison d'Ibn-Yousouf*, qui appartenait à la mère du Prophète. C'est dans cette maison qu'il naquit et demeura jusqu'à ce qu'il reçût sa mission et aussi longtemps qu'il resta à la Mecque. Quand il partit pour Médine, ‘Aqîl, fils d'Abou-Tâlib, occupa cette maison sans l'aveu du Prophète, et la vendit plus tard à un homme des Qoraïschites pour vingt dinars. À ce propos, le Prophète a prononcé une parole qui est devenue proverbiale parmi les Arabes. Lorsque ‘Aqîl embrassa l'islamisme et vint à Médine, il dit au Prophète qu'il avait vendu cette maison. Le Prophète en fut très-fâché et garda le silence. Lors de la prise de la Mecque, quand le Prophète fit son entrée dans la ville avec une nombreuse armée et qu'il fut près de la ville, il dit à ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib : Ô mon oncle, dans quelle maison de la Mecque descendrai-je ? ‘Abbâs répondit : Ô Prophète de Dieu, dans la maison où tu es né. Le Prophète dit : « Est-ce que ‘Aqîl m'a laissé une maison ? » Cette parole a été reçue parmi les proverbes arabes. Quelques-uns disent que le Prophète, en quittant la Mecque, rendit à ‘Aqîl la maison, qui resta dans la famille de ce dernier jusqu'à l'époque de ‘Haddjâdj, fils de Yousouf. Lorsque celui-ci assiégea ‘Abdallah, fils de Zobaïr, dans la ville de la Mecque, qu'il prit la ville et le tua, et qu'il fut investi par

‘Abdou’l-Melik, fils de Merwân, de la souveraineté du ‘Hedjâz, de la Mecque et de Médine, il y laissa son frère Mohammed, fils de Yousouf, comme son lieutenant et retourna dans l’‘Irâq. Mohammed acheta cette maison des descendants d’‘Aqîl et l'annexa à la mosquée. Cela resta ainsi jusqu'au temps de Hâroun ar-Raschîd. Quand Hâroun arriva au califat, sa mère, Khaïzerâni, envoya de l'argent à la Mecque pour faire restaurer la mosquée et l'orner, et elle ordonna de détacher de la mosquée la maison d'Ibn-Yousouf. À présent, cette maison est restée adossée à la mosquée ; on l'appelle *maison d'Ibn-Yousouf.*

La mère du Prophète a raconté que, quand elle le portait dans son sein et que, au bout de neuf mois, le temps de sa délivrance approchait, elle vit, dans un songe, un ange descendre du ciel, qui lui dit : Celui que tu portes dans ton sein est le plus grand de tous les hommes et la plus noble de toutes les créatures ; quand tu en seras délivrée, donne-lui le nom de *Mohammed,* et prononce ces mots : « J'ai recours pour lui au Dieu unique contre la mauvaise influence de tout envieux. » Elle fit part de ce songe à ‘Abdou’l-Mottalib. Ensuite, dans la nuit où le Prophète vint au monde, sa mère regarda et vit qu'il jaillissait de lui une lumière rayonnant jusque vers la Syrie, et elle vit tous les palais de ce pays ; et la lumière sortant de lui rayonnait aussi vers le ciel et atteignait les étoiles. Le lendemain, elle fit appeler ‘Abdou’l-Mottalib et lui raconta ce qu'elle avait vu. ‘Abdou’l-Mottalib donna à l'enfant le nom de Mohammed.

Une autre tradition rapporte que, au moment de la naissance du Prophète, toutes les idoles qui se trouvaient dans la ville de la Mecque et dans le temple de la Ka‘ba furent renversées et tombèrent sur la face ; et le feu des mages de tous les pyrées, dans l'Arabie et dans la Perse, s'éteignit dans cette nuit. Dans la même nuit, Nouschirwân vit en songe les tours de son palais renversées. Le grand mobed eut un songe dans lequel il vit comment de grands chameaux vigoureux luttèrent contre de petits chameaux arabes en petit nombre, comment ils furent mis en fuite, comment les chameaux arabes passèrent le Tigre, pénétrèrent dans la Perse et s'y répandirent. Le matin, le mobed se leva et ne dit le songe à personne ; mais son cœur fut très-affligé. Le lendemain, on reçut de la Perside la nouvelle que le principal feu s'était éteint dans le pyrée, dans la même nuit que Nouschirwân avait eu ce songe. Il y avait mille ans que ce feu ne s'était éteint.

Nouschirwân fut stupéfait et dit : C'est là une grave nouvelle ; il faut en avertir le peuple. Il réunit ses ministres, les principaux officiers et les mobeds, leur raconta le songe et leur fit lecture de la lettre qui était arrivée de la province de Perse. Le mobed dit : Moi aussi j'ai eu, dans la même nuit, un songe, dans lequel j'ai vu des chameaux. Et il raconta son songe et ajouta : Un grand événement se passe parmi les Arabes. Il viendra de là quelqu'un qui subjuguera la Perse et qui triomphera de sa souveraineté et de sa religion. Il nous faut quelqu'un des Arabes, connaissant leurs traditions et leurs écrits, que nous puissions interroger à cet égard. Nouschirwân écrivit aussitôt une lettre à No‘mân, fils de Moundsir, lui disant : Envoie-moi un Arabe savant et âgé, afin que nous lui demandions quelque chose touchant les traditions arabes.

Il y avait à ‘Hîra un chrétien nommé ‘Abdou’l-Mesî‘h, fils d’‘Amrou le Ghassânide, descendant des rois de Syrie. Cet homme avait déjà vécu trois cent soixante ans ; il était très-versé, dans les anciennes traditions et avait lu beaucoup de livres. Satî‘h, le devin du pays du Yemen, était son oncle, et c'est de lui qu'il avait appris l'art de la divination. No‘mân. fils de Moundsir, l'envoya vers Nouschirwân et lui fit dire : C'est là l'homme le plus savant parmi les Arabes et le plus chargé d'années. Nouschirwân lui raconta son songe et celui du mobed et lui en demanda l'explication, ainsi que de la cessation du feu des pyrées. ‘Abdou'l-Mesî‘h dit : Il surgira parmi les Arabes quelqu'un qui portera la ruine et le malheur en Perse. Je vais me rendre auprès de mon oncle Satî‘h, le devin du Yemen et de la Syrie, qui est le plus savant homme de toute la terre ; je lui demanderai avis et viendrai en informer le roi. Il se rendit donc en Syrie auprès de Satî‘h, qui demeurait dans une ville située entre la Syrie et le Yemen. Quand il arriva auprès de lui, il le trouva au moment d'expirer. II lui dit : Je viens pour t'adresser une question. Satî‘h dit : Tu ne viens pas de ton propre mouvement, mais le roi de Perse t'a envoyé ; Nouschirwân a eu tel songe, de même son mobed ; et le feu des pyrées s'est éteint. Il t'a fait chercher et t'a demandé l'explication de ces faits, et tu ne l'as pas sue ; alors il t'a envoyé vers moi. Dis-lui : Il viendra d'entre les Arabes un prophète dont le pouvoir et la religion régneront en Perse ; la souveraineté de la Perse passera à son peuple après sa mort ; il y aura encore quatorze rois en Perse, puis leur

pouvoir cessera, et le pouvoir et la religion de ce prophète apparaîtront dans leur pays ; le temps est arrivé où ce prophète doit naître, où il est déjà né. ‘Abdou’l-Mesî‘h retourna auprès de Kesra. En chemin, il récita en lui-même une pièce de vers très-belle, dont on ne sait que quelques vers. Il dit :

Apprête-toi, toi qui es prompt et résolu ! La peur et la préoccupation ne t'atteignent pas.

Si le royaume est perdu pour les enfants de Sâsân, c'est que la fortune consiste en changements.

Dans leur demeure leurs attaques effrayent les lions féroces ;

Eux, habitants du château, Mihrân et ses frères, et les Hormuzd, et Schâpour et Schâpour.

Les hommes sont enfants d'un même père ; mais lorsqu'ils savent que quelqu'un est diminué, alors il est méprisé et abandonné par eux.

Ils sont fils d'une même mère, quant à leur naissance ; mais quelques-uns sont favorisés par la Providence.

Le bien et le mal se trouvent rattachés ensemble ; mais le bien est à suivre, le mal à éviter.

Quand ‘Abdou’l-Mesî‘h arriva auprès de Kesra et lui rendit la réponse de Satî‘h, Kesra fut rassuré et dit : L'essentiel est que rien n'arrivera de mon temps ; jusqu'à ce que quatorze rois aient régné après moi, il pourra se passer beaucoup de choses.

Le Prophète naquit, comme nous l'avons dit, dans la nuit du lundi. Le lendemain, ‘Abdou’l-Mottalib lui donna le nom de Mohammed ; car son père ‘Abdallah était mort depuis quatre mois, pendant que Mohammed était encore dans le sein de sa mère. ‘Abdou’l-Mottalib reporta l'affection qu'il avait eue pour son fils sur le Prophète. Les principaux habitants de la Mecque avaient la coutume de donner leurs petits enfants en nourrice en dehors de la ville, pour les y faire élever, parce que l'air de la Mecque est pestilentiel, surtout en été. Dans les montagnes du désert et du ‘Hedjâz, à deux journées de la Mecque, demeuraient les Benî-Sa‘d-ben-Bekr-ben-‘Hawâzin-ben-Mançour, des gens pauvres. Chaque année, à l'époque du printemps, ils venaient à la Mecque, emportaient les nourrissons qu'on leur confiait, les élevaient jusqu'à ce qu'ils fussent grands et les rapportaient ensuite à leurs parents. Par l'air et le séjour dans leur pays, les enfants grandissaient

et devenaient forts et apprenaient à bien parler l'arabe ; car la langue des Benî-Sa‘d est la plus pure de toute l'Arabie. Notre Prophète a dit : « Je suis le plus éloquent des Arabes et des Perses ; je suis né de la tribu de Qoraïsch et j'ai été élevé parmi les Benî-Sa‘d. » ‘Abdou’l-Mottalib attendit donc que les femmes des Benî-Sa‘d vinssent, pour leur confier Mohammed. Mais il y avait encore quatre mois jusqu'à l'époque de leur arrivée. Il avait chez lui une nourrice, nommée Masrou‘h, qui avait allaité ses fils, et qui, à cette époque, venait d'accoucher. ‘Abdou’l-Mottalib confia le Prophète à cette femme, pour qu'elle le nourrit pendant ces quatre mois. Enfin les nourrices de Benî-Sa‘d vinrent à la Mecque, avec leurs enfants et leurs maris, pour prendre des nourrissons. Cette année, la tribu des Benî-Sa‘d, les foins ayant manqué, était dans une grande misère, et les femmes vinrent en plus grand nombre.

Il y avait parmi elles une femme nommée ‘Halima, fille d'Abou-Dsouwaïb, appelé ‘Abdallah ben-al-Hârith. Son mari s'appelait ‘Hârith, fils d’‘Abdou’l-‘Ozza, fils de Rifà‘a, et était également des Benî-Sa‘d. Cette famille, composée du mari, de la femme, d'un fils et de deux filles, était très-pauvre. Il leur était né un autre fils vers l'époque où les femmes de la tribu se rendaient à la Mecque avec leurs maris pour chercher des nourrissons. Alors ‘Halîma dit à son mari : Mène-moi à la Mecque, peut-être trouverai-je aussi un nourrisson à élever, afin que notre position devienne meilleure. ‘Hârith avait une chamelle, qui lui donnait du lait, mais en très-petite quantité, parce qu'elle était épuisée à cause du manque de foin. Il possédait aussi une ânesse, faible et petite, et quelques moutons. Il laissa ses moutons et ses deux filles, nommées l'une Onaïsa, l'autre Djodsâma, sous la garde de son fils aîné, ‘Abdallah, fit monter sa femme avec son petit enfant sur l'ânesse, et monta lui-même sur la chamelle ; ils partirent ainsi pour la Mecque, en compagnie des autres femmes qui s'y rendaient. Ils n'avaient rien à manger en route ; ‘Hârith se mit à traire la chamelle, et, pendant toute la nuit, il ne put en tirer qu'une petite quantité de lait, car elle était épuisée de faim. Il en prit un peu lui-même et en donna un peu à sa femme, qui but et en donna à son enfant. ‘Hârith et ‘Halîma, sur la chamelle et l'ânesse, restèrent en route en arrière de leurs compagnons de voyage, à cause de l'épuisement de leurs bêtes. Quand les femmes furent arrivées à la

Mecque, elles prirent chacune un nourrisson ; mais aucune de celles à qui on présenta le Prophète ne voulut le prendre, disant que c'était un orphelin, n'ayant plus de père, et que la nourrice recevait du père différentes gratifications en dehors du salaire : donc elles ne l'acceptèrent pas, et n'eurent pas confiance dans les bonnes paroles et les promesses que leur fit ‘Abdou’l-Mottalib. Celui-ci le présenta aussi à ‘Halîma, qui le refusa également, disant : J'ai assez de ma propre pauvreté, je n'ai pas besoin d'y ajouter un enfant orphelin. Toutes ces femmes des Benî-Sa‘d avaient trouvé des nourrissons, excepté ‘Halîma. Les femmes se disposèrent à s'en retourner ; alors ‘Halîma dit : Je serai honteuse de voyager avec ces femmes, qui toutes ont trouvé des enfants, moi n'en ayant pas trouvé ; je vais aller prendre cet enfant orphelin, pour l'emporter ; au moins, je n'aurai pas à avoir honte devant les autres femmes. ‘Halîma, avec son mari, vint donc auprès d’‘Abdou’l-Mottalib, reçut le Prophète des mains de sa mère et l'emporta. Le lendemain, ils partirent. ‘Halîma monta sur l'ânesse, ayant le Prophète devant elle. L'ânesse marcha rapidement et joyeusement et devança toute la caravane. Les autres femmes dirent à ‘Halîma : Qu'as-tu donc fait à cette ânesse pour qu'elle marche si bien et qu'elle soit devenue si vigoureuse ? Le soir, quand on fit halte, ‘Halîma trouva ses deux seins pleins de lait, sans qu'elle eût rien mangé. Elle donna le sein droit au Prophète et le sein gauche à son fils, et les deux enfants furent rassasiés, au grand étonnement de ‘Halîma. Le mari se mit à traire la chamelle et en tira tant de lait, que les deux enfants, le mari et la femme en burent, et qu'il en resta. Le mari dit à ‘Halîma : Cet enfant nous a porté bonheur.

Quand ils furent revenus dans leur demeure, la bénédiction attachée au Prophète se répandit sur eux. Chaque soir, leurs moutons rentraient avec du lait, tandis que ceux des autres avaient les pis secs. Les hommes dirent à leurs bergers : Faites paître les moutons là où paissent les moutons de ‘Halîma. Les bergers répliquèrent. : Nous les faisons paître au même endroit ; mais partout où les moutons de ‘Halîma mettent leur bouche, il apparaît de l'herbe, qu'ils paissent. Le Prophète grandissait autant en un jour qu'un autre enfant en un mois, et en un mois qu'un autre en un an. Quand il eut deux ans, ‘Halîma le sevra, et la mère du Prophète envoya quelqu'un pour lui rapporter l'enfant. ‘Halîma fut très-affligée, à cause de la bénédiction et de la

bonne fortune attachées au Prophète, qui s'étaient répandues sur sa maison. Elle prit l'enfant, le mena à sa mère et la pria de le lui laisser encore, en disant : Sa bénédiction et sa bonne fortune se sont répandues sur ma maison, et nous l'aimons beaucoup. L'air de la Mecque est malsain ; je crains qu'il ne tombe malade. Elle la supplia et pleura tant, que la mère du Prophète le lui laissa. ‘Halîma le reprit et le ramena chez elle.

Le Prophète avait de cette nourrice un frère de lait. Un jour, celui-ci alla faire paître les moutons sur la montagne ; Mohammed et d'autres petits garçons allèrent avec lui. Là, après quelque temps, quand la journée fut avancée, il se passa un événement qu'on rapporte de deux manières. Les uns prétendent que Mohammed était éveillé ; d'autres, qu'il dormait. Trois hommes vêtus de blanc descendirent du ciel, s'approchèrent de Mohammed, le saisirent et le couchèrent sur le côté, lui ouvrirent le ventre, en retirèrent tout le contenu et y cherchèrent quelque chose. Son frère de lait et les autres enfants, voyant cela, s'enfuirent et vinrent en criant auprès de ‘Halîma, et lui dirent : Viens, on a tué Mohammed. ‘Halîma et son mari coururent sur la montagne, pour aller trouver Mohammed. Lorsqu'ils furent en sa présence, ils s'aperçurent que sa mine était altérée ; ils le prirent, l'embrassèrent sur la tête et sur les yeux et lui dirent : Ô Mohammed ; que t'est-il arrivé ? II répondit : Trois hommes, avec un bassin et une cuvette d'or, sont venus, m'ont ouvert le ventre, ont pris tous mes intestins et les ont lavés dans ce bassin, puis ils les ont remis dans le corps, me disant : Tu es né pur, maintenant tu es plus pur. Ensuite l'un d'eux a plongé sa main dans mon corps, en a arraché le cœur, l'a ouvert par le milieu et en a enlevé le sang noir, disant : C'est la part de Satan, qui est dans tous les hommes ; mais je l'ai enlevée de ton sein. Ensuite il m'a remis le cœur à sa place. L'un d'eux avait un anneau, avec lequel il m'a marqué, et le troisième a plongé sa main dans mon corps, et tout a été remis en ordre. ‘Halîma prit Mohammed et le ramena à la maison.

Le mari de ‘Halîma dit à sa femme : Je crains que cet enfant n'ait eu quelque accès démoniaque ; viens, que nous le menions auprès d'un tel, devin très-habile, qui demeure dans telle tribu ; nous lui raconterons son histoire. S'il doit devenir possédé, nous le rendrons à sa mère. Le lendemain, ‘Halîma et son mari se rendirent auprès du

devin, emmenant Mohammed avec eux. ‘Halîma lui dit : Voilà un enfant que j'ai pris à la Mecque, des Benî-Qoraïsch, et que j'ai élevé ; maintenant les dîws le tourmentent, comme s'il devait devenir un possédé ; vois ce qui en est. Ce devin était idolâtre, ayant la religion des Arabes. Il dit : Quel signe de possédé vois-tu en lui ? ‘Halîma lui raconta son aventure. Le devin répliqua : Fais approcher l'enfant, pour que je l'entende lui-même, car il doit mieux savoir son histoire. Ils firent approcher Mohammed du devin, qui l'interrogea sur la manière dont tout s'était passé, et Mohammed lui raconta ce qu'il avait vu. Quand l'enfant eut terminé son récit ; le devin se leva, prit Mohammed sur sa poitrine et cria à haute voix : Arabes, celui-ci est votre ennemi et l'ennemi de votre religion et de vos dieux ; il changera votre religion et renversera vos idoles. Les hommes de la tribu se rassemblèrent, et le devin leur dit : Tuez-le et coupez-le en deux. ‘Halîma se précipita sur lui, lui arracha l'enfant et lui dit : Tu es beaucoup plus possédé que cet enfant. Ensuite elle ramena Mohammed à la maison.

Le lendemain, son mari lui dit :Viens, rendons cet enfant en bon état à sa mère, avant qu'il périsse entre nos mains ; car je lui vois beaucoup d'ennemis. Le jour suivant, ‘Halîma et son mari ramenèrent Mohammed à sa mère. ‘Halîma lui dit : Voici ton fils, qui a grandi, maintenant c'est à toi de le garder. La mère du Prophète répliqua : Tu avais montré tant d'empressement à le garder ; qu'est-il donc arrivé ? L'autre répondit : Il n'est rien arrivé, mais les grands enfants sont mieux auprès de leurs mères. La mère du Prophète insista vivement et lui dit : Il faut absolument que tu me racontes ce qui t'est arrivé et ce que tu as vu, et pourquoi tu me le ramènes. Après beaucoup de pourparlers, ‘Halîma lui raconta l'aventure, ainsi que les paroles du devin. La mère du Prophète dit : Ne crains rien ; personne ne pourra tuer mon fils, et aucun dîws ne pourra l'approcher. Quand je l'ai porté dans mon sein, j'ai vu en songe quelqu'un qui m'a dit : C'est le meilleur et le plus grand de tous les hommes ; quand il viendra au monde, donne-lui le nom de Mohammed. Et quand je fus délivrée, je vis jaillir de lui une lumière qui rayonnait jusqu'aux étoiles et jusqu'à la terre de Syrie, et je vis les palais de Syrie ; puis je regardai, l'enfant était couché sur le dos, tenant son doigt élevé vers le ciel. La mère du Prophète reprit son enfant, et ‘Halîma s'en alla.

La mère du Prophète avait à Médine des oncles et des tantes des Benî-Naddjâr. À Médine était également la tombe du père du Prophète, ‘Abdallah, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, qui, au retour d'un voyage de commerce en Syrie, était tombé Malade à Médine et y était mort ; il avait été enterré au cimetière de Médine, qu'on appelle Dâr-al-Nâbigha, et qui se trouve à droite de la route, quand on vient du Khoràsân : c'était au cinquième mois de la grossesse d'Amina. Mohammed était resté trois ans parmi les Benî-Sa‘d, et fut ensuite rendu à sa mère, qui le garda jusqu'à l'âge de cinq ans. Alors elle demanda à ‘Abdou’l-Mottalib la permission de se rendre à Médine pour voir ses oncles, leur présenter son fils, et pour visiter la tombe de son père ‘Abdallah. ‘Abdou’l-Mottalib y consentit. Elle se rendit donc avec son fils à Médine. C'était là le premier voyage du Prophète, qui resta à Médine avec sa mère pendant un an, jusqu'à sa sixième année. Ensuite elle le ramena. Il y a, entre la Mecque et Médine, une station appelée Al-Abwâ, où Amina tomba malade et mourut. Mohammed, resté seul, fut ramené par ses compagnons de voyage auprès d’‘Abdou’l-Mottalib, qui le garda jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de huit ans. Alors ‘Abdou’l-Mottalib mourut, laissant les fonctions de chef de la Mecque à Abou-Tâlib, nommé aussi ‘Abdou’l-Manâf ; il lui confia Mohammed. Abou-Tâlib lui prodigua ses soins. Après un an, il se disposa à faire un voyage en Syrie pour le commerce. Mohammed ayant alors neuf ans, le pria de le prendre avec lui ; mais Abou-Tâlib n'y consentit pas, disant : Tu es encore un enfant. Et il le confia aux soins de son frère ‘Abbâs. Lorsque Abou-Tâlib fut sur le point de monter sur le chameau et qu'il prit congé des gens, Mohammed se tint devant lui, pleura beaucoup et dit : Ô mon oncle, prends-moi avec toi. Le cœur d'Abou-Tâlib fut touché, il le prit et l'emmena avec lui.

CHAPITRE II

Histoire du moine Ba‘hîrâ

Or ils arrivèrent près de Bassore, qui est la première ville du territoire de Syrie. Il y a aux portes de la ville un couvent où résidait un moine nommé Ba‘hîrâ, qui avait lu les anciens écrits et y avait trouvé la description du Prophète. Il y avait près de là une station où s'arrêtaient toutes les caravanes qui y passaient. La caravane d'Abou-Tâlib y arriva pendant la nuit. Quand le jour fut venu, laissant brouter les chameaux, les gens se mirent à dormir. Mohammed était assis et gardait leurs effets. Lorsque le soleil devint plus chaud, un nuage ayant la forme d'un grand bouclier vint ombrager la tête du Prophète. Voyant cela, le moine ouvrit la porte du couvent et en sortit ; les gens de la caravane se réveillèrent. Ba‘hîrâ prit Mohammed sur son cœur et l'interrogea sur sa position, sur son père, sa mère et son grand-père. Mohammed lui raconta tout, ainsi que l'histoire des anges qui lui avaient ouvert le corps, exactement comme cela s'était passé. Ba‘hîrâ lui demanda ce qu'il voyait la nuit en songe, et Mohammed le lui dit. Tout cela s'accordait avec ce que Ba‘hîrâ avait trouvé dans les livres. Ensuite il regarda entre ses deux épaules et y aperçut le sceau de la prophétie. Alors il dit à Abou-Tâlib : Cet enfant que t'est-il ? L'autre répondit : C'est mon fils. Ba‘hîrâ dit : Il est impossible que son père soit vivant. Abou-Tâlib dit alors : C'est mon neveu. Ba‘hîrâ demanda : Où le mènes-tu ? L'autre dit : En Syrie. Ba‘hîrâ dit : Celui-ci est le meilleur de tous les hommes de la terre et le Prophète de Dieu. Sa description se trouve dans tous les écrits de l'ancien temps, ainsi que son nom et sa condition. J'ai maintenant soixante et dix ans, et il y a bien longtemps que j'attends sa venue comme prophète. Je te conjure par Dieu de ne pas le conduire en Syrie, de peur que les juifs ou les chrétiens ne le voient et ne te l'enlèvent. Ils ne pourront pas le tuer, parce que personne ne peut enfreindre la décision de Dieu ; mais il se

peut qu'ils l'estropient des mains ou des pieds ou du corps. Renvoie-le chez lui à la Mecque. Abou-Bekr aç-Çiddiq, qui était présent, dit à Abou-Tâlib : Renvoie-le à la maison, pour éviter ces dangers. Abou-Tâlib le renvoya sous la garde de l'un de ses esclaves, et Abou-Bekr envoya avec lui Belâl. Une tradition rapporte qu'Abou-Tâlib retourna lui-même, renonçant à son voyage.

À l’âge de vingt-cinq ans, le Prophète épousa Khadîdja, qui était âgée de quarante ans.

CHAPITRE III

Sur la différence des systèmes chronologiques

Nous avons déjà parlé de ce sujet au commencement de cet ouvrage. Nous y revenons avec plus de détails, parce que Mohammed ben-Djarîr en a traité en cet endroit.

Or sache que les juifs prétendent que, depuis le temps où Adam fut mis sur la terre jusqu'à la naissance de notre Prophète, il s'est écoulé quatre mille trois cent quatre ans. Ils disent que cela est ainsi consigné dans le Pentateuque. Depuis la naissance du Prophète jusqu'à sa mission prophétique, il y a un espace de quarante ans ; depuis sa mission jusqu'à sa fuite, il y a dix ans ; il séjourna treize ans à Médine. Les chrétiens prétendent qu'il y a, depuis Adam jusqu'à Mohammed, six mille trois cent treize ans. Ces deux chiffres ne s'accordent pas. Il est probable que le comput que l'on rapporte d'après ‘Abdallah ben-‘Abbâs est plus exact. Ibn-‘Abbâs dit : Depuis Adam jusqu'à Noé, il s'est écoulé deux mille deux cent cinquante-six ans ; depuis le déluge jusqu'à Abraham, mille soixante et dix-neuf ans ; depuis Abraham jusqu'à Moïse, cinq cent soixante-cinq ans ; depuis Moïse jusqu'à Salomon, fils de David, qui bâtit le temple de Jérusalem, six cent trente-six ans ; depuis Salomon jusqu'à Alexandre Dsou’l-Qarnaïn, sept cent dix-sept ans ; depuis Alexandre jusqu'à la naissance de Jésus, trois cent soixante-neuf ans ; depuis Jésus jusqu'à Mohammed, cinq cent cinquante et un ans. On prétend généralement que, depuis Jésus jusqu'à Mohammed, il n'y a pas eu de prophète ; mais les paroles du Coran sont plus conformes à la vérité ; il y est dit : « Quand nous leur envoyâmes deux prophètes, » etc. (Sur. XXXVI, vers. 13.) Cela se rapporte au temps après Jésus, qui dura quatre cent trente-quatre ans, époque qu'on appelle *interstice.* Quoique, pendant cet espace de temps, il n'y eût pas de révélation, il faut cependant admettre que la terre ne peut pas rester sans manifestation divine. Or,

à cette époque, c'étaient de nombreux disciples de Jésus, dispersés dans le monde, qui appelaient les hommes à Dieu. Si, un moment, la terre restait sans manifestation divine, quiconque mourrait pendant ce temps, comme Dieu ne lui aurait pas été manifesté, n'irait pas en enfer. Il faut donc admettre que Dieu ne laisse pas le monde sans manifestation divine.

Quant au désaccord dans la chronologie de l'époque écoulée depuis Adam jusqu'à présent, il ne pourra jamais être résolu parmi les hommes. Ce désaccord repose sur ce que nous avons dit au commencement de cet ouvrage, savoir : que tous étant d'accord que depuis Adam jusqu'au jour de la résurrection il y a sept mille ans, si l'on savait au juste combien de temps s'écoulera encore jusqu'au jour de la résurrection, on saurait quand aurait lieu le jour de la résurrection. Or Dieu n'a fait connaître ce terme à personne, comme il le dit dans le Coran. C'est pour cette raison que personne ne sait combien d'années se sont déjà écoulées, ni combien il en reste encore. De là tant d'opinions différentes. Mais il n'y a point de désaccord dans notre propre chronologie : il y a quarante ans depuis la naissance de Mohammed jusqu'à sa mission prophétique, et vingt-trois ans depuis sa mission jusqu'à sa mort. Quelques-uns disent qu'il est resté treize ans à la Mecque, et dix ans à Médine ; d'autres disent qu'il est resté dix ans à la Mecque, et treize ans à Médine.

CHAPITRE IV

Généalogie du Prophète

La généalogie du Prophète est constatée par les généalogistes ; elle commence à son père et remonte jusqu'à Adam. Dans cet ouvrage on a indiqué des opinions différentes relatives à la série entre Ma‘add, fils d’‘Adnân, et Ismaël ; les uns prétendent qu'il y a trois générations ; d'autres, cinq, et d'autres encore, dix. La généalogie que nous allons donner n'est pas contestée ; elle est admise par les généalogistes, et se trouve exactement ainsi dans les traités de généalogie :

Mohammed, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, fils de Hâschim, fils d’‘Abd-Manâf, fils de Qoçayy, fils de Kilâb, fils de Morra, fils de Ka‘b, fils de Lowayy, fils de Ghâlib, fils de Fihr, fils de Mâlik, fils de Nadhr, fils de Kinâna, fils de Khozaïma, fils de Modrika, fils d'Elyâs, fils de Modhar, fils de Nizâr, fils de Ma‘add, fils d’‘Adnân, fils d'Odd, fils d'Odad, fils de Homaïsa‘, fils de Ya‘rob, fils de Yaschdjob, fils de ‘Hamal, fils de Qaïdâr, fils d'Ismaël, fils d'Abraham, fils de Tharé, fils de Na‘hor, fils de Saroug, fils de Ragou, fils de Phaleg, fils d'Heber, fils de Salé, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé, fils de Lamech, fils de Mathusalé, fils d'Enoch, fils de Jared, fils de Malaléel, fils de Caïnan, fils d'Enos, fils de Seth, fils d'Adam.

Chacun de ces ancêtres du Prophète avait, outre son nom ordinaire, un surnom provenant d'une action ou d'un fait remarquable accompli par lui, et chacun a son histoire. Or Nizâr, fils de Ma‘add, fils d’‘Adnân, avait le surnom d'Abou-Rabî‘a ou d'Abou-Iyâd ; car il avait quatre fils, qui se nomaient ; l'aîné, Rabî‘a ; le second, Iyâd ; le troisième, Modhar, et le quatrième, Anmâr. C'est de Modhar que descend le Prophète. Nizâr demeurait dans le désert, au même endroit où avait été Ma‘add, fils d’‘Adnân. De là il vint à la Mecque et y

établit sa résidence, et il fut tantôt dans le désert avec sa tribu, tantôt à la Mecque. Modhar avait le surnom de ‘Hamrâ *(de la tente rouge),* qui avait l'origine suivante :

Nizâr, qui possédait une grande fortune, partagea, en mourant, ses biens entre ses fils. Il donna une tente de cuir rouge à Modhar, à Rabî‘a un cheval noir, à Anmâr un tapis de cuir noir, et à Iyâd une esclave. Il leur dit : Partagez-vous tous mes biens de cette manière. S'il s'élève entre vous des contestations, allez à Nadjrân, où il y a un devin nommé Af‘a, de la tribu de Djorhom, qui est très-habile et savant, afin qu'il fasse le partage entre vous. Nizâr était lui-même un devin, connaissant l'art des présages, des augures et de la divination ; et ses fils en avaient également quelques notions. Après sa mort, ses fils, en prenant possession des objets que leur père avait donnés à chacun, eurent des contestations relativement aux autres biens. Alors ils montèrent sur des chameaux pour se rendre à Nadjrân auprès du devin, voulant soumettre à son jugement le partage. Sur la route, ils rencontrèrent un terrain couvert d'herbe, dont une partie était broutée, et une partie intacte. Modhar dit : Le chameau qui a brouté cette herbe est borgne de l'œil droit. Rabî‘a dit : Il est boiteux du pied droit. Iyâd dit : Il a la queue coupée. Anmâr dit : Il s'est échappé des mains de son maître, parce qu'il est farouche. Un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme monté sur un chameau ; ils lui demandèrent qui il était. Il répondit qu'il était de telle tribu, et qu'il était à la recherche d'un chameau qui s'était échappé. Modhar lui dit : Ce chameau n'est-il pas borgne de l'œil droit ? — Oui, répondit l'homme. — Ne penche-t-il pas du côté droit ? demanda Rabî‘a. — Oui. — Il n'a pas de queue, dit Iyâd. — C'est vrai, répondit l'homme. — Anmâr ajouta : Il est farouche. — Oui, dit l'homme ; où est il, ce chameau ? — Nous ne l'avons pas vu, dirent les frères. — Si vous ne l'avez pas vu, répliqua l'homme, comment savez-vous toutes ces particularités ? Il insista et dit : C'est certainement vous qui l'avez ; rendez-le-moi. — Nous ne l'avons pas. Il leur demanda où ils allaient. Les frères lui dirent qu'ils se rendaient à Nadjrân, auprès d'Af‘a, le devin, pour soumettre à son jugement un différend qui s'était élevé entre eux. Cet homme, qui était seul, s'attacha à leurs pas, et suivit les quatre frères jusqu'à Nadjrân.

Af‘a ne les connaissait pas, mais il les reçut gracieusement et leur demanda le but de leur voyage. Ils lui dirent : Notre père est mort, et

nous ne pouvons pas nous accorder sur le partage de ses biens ; nous sommes venus afin que tu prononces entre nous quatre ; nous sommes tombés d'accord de nous soumettre à ton jugement. Alors le propriétaire du chameau dit : Arrange d'abord l'affaire de mon chameau entre eux et moi ; j'ai perdu un chameau, ce sont eux qui le tiennent. Af‘a lui dit : Comment sais-tu qu'ils l'ont ? L'homme répondit : Parce qu'ils m'ont donné son signalement ; s'ils ne l'avaient pas vu, comment le sauraient-ils ? Modhar dit : J'ai reconnu que ce chameau était borgne de l'œil droit, parce qu'il avait brouté l'herbe d'un côté seulement, et qu'il ne l'avait pas touchée du côté où elle était meilleure. Rabî‘a dit : J'ai remarqué que son pied droit avait imprimé sur le sol des traces bien marquées, et je n'ai pas vu celles de l'autre pied ; de là j'ai su qu'il penchait du côté droit. Iyâd dit : J'ai vu que ses crottins étaient réunis en tas, comme ceux du bœuf, et non comme sont ordinairement ceux du chameau, qui les écrase avec sa queue ; j'ai reconnu par là qu'il n'avait pas de queue. Anmâr dit : J'ai remarqué que l'herbe n'était pas broutée à un seul et même endroit, mais qu'il avait pris partout une bouchée : j'ai su que le chameau était d'un caractère farouche et inquiet. Le devin admirait le savoir et l'intelligence des quatre frères. Cette manière de juger fait partie de l'art de la divination, et on l'appelle *bâb-al-tazkîn ;* c'est une des branches de la science. Ensuite le devin dit au propriétaire du chameau : Ces gens-là n'ont pas ton chameau ; va-t'en. Ayant demandé aux quatre frères qui ils étaient, et ceux-ci lui ayant déclaré qu'ils étaient les fils de Nizâr, fils de Ma‘add, fils d’‘Adnân, le devin dit : Excusez-moi de ne vous avoir pas reconnus ; j'ai été lié d'amitié avec votre père ; soyez mes hôtes ce jour et cette nuit ; demain j'arrangerai votre affaire. Ils consentirent. Le père et les ancêtres de ce devin avaient été chefs de Nadjrân.

Le devin leur fit préparer un repas. On leur servit un agneau rôti et une cruche de vin, et ils mangèrent. Lorsque le vin leur monta à la tête, Modhar dit : Je n'ai jamais bu un vin plus doux que celui-ci ; mais il vient d'une vigne plantée sur un tombeau. Rabî‘a dit : Je n'ai jamais mangé de la viande d'agneau plus succulente que celle-ci ; mais cet agneau a été nourri du lait d'une chienne. Anmâr dit : Le blé qui a servi à faire le pain que nous venons de manger a été semé dans un cimetière. Iyâd dit : Notre hôte est un excellent homme ; mais-il

n'est pas un fils légitime ; ce n'est pas son père [légal] qui l'a engendré, mais un autre homme ; sa mère l'a conçu dans l'adultère. Le devin recueillit leurs paroles, mais il ne leur en dit rien. Quand la nuit fut venue et qu'ils furent endormis, il appela son intendant et lui demanda de quelle vigne provenait le vin [que l'on avait servi aux hôtes]. L'intendant dit : Une vigne a poussé sur le tombeau de ton père, et elle est devenue grande ; j'en ai recueilli le raisin, et ce vin en provient. Ensuite le devin fit venir le berger, et le questionna relativement à l'agneau. Le berger dit : Quand cet agneau vint au monde, il était très-joli ; mais sa mère mourut, et il n'y avait pas alors de brebis qui eût mis bas. Une chienne avait eu des petits ; je mis cet agneau avec la chienne jusqu'à ce qu'il fût grand. Je n'en ai pas trouvé de meilleur pour te l'apporter, lorsque tu m'as fait demander un agneau. Enfin le devin appela le métayer, et l'interrogea sur le blé. Le métayer lui dit : il y a d'un côté de notre champ un cimetière. Cette année-ci j'ai ensemencé une partie du cimetière, et c'est de là que provient le blé que je t'ai apporté. Le devin, fort étonné de ces explications, dit : Maintenant c'est le tour de ma mère. Il alla trouver sa mère et lui dit : Si tu ne m'avoues pas la vérité en ce qui me concerne, je te fais mourir. Sa mère parla ainsi : Ton père était le chef de ce peuple et possédait de grandes richesses. Comme je n'avais pas d'enfant de lui, je craignis qu'à sa mort ses biens ne tombassent entre des mains étrangères et qu'un autre ne prit le pouvoir. Un Arabe, homme de belle figure, fut un jour l'hôte de ton père ; je m'abandonnai à lui, la nuit ; je devins enceinte, et c'est à lui que tu dois ta naissance. J'ai dit à ton père que tu avais été engendré par lui.

Le lendemain, le devin interrogea les quatre frères sur leurs paroles, en disant : Je veux que vous me fassiez connaître comment vous avez su les choses que vous avez dites. Modhar, le premier, lui dit : J'ai su que la vigne était plantée sur un tombeau, parce que, quand nous avions bu le vin, nous devenions tristes et nous avions la figure altérée ; ce qui n'est pas l'effet ordinaire du vin. Le deuxième dit : J'ai reconnu ce qui concernait l'agneau, parce que nous n'avions jamais mangé de viande plus douce que celle-là, et qu'il n'y a, dans le monde, rien de plus doux que le lait de la chienne. Le troisième dit : Les Arabes honorent beaucoup leurs hôtes ; lorsqu'ils traitent des hôtes, ils restent avec eux et partagent leur repas ; mais toi, tu nous as

fait servir le repas, tu nous as quittés et tu t'es mis à épier nos paroles. J'ai reconnu par là ta condition ; j'ai remarqué que tu n'avais pas la gravité des Arabes, et j'ai pensé qu'il y avait quelque illégalité dans ton origine. Le quatrième dit : J'ai reconnu la qualité du blé, parce que le blé semé dans un cimetière donne au pain un goût de terre ; et j'ai trouvé ce goût dans ce pain. Le devin leur dit : Vous êtes plus savants que moi ; vous n'avez pas besoin de mon jugement. Ils répliquèrent : Quand deux personnes ont un différend, il faut un tiers pour juger, qu'il soit savant ou non. Ce sont les dernières volontés de notre père, qui nous a dit de nous en rapporter à ton jugement, si nous n'étions pas d'accord sur l'héritage. Le devin dit : Indiquez-moi exactement ce que votre père a donné à chacun de vous et ce qu'il a laissé. Notre père, dirent-ils, a laissé de l'or, de l'argent, des chevaux, des moutons, des tapis et des vases de toute espèce et en grand nombre. Ils racontèrent ensuite ce que leur père avait donné à chacun d'eux. Le devin dit : Laissez à Modhar tout ce que votre père avait en fait d'or et de chameaux ; car ces objets sont rouges. Donnez les chevaux, les esclaves et les vêtements noirs à Rabî‘a ; les esclaves blancs, l'argent et les vêtements blancs à Iyâd, et les tapis et les moutons à Anmâr. Les quatre frères acceptèrent cette sentence, et s'en retournèrent.

Modhar, l'ancêtre du Prophète, devint le chef de tous les descendants de Nizâr et de la famille de Ma‘add, fils d’‘Adnân, qui se multiplièrent tant, que leur nombre fut immense. Modhar fut le chef de toutes les tribus arabes. Il eut un fils, nommé Elyâs, qui lui succéda dans sa charge. Elyâs eut deux fils : Modrika et Tâbikha ; c'est le premier des deux qui continua la lignée du Prophète. Ces deux noms étaient des sobriquets : le véritable nom de Modrika était ‘Amrou ; celui de Tâbikha, ‘Âmir. Un jour, lorsqu'ils étaient déjà grands, ils se trouvaient avec leur père auprès de leurs chameaux et faisaient cuire [quelque mets dans] un pot. Les chameaux s'échappèrent. Elyâs dit à ‘Amrou : Va, et ramène les chameaux ; et il dit à ‘Âmir : Toi, fais cuire le pot. Ayant fait ainsi, ils reçurent ce jour-là les sobriquets *Modrika* et *Tâbikha*, qui leur restèrent. Elyâs réunit entre ses mains le commandement de tous les descendants de Rabî‘a, de Modhar, d'Anmâr et d'Iyâd, et fut ainsi le chef de toutes les tribus de Nizâr, qui demeuraient en partie dans le désert, et en partie à la Mecque. Mais la souveraineté de la Mecque ne leur appartenait pas ; elle était entre les

mains des Benî-Khozâ‘a ; car la Mecque était habitée par les descendants de Ma‘add, d’‘Adnân et d'Ismaël, qui formaient une population nombreuse. À l'époque où Abraham amena Ismaël à la Mecque, il y trouva établie une tribu djorhomite. Plus tard des Khozâ‘ites arrivèrent, soumirent les Djorhomites, en tuèrent un grand nombre et s'établirent à la Mecque. Les Khozâ‘ites sont une des tribus de Sabâ, qui, lors de la destruction de cette ville par les eaux, se répandirent dans le monde. Les Benî-Khozâ‘a vinrent à la Mecque ; Tayy se fixa dans le désert ; Aus et Khazradj, à Yathrib. Les Arabes furent donc dispersés dans le monde, comme il est dit dans le Coran : « Nous les avons dispersés de tous côtés. » (Sur. XXXIV, vers. 18.)

Les Arabes se composent de deux populations distinctes : les Ma‘addites et les Qa‘htanides. Les habitants de Sabâ et du Yemen sont Qa‘htanides, et les Arabes du désert, Ma‘addites. L'histoire des Djorhomites a été rapportée dans l'histoire d'Ismaël, fils d'Abraham. Ismaël avait épousé une femme de cette tribu, et il en avait eu des fils. Ses descendants étaient répandus dans le désert, et les descendants de Ma‘add et d’‘Adnân habitaient également et exclusivement le désert, de même que ceux de Nizâr, de Modhar et d'Elyâs. De temps en temps ils venaient à la Mecque, sans y rester. Lorsqu'ils devinrent nombreux, une partie d'entre eux vint se fixer à la Mecque, et une partie demeura dans les montagnes. Mais la souveraineté de cette ville appartenait aux Khozâ‘a. Cette souveraineté comprenait deux fonctions : Le ‘*Hidjâba* (garde des clefs de la Ka‘ba) et le *Siqâya* (distribution des eaux). Quant aux descendants d'Ismaël, ils étaient en partie dans le désert et en partie à la Mecque.

Lorsque Elyâs mourut, le commandement de tous les Arabes passa à son fils Modrika, qui le laissa à son fils Khozaïma, auquel succéda son fils Kinâna, qui eut pour successeur son fils Nadhr. Celui-ci fixa sa résidence à la Mecque et devint le chef de tous les descendants de Nizâr. Son véritable nom était Qaïs ; on l'avait surnommé Nadhr, à cause de l'éclat et de la beauté de sa figure. Il voulut s'emparer de la souveraineté de la Mecque, et enlever aux Benî-Khozâ‘a le ‘*Hidjâba* et le *Siqâya*. Mais il n'y réussit pas, parce que les Khozâ‘a étaient nombreux, et que ses propres gens, les descendants de Kinâna, de Khozaïma, de Modrika et de Modhar, étaient dispersés dans le désert et dans les montagnes. Ne pouvant pas triompher des Benî-Khozâ‘a,

Nadhr leur dit : Donnez-moi le *Siqâya,* et gardez les clefs de la Ka‘ba et la souveraineté de la Mecque. Ils lui confièrent donc le *Siqâya.* Après lui, l'autorité passa à son fils Mâlik, puis successivement, de père en fils, à Fihr, Ghâlib, Lowayy, Ka‘b, Morra et Kilâb, par lesquels fut continuée la lignée de Mohammed. Tous ces personnages exercèrent l'autorité sur les Arabes de la famille de Nizâr, jusqu'à Qoçayy, fils de Kilâb. Lorsque Kilâb mourut, son fils Qoçayy était encore un enfant à la mamelle. L'autorité et la fonction du *Siqâya* firent retour aux Khozâ‘a. Le véritable nom de Qoçayy fut Zaïd ; *Qoçayy* était un sobriquet, qu'on lui avait donné parce qu'il était allé jusqu'aux limites extrêmes de l'Arabie. Voici en quelles circonstances :

Qoçayy, qui était encore à la mamelle lorsque son père mourut, avait un frère, nommé Zohra, également fils de Kilâb. Leur mère était Fâtima, fille de Sa‘d, de la tribu de Khath‘am. Après la mort de Kilâb, elle se remaria avec un homme de la tribu de Qodhâ‘a, nommé Rabî‘a, fils de ‘Hazâm, qui était venu à la Mecque en pèlerinage. Rabî‘a emmena Qoçayy avec lui dans la tribu de Qodhâ‘a, loin de la Mecque, vers le Yemen. Zohra, qui était déjà grand, resta à la Mecque, eut plusieurs fils et mourut dix ans après. Comme il n'y avait plus de fils de Kilâb, le *Siqâya* fit retour aux Khozâ‘ites. La mère de Qoçayy eut de son second mari un fils, nommé Dorrâdj. Les deux enfants grandirent ensemble, et lorsque, vingt ans après, Rabî‘a, qui était le chef de la tribu des Qodhâ‘a, vint à mourir, Dorrâdj lui succéda. Alors Qoçayy lui dit : Ton père a été le chef des Benî-Qodhâ‘a, et tu as hérité de sa dignité. Mon père aussi a été chef, à la Mecque, des tribus de Nizâr et des descendants d'Ismaël. Je vais aller pour recouvrer mon autorité légitime. Dorrâdj lui répondit : Fais-le, et si tu dois entreprendre la guerre et que tu aies besoin d'aide, avertis-moi, je te porterai secours. Arrivé à la Mecque, Qoçayy trouva les Khozâ‘a en possession des fonctions du *‘Hidjâba* et du *Siqâya.* Ils avaient pris pour chef ‘Holaïl, fils de ‘Hobschiyya, le Khozâ‘ite. Voyant que ses parents des Benî-Fihr, des Benî-Morra, des Benî-Nadhr, des Benî-Kinâna, et les descendants de Lowayy, fils de Ghâlib, étaient dispersés dans les montagnes de la Mecque et dans le désert, Qoçayy reconnut qu'il ne pourrait rien tenter contre les Benî-Khozâ‘a.

Il resta donc à la Mecque, sans chercher à recouvrer le *Siqâya*. Plus tard, les gens de sa famille et ses amis se groupèrent autour de lui, lui témoignèrent du respect et reconnurent son autorité. Quelques années après, étant devenu un personnage important, il demanda en mariage la fille du chef des Khozâ‘ites, qui la lui accorda, en considération de sa noble origine et parce qu'il était le chef de sa tribu, et que son père Kilâb avait été chef de tous les Arabes.

Quelques années après, ‘Holaïl mourut. Il y avait, parmi les Benî-Khozâ‘a, un homme nommé Solaïmân, fils d’‘Amrou, surnommé *Abou-Ghoubschân,* homme joyeux et gourmand, aimé des Khozâ‘ites. ‘Holaïl, en mourant, le désigna comme son successeur et lui remit les fonctions du *Siqâya* et du *‘Hidjâba.* Qoçayy se lia d'amitié avec Abou-Ghoubschân, qui, ne se souciant pas de l'autorité ni du gouvernement, vendit sa charge pour une outre de vin à Qoçayy, qui prit possession de la souveraineté de la Mecque, des clefs du temple, du *‘Hidjâba* et du *Siqâya.* Les Benî-Khozâ‘a s'étant réunis pour l'attaquer, Qoçayy appela ses proches et ses cousins, les descendants de Lowayy, fils de Ghâlib, ceux de Fihr, de Kinâna, de Khozaïma, de Modrika, d'Elyâs, de Modhar, de Ma‘add et d’‘Adnân, en tout douze tribus, et fit la guerre aux Khozâ‘ites. Ceux-ci eurent le dessus, tuèrent un grand nombre des gens de Qoçayy et les chassèrent de la Mecque. Qoçayy alla demander du secours au chef de la tribu des Qodhâ‘a, qui était son frère utérin. Dorrâdj vint avec une armée nombreuse. Ceux du parti de Qoçayy qui étaient à la Mecque, ceux qui étaient répandus dans les montagnes, et la troupe qui avait été mise en fuite par les Khozâ‘ites, vinrent se grouper autour de Qoçayy, et tous ensemble livrèrent une grande bataille aux Khozâ‘ites, en tuèrent un grand nombre et les mirent en fuite. Qoçayy s'empara du gouvernement de la Mecque, des fonctions du *‘Hidjâba* et du *Siqâya* et de l'intendance du temple. Quand il fut bien établi, il congédia son frère Dorrâdj, qui retourna dans sa tribu.

Qoçayy, ayant saisi le gouvernement, réunit à la Mecque les gens de sa famille, ses alliés et la tribu de Ma‘add, fils d’‘Adnân, les y fit demeurer et leur donna les maisons des Benî-Khozâ‘a. Quand il les eut tous rassemblés dans la ville, il les appela *Qoraïsch,* ce qui signifie en arabe une réunion d'hommes. On n'avait jamais auparavant employé ce nom. Depuis lors les Arabes désignent Qoçayy par le nom

de Qoraïsch. Les Benî-Khozâ‘a, après avoir été mis en fuite, ne pouvant pas rester dans le désert, revinrent à la Mecque, se mirent sous la protection de Qoçayy, conclurent un traité avec lui et reconnurent son autorité. Qoçayy leur accorda sa protection, mais il ne les laissa pas à la Mecque ; il leur assigna des demeures dans les montagnes autour de la ville.

Qoçayy était donc en même temps chef des Khozâ‘a, des Qoraïsch et de la Mecque. Il était bienveillant envers le peuple, avait soin des pauvres et passait son temps à rechercher et à examiner la condition de chacun, et donnait des secours à ceux qui étaient dans une position difficile. Quoiqu'il n'ait pas une grande fortune, le bien qu'il faisait aux pauvres avait plus de valeur, par la bénédiction qui y était attachée, que les bienfaits des autres. En outre, il prenait aux riches pour donner aux pauvres, dont il était le soutien. Les Benî-Khozâ‘a étaient soumis au peuple de Qoçayy, qui leur avait accordé sa protection.

Les hommes de Qoçayy s'appelaient *Qoraïsch* depuis le jour où il les avait réunis : c'est d'eux que les Qoraïschites actuels tirent leur origine. Quelques-uns disent que le nom de *Qoraïsch* signifie « investigation. » En effet, Qoçayy s'informait de la position de ses concitoyens, des étrangers, des pauvres et des nécessiteux, qui venaient chaque année pour le pélerinage. Tous ceux qui étaient dans le besoin étaient entretenus par lui jusqu'à leur départ.

Chaque année Qoçayy faisait contribuer les tribus arabes à l'entretien des pélerins, et lui-méme y contribuait de ses propres ressources, en leur donnant un potage composé de dattes et de lait, mets que les Arabes appellent *‘haïs.* Il tuait des chameaux et offrait aux pèlerins de grands repas et faisait mettre à un endroit de grandes quantités de dattes et de gruau. Lorsque les pèlerins accomplissaient leurs tournées et qu'ils revenaient d’‘Arafât à la Mecque, Qoçayy traitait toute la foule, qu'elle fût de cent mille hommes ou plus, à Bat‘hâ ; il faisait étendre des nattes de cuir rouge et faisait servir la nourriture à tous, riches et pauvres. Puis il prenait des informations sur la position des gens ; ceux qui n'avaient pas de provisions recevaient de lui des dattes, de la farine, des gâteaux et autres choses, et tous s'en retournaient de la réunion annuelle chargés de vivres. C'est à cause de ces enquêtes que Qoçayy reçut le nom de Qoraïsch.

D'autres prétendent que Qoraïsch est le nom d'un cheval marin, qui épouvante tout ce qui habite la mer, poissons et autres animaux. Comme Qoçayy et son peuple avaient pris le dessus sur les Khozâ‘a, on les avait appelés *Qoraïsch*, par métaphore. ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, a dit à ce sujet le vers suivant :

Qoraïsch, qui est [cet animal] qui habite la mer, du nom duquel s'appellent les Qoraïschites.

Donc Qoçayy exerçait le pouvoir, à la Mecque, sur les Qoraïschites et sur les autres. Après lui, le gouvernement passa à ses descendants, de père en fils, d'abord à son fils ‘Abd-Manâf, qui eut pour successeur son fils Hâschim, à qui succéda sou fils ‘Abdou’l-Mottalib, qui le laissa à son fils Abou-Tâlib, nommé aussi ‘Abd-Manâf. La prééminence des Qoraïschites était reconnue par tous les Arabes et l'a été jusqu'à ce jour.

Qoçayy, après avoir enlevé le pouvoir aux Khozâ‘ites, avait ajouté aux prérogatives du *Hidjâba* et du *Siqâya* quatre autres attributions, savoir : le *Rifâda*, le *Nîrân*, le *Liwa et le Nadwa.* Quiconque réunissait entre ses mains ces six prérogatives avait le gouvernement de la Mecque. Le *Rifâda* consistait dans l'attribution de nourrir les pèlerins, comme nous avons dit que le faisait Qoçayy, chaque année, en traitant les riches et les pauvres, un soir à Mouzdalifa, l'autre soir à la Mecque. En effet, le jour où les pèlerins vont à ‘Arafât, restant toute la journée, jusqu'au coucher du soleil, sur pied, sur le sommet de la montagne d’‘Arafât, à prier, personne n'a le temps de préparer le repas du soir. Ils s'en retournent, lorsque le soleil décline, et récitent la prière du soir et la prière du coucher, à Mouzdalifa. Ils ne se reposent pas avant d'y arriver, et ils n'y arrivent que quand la nuit est déjà avancée. Qoçayy donnait donc son repas à Mouzdalifa, le *jour d’‘Arafât ;* il réunissait tous les pèlerins, et tous mangeaient à satiété et se couchaient ensuite. Puis, à la fin du pèlerinage, lorsqu'ils faisaient les dernières tournées à la Mecque, il les traitait de la même façon, et donnait à tous les pauvres des provisions de voyage autant qu'il leur en fallait jusqu'à leur retour dans leur pays. Cette distribution de nourriture s'appelle *rifâda,* car le verbe *rafada* veut dire « donner du secours. » Cette coutume s'est maintenue jusqu'à

aujourd'hui : le sultan fait donner un repas à Mouzdalifa, et fait distribuer aux pèlerins pauvres des subsistances. Khaïzerânè, la mère de Hâroun ar-Raschid, donnait ce repas chaque année, et, après elle, Zebidè, femme de Hâroun ar-Raschid, fille de Dja‘far al-Mançour ; ensuite Scha‘b, mère de Mouqtadir.

Le *Nîrân* est l'éclairage par des feux, lorsque les pèlerins reviennent, dans l'obscurité de la nuit, d’‘Arafât, afin que personne ne s'égare sur la route de Mouzdalifa.

Le *Liwa* (drapeau) consistait dans la pratique suivante : chaque fois que Qoçayy faisait partir de la Mecque une expédition guerrière, il mettait à la tête de l'armée un chef qui recevait de ses mains le drapeau, une pièce d'étoffe de soie blanche, que Qoçayy lui-même attachait au bout d'une lance, et l'on portait ce drapeau devant le chef, comme signe de commandement. Cette coutume se perpétua depuis lors parmi les descendants de Qoçayy, et fut aussi maintenue par le Prophète, qui, chaque fois qu'il envoyait un général contre une ville, attachait de ses propres mains le *Liwa.*

Le *Nadwa* ou *conseil* était une institution qui avait également été établie par Qoçayy. Pour toute affaire qu'il voulait entreprendre, il réunissait les Qoraïschites et les principaux habitants, pour en délibérer avec eux. Aucune décision prise par les principaux habitants relativement aux affaires des citoyens n'avait de force si elle n'avait été délibérée dans la maison de Qoçayy, où ils se réunissaient en conseil appelé *Nadwa.* Qoçayy avait acheté à cet effet une maison à côté du temple qui reçut le nom de *Dâr-en-Nadwa*, et cette maison appartenait aux Qoraïschites. Cette institution dura jusqu'au moment où le Prophète prit la ville de la Mecque. Le jour où il y entra et détruisit toutes les coutumes du paganisme, il abolit aussi le *Dâr-en-Nadwa.*

Donc Qoçayy réunissait entre ses mains ces six attributs du pouvoir : le *‘Hidjâba*, le *Siqâya*, le *Rifâda*, le *Liwa*, le *Nîrân* et le *Nadwa.* Qoçayy avait quatre fils : ‘Abd ben-Qoçayy, ‘Abd ed-Dâr, ‘Abdou’l-‘Ozza et Abd-Manâf. Ce dernier était le plus jeune ; c'est de lui que descend le Prophète. Qoçayy l'aimait plus que ses autres fils. On lui avait donné le sobriquet *Qamrâ*, à cause de sa beauté ; son véritable nom était Moghîra ; mais sa mère, l'ayant amené auprès de Manâf, une des idoles qui se trouvaient dans la Ka‘ba, l'avait placé

devant l'idole et avait dit : « Voilà le serviteur de Manâf » *(‘Abd-Manâf).* Ce nom lui est resté et a prévalu sur ses autres noms. Qoçayy, en mourant, légua les six attributs du gouvernement à ‘Abd-Manâf, en lui disant : Ô mon fils, il importe peu que tu diminues le pouvoir d'une de ces prérogatives ; mais ne renonce jamais au *Rifâda*, c'est-à-dire à la prérogative de traiter les pèlerins ; car vous êtes les ministres du temple de Dieu, et les pèlerins sont les hôtes de Dieu ; vous avez plus que qui que ce soit le droit de leur donner l'hospitalité. ‘Abd-Manâf eut soin de conserver ces attributs, et exerça le pouvoir sur la Mecque, le ‘Hedjâz et sur tous les Arabes. Son autorité était plus grande que celle de son père Qoçayy, qui n'avait pas eu une fortune suffisante pour ses besoins. Chaque année, à l'époque du pèlerinage, il avait fait la distribution de vivres aux pèlerins, en partie à ses propres dépens, et pour une partie il avait demandé une contribution aux Qoraïschites ; et, au bout de l'année, il se trouvait avoir contracté une certaine dette. ‘Abd-Manâf, qui avait beaucoup de biens, faisait cette distribution de ses propres ressources, sans rien demander aux Qoraïschites. Même en dehors de l'époque du pèlerinage, ‘Abd-Manâf faisait tuer des chameaux et en donnait la chair aux pauvres. Il luttait contre le vent du nord, et sa libéralité l'emportait : les jours où le vent du nord soufflait, ‘Abd-Manâf tuait un chameau pour les pauvres ; et si le vent soufflait pendant dix jours consécutifs, il tuait chaque jour un nouveau chameau. C'est lui qui introduisit la coutume d'offrir aux repas du *Rifâda* la boisson de miel ; il en faisait faire une si grande quantité, en y employant du miel purifié, que tous les pèlerins avaient à boire.

‘Abd-Manâf avait quatre fils : ‘Abdou’l-Schams, l'aîné, Hâschim, Al-Mottalib et Naufal. Hâschim, dont le véritable nom était ‘Amrou, lui était le plus cher. C'est après la mort de son père seulement qu'il reçut le nom de Hâschim, parce qu'il introduisit la coutume d'offrir aux pèlerins, aux repas du *Rifâda,* le potage appelé *therîd*. À la mort d’‘Abd-Manâf, ses fils se partagèrent ses biens ; le gouvernement échut à Hâschim, qui jouissait d'une plus grande influence que son père, tant par sa fortune que par son autorité parmi le peuple : il était appelé *‘Amrou-‘Alî,* à cause de son autorité. Il conservait toutes les prérogatives du pouvoir, en y ajoutant encore celle du *therîd.* Auparavant on donnait à chaque homme quatre pains, du bouillon et

un peu de viande. ‘Amrou y ajouta le *therîd*, augmentant ainsi la portion de pain : pour cette raison, on l'appelait *Hâschim,* c'est-à-dire « celui qui émiette le pain dans le bouillon. » A l'exemple de son père ‘Abd-Manâf, Hâschim, même en dehors de l'époque du pèlerinage, tuait des chameaux, dont il offrait la chair aux babitants de la Mecque. Une certaine année, du temps de Hâschim, une famine étant survenue à la Mecque, Hâschim partit pour la Palestine et en rapporta des vivres, qu'il avait achetés de ses propres ressources, et il les distribua aux habitants de la Mecque. Pendant toute la durée de la famine, il faisait donner à chacun, régulièrement, chaque jour, un vase de *therîd ;* et le nom de *Hâschim* lui resta. C'est à ce propos qu'un poète a dit :

‘Amrou, le noble, a émietté le pain du *therîd* pour ses compatriotes, les gens de la Mecque, affamés et épuisés.

Pendant cette famine, Hâschim, n'ayant pas de provisions à l'époque du pèlerinage, partit lui-même pour la Syrie, en rapporta de la farine, dont il fit faire du pain, et donna les repas du *Rifâda* d'une manière plus parfaite que les autres années. La famine dura trois ans ; chaque année, Hâschim faisait deux fois le voyage de Syrie, pour aller chercher de la farine, une fois en hiver et une fois en été, comme il est dit dans le Coran : « ... leurs caravanes qu'ils envoient en hiver et en été. » (Sur. CVI, vers. 2.) Cette coutume fut introduite parmi les Qoraïschites par Hâschim, qui, même lorsque la famine eut cessé, allait deux fois par an en Syrie, pour y faire le commerce et pour y chercher des vivres. Les autres fils d’‘Abd-Manâf, abdou‘l-Schams, Naufal et Mottalib, distribuèrent également, de leurs propres ressources, des vivres aux habitants de la Mecque, pendant ces années de disette. Ils ne voulaient pas souffrir qu'une seule personne mourût de faim. Cependant ils avaient laissé le privilège du *Rifâda* à Hâschim, parce qu'il exerçait le pouvoir. Si, pendant cette famine, les fils d’‘Abd-Manâf n'avaient pas été à la Mecque, tous les habitants auraient succombé à la faim. Les quatre frères se rendirent dans toutes les contrées, en Syrie, dans le Yemen, en Abyssinie et dans l’‘Irâq, et obtinrent des souverains de ces pays des sauf-conduits pour les Qoraïschites, pour y chercher des vivres et y voyager pour le

commerce, sans être inquiétés par personne. Hâschim obtint un sauf-conduit des rois de Syrie ; ‘Abdou’l-Schams, des rois d'Abyssinie ; Mottalib, des rois du Yemen, et Naufal, des rois de l’‘Irâq ; ils les rapportèrent aux Qoraïschites en même temps que des vivres. Matroud, fils de Ka‘b, le khozâ‘ite, a fait l'éloge de Hâschim et de ses frères dans les vers suivants :

Ô toi, hôte, dont la selle est toujours en mouvement, pourquoi n'es-tu pas descendu chez les gens d’‘Abd-Manâf ? etc.

Les fils d’‘Abd-Manâf étaient ainsi, tous les quatre, les princes des Qoraïschites : Hâschim exerçait le gouvernement, et ses frères étaient ses auxiliaires. Ensuite ‘Abdou’l-Schams mourut, et laissa un fils nommé Omayya. Quelques-uns prétendent que son véritable nom était Hâschim, et Omayya un surnom. Omayya, qui avait hérité de son père une grande fortune, était traité par Hâschim avec beaucoup de considération. Or, une certaine année, à l'époque du pèlerinage, où Hâschim se disposait à offrir aux pèlerins les repas, Omayya sollicita de lui la permission d'offrir, pour cette fois, le *Rifâda.* Hâschim y consentit avec peine. En conséquence, Omayya prépara les repas, et y dépensa toute sa fortune ; mais le *Rifâda* ne fut pas suffisant, et les pèlerins manquèrent de nourriture. Hâschim, très-embarrassé, fit immédiatement tuer cinquante de ses chameaux, et compléta ainsi le repas. Ensuite, étant en colère contre Omayya, il lui dit : Pourquoi ne t'occupes-tu pas de jeux d'enfant ? et il l'exila de la Mecque. Omayya se rendit en Syrie, où il resta dix ans, n'osant pas revenir à la Mecque du vivant de son oncle. ll ne revint qu'à la mort de Hâschim. Hâschim avait plusieurs fils ; Omayya avait également plusieurs fils, dont l'aîné était ‘Harb, le père d'Abou-Sofyân. C'est là l'origine de l'inimitié qui se perpétua entre les familles de Hâschim et d'Omayya, jusqu'à l'époque où Abou-Sofyân exerça tant d'hostilités contre le Prophète : le siège de Médine, le combat d'O‘hod, le massacre de tant de ses compagnons et de ‘Hamza. Le jour de la prise de la Mecque, Abou-Sofyân devint musulman, et le Prophète lui donna, du butin du combat de ‘Honaïn, cent chameaux, pour se le concilier et gagner son amitié ; mais ce fut en vain. L'inimitié entre les descendants de Hâschim et ceux d'Omayya durait toujours : aucun membre de la famille d'Omayya, sauf ‘Othmân, ne sympathisa avec le Prophète.

C'est là aussi l'origine de la haine qui existait entre ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, et ‘Othmân, et, plus tard, entre ‘Alî, prince des croyants, et Mo‘awiya ; c'est la cause de tout ce qui s'est passé entre eux, des dix-sept batailles qu'ils se sont livrées, de la mort de quarante mille musulmans, tués à la bataille de Ciffîn, et des actions de Yezîd, fils de Mo‘awiya, dont une partie sera rapportée plus loin : tout cela est la suite de l'inimitié des familles Hâschim et Omayya, inimitié qui s'est perpétuée jusqu'à ce jour.

Hâschim, en mourant, laissa le gouvernement à son frère Mottalib ; car ses propres fils étaient trop jeunes pour exercer le pouvoir, et ses autres frères, ‘Abdou’l-Schams et Naufal, étaient morts. Mottalib prit le gouvernement et se montra soigneux d'en conserver les six attributions. Il avait aussi soin des enfants de Hâschim. L'un de ces enfants, ‘Abdou’l-Mottalib, encore fort jeune, se trouvait à Médine. Voici par quelle cause : Une certaine année, comme Hâschim se rendait en Syrie pour le commerce, étant arrivé à Médine, il y était descendu chez un habitant, l'un des principaux de la tribu de Khazradj, nommé ‘Amrou, fils de Zaïd, fils d'Asad. ‘Amrou avait une fille très-belle, nommée Salma. Hâschim la lui demanda en mariage, et, l'ayant obtenue, il passa un certain temps auprès d'elle, et elle devint enceinte. Ensuite, après avoir fait son voyage en Syrie ; Hâschim revint à Médine et donna à l'enfant que Salma avait mis au monde le nom de Schaïba. Il voulut emmener la mère et l'enfant avec lui à la Mecque ; mais ‘Amrou, fils de Zaïd, ne voulut pas laisser partir sa fille, et comme l'enfant était encore à la mamelle, Hâschim ne pouvait pas le séparer de sa mère. Il le laissa donc avec elle, et retourna seul à la Mecque, où il mourut bientôt après. Mais, avant de mourir, en instituant Mottalib son successeur, il lui dit qu'il avait à Médine un fils, du nom de Schaïba, dont la mère était une telle, fille d'un tel, de la tribu de Khazradj. Mottalib, ayant pris possession du gouvernement, oublia ce qui concernait Schaïba. Dix ans se passèrent ainsi. Alors un habitant de la Mecque, se rendant en Syrie pour son commerce, arriva à Médine et y remarqua Schaïba, qui, au milieu d'une troupe de garçons, se glorifiait en disant Je suis Schaïba, fils de Hâschim, fils d’‘Abd-Manâf ; je suis fils du seigneur de Bat‘hâ, fils du seigneur de la Mecqne et du ‘Hedjâz ; je suis fils du chef de tous les Qoraïschites descendant de Nadhr, qui l'emporte en noblesse sur

tous les Arabes. Cet homme fut fort étonné et dit : Comment Hâschim a-t-il un fils à Médine ? Il dit à l'enfant : Quel est ton nom ? L'enfant répondit : Schaïba, fils de Hâschim, fils d'Abd-Manâf, prince des Qoraïschites, prince des Arabes, seigneur de Bat‘ha, de la Mecque et de ‘Hedjâz. Lorsque cet homme fut de retour à la Mecque, causant, un jour, avec Mottalib, dont le surnom était Abou’l-Harith, parce qu'il avait un fils nommé ‘Hârith, il lui dit : Ô Abou’l-Hârith, j'ai vu à Médine une chose étonnante. — Qu'y as-tu vu ? demanda Mottalib. L'autre dit : J'y ai vu un garçon qui, au milieu de ses camarades, tout eu jouant, en s'exerçant aux armes, en courant et en jetant la balle, se glorifiait, en disant : Je suis Schaïba, fils de Hâschim, fils d’‘Abd-Manâf. Mottalib, se rappelant les dernières recommandations de Hâschim, monta, le lendemain, sur un chameau et partit pour Médine. ll reçut Schaïba des mains de sa mère, le fit monter derrière lui sur le chameau et l'emmena à la Mecque. Les habitants de la Mecque lui demandèrent : Qui est ce garçon ? Mottalib répondit : C'est mon esclave. Ils dirent : « C'est l'esclave de Mottalib » *(‘Abdou’l-Mottalib),* et le nom d’‘Abdou’l-Mottalib lui est resté ; car personne ne savait qu'il s'appelait Schaïba.

Mottalib, en mourant, confia le gouvernement, le *Rifâda* et les autres prérogatives à ‘Abdou’l-Mottalib, dont la libéralité égalait celle d’‘Abd-Manâf ; il triomphait, comme celui-ci, du vent du nord. Il était appelé « nourricier des hommes et des bêtes, » sobriquet qui n'avait encore été donné à personne. Lorsque les hommes de l'Éléphant vinrent aux portes de la Mecque et que tous périrent, ‘Abdou’l-Mottalib y trouva un butin immense, et son autorité devint plus grande que celle de Qoçayy, d’‘Abd-Manâf et de Hâschim ; il surpassait tous ses ancêtres par sa libéralité, qui n'avait pas de bornes. Le surnom d’‘Abdou‘l-Mottalib était également Abou'l-‘Hârith.

‘Abdou’l-Mottalib avait eu connaissance d'une tradition disant qu'un homme, du temps d'Ismaël, voulant quitter la Mecque, avait enfoui ses richesses dans le puits de Zemzem. On dit aussi que c'était Ismaël lui-même qui avait enfoui ces richesses. On prétend enfin que ces richesses se composaient de deux gazelles d'or, de cent épées damasquinées et de cent cuirasses davidiennes. ‘Abdou’l-Mottalib voulut creuser le puits de Zemzem, pour enlever ce trésor, dont il avait entendu parler ; mais il ne savait pas à quel endroit il devait

fouiller. Alors, une nuit, il vit en songe quelqu'un qui lui dit : Lève-toi et creuse où est le puits de ton père Ismaël, fils d'Abraham. À son réveil, ‘Abdou’l-Mottalib hésitait ; car il ne savait pas si les objets se trouvaient au bord ou au milieu du puits. La nuit suivante, il rêva qu'on lui disait : Va creuser à l'endroit où est la boue. La troisième nuit, il entendit une voix qui lui dit : Creuse à l'endroit où un corbeau noir viendra frapper le sol avec son bec. Alors il sut que le trésor se trouvait au milieu du puits, mais il n'osa pas y toucher, craignant de détruire le puits en le fouillant. Il fut très-embarrassé ; puis il résolut d'en retirer l'eau et d'en explorer le fond. En commençant à creuser, il fit le vœu de sacrifier à Dieu un de ses dix fils s'il réussissait, après avoir retiré l'eau et après avoir creusé le sol et trouvé le trésor, à remettre le puits en bon état. Il creusa donc, et trouva le trésor ; ensuite il remit le puits en bon état, et l'eau monta. ‘Abdou’l-Mottalib en fut très-heureux. Avec les épées d'acier il fit faire une porte pour la Ka‘ba ; il fondit les deux gazelles d'or, en fit des plaques et en revêtit les portes de fer. ‘Abdou’l-Mottalib fut le premier qui revêtit de plaques d'or la porte de la Ka‘ba et qui la couvrit d'étoffes de brocart.

Ensuite ‘Abdou’l-Mottalib voulut accomplir son vœu, en sacrifiant un de ses dix fils, dont le plus jeune était ‘Abdallah, le père du Prophète. ‘Abbâs et ‘Hamza n'étaient pas encore nés. ‘Abdallah et Abou-Tâlib étaient nés de la même mère, nommée Fâtima, fille d’‘Omrân, fils d’‘Amrou al-Makhzoumî. ‘Abdou’l-Mottalib jeta le sort trois fois sur tous ses fils, et trois fois le sort tomba sur ‘Abdallah. Alors ‘Abdou’l-Mottalib se disposait à le tuer. Abou-Tâlib et ses autres fils vinrent tous et dirent à ‘Abdou’l-Mottalib qu'ils ne le souffriraient pas. ‘Abdou’l-Mottalib leur dit : Je me suis engagé par un vœu envers Dieu ; Dieu ayant fait réussir mon entreprise, je ne peux pas me soustraire à la nécessité de lui offrir en sacrifice un de mes fils, pour accomplir mon vœu. Ses fils répliquèrent : Nous ne te laisserons pas faire ; et ils lui enlevèrent ‘Abdallah. Abou-Tâlib, frère d’‘Abdallah de père et de mère, qui avait pour lui encore plus d'affection que les autres, alla trouver ses oncles des Benî-Makhzoum, et leur dit que son père voulait offrir en sacrifice ‘Abdallah. Les Benî-Makhzoum se rendirent auprès d’‘Abdou’l-Mottalib et lui déclarèrent qu'ils ne le souffriraient pas ; ils lui dirent : Tu es le chef des Qoraïschites ; si tu offres en sacrifice ton enfant, la coutume s'en

maintiendra parmi eux, et la race des Qoraïschites s'éteindra. ‘Abdou’l-Mottalib répliqua : Que faire ? Je me suis engagé par un vœu envers Dieu, et il faut que je l'accomplisse. Les autres dirent : Abraham, l'ami de Dieu, qui fut plus grand que toi, ayant fait vœu d'offrir en sacrifice Ismaël, reçut de Dieu une rançon pour son fils ; toi aussi offre une rançon à la place de ton fils. ‘Abdou’l-Mottalib dit : Que Dieu veuille accepter pour sa rançon tout ce que je possède ! Je sacrifierais volontiers tous mes biens ; car il m'est le plus cher de tous mes enfants. Les autres dirent : Il y a à Khaïbar une devineresse, la plus savante de ce temps ; il faut te rendre auprès d'elle ; elle te dira ce qu'il faut faire. ‘Abdou’l-Mottalib partit pour Khaïbar, avec ‘Abdallah, ‘Abbâs et Abou-Tâlib, et adressa sa demande à la devineresse. Celle-ci dit : Place d'un coté dix chameaux, et de l'autre ‘Abdallah ; puis consulte le sort. Si le sort tombe sur les chameaux, tu sauras que Dieu accepte la rançon de ton fils ; si le sort tombe sur ton fils, augmente le nombre des chameaux, et recommence, et augmente toujours le nombre jusqu'à ce que le sort tombe sur eux ; alors tu sauras que Dieu accepte cette rançon, et tu offriras les chameaux en sacrifice. ‘Abdou’l-Mottalib retourna heureux à la Mecque. Il plaça dix chameaux en face d’‘Abdallah, et consulta le sort ; le sort tomba sur ‘Abdallah. Alors il ajouta dix autres chameaux, puis dix autres, et ainsi de suite ; enfin, quand le nombre fut de cent chameaux, le sort tomba sur les chameaux. ‘Abdou’l-Mottalib les offrit en sacrifice et en donna la chair aux pauvres. Le Prophète a dit : « Je suis le fils de deux victimes, » c'est-à-dire deux de mes ancêtres ont dû être immolés, Ismaël et ‘Abdallah ; mais Dieu a accordé à l'un et à l'autre une rançon.

Lorsque ‘Abdallah eut atteint l'âge viril, ‘Abdou’l-Mottalib le maria avec Âmina, fille de Wahb, fils d’‘Abd-Manâf, fils de Zohra, de la tribu de Zohri. ‘Abdallah, ayant conduit sa femme dans sa maison, vivait avec elle.

Il y avait à la Mecque un chrétien nommé Waraqa, fils de Naufal, qui était devin. Il avait une sœur devineresse, nommée Oumm-Iqbâl (?). Celle-ci, étant assise un jour à la porte de la Ka‘ba, lorsque ‘Abdallah en sortit et se dirigea vers sa maison, remarqua sur son front un éclat, qui était celui du Prophète. Elle avait lu dans les Écritures que le Prophète devait naître. Elle appela ‘Abdallah auprès

d'elle et lui dit : Qui es-tu ? Il répondit : Je suis le fils d’‘Abdou’l-Mottalib. — Es-tu celui qu’‘Abdou’l-Mottalib a voulu offrir en sacrifice, par suite de son vœu ? — Oui. — Je suis, dit-elle, la fille de Naufal, sœur de Waraqa ; si tu me prends pour femme, je te donnerai cent chameaux. Elle ne savait pas qu’‘Abdallah était marié. Il consentit et lui dit : Reste ici, je vais à la maison pour en parler à mon père. Quand il entra dans sa maison, Amina se jeta à son cou ; cédant à sa passion, il s'unit à elle, et le Prophète fut conçu dans le sein d'Amina. L'éclat dont avait été entouré le front d’‘Abdallah avait disparu lorsqu'il se rendit ensuite auprès d'Oumm-Iqbâl. Celle-ci, ne voyant plus le rayonnement sur sa figure, reconnut que le trésor qu'il avait porté en lui était sorti de son corps. Ayant appris de lui qu'il avait une femme et qu'il venait de s'unir à elle, Oumm-Iqbâl lui dit : Va, je n'ai plus de désir. ‘Abdallah s'en alla.

Nous avons déjà raconté la naissance du Prophète et son histoire jusqu'au moment où il entra dans la maison d'Abou-Tâlib, qui le traitait avec bonté. Il y resta jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Dans sa vingt-cinquième année, il épousa Khadîdja.

CHAPITRE V

Mariage du Prophète avec Khadîdja

Khadîdja était de la parenté de Mohammed, de la tribu de Qoraïsch elle était fille de Khouwaïlid, fils, d'Asad, fils d'Abdou'l-'Ozza, fils de Qoçayy. Elle avait perdu son mari, qui lui avait laissé une fortune considérable, et elle faisait le commerce. Elle avait un affranchi, nommé Maïsara, homme probe et sûr, qu'elle envoyait, chaque année, avec une caravane de marchandises, en Syrie. Mohammed était connu parmi les Qoraïschites pour sa probité, son honnêteté et sa droiture : on l'appelait *Mohammed al-Amin* (l'homme sûr). Lorsqu'on parla de lui à Khadîdja, elle le fit appeler et lui dit : Fais, cette année, le voyage commercial en Syrie avec mon esclave. Il n'y avait presque personne à la Mecque qui eût une si grande quantité de marchandises que Khadîdja. Quelques-uns disent qu'elle engagea Mohammed pour un salaire, d'autres prétendent qu'elle le prit comme associé.

Mohammed partit avec Maïsara. Pendant le voyage, chaque fois que le soleil devenait brûlant, un nuage venait abriter la tête de Mohammed ; quelquefois il venait un ange qui lui donnait de l'ombre. Ces circonstances étaient observées par Maïsara. Arrivée près du territoire de la Syrie, la caravane fit halte près d'un ermitage, à l'ombre d'un arbre. Pendant que Mohammed dormait à l'ombre de cet arbre, à un certain moment, le soleil étant monté plus haut, l'ombre s'éloigna. Alors l'arbre se courba vers la terre, les branches s'étendirent du côté où tombaient les rayons du soleil, et abritèrent ainsi Mohammed. L'anachorète qui habitait cet ermitage, regardant au dehors et voyant [ce phénomène], descendit et demanda quel était le chef de la caravane. Ayant été conduit auprès de Maïsara, il lui dit : Qui est cet homme qui dort là ? Maïsara répondit : C'est un de mes serviteurs. L'anachorète dit : Garde-toi de le considérer comme un serviteur ; il est prophète de Dieu, c'est le plus parfait de tous les êtres. Ensuite les

gens de la caravane entrèrent en Syrie et vendirent les marchandises ; les objets qu'ils avaient achetés pour un dirhem, ils les vendirent avec un profit de dix dirhems ; puis ils s'en retournèrent.

Quand la caravane de Maïsara rentra à la Mecque (cette circonstance ne se trouve pas rapportée dans cet ouvrage [de Tabari], elle se trouve dans d'autres traditions), Khadîdja, assise sur son balcon et regardant sur la place, remarqua que Mohammed sur le chameau, au milieu de la caravane, était abrité par un nuage contre l'ardeur du soleil. Elle s'en étonna en silence. Lorsque toutes les marchandises furent vendues avec grand profit, Khadîdja dit à Maïsara : Ce jeune homme de la famille de Hâschim m'a porté bonheur ; quand tu conduiras encore une caravane, prends-le avec toi. Alors Maïsara lui raconta ce qu'il avait vu concernant Mohammed pendant le voyage, ainsi que les paroles de l'anachorète. Khadîdja, qui était une femme intelligente, dont les affaires étaient très-étendues et la fortune considérable, avait été demandée en mariage par les principaux personnages de la Mecque ; mais elle n'en avait acceptée aucun. Elle appela Mohammed et lui dit : Tu sais que je suis une femme considérée et que je n'ai pas besoin d'un mari ; j'ai refusé tous les hommes importants qui m'ont demandée. Mais j'ai beaucoup de biens qui se perdent, et j'ai besoin d'un surveillant. J'ai jetée les yeux sur toi, car je t'ai trouvée honnête, et tu prendras soin de ma fortune. Va trouver ton oncle Abou-Tâlib et dis-lui qu'il me demande pour toi à mon père.

Le père de Khadîdja, Khouwaïlid, vivait encore. Mohammed parla à Abou-Tâlib, qui alla trouver Khouwaïlid et lui demanda la main de Khadîdja pour Mohammed. Khouwaïlid lui dit : Tous les grands personnages des Qoraïschites ont demandés ma fille en mariage ; je ne la leur ai pas accordée ; et je la donnerais maintenant à un orphelin pauvre, qui a été son commissionnaire ! Informée de cette réponse, Khadîdja prépara, le lendemain, un festin, auquel elle invita les principaux habitants de la Mecque, son père, Abou-Tâlib et Mohammed. Elle dit à ce dernier : Dis à Abou-Tâlib que, lorsque mon père sera ivre, il me demande en mariage pour toi, et que, si mon père donne son consentement, Abou-Tâlib lui demande de conclure le mariage dans cette réunion même, sans tarder. Khadîdja fit verser à son père du vin en grande quantité et plus qu'à Abou-Tâlib. Quant à

Mohammed, il n'a jamais bu de vin, ni avant, ni après sa mission prophétique. Quand Khouwaïlid fut ivre, Abou-Tâlib lui fit la demande de Khadîdja ; Khouwaïlid consentit, et l'on conclut le mariage. À la tombée de la nuit, les hôtes se retirèrent, et Khadîdja fit coucher son père et le couvrit d'aromates, de *khalouq* et de safran. Il était d'usage chez les Arabes que, lorsqu'un père mariait sa fille, il se couvrît d'aromates, de *khalouq* et de safran. Au matin, lorsque Khouwaïlid se réveilla, voyant ces aromates, il dit : Que signifie ceci ? On lui répondit : Tu as marié hier Khadîdja à Mohammed, le neveu d'Abou-Tâlib. Khouwaïlid le nia. On lui dit : Tu lui as donné Khadîdja en présence de tous les Qoraïschites et des habitants de la Mecque. Alors il se rendit auprès de Khadîdja et lui dit : Que signifie ce langage, que je t'aurais mariée hier à Mohammed ? Khadîdja répondit : Tu le sais bien, que te dirai-je ? Khouwaïlid dit : J'irai aujourd'hui dans l'assemblée des Qoraïschites, au temple de la Ka'ba, et je me dédirai ; j'intenterai un procès à Abou-Tâlib et je querellerai Mohammed, afin qu'il te répudie. Khadîdja dit : Ne le fais pas, tu me déshonorerais ; si ce n'est pas une honte de séparer une femme de son mari, il est déshonorant pour elle de le quitter sitôt. Je suis une femme considérée ; personne ne me soupçonne de rien, et l'on sait que je n'ai pas de passion pour Mohammed ; on dira donc que tu as conclu cette affaire avec Abou-Tâlib, par amitié pour lui. Mais si tu en fais un litige, on causera sur moi, et cela sera fâcheux pour moi. Khouwaïlid répliqua : Les personnages les plus importants de la Mecque t'ont demandée en mariage, et j'ai refusé de te donner, et je t'accorderais maintenant à un homme pauvre. Que dira-t-on ? Khadîdja répondit : On sait que je n'ai pas besoin de la fortune d'un autre ; ce qu'il faut, c'est que j'épouse un homme qui soit mon égal. Or Mohammed est mon égal dans la famille des Qoraïschites ; il a une bonne réputation parmi les hommes, il est connu pour sa probité et son honnêteté ; personne ne le soupçonne d'aucun des vices dont on accuse d'ordinaire les jeunes gens. Plus tu considéreras cette affaire, plus elle te semblera acceptable. Khouwaïlid garda le silence, et ne parla plus de ce mariage. Le lendemain, Khadîdja installa Mohammed chez elle. Quelques traditions rapportent que le père de Khadîdja était déjà mort, et que c'est son oncle 'Amr, fils d'Asad, qui la maria.

Mohammed était marié avec Khadîdja depuis quinze ans, lorsque, à l'âge de quarante ans, il reçut sa mission prophétique ; Khadîdja, à partir de cette époque, vécut encore cinq ans. C'est elle qui la première embrassa l'islamisme. Elle mourut après avoir vécu vingt ans avec Mohammed, et, pendant ce temps, Mohammed, par affection pour elle, n'avait pas pris d'autre femme. Il avait eu d'elle trois fils et quatre filles. Ses fils étaient : Qâsim, qui fit donner à Mohammed le surnom d'Abou'l-Qâsim, Tâhir et Tayyib. Les quatre filles se nommaient : la première, Zaïnab ; la deuxième, Roqayya ; la troisième, Oumm-Kolthoum, et la quatrième, Fâtima. Les trois fils moururent avant sa mission, mais ses quatre filles survécurent. Mohammed usait généreusement de la fortune de Khadîdja ; tous les habitants de la Mecque s'accordaient à reconnaître son influence et sa droiture ; on l'appelait *Mohammed al-Amin*. Quiconque avait un dépôt à placer le lui apportait, et tous ceux qui avaient un litige ensemble venaient le soumettre à l'arbitrage de Mohammed. C'était l'opinion générale que, lorsque Abou-Tâlib viendrait à mourir, il n'y aurait pas d'homme plus digne que Mohammed d'exercer le gouvernement de la Mecque.

Lorsque Mohammed fut âgé de trente-cinq ans, les Qoraïschites démolirent le temple de la Ka'ba, pour le reconstruire à nouveau. Au moment de poser la pierre Noire, tous avaient la prétention de le faire. Alors ils convinrent de réserver cet honneur à Mohammed, qui posa la pierre de ses propres mains.

CHAPITRE VI

Reconstruction du temple de la Ka‘ba

Le temple de la Ka‘ba n'avait pas été touché depuis le temps d'Abraham. La cause pour laquelle on le démolit fut la suivante : Abraham et Ismaël l'ayant construit entre deux collines, sur le sol plat, chaque fois que la pluie formait un torrent, l'eau entrait dans le temple. Depuis de longues années on avait l'intention de le démolir, pour exhausser le sol, afin d'empêcher l'eau de pénétrer dans l'édifice ; mais personne n'avait osé y porter la main. Les Qoraïschites étaient divisés en quatre grandes tribus : les Benî-Hâschim, les Benî-Omayya, les Benî-Zohra et les Benî-Makhzoum. On attribua à chacune de ces quatre tribus, auxquelles on adjoignit les autres habitants de la Mecque, la démolition de l'un des quatre côtés de l'édifice ; les Benî-Djouma‘h et les Benî-Sahm furent chargés de la réparation du toit. On convint d'un commun accord de commencer la démolition tous en même temps, afin que, si Dieu punissait l'entreprise, le châtiment frappât tout le monde également. Alors ils vinrent un jour, puis le jour suivant, ensuite le troisième et le quatrième jour, munis de pioches, se tenant à distance du, temple, et personne n'osait commencer. Le cinquième jour, Walîd, fils de Moghaïra, le doyen d'âge des Benî-Makhzoum, s'approcha et dit : Ô hommes, il ne fallait pas prendre cette résolution. Mais maintenant que vous l'avez prise, il faut la mettre à exécution. Dieu connaît nos intentions relativement à ce temple. Les autres lui répondirent : Tu es le plus âgé ; commence toi-même. Walîd saisit sa pioche, s'approcha du mur de l'édifice, du côté qui avait été assigné aux Benî-Makhzoum, et dit : Ô Seigneur, tu sais que notre intention, dans cette œuvre de destruction, est la reconstruction de ce temple, que nous voulons rebâtir plus solidement qu'il n'est à présent. Ensuite il attaqua avec sa pioche un coin du mur, et pratiqua de ce côté une large ouverture. Les

autres le regardèrent de loin, et aucun d'eux n'osa s'approcher. Puis Walîd s'en alla ; tous les autres s'en retournèrent également, en disant : Si, cette nuit, il n'arrive à Walîd aucun accident, nous nous mettrons tous, demain, à démolir. La nuit s'étant bien passée pour Walîd, ils revinrent le lendemain, et chacun se mit à attaquer son côté, et la démolition fut achevée jusqu'au ras du sol ; ils continuèrent au-dessous du sol, jusqu'à la profondeur de la mesure d'un homme. Alors ils rencontrèrent une pierre verte, qui résistait à l'action du fer ; elle formait le fondement du temple, dont il est dit dans le Coran : « Et lorsque Abraham et Ismaël eurent élevé les fondations de la maison... » (Surate II, vers. 121.) Lorsqu'ils reconnurent qu'ils ne pourraient pas pénétrer plus avant, ils entassèrent immédiatement au-dessus de ces fondations des pierres, comme on les voit encore aujourd'hui, et élevèrent ces soubassements au-dessus du sol, à la hauteur d'un homme ; ensuite ils commencèrent la maçonnerie. De cette façon, ils étaient sûrs que l'eau des torrents qui viendrait assaillir les murs ne pourrait plus les endommager. Ils élevèrent les quatre murs à leur hauteur primitive, formés chacun d'une seule pierre, et ces pierres furent adaptées les unes aux autres, de même que le toit. Ensuite ils fixèrent la porte, la même porte de fer, couverte de plaques d'or, qui avait été fabriquée par ‘Abdou’l-Mottalib, et qui existe encore aujourd'hui.

Au moment où l'on devait poser la pierre Noire à l'endroit où elle était placée auparavant, les quatre tribus des Qoraïschites, les Benî-Hâschim, les Benî-Omayya, les Benî-Zohra et les Benî-Makhzoum, se disputèrent l'honneur de la poser. Chaque tribu et chaque parti prétendait y avoir plus de droits que les autres, alléguant sa plus grande noblesse, sa puissance ou sa gloire parmi les Arabes. Alors les anciens des quatre sections se réunirent en assemblée à la mosquée ; la pierre Noire était placée devant eux. Chaque parti faisait valoir sa gloire et celle de ses ancêtres. Les uns disaient : Nos ancêtres ont combattu à telle journée, dans telle guerre, à telle époque : notre noblesse a la prééminence. Les autres alléguaient leur noblesse et celle de leur famille et leur origine. Ces discours se prolongèrent pendant quatre ou cinq jours. Les anciens se réunissaient et se séparaient chaque jour, en tenant le même langage, et s'accusaient entre eux de mensonge ; ils s'injuriaient et lançaient les uns contre les

autres les pierres du temple. Cette lutte durant toujours, ils allaient en venir à se combattre. Dans cette crainte, le anciens s'étant réunis un jour, Walîd, fils de Moghaïra, le doyen d'àge, les exhorta à cesser cette contestation pour éviter la guerre civile, et il leur dit : Convenons entre nous de prendre pour arbitre le premier homme qui entrera dans le temple, et de nous soumettre à sa décision pour savoir qui posera cette pierre. Tous consentirent et s'engagèrent par serment. Ils étaient encore à parler lorsque Mohammed parut au loin. Ils s'écrièrent : C'est Mohammed al-Amîn qui vient, nous acceptons son arbitrage. Mohammed prit place parmi eux, et ils lui firent part de leur convention, en lui disant : Nous accepterons la décision ; tu désigneras celui qui aura l'honneur de poser à sa place la pierre Noire. Mohammed ôta de ses épaules son manteau, l'étendit par terre, plaça la pierre au milieu de ce vêtement et dit : Que chacun des quatre partis saisisse un coin du manteau et l'élève à la hauteur du mur du temple ; vous tous participerez ainsi à l'honneur. Fort heureux de voir cesser leur lutte, les quatre partis, les Benî-Hâschim, les Benî-Omayya, les Benî-Makhzoum et les Benî-Zohra, saisirent chacun un coin du manteau et le soulevèrent, avec la pierre posée au milieu, jusqu'à la hauteur du mur. Ensuite ils dirent : Qui prendra maintenant la pierre pour la poser à la place où elle doit être sur le mur ? Mohammed dit : Maintenant que vous avez tous une part de l'honneur d'avoir soulevé la pierre, mettez-vous d'accord sur la personne qui devra la poser. Ils désignèrent tous unanimement Mohammed, qui prit de sa main la pierre et la posa sur le mur à la place qu'elle devait occuper. La maçonnerie du temple fut terminée, mais il restait à faire la toiture, et, à cette époque, il n'y avait à la Mecque ni bois, ni charpentier. Or un vaisseau marchand contenant du bois ayant abordé à Djeddah, les Mecquois achetèrent ce bois et chargèrent de la construction un charpentier copte, fixé à la Mecque.

Suivant une autre tradition, rapportée par Mohammed ben-Djarîr d'après les récits du livre *Moubtedâ,* le Nedjâschi, le roi d'Abyssinie, désirait faire construire, à Antioche en Syrie, une église qui porterait son nom. À cet effet, ayant envoyé une personne pour évaluer les dépenses nécessaires et le bois qu'il faudrait, il rassembla tout le bois de petite et de grande dimension, coupé et préparé pour être mis en œuvre, le fit charger sur un grand vaisseau, y fit ajouter un surplus de

bois, et fit monter sur le vaisseau d'habiles charpentiers et un inspecteur, avec l'argent nécessaire aux dépenses. Il les fit donc partir pour la Syrie, afin d'y construire l'église. Il y avait en Syrie quantité de bois, mais le roi d'Abyssinie voulait y employer son propre bois, suivant un de ces caprices habituels aux rois. Ce vaisseau, passant près de Djeddah, échoua ; le bois surnagea, les gens du vaisseau s'y placèrent, et le vent les porta à Djeddah, où ils abordèrent. Ils recueillirent et portèrent à terre tout le bois qui flottait à la surface de la mer. Ensuite l'inspecteur et les autres délibérèrent sur ce qu'ils devaient faire. Les uns disaient : Nous sommes charpentiers, nous avons ici assez de bois pour construire un autre vaisseau et pour porter le reste en Syrie. Les autres disaient : [Cette petite quantité] ne serait pas digne du roi ; nous allons louer un autre vaisseau, par lequel nous nous ferons transporter. L'inspecteur dit : Je n'ose rien faire sans demander l'autorisation du roi ; je vais lui écrire ; nous attendrons ici ses ordres.

Lorsque les habitants de la Mecque eurent connaissance de cet événement, Abou-Tâlib et les anciens de la ville se rendirent à Djeddah, et demandèrent à l'inspecteur de lui acheter ce bois au prix qu'il voudrait. Ils lui dirent : Vends-nous ce bois, et prêtes-nous ces charpentiers pour un salaire que tu fixeras ; car nous sommes en train de reconstruire le temple de la Ka‘ba, ce temple qui a été élevé à Dieu par Abraham. L'inspecteur répondit : Attendez que je demande les ordres du roi. Il loua un vaisseau, envoya un messager avec une lettre au Nedjâschî, lui raconta ce qui lui était arrivé, la perte du vaisseau, et lui demanda s'il devait revenir ou aller en Syrie. À la fin de la lettre, il mentionna la proposition des habitants de la Mecque. Le Nedjâschî écrivit à l'inspecteur : Je donne tout ce bois au temple de la Ka‘ba. Rends-toi à la Mecque avec les charpentiers, fais construire ce temple, et emploie l'argent que tu as avec toi aux dépenses de la construction. L'inspecteur fit ainsi ; ensuite il s'en retourna.

Le temple existe encore aujourd'hui tel qu'il fut construit alors, sauf que ‘Haddjadj, fils de Yousouf, en détruisit avec une machine de guerre un coin, qu'il fit reconstruire tel qu'il avait été auparavant. Au moment de la construction du temple, Mohammed était âgé de treute cinq ans. Lorsqu'il eut accompli sa quarantième année, il reçut sa mission prophétique.

CHAPITRE VII

Mission de Mohammed

Lorsque Mohammed eut accompli sa quarantième année, Dieu envoya vers lui Gabriel, pour lui porter une vision. D'après une autre version, Mohammed avait alors quarante-trois ans. Mohammed ben-Djarîr mentionne une tradition d'après laquelle le Prophète reçut la vision à l'âge de vingt ans. Mais cela n'est pas exact ; car Mohammed a dit qu'aucun prophète n'a reçu sa mission avant l'âge de quarante ans, parce que ce n'est qu'à cet âge que la raison et l'intelligence arrivent à tout leur développement. Or, vers l'époque où Gabriel allait apporter à Mohammed sa mission prophétique, celui-ci en remarquait les signes. Il voyait, la nuit, en songe, sans le connaître et non sans en éprouver de la crainte, Gabriel sous la forme d'un être énorme. Quand il marchait seul dans la ville de la Mecque, il entendait sortir des pierres, des décombres et des animaux, des voix qui lui disaient : Salut à toi, ô apôtre de Dieu ! Mohammed en éprouvait des craintes.

Il était d'usage parmi les Qoraïschites que tous ceux qui tenaient à la réputation d'hommes pieux se rendissent chaque année, au mois de redjeb, sur le mont ‘Hirâ, pour y vivre jour et nuit dans le recueillement, désirant se retirer du commerce des hommes, et regardant cette solitude comme un acte de dévotion religieuse. Cette pratique avait d'abord été en usage parmi les Benî-Hâschim ; les autres tribus qoraïschites avaient suivi leur exemple ; mais les Benî-Hâschim l'observaient plus rigoureusement. Chaque tribu avait sur le sommet de la montagne un endroit où l'on avait élevé des constructions dans lesquelles on passait le temps de la retraite. Cette année, Mohammed, en quittant la montagne, vint auprès de Khadîdja et lui dit : Ô Khadîdja, je crains de devenir fou. — Pourquoi ? lui demanda celle-ci. — Parce que, dit-il, je remarque en moi les signes des possédés : quand je marche sur la route, j'entends des voix sortant

de chaque pierre et de chaque colline ; et, dans la nuit, je vois en songe un être énorme qui se présente à moi, un être dont la tête touche le ciel et dont les pieds touchent la terre ; je ne le connais pas, et il s'approche de moi pour me saisir. Khadîdja lui dit : Ô Mohammed, ne t'inquiète pas ; avec les qualités que tu as, toi qui n'adores pas les idoles, qui t'abstiens du vin et de la débauche, qui fuis le mensonge, toi qui pratiques la probité, la générosité et la charité, tu n'as rien à craindre ; en considération de ces vertus, Dieu ne te laissera pas tomber sous le pouvoir du dîw. Avertis-moi, si tu vois quelque chose de ce genre.

Or, un jour, se trouvant dans sa maison avec Khadîdja, Mohammed dit : Ô Khadîdja, cet être m'apparaît, je le vois. Khadîdja s'approcha de Mohammed, s'assit, le prit sur son sein et lui dit : Le vois-tu encore ? — Oui, Alors Khadîdja découvrit sa tête et ses cheveux, et dit : Le vois tu maintenant ? — Non, dit Mohammed. Khadîdja dit : Réjouis-toi, ô Mohammed ; ce n'est pas un dîw, c'est un ange. Car si c'était un dîw, il n'aurait pas montré de respect pour ma chevelure et n'aurait pas disparu. Quand Mohammed était triste, il se rendait sur le mont ‘Hirâ et s'y livrait à la solitude ; le soir, il rentrait à la maison, la figure triste et abattue. Khadîdja en était fort affligée.

Enfin le jour arriva où Dieu fit parvenir à Mohammed sa mission prophétique. Ce fut un lundi. Il est dit dans cet ouvrage [de Tabari] que ce fut le dix-huitième jour du mois de ramadhân. D'après d'autres traditions, ce fut le lundi, douzième jour du mois de rabî‘a premier, que Mohammed reçut sa mission, le même jour du même mois où il était né, et qui fut plus tard le jour de sa mort. Or, le jour du lundi, Dieu envoya Gabriel avec l'ordre de se faire connaître à Mohammed, et de lui porter sa mission prophétique et la surate du Coran appelée *Iqrâ*, qui fut la première que Mohammed reçut de lui. Gabriel descendit du ciel et trouva Mohammed sur le mont ‘Hirâ. Il se montra à lui et lui dit : « Salut à toi, ô Mohammed, apôtre de Dieu ! » Mohammed fut épouvanté. Il se leva, pensant qu'il était devenu fou. Il se dirigea vers le sommet pour se tuer en se précipitant du haut de la montagne. Gabriel le prit entre ses deux ailes, de façon qu'il ne pût ni avancer ni reculer. Ensuite il lui dit : Ô Mohammed, ne crains rien, car tu es le prophète de Dieu, et moi je suis Gabriel, l'ange de Dieu. Mohammed resta immobile entre les deux ailes. Puis Gabriel lui dit :

« Ô Mohammed, lis. » Mohammed dit : « Comment lirais-je, moi qui ne sais pas lire ? » Gabriel dit : « Lis : Au nom de ton Seigneur, qui a tout créé, qui a créé l'homme de sang coagulé. Lis : Ton Seigneur est le généreux par excellence ; c'est lui qui a enseigné l'écriture ; il a enseigné aux hommes ce qu'ils ne savaient pas. » Ensuite Gabriel le laissa à cet endroit et disparut.

Mohammed descendit de la montagne. Il fut saisi d'un tremblement et retourna à sa maison, tout en répétant en lui-même la surate. Son cœur était fort rassuré par ces paroles, mais il tremblait de tout son corps par suite de la peur et de la terreur que lui avait inspirées Gabriel. Rentré dans la maison, il dit à Khadîdja : Celui qui m'avait toujours apparu de loin s'est présenté aujourd'hui devant moi. — Que t'a-t-il dit ? demanda Khadîdja. — Il m'a dit : Tu es le prophète de Dieu, et je suis Gabriel ; et il m'a récité cette surate : « Lis : Au nom de ton Seigneur, » etc. Khadîdja, qui avait lu les anciens écrits et qui connaissait l'histoire des prophètes, avait aussi appris à connaître le nom de Gabriel. Ensuite Mohammed fut saisi du froid, il pencha la tête et dit : Couvrez-moi, couvrez-moi ! Khadîdja le couvrit d'un manteau, et il s'endormit.

Khadîdja se rendit auprès de Waraqa, fils de Naufal, qui était un savant chrétien, vivant à la Mecque dans la religion de Jésus et pratiquant le culte de Dieu. II avait lu beaucoup de livres, connaissait l'Évangile et savait que le temps était venu où un prophète devait paraître. Khadîdja lui dit : N'as-tu trouvé nulle part dans les anciens livres le nom de Gabriel, et sais-tu ce que c'est que Gabriel ? Waraqa dit : Pourquoi fais-tu cette demande ? Khadîdja lui fit le récit de ce qui était arrivé à Mohammed, du commencement à la fin. Waraqa dit : Gabriel est le grand *Namous,* l'ange qui est l'intermédiaire entre Dieu et les prophètes, qui leur apporte les messages de Dieu. C'est lui qui est venu trouver Moïse, ainsi que Jésus ; et si ce que tu racontes est vrai, Mohammed, ton mari, est le prophète qui doit être suscité à la Mecque, au milieu des Arabes, et dont il est fait mention dans les Écritures. Waraqa demanda encore : Ne lui a-t-il donné aucun ordre ? Lui a-t-il dit d'appeler les hommes à Dieu ? Khadîdja lui récita la surate *Iqra‘*. Waraqa dit : S'il lui avait ordonné d'appeler les hommes à Dieu, le premier qui lui aurait répondu et qui aurait cru en lui, ç'aurait été moi ; car depuis de longues années je l'attends.

Khadîdja retourna à la maison et trouva Mohammed endormi sous le manteau. Alors Gabriel revint, s'annonçant à Mohammed par un bruit, et dit : « Lève-toi, toi qui es couvert d'un manteau. » Mohammed répliqua : « Me voilà levé, que dois-je faire ? » Gabriel dit : « Lève-toi et *avertis les hommes et appelle-les à Dieu ;* ton Seigneur, glorifie-le *par la vertu ;* tes vêtements, tiens-les purs, *c'est-à-dire purifie ton cœur du doute ;* fuis l'abomination, *c'est-à-dire le mensonge, en dissimulant ta mission aux hommes ;* ne donne pas pour amasser des *récompenses,* et endure pour ton Seigneur les *mauvais traitements des hommes. »* (Sur. LXXIV, vers. 1-7.) Dans ces paroles, Dieu a résumé pour le Prophète la prophétie, la prière, la religion, la pureté, la foi, la libéralité, le bon naturel et la persévérance, toutes les parties de la religion et les qualités de la fonction prophétique.

Ensuite le Prophète rejeta le manteau dont il était couvert, et se leva. Khadîdja lui dit : Ô Abou’l-Qâsim, pourquoi ne dors-tu pas pour te reposer ? Il répondit : C'en est fait pour moi du sommeil et du repos. Gabriel est venu et m'a ordonné de transmettre le message de Dieu aux hommes, et de pratiquer la prière et l'adoration. Khadîdja, remplie de joie, se leva et dit Ô apôtre de Dieu, que t'a ordonné Gabriel ? Mohammed dit : Il me recommande d'appeler les hommes à Dieu. Mais qui appellerai-je, qui me croira ? Khadîdja dit : Tu peux au moins m'appeler, moi, avant tous les autres hommes ; car je crois en toi. Le Prophète fut très-heureux, présenta la formule de foi à Khadîdja, et Khadîdja crut. Gabriel étant présent dit au Prophète : Demande de l'eau, afin que je t'enseigne les ablutions, la manière de laver les mains, et la prière, pour que tu saches comment tu dois adorer Dieu. Le Prophète demanda de l'eau, et Gabriel lui montra l'ablution des mains, et lui indiqua la façon de prier ; ensuite il se plaça devant lui et dit : Nous allons prier. Il fit deux *rak‘at* (inclinations), et le Prophète les répéta après lui, et Khadîdja après le Prophète. ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, entra en ce moment dans l'appartement. Il était âgé alors de sept ans, ou, d'après d'autres, de neuf ans, ou, d'après d'autres encore, de dix ans ; mais la majorité des traditions rapportent qu'il n'avait alors que sept ans. Voyant Mohammed et Khadîdja s'incliner, et ne voyant devant eux ni idole ni autre objet, il dit : Ô Mohammed, que fais-tu ? Devant qui t'inclines-tu ? Mohammed répondit : Devant Dieu, dont je suis le prophète.

Gabriel m'a commandé d'adorer Dieu et d'appeler les hommes à Dieu. Si tu crois en ma religion, abandonne le paganisme et l'idolâtrie. ‘Alî dit : Attends que je consulte Abou-Tâlib, car je ne peux rien faire sans son autorisation. ‘Alî sortit, et le Prophète lui dit : Tiens cette affaire secrète et n'en parle à personne qu'à Abou-Tâlib. Arrivé à la porte de la maison, ‘Alî rentra et dit : Ô Mohammed, Dieu m'a créé sans consulter Abou-Tâlib. Qu'ai-je besoin de consulter Abou-Tâlib pour suivre la religion de Dieu et pour l'adorer ? Expose-moi la religion qu'on t'a ordonnée. Le Prophète présenta la formule de foi à ‘Alî, qui la prononça et qui accomplit avec Mohammed la prière primitive, et ils gardaient le secret sur cet événement. Gabriel s'en alla.

‘Alî avait été élevé par Mohammed, qui l'avait reçu d'Abou-Tâlib. Il vivait constamment, jour et nuit, avec lui, dans la maison de Khadîdja. Antérieurement à l'époque où Mohammed reçut sa mission, il y avait eu, à la Mecque, pendant trois ou quatre ans, une disette, et les moyens de subsistance étaient devenus très-difficiles. Abou-Tâlib, qui avait une nombreuse famille, des fils et des filles, n'avait plus une fortune suffisante [pour les nourrir]. Mohammed, riche de la fortune de Khadîdja, était, avec ‘Abbâs, le plus opulent des descendants de Hâschim. Lors de cette famine, Mohammed dit à ‘Abbâs : Tu vois dans quel embarras se trouve ton frère Abou-Tâlib avec sa nombreuse famille, et la difficulté de l'entretenir. Dieu nous a donné de l'aisance ; allons, prenons chacun un de ses fils avec nous pour diminuer les charges de sa famille. Ils se rendirent donc tous deux auprès d'Abou-Tâlib et lui firent cette proposition. Abou-Tâlib, qui de tous ses fils chérissait le plus ‘Aqîl, leur dit : Laissez-moi ‘Aqîl et prenez des autres ceux que vous voudrez. Mohammed prit ‘Alî, et ‘Abbâs prit Dja‘far.

La première de toutes les femmes qui embrassèrent l'islamisme fut Khadîdja ; le premier enfant fut ‘Alî, et le premier de tous les hommes ; Abou-Bekr.

Toute cette nuit et le jour suivant, le Prophète resta plongé dans la réflexion, et fut très-soucieux, ne sachant pas à qui il révélerait d'abord son secret, craignant que les hommes ne le regardassent comme fou et qu'ils ne voulussent pas le croire.

CHAPITRE VIII

Conversion d'Abou-Bekr eç-Çiddîq

Mohammed et Abou-Bekr eç-Çiddîq étaient liés d'amitié. Abou-Bekr était un homme très-aimé parmi les Qoraïschites, ayant de l'autorité, honnête et riche ; il faisait le commerce. Quand il se tenait dans la mosquée, les hommes, jeunes et vieux, l'entouraient ; il leur parlait, et ils l'écoutaient, et lui demandaient des conseils. Le cercle d'Abou-Bekr, dans la mosquée, était plus grand que celui d'Abou-Tâlib ou celui d'Abou-Djahl ou de Wâlid, fils de Moghaïra. Mohammed choisissait toujours, quand il venait à la mosquée, le cercle d'Abou-Bekr et causait avec lui de ses affaires. Ceux qui entraient dans la mosquée faisaient d'abord les processions d'usage autour de la Ka‘ba, adoraient une des idoles qui se trouvaient dans le temple, et venaient ensuite choisir une place dans un des cercles des grands personnages. Il y avait dans la mosquée de la Mecque trois cent soixante idoles, outre celles qui se trouvaient dans la Ka‘ba, Hobal et Manâf, et d'autres. Toutes les idoles étaient de pierre et avaient la forme humaine ; elles étaient couvertes de vêtements de différentes couleurs, de *khalouq,* de safran et d'autres aromes. Mohammed n'avait jamais adoré aucune idole. Lorsqu'il venait au temple, il faisait les tournées autour de la Ka‘ba et allait ensuite s'asseoir auprès d'Abou-Bekr. Il était souvent dans la maison d'Abou-Bekr, et celui-ci venait aussi chez Mohammed. Quelquefois Abou-Bekr lui disait en secret : Pourquoi, ô Mohammed, n'adores-tu pas les idoles, comme font tous les autres ? Mohammed lui répondait : Je ne peux pas me faire à la pensée d'adorer un objet que j'aurais gravé moi-même ou une image que j'aurais faite de mes mains, puisque je sais qu'il ne m'en peut venir ni dommage, ni avantage, et que c'est Dieu qui m'a créé et qui me conserve et me donne ma subsistance. Abou-Bekr répliquait : Tu as raison, ô Mohammed ; la même idée s'est

présentée à mon esprit ; je ne sais pas quelle est cette religion dans laquelle nous vivons et dans laquelle vivaient nos pères depuis tant d'années.

Or, le jour où Mohammed reçut sa mission et où Gabriel lui enseigna la prière, où Khadîdja et ‘Alî embrassèrent l'islamisme et prièrent avec le Prophète, comme celui-ci, après le départ de Gabriel, qui lui avait recommandé d'appeler les hommes à Dieu, réfléchissait continuellement à qui il pourrait d'abord révéler ce secret, il songea à Abou-Bekr. Il se dit : Abou-Bekr est un homme âgé et mon ami ; il est intelligent, judicieux et de bon conseil. J'irai le trouver demain matin pour lui demander son avis sur ce que je dois faire et à qui je devrai m'adresser. Mohammed ne prévoyait pas ni n'espérait qu'Abou-Bekr deviendrait croyant aussitôt. Abou-Bekr, cette même nuit, ne pouvait pas trouver le sommeil ; il faisait les-réflexions suivantes : Ce culte des idoles que nous pratiquons, et que pratiquaient nos ancêtres, est absurde. Ces idoles ne peuvent produire ni avantage ni dommage. Le Dieu qui a créé la terre et le ciel et les hommes ne souffre pas qu'on adore autre chose que lui. Je voudrais trouver quelqu'un qui pût me diriger dans la voie de la vraie religion ; je ne sais à qui m'ouvrir à cet égard. Alors il songea à Mohammed et se dit en lui-même : Mohammed, le neveu d'Abou-Tâlib, est un homme sage ; il est mon ami intime et un homme sûr. Il méprise, comme moi ce culte et il n'a jamais adoré les idoles. Demain matin j'irai chez lui, je m'ouvrirai à lui et le consulterai ; peut-être me montrera-t-il la bonne voie.

Au matin, le Prophète se leva et sortit pour se rendre chez Abou-Bekr, qui, de son côté, s'était mis en route pour aller chez Mohammed. Ils se rencontrèrent dans la rue, et, s'étant adressé des questions sur cette rencontre, Mohammed dit : J'allais chez toi pour te consulter sur une certaine chose. Abou-Bekr répliqua : Et moi, je me rendais chez toi pour te demander un avis. Mohammed lui en ayant demandé l'objet, Abou-Bekr dit : Parle d'abord, toi ; car mon récit est long. Alors Mohammed lui dit : Hier, un ange m'est apparu, m'apportant un message de la part de Dieu, me disant d'appeler les hommes à Dieu, afin qu'ils croient en Dieu et en ma mission prophétique et qu'ils abandonnent le culte des idoles. Je me rendais chez toi pour te demander à qui je dois adresser cet appel, et à qui je pourrais en parler. Abou-Bekr répliqua : Ô Mohammed, que je sois le premier de

tous les hommes à qui tu adresseras cet appel ! J'ai réfléchi toute cette nuit à cette affaire, et c'est pour cela que je me suis mis en route pour aller chez toi ; ce n'était pas pour autre chose. Engage-moi à cette religion avant tous les autres, afin que je sois le premier croyant. Le Prophète, qui n'avait pas formé cet espoir, fut très-heureux, lui exposa à l'instant la formule de l'islamisme, et Abou-Bekr prononça la profession de foi.

Le Prophète n'a jamais été aussi heureux d'aucune conversion que de celle d'Abou-Bekr. On rapporte, d'après Abou-‘Obaïda ‘Abdallah ben-Sellâm, dans son livre sur les événements remarquables de la vie du Prophète, que Mohammed a dit : De tous les hommes à qui j'ai présenté l'islamisme il n'y en a pas eu un seul qui n'ait fait des difficultés *(kabwa),* sauf Abou-Bekr, qui n'a pas hésité un instant *(tala“atham).* L'expression *tala“atham* s'emploie de quelqu'un qui refoule sa parole dans sa bouche et qui hésite à la prononcer. Le sens du mot *kabwa* est dérivé du briquet, qu'on appelle en arabe *kabwa.* Quand on frappe une pierre avec le métal et qu'il en sort des étincelles, on dit que la pierre est *warâ-zendè ;* quand on frappe à plusieurs reprises sans produire d'étincelles, on l'appelle *nâzendè.* Le Prophète veut dire par cette phrase que tous ont refoulé leur parole dans leur bouche, excepté Abou-Bekr, qui, dès que l'appel tomba dans son esprit, eut l'étincelle de l'islamisme au bout de la langue.

Mohammed ben-Djarîr dit dans cet ouvrage que Zaïd, fils de ‘Hâritha, l'esclave du Prophète, embrassa l'islamisme avant Abou-Bekr, qui se serait converti seulement lorsque cinquante personnes furent devenues musulmanes. Cette version n'est pas fondée ; elle est contredite par tous les traditionnistes et par tous les croyants, qui rapportent que le premier croyant fut Abou-Bekr ; après lui vint Zaïd, fils de ‘Hâritha, l'esclave du Prophète ; ensuite Belàl, esclave d'Abou-Bekr ; ensuite plusieurs autres, qui embrassèrent successivement l'islamisme en secret. ‘Hasân, fils de Thâbit, a fait quelques vers à l'éloge d'Abou-Bekr, parce qu'il avait cru avant tous les autres :

Si tu rappelles quelque grande action d'un frère fidèle, souviens-toi de ton frère Abou-Bekr et de ce qu'il a fait ;

Lui, le meilleur des hommes, le plus fidèle et le plus juste après le Prophète, par la grandeur de sa tache ;

Le second qui suivit la doctrine, bénie est sa tombe, il est le premier des hommes ayant attesté la vérité de la mission divine.

J'ai lu dans toutes les traditions qu'Abou-Bekr, après sa conversion, tint sa foi secrète ; mais chaque fois qu'il se trouvait dans la mosquée à causer avec quelqu'un, il lui en parlait et l'engageait à l'islamisme ; il conduisait auprès du Prophète ceux qui acceptaient ; et ils prononçaient la profession de foi. Le premier qui fut converti par Abou-Bekr fut ‘Othmân, fils d’‘Affàn ; il convertit ensuite ‘Abd er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, puis Zobaïr, fils d’‘Awwâm, puis Tal‘hâ, fils d’‘Obaïd-allah, puis Sa‘d, fils d'Abou-Waqqàç. Ils furent ainsi trente-neuf adhérents, qui tenaient leur foi secrète. Ils n'osaient pas se rendre à la mosquée de la Mecque pour prier, ni eux ni le Prophète ; ils priaient, soit à la maison, soit sur le mont ‘Hirà. Le premier qui en eut connaissance fut Abou-Tâlib, qui demanda à Mohammed quelle était la religion qu'il avait établie. Le Prophète le lui dit et voulut le convertir. Abou-Tâlib lui répondit : Je ne veux pas abandonner ma religion, qui est celle de mes pères ; si Dieu t'a ordonné cette œuvre, accomplis-la ; je te protégerai, et personne ne pourra te molester. Un jour, Abou-Tâlib vit ‘Alî faire la prière. Il lui dit : Mon fils, qu'est-ce que ce culte ? ‘Alî, craignant la colère de son père, répondit : C'est Mohammed, le prophète de Dieu, qui m'a converti à cette religion. Abou-Tâlib dit : Si Mohammed te l'a dit ainsi, observe-le ; car Mohammed n'a jamais dit et ne dit pas le mensonge.

On disait, dans les réunions de la mosquée, que Mohammed avait fondé une nouvelle religion, qu'il prétendait être le prophète de Dieu et avoir reçu de Dieu un message ; que quelques personnes avaient cru en lui et pratiquaient la prière en secret. Abou-Djahl, fils de Hischâm, parla ainsi : Si j'apprends que quelqu'un ait cru en lui, j'écraserai sa tête comme celle d'un serpent ; et si je vois Mohammed venir à la mosquée et adorer un autre objet que Hobal, je lui lancerai à la tête une pierre et ferai jaillir son cerveau ; et Abou-Tâlib perdra le commandement, quand j'aurai frappé son neveu.

Abou-Tâlib était le chef des descendants de Hâschim ; le chef des Bénî-Makhzoum était Abou-Djahl, fils de Hischâm, qui portait le surnom d'Abou’l-‘Hikam. C'est le Prophète qui l’avait appelé Abou-Djahl. Le chef des Benî-‘Adî était ‘Omar, fils d'Al-Khattâb, dont le

pouvoir était égal à celui d'Abou-Djahl. Après Abou-Tâlib, le commandement des Benî-Hâschim passa à ‘Abbâs, son frère, qui était ami du Prophète, mais qui ne pouvait pas le protéger contre les incrédules. Le plus hostile de ceux-ci, parmi les Hâschimites et les oncles de Mohammed, était Abou-Lahab, fils d’‘Abdou’l-Mottalib ; les plus hostiles des Benî-Makhzoum étaient Abou-Djahl et Wâlid, fils de Moghaïra ; et, parmi les Benî-‘Adî, ‘Omar, fils d'Al-Khattâb.

Le Prophète avait le désir de faire la prière dans la mosquée, mais il ne l'osait pas, craignant Abou-Djahl et ‘Omar, les deux personnages les plus puissants de la Mecque et ses plus grands adversaires. Lorsque ses sectateurs furent au nombre de trente-neuf personnes, le Prophète adressa à Dieu la prière suivante : Dieu, tu sais que ta religion n'a pas de plus grands ennemis parmi les hommes que ces deux personnages : Abou-Djahl et ‘Omar, fils d'Al-Khattâb. Dirige celui des deux que tu préfères dans la bonne voie, et favorise-le de l'islamisme, afin que cette religion soit répandue par lui.

Mohammed ben-Djarîr n'a pas raconté dans son livre la conversion d’‘Omar, fils d'Al-Khattâb, quoique ce soit un récit agréable. Je vais le rapporter tel que je l'ai lu dans d'autres livres, comme je viens de rapporter la conversion d'Abou-Bekr eç-Çiddiq.

CHAPITRE IX

Conversion d’‘Omar fils d'al-Khattâb

‘Omar avait une sœur mariée à Tal‘hâ, fils d’‘Obaïdallah. Un jour, ‘Omar, venant chez sa sœur, entendit qu'elle récitait le Coran. Il entra dans la maison et lui dit : Qu'est-ce que tu viens de réciter ? Est-ce que tu as embrassé la religion de ce fou ? Sa sœur lui répondit : Il n'est pas fou ; il est le prophète de Dieu. ‘Omar dit : Laisse-moi voir l'écrit que tu viens de lire. Sa sœur répliqua : Tu le souillerais ; tu ne dois pas le toucher. ‘Omar dit : Que dois-je faire pour me purifier ? — Il faut te laver la tête et le corps. ‘Omar ayant fait ainsi à l'instant même, sa sœur lui remit l'écrit, et ‘Omar y lut les versets suivants : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. *Ta Ha*. Nous ne t'avons pas envoyé le Coran pour que tu sois malheureux, mais pour servir d'avertissement à celui qui craint Dieu. Il est envoyé par celui qui a créé la terre et les cieux élevés, » etc. (Sur. XX, vers. 1 et suiv.) ‘Omar dit : S'il en est ainsi, l'idolâtrie que nous pratiquons est absurde, et nos dieux ne sont rien. Il dit ensuite à sa sœur : Où est Mohammed ? Elle répliqua : Si tu ne veux rien lui dire [de désagréable], je te conduirai auprès de lui. ‘Omar le promit, et sa sœur le conduisit chez le Prophète, dans la maison de Khadîdja. Lorsque ‘Omar entra dans l'appartement, le Prophète lui dit : Pourquoi viens-tu ? — Je viens, dit ‘Omar, embrasser ta religion. Le Prophète dit : Grâces soient rendues à Dieu de ce qu'il a exaucé ma prière en ce qui te concerne, et non en ce qui concerne ton ami Abou-Djahl. ‘Omar prononça la formule de foi et dit ensuite au Prophète : Que faut-il faire maintenant ? — Il faut accomplir la prière, dit Mohammed. — Qu'est-ce que la prière ? — C'est l'action de prier Dieu. — Où faut-il prier ? — Pour le moment, dit Mohammed, il faut le faire en secret, jusqu'à ce que nous puissions le faire publiquement. ‘Omar dit : Nous avons adoré Lât et Hobal en public, et nous devrions adorer Dieu en secret ! Viens, sortons. Le

Prophète et tous ses compagnons se rendirent à la mosquée, firent les tournées autour du temple et prièrent en public. Les principaux personnages qoraïschites qui s'y trouvaient n'osèrent rien dire, parce que ‘Omar était avec le Prophète. À partir de ce moment, Mohammed y accomplissait sa prière, et venait librement au temple, lui et ses compagnons. Trois ans après, Dieu lui envoya ce verset : « Ô apôtre, fais connaître ce qui t'a été envoyé de la part de ton Seigneur, etc. (Sur. V, vers. 71.) Alors le Prophète adressa publiquement sa prédication à tous.

CHAPITRE X

Prédication publique de l'islamisme

Après avoir reçu ce verset, le Prophète se rendit au temple de la Ka‘ba et le récita devant les hommes. C'est dans la mosquée qu'il leur adressa le premier appel. Ensuite il alla au mont Çafâ, éleva la voix, et tous les habitants de la Mecque s'y réunirent. Mohammed leur parla ainsi : Quelle conduite ai-je tenue parmi vous ? Ils répondirent : Tu es un homme véridique et sûr ; nous n'avons jamais entendu de toi un mensonge. Mohammed reprit : Maintenant je dis : Je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers vous. Adorez Dieu et abandonnez les idoles, sinon le châtiment descendra sur vous du ciel et vous serez exterminés. Abou-Lahab, son oncle, qui se trouvait dans l'assistance, se leva et dit : Toi, Mohammed, tu veux nous appeler à une religion. Sois maudit, toi et ta religion. Il engagea le peuple à se retirer, en disant : Allez, ce Mohammed est fou. Alors Dieu envoya à son intention les versets suivants : « Que les deux mains d'Abou-Lahab périssent, » etc. (Sur. CXI, vers. 1 et suiv.) Abou-Lahab, par hostilité envers le Prophète, avait l'habitude, de mettre des épines sur son chemin et sur celui de ses amis, de sorte qu'ils se blessaient les pieds. Sa femme faisait de même.

Ensuite Dieu envoya à Mohammed le verset suivant : « Adresse l'appel à tes proches parents. » (Sur. XXVI, vers. 214.) Le Prophète dit : Mes parents, ce sont les Benî-Hâschim et les Benî-‘Abd-Manâf. Il dit à ‘Alî d'aller préparer un repas. ‘Alî, ayant fait cuire dans le four un mouton sur du gruau, invita tous les Benî-Hâschim et les Benî-Manâf, de même qu'Abou-Tâlib, ‘Hamza, ‘Abbâs et un grand nombre d'autres personnes, et leur servit ce repas. ils mangèrent beaucoup, cependant la quantité de la nourriture ne diminuait pas. Abou-Lahab dit : Mohammed nous a invités aujourd'hui pour nous faire voir sa magie. Le Prophète, très-affligé de ces paroles, ne leur parla point ce

jour-là. Le lendemain, il fit préparer un nouveau repas et les invita. Pendant qu'ils mangeaient, il leur parla ainsi : ô mes oncles et mes cousins, je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers tous les hommes en général, et vers vous en particulier. Croyez en Dieu et à ma mission, et Dieu vous donnera le paradis éternel. Personne ne répondit. Puis Abou-Tâlib dit : Mon fils, tu as parlé et nous avons entendu ; laisse-nous aller et réfléchir jusqu'à demain. Le Prophète dit ensuite : Mes oncles et mes cousins, si vous ne cherchez pas l'autre monde, au moins recherchez le bonheur de ce monde ; car Dieu répandra ma religion, et l'empire de l'Arabie, de la Perse et de Roum m'appartiendra. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui veuille répondre à mon appel, et que je puisse nommer mon vicaire ? Tous gardèrent le silence. Alors ‘Alî dit : Ô apôtre de Dieu, si personne ne croit, moi je suis croyant. Le Prophète répondit : Ô ‘Alî, tu as cru, et tu es mon frère et mon vicaire. Les autres se levèrent et sortirent. Ils se moquèrent d'Abou-Tâlib, en lui disant : Mohammed a fait de ton fils ton maître.

Le Prophète continuait sa prédication, et l'on n'osait pas s'y opposer, par respect pour Abou-Tâlib, mais on frappait et l'on insultait ses amis. Alors fut révélé le verset suivant : « Certes, vous et les idoles que vous adorez, à côté de Dieu, vous serez la proie de l'enfer, » etc. (Sur. XXI, vers. 98.) Le Prophète vint à la mosquée et proclama ce verset devant le peuple. Les hommes se tournèrent tous contre lui, l'expulsèrent de la mosquée et se rendirent ensuite auprès d'Abou-Tâlib. Ils lui dirent : Notre patience est à bout. Ton neveu insulte nos divinités. Il a introduit une religion nouvelle, et nous l'avons supporté. Il nous a insultés en disant que nous sommes des sots ; nous l'avons supporté. Il a dit que nous et nos pères nous irons en enfer, et nous l'avons supporté. Maintenant il se met à insulter nos dieux. Dis-lui qu'il fasse ce qu'il voudra, mais qu'il n'attaque pas nos dieux ; qu'il s'occupe de son dieu et de sa religion. S'il ne le fait pas, nous le frapperons, et nous le chasserons de la ville. Abou-Tâlib fit appeler Mohammed, qui vint et prit place. Abou-Tâlib lui dit : Écoute ce que disent ces gens. Le Prophète, ayant entendu leur discours, dit : Il n'y a qu'un point qui nous divise, eux et moi ; s'ils professent qu'il n'y a qu'un seul dieu et que je suis son prophète, Dieu sera satisfait d'eux, et je ne parlerai plus contre eux. Mais s'ils ne font pas cette

profession, aussi longtemps que mon âme sera en moi je les appellerai à Dieu et à sa religion. Abou-Tâlib congédia les gens avec de bonnes paroles et resta seul avec le Prophète. Il lui dit : Ces gens agissent avec équité envers toi, mais tu n'es pas juste envers eux. Ils te disent d'enseigner et de faire ce que tu voudras, seulement de ne pas insulter leurs dieux. Si tu n'insultais pas leurs dieux, cela profiterait à ta religion. Le Prophète pensa qu'Abou-Tâlib voulait lui retirer sa protection. Ses larmes coulèrent et il dit : Ô mon oncle, c'est Dieu qui me t'ordonne ainsi. S'ils mettaient dans ma main droite le soleil et dans ma main gauche la lune, et s'ils me brûlaient par le feu, je ne retrancherais pas une lettre de ce que Dieu ordonne, et je ne dirais ni plus ni moins. Puis il quitta Abou-Tâlib, qui fut touché, le rappela, prit sa tête sur son cœur et lui dit : ô mon fils, va, exécute ce que Dieu t'ordonne et ne t'inquiète pas ; aussi longtemps que je vivrai, personne n'osera mettre la main sur toi. Je sais que tu dis ta vérité, et si je ne craignais pas d'encourir le blâme des Arabes, qui diraient qu'Abou-Tâlib, sur ses vieux jours, a quitté la religion de ses pères, je croirais aussi en toi.

À ce propos, il fit quelques vers :

Par Dieu ! ils ne pourront pas t'atteindre, tous ensemble, aussi longtemps que je serai vivant et que je ne serai pas enterré.

Poursuis ton œuvre ; n'aie pas de souci, sois content ; tu atteindras un désir fait pour réjouir tes yeux.

Certes, j'ai déclaré et dit que j'étais ton ami, et antérieurement déjà je t'ai appelé véridique.

Si je ne craignais pas le blâme, et n'était mon désir d'éviter les reproches, tu me verrais adhérer fermement à cela.

Ces paroles d'Abou-Tâlib rassurèrent le Prophète, qui continua de prêcher publiquement sa religion. Les incrédules n'osaient pas l'attaquer ; seulement ils le raillaient, frappaient ses amis, qui ne pouvaient pratiquer les inclinations et les prières, sans recevoir sur leurs têtes des pierres et sans être maltraités. En outre, ils faisaient des pièces de vers satiriques contre le Prophète et contre ses amis. Cependant Mohammed accomplissait sa mission et récitait le Coran, sans que personne y répondît ou y crût.

À l'époque du pèlerinage, le Prophète allait à ‘Arafât et appelait à Dieu les hommes des différentes contrées, qui, en retournant dans leur pays, y répandaient sa réputation. Alors il venait de tous cotés des Arabes pour voir quel était cet homme et ce qu'il disait ; et ils devenaient croyants. De cette manière, le nombre des adhérents du Prophète s'accrut des Arabes de la Mecque et de Bat‘hâ, et des Arabes du désert. Les Qoraïschites incrédules les attaquaient, partout où ils les trouvaient réunis, par des railleries, des injures et en lançant sur eux des pierres, et ils les dispersaient. Il se passa ainsi un certain temps. Les adhérents du Prophète qui avaient à souffrir ces actes d'hostilité de la part des incrédules s'en plaignaient à lui ; mais il leur recommandait la patience, parce qu'il n'avait pas encore reçu l'ordre d'agir. Chaque verset du Coran qu'il recevait lui ordonnait la patience. Dieu lui rappelait les faits des prophètes antérieurs, comment ceux-ci avaient supporté de la part de leur peuple beaucoup de violences, qu'ils avaient endurées pour obtenir le rang de martyrs. Patiente, toi aussi, lui disait-il, afin d'acquérir ce rang, dont tu es le plus digne. Dans un autre verset, Dieu lui disait : Il y a eu avant toi des prophètes qui ont été accusés de mensonge par leur peuple, et qui ont été maltraités. Ils ont patienté jusqu'à ce que je leur eusse donné la force. Patiente aussi jusqu'à ce que je te fortifie plus que ceux-là. Dieu l'ordonnait ainsi, parce que les adhérents du Prophète étaient moins nombreux que les incrédules, et que le moment d'agir n'était pas encore venu. Lorsque, plus tard, Mohammed accomplit sa fuite à Médine, que les habitants de cette ville se rallièrent à lui et que le nombre des musulmans fut considérable, alors Dieu lui ordonna de faire la guerre aux incrédules, de les attaquer par l'épée et de les tuer partout où il les rencontrerait. Il lui ordonna alors l'action violente, comme il lui avait ordonné à la Mecque la patience. Les incrédules étaient embarrassés devant l'attitude des musulmans : plus ils les attaquaient et les insultaient, plus ceux-ci leur opposaient de patience. Enfin les musulmans leur abandonnaient la mosquée et se renfermaient dans leurs maisons pour faire la prière, ou se rendaient dans la montagne pour n'être pas vus des incrédules.

Or, un jour, Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, s'étant rendu avec les adhérents du Prophète sur le mont ‘Hirâ, pour y prier, un homme d'entre les incrédules qoraïschites vint sur la montagne et vit comment

Sa‘d accomplissait la prière. Lorsque celui-ci baissa la tête pour faire l'inclination, il saisit une pierre et la lança sur le dos de Sa‘d, qui supporta en patience la douleur qu'il en ressentit. Sa‘d accomplissant l'inclination une autre fois, cet homme prit une autre pierre et l'en frappa sur le dos avec plus de violence que la première fois. Sa‘d, ayant fini le salut, saisit un os du cadavre d'un chameau qui se trouvait là, en frappa l'infidèle sur la tête et lui brisa le crâne. Cet homme, couvert du sang qui coulait de sa blessure sur tout son corps et sur son vêtement, rentra à la Mecque. Les incrédules, le voyant dans cet état, se rassemblèrent. Sa‘d appartenait à la tribu de Zohra et était un homme respectable et très-considéré, ayant un grand nombre de parents ; c'était l'homme le plus respectable parmi les Qoraïschites. Les incrédules, n'osant rien contre lui, dirent : Il faut nous en prendre à Mohammed ; nous le tuerons pour nous en débarrasser. Mais ils n'osèrent pas l'attaquer, à cause d'Abou-Tâlib ; car les Benî-Hâschim, très-nombreux à la Mecque, obéissaient tous à Abou-Tâlib. Les incrédules de toutes les tribus se réunirent à la mosquée, et de là se rendirent chez Abou-Tâlib, qui refusa de les recevoir. La dignité d'Abou-Tâlib était telle, qu'il avait un portier et que, selon son bon plaisir, il donnait audience aux gens ou refusait de les recevoir. Cette distinction, à la Mecque, n'appartenait qu'à lui. Les incrédules s'étant réunis de nouveau et étant venus à la porte d'Abou-Tâlib, celui-ci leur refusa encore audience. Enfin, le troisième jour, Abou-Tâlib les reçut. Ils entrèrent, firent entendre des plaintes au sujet de Mohammed, et dirent : Les choses en sont arrivées à l'extrême ; les adhérents de Mohammed sont devenus nombreux, le sang a déjà coulé. Nous craignons que quelque tête chaude d'entre les Qoraïschites ne s'attaque à lui et ne le tue ; car alors la guerre éclaterait entre les Benî-Hâschim et les Qoraïschites, et le sang commencerait à couler parmi nous, et ne cesserait plus de couler. Vois quel est le prix que tu demandes pour le sang de Mohammed, afin que nous réunissions l'argent pour te le donner ; tu nous livreras Mohammed, nous le tuerons, et délivrerons la Mecque de cet embarras. Nous savons que tu n'es pas de son parti et que tu n'approuves ni ses discours ni ses actes. Abou-Tâlib répliqua : Mohammed n'est pas mon neveu, mais mon fils chéri, que j'aime plus que tous mes fils. Son père étant mort pendant qu'il était encore au sein de sa mère, c'est moi qui l'ai élevé. Comment

pourrais-je vous le livrer pour le faire mourir ? Et quand vous l'aurez tué, de quoi me servirait le prix de son sang ? Avez-vous jamais vu quelqu'un qui ait vendu le sang de son fils, et qui l'ait livré à la mort en acceptant l'amende ? N'y songez pas ; car aussi longtemps qu'il existera un seul descendant de Hâschim, Mohammed ne sera pas livré. Les incrédules, désespérant de rien obtenir de lui, s'en retournèrent et se réunirent dans la mosquée.

Walîd, fils de Moghaïra, avait un fils nommé ‘Omâra, qui avait atteint l'âge de puberté et dont la barbe commençait à croître. C'était le jeune homme le plus sage et le plus beau de toute la jeunesse des Qoraïschites. Abou-Tâlib l'avait en grande estime, l'appelait son fils, et le gardait souvent chez lui dix jours, vingt jours ou un mois. Sa beauté ainsi que sa bonne conduite inspiraient de l'amour pour lui à presque toutes les femmes de la ville de la Mecque ; mais lui, sage et raisonnable, n'en regardait aucune ; on ne l'avait jamais soupçonné d'avoir eu des rapports avec aucune femme, sauf avec Hind, la mère de Mo‘âwiya. Abou-Tâlib l'aimait à cause de la pureté de ses mœurs, et tous les hommes, même en dehors des Qoraïschites, l'estimaient. Son père Walîd, fils de Moghaïra, était fier de lui. Or, le jour où les Qoraïschites se rassemblèrent dans la mosquée, ils dirent à Walîd : Il ne nous reste avec Abou-Tâlib qu'un seul moyen. Nous savons qu'il ne livrera pas son fils pour être mis à mort, car il aime beaucoup Mohammed. Il n'y a pas, parmi les Qoraïschites, un jeune homme pareil à ‘Omâra, tant par la sagesse que par la beauté et par les vertus de toutes sortes qui le distinguent. Nous, aussi bien que toi et tous les Qoraïschites, nous sommes fiers de lui. Il faut que tu l'abandonnes, par un acte écrit, à Abou-Tâlib, pour qu'il devienne son fils, et pour qu'Abou-Tâlib nous livre Mohammed, que nous tuerons. Walîd, fils de Moghaïra, consentit et dit : ‘Omâra m'est plus cher, à moi et à tous les Qoraïschites, que Mohammed ; je le donne en échange de Mohammed. Les autres le remercièrent. Walîd et deux anciens de chaque tribu, entre autres Abou-Djahl, ‘Otba, Schaïba et Abou-Khalaf, de la tribu de Djouma‘h, se rendirent auprès d'Abou-Tâlib et lui dirent : Nous sommes venus pour te faire une proposition équitable. Nous savons que Mohammed est comme ton fils, et personne ne livre son fils pour être mis à mort. Mais tu connais ‘Omâra, le fils de Walîd, et tu sais combien il est supérieur à

Mohammed en beauté, en sagesse, en noblesse et en vertu ; il n'y a pas parmi les Qoraïschites un homme comme lui. Toi-même, tu l'appelles ton fils. Nous voulons que tu nous donnes Mohammed et que tu adoptes ‘Omâra. Ensuite Walîd, fils de Moghaïra, prit la parole et dit : Ô Abou-Tâlib, je ne m'en retournerai pas avant d'avoir réuni dans la mosquée tous les Qoraïschites, que je prendrai comme témoins pour signer un acte par lequel je renoncerai à mes droits de paternité sur ‘Omâra et sur sa descendance ; en le déliant de sa filiation à l'égard de son père et de la tribu de Makhzoum, je te la transmettrai. ‘Omâra deviendra ton fils et continuera sa race en ton nom, et tu en auras l'honneur. Tu me remettras en échange Mohammed, que les Qoraïschites pourront tuer, afin que les habitants de la Mecque soient délivrés de lui et de toutes ces calamités. À ces paroles, Abou-Tâlib se mit à rire et dit : ô Ibn-al-Moghaïra, la proposition que tu me fais n'est ni juste, ni équitable. Tu me dis de prendre ton fils et de l'élever sur mon sein, et de te livrer mon propre fils, pour que vous le mettiez à mort. As-tu jamais vu dans le monde quelqu'un qui ait livré son fils à la mort, pour prendre le fils d'un autre et pour le nourrir ? Si jamais quelqu'un a agi ainsi, moi je ne le ferai pas. Si ton fils est beau, sage et intelligent, Mohammed, l'homme honnête, est mon fils, que j'aime, et dont je ne donnerais pas un seul cheveu pour tous les Benî-Makhzoum. Walîd, fils de Moghaïra, et les autres, voyant leur espoir complètement déçu, étaient réduits au silence, ne sachant rien répondre. Abou-Tâlib leur dit encore : Une fois pour toutes, n'espérez point, aussi longtemps que je serai vivant, ou qu'il existera des Benî-Hâschim un homme, une femme ou un enfant, que Mohammed vous sera livré ; il vous faudra exterminer tous les Benî-Hâschim, grands et petits, avant de vous emparer de lui. Abou-Tâlib termina son discours par les vers suivants :

Lui, l'excellent, qui surpasse le nuage en générosité abondante, lui qui est le défenseur des orphelins et le soutien des veuves ;

Lui qui est entouré des pauvres de la famille des Hâschim, qui trouvent chez lui de la pitié et des bienfaits ;

Vous mentez, je le jure par le temple de Dieu, quand vous dites que nous le laisserons tuer sans combattre pour lui et sans nous servir de nos lances ;

Que nous l'abandonnerons avant d'être tombés autour de lui et avant d'avoir perdu nos enfants et nos femmes.

Les Qoraïschites s'en allèrent, désespérant de rien obtenir d'Abou-Tâlib. Ils n'osèrent pas s'attaquer au Prophète, mais ils recommencèrent à tourmenter ses amis. Ils voulaient rechercher tous ceux qui étaient croyants, pour les faire souffrir et pour les tourmenter, afin de les ébranler, ou de les faire mourir, ou de les amener à renier l'islamisme. Cependant, n'osant pas diriger leurs efforts contre les principaux adhérents de Mohammed, comme Abou-Bekr, ‘Omar, ‘Othmân, Tal‘hâ, Zobaïr et Sa‘d, ils s'en prenaient aux croyants des classes inférieures et aux faibles, et leur faisaient subir des tourments. Quand ils en rencontraient quelqu'un seul, ils le traînaient dans une maison, le torturaient, l'accablaient de nombreuses violences et cherchaient à le faire renoncer à l'islamisme. Quant aux puissants, qu'ils n'osaient pas violenter, ils les insultaient, les traitaient de menteurs, les raillaient et leur crachaient à la figure. Ils en arrivèrent jusqu'à cracher à la figure du Prophète.

L'homme qui cracha au visage de Mohammed fut ‘Oqba, fils d'Abou-Mo‘aït, descendant d'Omayya. C'est à ce propos que fut révélé le verset suivant : « Alors le pécheur se mordra la main et dira : Plût à Dieu que j'eusse suivi la route avec l'apôtre » etc. (Sur. XXV, vers. 29 et suiv.) ‘Oqba était lié d'amitié avec le Prophète, mais il n'avait pas accepté l'islamisme. Quand le Prophète venait dans la mosquée, ‘Oqba s'asseyait près de lui et l'écoutait réciter le Coran, qui lui plaisait. Il disait alors qu'il n'avait jamais entendu de discours ni de poésie comparables à ces paroles. Le Prophète espérait qu'il deviendrait croyant. ‘Oqba avait un ami, de la tribu de Djouma‘h, nommé Obayy, fils de Khalaf. Un jour, ‘Oqba venant chez lui, Obayy ne lui adressa pas la parole et ne s'assit pas auprès de lui. ‘Oqba dit : Mon frère, qu'ai-je fait pour que tu ne me parles pas ? Obayy lui répondit : Tu as cru à ce Sabéen, et tu as embrassé secrètement sa religion. Les incrédules donnaient au Prophète le nom de *Sabéen.* ‘Oqba, en jurant par Lât et Hobal, répliqua qu'il n'avait point embrassé cette religion. Je m'assieds, dit-il, de temps en temps auprès de lui, pour écouter les beaux discours qu'il récite et qu'il prétend tenir du ciel. Ces discours sont fort beaux. Maintenant, si tu veux, je ne

m'asseyerai plus jamais auprès de lui, car je préfère ton amitié à sa société. Obayy, fils de Khalaf, dit : Les Qoraïschites prétendent que tu as embrassé sa religion ; je me suis interdit de te parler et de vivre amicalement avec toi, à moins que tu n'ailles trouver Mohammed en public, alors qu'il se trouvera entouré de ses compagnons dans le temple, et en présence de tous les Qoraïschites réunis, pour l'insulter et lui cracher à la figure, afin que les Qoraïschites sachent que tu n'en pas devenu l'un de ses sectateurs. Quand tu auras agi ainsi, je te parlerai. ‘Oqba répliqua : Je le ferai. Il attendit un jour où le Prophète était assis dans la mosquée, entouré de ses compagnons. Alors il vint, sauta par-dessus les épaules de ceux-ci pour s'approcher de Mohammed, lui cracha à la figure et s'en retourna auprès de ses amis. Le Prophète s'essuya la figure. Dieu lui avait donné la promesse qu'il le ferait sortir de la Mecque et qu'il lui prêterait assistance contre ses ennemis. Mohammed dit à ‘Oqba : Je fais à Dieu le vœu que, si je te saisis en dehors de la Mecque, je te ferai couper la tête. Plus tard, le jour du combat de Bedr, le Prophète et ses compagnons, ayant remporté la victoire sur les incrédules de la Mecque, firent beaucoup de prisonniers. Lorsqu'on amena au Prophète ces prisonniers, et parmi eux ‘Oqba avec une corde au cou, Mohammed dit à ‘Alî : Allons, accomplis le vœu du prophète de Dieu ! ‘Alî s'approcha, tira son épée et la brandit. ‘Oqba dit : Ô Mohammed, si tu me fais mourir, qui soutiendra mes enfants après ma mort ? ‘Oqba avait beaucoup d'enfants et était pauvre. Le Prophète répliqua : Ta place et la leur sont dans l'enfer ; s'ils ne deviennent croyants, je les ferai tous mourir, et ils seront avec toi dans l'enfer.

Les incrédules devinrent plus ardents contre le Prophète et contre ses compagnons. Les croyants, ne pouvant plus endurer cet état fâcheux, dirent au Prophète : Nous pourrions bien nous défendre d'eux, car nous avons des parents et des hommes ; mais nous t'en demandons l'autorisation. Si tu as encore de la patience, quant à nous nous n'en avons plus. Autorise-nous à nous défendre ; s'il faut combattre, nous combattrons. Le Prophète répliqua : Je ne peux rien vous dire par moi-même avant d'avoir reçu l'ordre de Dieu. Pendant la nuit, le Prophète pria, et Dieu lui envoya ce verset : Patiente comme ont patienté les hommes résolus d'entre les apôtres. » (Surate XLVI, verset 34.) Mo hammed récita ce verset aux croyants et leur

recommanda la patience. Mais leur situation devenant de plus en plus intolérable, à cause de l'hostilité croissante des infidèles, ils vinrent trouver le Prophète et lui dirent : Il nous est impossible d'endurer plus longtemps les vexations, les peines et le mépris dont ces hommes nous accablent. Nous craignons de commettre quelque action ou de laisser échapper une parole que Dieu désapprouverait. Autorise-nous à quitter la Mecque et à nous rendre dans une autre contrée, jusqu'à ce que tu reçoives de Dieu la permission de faire la guerre. Le Prophète leur accorda cette autorisation, en leur disant : Allez dans l'Abyssinie, dont les habitants sont chrétiens, possesseurs d'un livre sacré, et plus rapprochés des musulmans que les idolâtres. Le Nedjâschî est un roi qui ne commet jamais d'injustice envers personne. Alors une partie des compagnons du Prophète se rendit en Abyssinie, tandis que lui-même, avec Abou-Bekr, ‘Omar, ‘Alî et d'autres restèrent à la Mecque, sous la protection d'Abou-Tâlib. Cette fuite est appelée la *première fuite* ; car il y a eu deux fuites : l'une fut celle-ci, et l'autre fut celle de Médine, qui eut lieu après la mort d'Abou-Tâlib, et qui est appelée la *grande fuite*, accomplie par le Prophète, et qui était obligatoire pour tous ses adhérents. La profession de foi de ceux qui ne le suivirent pas ne fut pas agréée.

CHAPITRE XI

Fuite des compagnons du Prophèteen Abyssinie. Conversion de ʿHamza

La fuite en Abyssinie eut lieu dans la cinquième année de la mission prophétique de Mohammed. Les noms de ceux d'entre les compagnons du Prophète qui se rendirent en Abyssinie se trouvent dans le livre des Expéditions de Mohammed ben-Is‘hâq. Mohammed ben-Djarîr, dans le présent ouvrage, dit qu'ils étaient en tout soixante et dix personnes. D'après d'autres traditions et le livre des Expéditions, leur nombre était de cent vingt, en comptant les personnages importants aussi bien que les adhérents inconnus. Quelques auteurs rapportent que quelques-uns d'entre eux, comme ‘Othmân, fils d’‘Affân, Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib, Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, ‘Abd er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, Zobaïr, fils d’‘Awwâm, ’Ammâr, fils de Yâser, avaient emmené avec eux leurs femmes. Tout cela est raconté en détail dans le livre des Expéditions. Le nombre des femmes était de quinze ; d'après d'autres auteurs, les femmes n'étaient qu'au nombre de quatre.

Ils partirent donc pour l'Abyssinie, pays qu'on ne peut atteindre de la Mecque que par voie de mer, en se rendant d'abord de la Mecque à Djeddah. Les incrédules les poursuivirent, mais ils ne purent les atteindre. À partir de ce moment, les infidèles devinrent plus hardis contre le Prophète ; ils l'insultaient et le frappaient quand il paraissait dans la mosquée. Un jour, pendant que le Prophète accomplissait la prière, ‘Oqba, fils d'Abou-Mo‘aït, lui jeta au cou une corde, le traîna hors de la mosquée et lui serra la gorge de sorte qu'il faillit mourir. Abou-Bekr arriva et le dégagea d'entre les mains des infidèles.

Un autre jour, le Prophète se trouvant sur le mont Çafâ, Abou-Djahl, fils de Hischâm, s'approcha de lui, l'accabla d'injures, lança contre lui une pierre et lui fit une blessure à la tête. Le sang coula sur

la figure du Prophète ; mais il ne dit rien, se leva et retourna dans sa maison. Une vieille femme, affranchie d'Abdallah, fils de Djods‘ân, qui demeurait sur cette colline, fut témoin de ce fait ; elle fut saisie de pitié et se mit à pleurer et à sangloter.

‘Hamza, fils d'Abou-Mottalib, oncle de Mohammed, qui n'était pas encore croyant, était le plus fort et le plus brave de tous les Benî-Hâschim. Les Mecquois l'estimaient et le respectaient. Il aimait beaucoup la chasse, et, comme il savait tirer de l'arc, c'est avec cette arme qu'il allait habituellement chasser. Or ce jour, revenant de la chasse et passant par le mont Çafâ, il entendit les sanglots de la vieille femme ; il s'arrêta, et lui demanda ce qui lui était arrivé. Elle lui répondit : Ö ‘Hamza, il ne m'est rien arrivé, à moi ; c'est à cause de ton neveu Mohammed, fils d’‘Abdallah, que je pleure. Abou-Djahl l'a frappé et lui a fait une grave blessure à la tête. ‘Hamza entra dans une grande colère. Il se rendit dans la mosquée pour faire des tournées autour de la Ka‘ba et rentrer ensuite dans sa maison. Il rencontra dans la mosquée Abou-Djahl en conversation avec plusieurs personnes. Il s'approcha de lui, l'injuria et le frappa avec la poignée de son arc sur la tête, au point de faire jaillir le sang. Les Benî-Makhzoum s'élancèrent pour frapper ‘Hamza. Abou-Djahl leur dit : Ne le faites pas ; car si vous lui faites quelque mal aujourd'hui, le dépit lui fera embrasser la religion de Mohammed ; le parti des Qoraïschites en serait affaibli, et celui de Mohammed, fortifié. ‘Hamza, ayant accompli les tournées autour du temple, alla voir Mohammed. En voyant le Prophète blessé à la tête, il pleura et dit : Ô mon cher et excellent Mohammed, voilà ce qui t'est arrivé aujourd'hui sans que j'en eusse connaissance ! Le Prophète répliqua : Mon oncle, ne t'occupe pas d'un homme qui n'a ni père, ni mère, ni oncle, ni autres parents. ‘Hamza dit : Ô Mohammed, je t'ai procuré satisfaction d'Abou Djahl, en lui brisant la tête avec mon arc. — Cela n'est pas une satisfaction pour moi, dit Mohammed. ‘Hamza dit : Qu'y a-t-il qui puisse te satisfaire, pour que je l'accomplisse ? Mohammed répliqua : Que tu dises : *Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah, et Mohammed est l'apôtre d'Allah,* et que tu embrasses ma religion. ‘Hamza dit : C'est précisément dans cette intention que je suis venu. Le Prophète fut rempli de joie, se leva, embrassa ‘Hamza sur la tête et lui dit : Ô mon oncle, tu me rends heureux. ‘Hamza prononça la profession de foi.

Lorsque les Qoraïschites en eurent connaissance, ils furent découragés. Il n'y avait pas un seul des oncles et des cousins du Prophète, des membres de la famille de Hâschim et d'‘Abdou'l-Mottalib, même de ceux qui n'étaient pas croyants, qui ne fût prêt à le soutenir, sauf Abou-Lahab, dont le vrai nom était ‘Abdou'l-‘Ozza, fils d'‘Abdou'l-Mottalib.

De tous les adhérents du Prophète, le plus faible était ‘Abdallah, fils de Mas‘oud. C'est lui qui mettait par écrit toutes les parties du Coran qui étaient révélées au Prophète, et qui les apprenait par cœur. Un jour, le Prophète dit : Qui d'entre vous veut se sacrifier à Dieu, en se rendant à la mosquée pour réciter à haute voix un chapitre du Coran ? — C'est moi qui m'y rendrai, dit ‘Abdallah, fils de Mas‘oud. Mais comme il n'était pas un personnage marquant, n'ayant pas une nombreuse parenté, le Prophète. dit : Il faut quelqu'un qui ait une nombreuse parenté, pour être soutenu s'il lui arrivait un accident. ‘Abdallah dit : Dieu me protégera. ‘Abdallah se rendit à la mosquée, et à un moment où un grand nombre de personnes y étaient réunies, il se plaça près du *Maqâm-Ibrahîm,* en face de la Ka‘ba, et commença à réciter la surate *Er-Ra‘hmân.* Qu'est-ce qu'il récite ? dirent les Qoraïschites entre eux. — C'est quelque chose des paroles de Mohammed. Ils s'élancèrent sur lui, l'entourèrent et le frappèrent à coups de pierres, pendant qu'il continuait à réciter la surate jusqu'à la fin. Couvert de sang, il retourna auprès de Mohammed, qui lui dit : Voilà ce que je redoutais. ‘Abdallah dit : Ô apôtre de Dieu, ce n'est rien pour moi ; si tu veux, demain j'irai de nouveau, pour réciter une autre surate. Les compagnons du Prophète vivaient ainsi dans l'affliction.

Cependant tous ceux qui s'étaient rendus en Abyssinie jouissaient de la sécurité. Les Qoraïschites, en étant informés, résolurent d'envoyer une ambassade en Abyssinie, pour demander au Nedjâschî de leur livrer ces gens pour les mettre à mort. Ils firent donc partir deux messagers, ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, ‘Abdallah, fils de Rabî‘a, de la tribu de Makhzoum, avec des présents considérables pour le Nedjâschî, pour ses familiers et ses officiers. Ces deux envoyés étaient des hommes très-habiles à manier la parole. Ils vinrent à la cour du Nedjâschî, lui présentèrent les cadeaux, et lui demandèrent l'extradition des croyants qui se trouvaient dans son pays, pour les

ramener à la Mecque. Le roi ne fit pas droit à leur demande et refusa d'accepter les présents. Les envoyés, voyant leur insuccès, s'en retournèrent. Il y avait de nombreuses discussions entre le Nedjâschî et les musulmans au sujet de l'islamisme et du christianisme, discussions courtoises et amicales, qui sont rapportées dans le livre des Expéditions, et que Mohammed ben-Djarîr a passées sous silence. Le roi, en refusant les présents, avait dit : Je n'ai que faire de vos présents ; vous accusez d'imposture le prophète de Dieu et vous ne voulez pas croire en lui. De méme que le Nedjâschî, tous ses officiers avaient rendu les cadeaux que leur avaient remis ‘Amrou et ‘Abdallah, qui s'en allèrent confondus et désappointés.

Le Nedjâschî était intérieurement croyant. Or il voulait faire connaître publiquement sa foi, et à cet effet il convoqua le peuple abyssin, les grands, les officiers et les troupes, et il leur parla ainsi : Je pense que ce Mohammed est le personnage dont il est parlé dans l’Évangile. Ne pourrions-nous pas croire en lui et le faire venir dans notre pays, avant que sa religion ait conquis le monde entier ? Les Abyssins protestèrent en disant : Nous ne consentons pas ; nous ne voulons pas abandonner la religion chrétienne ; celui qui le fera sera répudié et abandonné par nous. Le Nedjâschî, craignant de perdre la couronne, dit : Je n'ai fait que vous éprouver, pour voir ce que vous en diriez. Le peuple fut rassuré. Le Nedjâschî continuait de bien traiter les musulmans, et professait lui-même en secret l'islamisme. Il en fit part, par un messager au Prophète, qui agréa sa conversion et l'autorisa à pratiquer sa religion en secret. Plus tard, lorsque le Prophète était à Médine, cinq ans après la fuite, le Nedjàschî mourut en Abyssinie. Gabriel en informa le Prophète, en écartant de devant ses yeux tout ce qui faisait obstacle, pour lui permettre de voir de Médine jusqu'en Abyssinie, et il lui ordonna de prier pour le Nedjâschî. Le Prophète et ses amis firent ainsi. Mohammed vit le corps du Nedjâschî couché sur le lit.

Les incrédules, fatigués de la prédication du Prophète, l'appelèrent à la mosquée et lui parlèrent ainsi : Nous allons te faire une proposition équitable. Si tu veux que nous adorions ton dieu, adore aussi nos divinités ; de cette façon tu seras de notre religion, comme nous serons de la tienne ; si notre culte est le vrai, tu en auras l'avantage, et si c'est le tien qui est le vrai, nous aurons l'avantage de

celui-ci. Alors Dieu révéla les versets suivants : « Dis : M'ordonnerez-vous d'adorer un autre dieu, ô ignorants » etc. (sur. XXXIX, vers. 64) ; et cet autre verset : « Ô infidèles, je n'adorerai point ce que vous adorez » etc. (sur. CIX, vers. 1 et suiv.), c'est-à-dire gardez votre religion, et moi je garderai la mienne. Les infidèles reconnurent qu'il n'accéderait pas à leur religion. Ensuite Dieu révéla le verset suivant : « Peu s'en est fallu qu'ils ne t'aient détourné de ce que nous t'avons révélé, » etc. (Sur. XVII, vers. 75.)

Les incrédules dirent : Le moyen de nous débarrasser de Mohammed et de ses adhérents et des Benî-Hâschim, c'est de cesser tout commerce avec eux, de ne pas leur parler, de ne pas leur demander de femmes en mariage et de ne pas leur donner nos filles ; de cette façon, ils seront humiliés à la Mecque, et ils s'en iront. Toutes les tribus déléguèrent deux hommes, qui se réunirent dans la mosquée et qui dressèrent en commun un acte dans ce sens, le signèrent tous et prirent pour témoins de cet engagement tous les habitants de la Mecque. Ils suspendirent cet écrit à la porte du temple, afin que tous pussent le voir et le lire. Les croyants furent tous du côté du Prophète et d'Abou-Tâlib, et tous les Qoraïschittes formèrent le parti opposé. Abou-Lahab se joignit aux Qoraïschites en se séparant d'Abou-Tâlib. Cette mesure fut très-pénible à Abou-Tâlib, aux Benî-Hâschim et aux croyants. Aucun habitant de la Mecque ne leur parlait, ne leur vendait rien et n'achetait rien d'eux. Il se passa ainsi sept ou huit mois. Alors fut révélée au Prophète la surate de l'*Étoile* (sur. LIII). Il se rendit à la mosquée, où étaient réunis les Qoraïschites, et récita cette surate. Lorsqu'il fut arrivé au verset : « Que croyez-vous de Lât, d'‘Ozza et de Menât, la troisième ? Auriez-vous des mâles et Dieu des femelles ? » (vers. 19 et suiv.), Iblîs vint et mit dans sa bouche ces paroles : « Ces idoles sont d'illustres *Gharânîq,* dont l'intercession doit être espérée. » Les incrédules furent très-heureux de ces paroles et dirent : Il est arrivé à Mohammed de louer nos idoles et d'en dire du bien. Le Prophète termina la surate, ensuite il se prosterna, et les incrédules se prosternèrent à son exemple, à cause des paroles qu'il avait prononcées, par erreur, croyant qu'il avait loué leurs idoles. Le lendemain, Gabriel vint trouver le Prophète et lui dit : Ô Mohammed, récite-moi la surate de l'*Étoile.* Quand Mohammed en répétait les termes, Gabriel dit : Ce n'est pas ainsi que je te l'ai transmise ; j'ai dit :

« Ce partage est injuste. » (Sur. LIII, vers. 22.) Tu l'as changée et tu as mis autre chose à la place de ce que je t'avais dit. Le Prophète, effrayé, retourna à la mosquée et récita la surate de nouveau. Lorsqu'il prononça les paroles : « Et ce partage est injuste, » les incrédules dirent : Mohammed s'est repenti d'avoir loué nos dieux. Le Prophète fut très-inquiet et s'abstint de manger et de boire pendant trois jours, craignant la colère de Dieu. Ensuite Gabriel lui transmit le verset suivant : « Nous n'avons envoyé, avant toi, aucun apôtre, ni prophète, sans que Satan ait jeté quelque erreur dans sa pensée, » etc. (Sur. XXII, vers. 51.) Dieu rassura ainsi le Prophète. Les incrédules s'en éloignèrent de nouveau.

L'aventure de la prosternation des infidèles s'était répandue en Abyssinie. On disait que les Qoraïschites avaient cru en Mohammed et qu'ils avaient adoré Dieu, sauf Walîd, fils de Moghaïra, qui, trop vieux pour pouvoir se prosterner, avait pris une poignée de terre et l'avait placée sur son front. En conséquence, quelques-uns des adhérents du Prophète qui étaient en Abyssinie revinrent, tandis que quelques-uns y restèrent jusqu'à la cinquième année après la fuite à Médine, jusqu'à la prise de Khaïbar. Un de ceux qui revinrent fut ‘Othmân, fils d’‘Affân ; mais aucun d'eux n'osa entrer à la Mecque. Après avoir fait la conquète de Khaïbar, le Prophète envoya ‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, avec une lettre, vers le Nedjâschî, pour lui demander de laisser partir ceux qui étaient restés en Abyssinie, et qui étaient an nombre de seize personnes. Le Nedjâschî les fit partir pour Médine, et envoya en même temps au Prophète des présents considérables : des étoffes du Yemen, des raretés d'Abyssinie, des armes, des esclaves et des jeunes filles ; deux mulets de selle : une mule nommée *Schahbâ,* et un mulet nommé *Doldol ;* enfin deux belles jeunes filles coptes, dont l'une s'appelait Mâria, et l'autre Abkar. Le Prophète donna Abkar à ‘Hasân, fils de Thàbit, qui était son poète, et garda Mâria pour lui. Il en eut un fils, nommé Ibrahîm, qui mourut après deux ans. ‘Hasân eut d'Abkar un fils, nommé ‘Abd er-Ra‘hmân. Nous reprenons maintenant notre récit.

La position du Prophète et des Benî-Hâschim était fort difficile ; car personne, à la Mecque, n'entretenait de relations avec les croyants. Un Qoraïschite nommé Zohaïr, fils d'Abou-Ommaya, songea à faire cesser cet état de choses, en déchirant l'acte que l'on avait écrit. La

mère de Zohaïr était ‘Âtika, fille d’‘Abdou’l-Mottalib. Un jour elle lui dit : Mon fils, comment peux-tu manger et boire, connaissant la position pénible des Benî-Hâschim, tes cousins ? Personne, à la Mecque, ne leur parle. Jusqu'à présent, Abou-Tâlib a été le chef de tous les Qoraïschites ; maintenant personne en dehors des Benî-Hâschim ne lui adresse la parole. Abou-Djahl n'aurait pas souffert une telle chose. Zohaïr répliqua : Que puis-je faire ? J'en suis affligé, cependant je ne puis lutter seul contre tous les Qoraïschites ; il me faut quelqu'un pour m'aider. Il alla trouver un personnage marquant et lui fit part de ses sentiments. Celui-ci lui dit : Tache de trouver quelqu'un qui puisse nous aider. Zohaïr répliqua : Nous sommes deux, n'est-ce pas assez ? — Il en faut plus, dit l'autre. Quand ils furent au nombre de sept, tous personnages importants parmi les Qoraïschites, ils résolurent de se rendre à la mosquée à un moment où les Qoraïschites et tous leurs chefs et Abou-Djahl y seraient réunis. Alors, dit Zohaïr, je chercherai querelle à Abou-Djahl, et vous viendrez à mon secours ; j'arracherai l'acte de dessus la porte du temple, je le déchirerai et anéantirai ainsi leur convention. Ils attendirent donc. Un jour que les chefs qoraïschites, avec Abou-Djahl, étaient réunis à la mosquée, Abou-Tâlib s'y trouvant aussi, abandonné seul à sa place, ces sept personnages entrèrent dans la mosquée séparément, afin qu'on ne sût pas qu'ils s'étaient concertés, et allèrent prendre place dans le cercle d'Abou-Djahl. Enfin Zohaïr entra, fit des tournées autour du temple, et vint s'asseoir auprès d'eux. Alors il jeta les yeux sur l'acte suspendu à la porte et dit : Jusques à quand sera suspendu ici cet acte inique et illégal, et combien de temps encore les Benî-Hâschim en souffriront-ils ? Abou-Djahl répliqua : Ce n'est pas un acte injuste, puisqu'il a été fait, consenti et signé par tous les Qoraïschites. Un des sept dit à Abou-Djahl : Ce n'est pas un acte commun à tous les Qoraïschites ; il a été fait par toi et tes amis. Un autre s'écria : C'est la chose la plus injuste qui soit au monde. Un quatrième dit : Pour quelle raison faut-il s'abstenir des relations avec les Benî-Hâschim ? Est-ce que les Benî-Makhzoum et telles ou telles tribus font la loi aux Qoraïschites ? Un cinquième dit : Il faut déchirer cet écrit et annuler cette convention, qui est injuste. Un sixième dit : Oui, il faut le déchirer et couper la main à celui qui l'a écrit. Un septième enfin s'écria : Je ne me soucie ni de l'acte, ni de ce qu'il

contient. Abou-Djahl fut confondu et dit : C'est une affaire qu'ils ont concertée dans la nuit. Mout‘im, fils d’‘Adî, fils de Naufal, fils d’‘Abd-Manâf, l'un des chefs qoraïschites, étendit la main et arracha l'acte pour le déchirer. On avait déjà l'habitude d'écrire en tête des actes et des lettres le nom de Dieu, en ces termes : « En ton nom, ô Dieu. » Lorsqu'on eut arraché l'écrit et qu'on le regarda, on remarqua que toute l'écriture, excepté le nom de Dieu, était rongée par les vers. Ils le jetèrent en disant : Dieu lui-même l'a détruit. Ensuite ils firent chercher le scribe qui avait écrit cet acte, pour lui couper la main. C'était un homme de la tribu de Hâschim, nommé Mançour, fils d’‘Ikrima, fils de Hâschim, fils d’‘Abd-Manâf. Quand on l'amena, ses deux mains étaient paralysées. Ils dirent : Dieu lui-même lui a coupé les mains ; et ils le laissèrent. C'est ainsi que cette affaire fut déjouée, et les Qoraïschites reprirent leurs relations avec les Benî-Hâschim. Le Prophète appelait toujours les hommes à Dieu.

Lorsqu'il se fut écoulé sept ans, ou, d'après d'autres auteurs, cinq ans depuis la mission prophétique de Mohammed, Khadîdja et Abou-Tâlib moururent dans la même année. Le Prophète n'a jamais éprouvé de plus grande affliction que celle de la mort d'Abou-Tâlib. Les Qoraïschites devinrent plus hardis dans leurs attaques contre lui, et lui firent subir toutes sortes de persécutions, le blessèrent et lui jetèrent des pierres, de la terre et des ordures. Le Prophète supportait tout, Dieu lui ayant révélé un verset du Coran qui lui recommandait la patience.

Du vivant d'Abou-Talib, le Prophète avait fait beaucoup d'efforts pour le convertir à l'islamisme. On raconte que, lorsque Abou-Tâlib tomba malade, Mohammed fut très-affligé ; car, aussi longtemps qu'Abou-Tâlib avait vécu, il avait toujours espéré le voir embrasser l'islamisme, puisqu'il le soutenait constamment et le protégeait. Quand il tomba malade, Mohammed fut jour et nuit dans sa maison et ne s'éloigna pas de son lit. Abou-Tâlib disait à tous ceux d'entre les Qoraïschites qui venaient le voir : Embrassez la religion de Mohammed, car il dit la vérité, c'est un homme honnête. Ensuite il fit son testament et laissa le commandement à son frere ‘Abbâs, qui restait alors l'aîné des fils d’‘Abdou’l-Mottalib et le plus intelligent. ‘Abbâs était de deux ans plus âgé que le Prophète. Il avait la plus grande autorité parmi les Benî-Hâschim ; c'était un homme de bon

sens et de bon conseil. Abou-Tâlib le nomma donc son successeur et lui recommanda Mohammed, en lui disant : Protège-le comme je l'ai protégé, et embrasse sa religion, qui est préférable à la nôtre. Le Prophète pensa alors que lui-même prononcerait aussi la formule de foi, et il lui dit : ô mon oncle, tu fais cette recommandation aux autres, pourquoi ne professes-tu pas toi-même l'islamisme ? Abou-Tâlib garda le silence. Un jour, le Prophète. étant retourné dans sa maison, n'était pas encore assis que quelqu'un vint lui annoncer qu'Abou-Tâlib était à la mort. Mohammed quitta en toute hâte sa maison et courut, en traînant son manteau par terre, à la maison d'Abou-Tâlib. Lorsqu'il y arriva, il le trouva à l'agonie, près de rendre l'âme. Mohammed, les yeux remplis de larmes, se mit devant lui à genoux et dit à voix basse : Ô mon oncle ! Ô mon oncle ! Abou-Tâlib ouvrit les yeux et dit : Que veux-tu, mon fils ? Mohammed répondit : Que tu dises : « Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah. » Abou-Tâlib ferma les yeux. Après un certain temps, le Prophète murmura de nouveau : Ô mon oncle, ô mon oncle ! Abou-Tâlib ouvrit encore les yeux et dit : Que veux-tu, mon fils ? Mohammed répondit : Dis : « Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah. » Abou-Tâlib ferma les yeux de nouveau. Le Prophète, au milieu de ses pleurs et de ses sanglots, dit pour la troisième fois : Ô mon oncle, ô mon oncle ! Abou-Tâlib ouvrit les yeux et dit : Ô mon fils, pourquoi t'affliges-tu tant ? Mohammed répliqua : Si tu prononçais seulement une seule fois ces paroles : « Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah » au jour de la résurrection, devant le trône de Dieu, je me détournerais de tous les hommes et me jetterais la face contre la terre, et prierais et supplierais Dieu pour qu'il te sauve de l'enfer et pour que je te mène avec moi dans le paradis. Abou-Tâlib se mit à pleurer et dit : Je sais que tu dis la vérité ; mais je ne peux pas prononcer ces paroles, à cause du blâme des hommes ; car, après ma mort, les Arabes dans leurs tribus, les habitants de la Mecque dans leurs réunions, et les femmes des Qoraïschites en filant et en causant ensemble, diront : Abou-Tâlib a eu peur de la mort, et, au moment de rendre l'âme, il a abandonné la religion de ses pères. Après ces paroles, Abou-Tâlib ferma les yeux. Le Prophète pleurait et sanglotait et ne pouvait se soutenir. Abou-Tâlib perdit la parole et ne fut plus en état d'ouvrir les yeux, tandis que Mohammed l'appelait toujours et murmurait : Ô mon oncle, ô mon oncle ! Enfin Dieu

envoya Gabriel avec ce verset : « Certes toi tu ne dirigeras pas ceux que tu voudras ; c'est Dieu qui dirige ceux qu'il veut, » etc. (Sur. XXVIII, vers. 56.) Gabriel consola le Prophète, en lui disant : Ô Mo hammed, sois tranquille. Ton oncle était-il plus vénérable pour toi que le père d'Abraham le fut pour Abraham ? Lui aussi a fait beaucoup d'efforts, du vivant de son père et pendant son agonie, pour l'amener à sa religion, et n'a pas réussi, parce que ce n'était pas la volonté de Dieu ; et Abraham se résigna et se soumit à la décision de Dieu. Résigne-toi, ô Mohammed, comme ton père Abraham. Alors Mohammed se résigna et reconnut qu'il était trop tard. Lorsque Abou-Tâlib perdit l'usage de la parole, le Prophète s'éloigna du lit et retourna dans sa maison. Lorsqu'il y fut arrivé, Abou-Tâlib mourut. ‘Alî vint auprès du Prophète et dit : « Ô apôtre de Dieu, ton oncle est mort dans l'égarement. » Mohammed pleura ; puis il dit : Ô ‘Alî, va pour le laver et l'enterrer ; mais il ne lui dit pas de prier pour lui. Le Prophète lui-même n'assista pas à l'ensevelissement ni à l'enterrement ; il donna seulement ses ordres à ‘Alî. Les théologiens et les docteurs de la loi tirent de ce fait un argument, et disent : Si un infidèle meurt, si c'est un homme considérable, on doit l'ensevelir. Si cet homme a un fils musulman, celui-ci doit se tenir près du lit au moment de la mort de son père et doit l'ensevelir, le mettre dans la tombe et se tenir au bord de la tombe, comme le Prophète a ordonné à ‘Alî de faire pour Abou-Tâlib. D'après une autre version, le Prophète lui-même serait allé jusqu'à la tombe d'Abou-Tâlib, en suivant le corps.

CHAPITRE XII

Départ du Prophète pour Tâïf

On rapporte que, après la mort d'Abou-Tâlib, le commandement fut donné à ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, qui était un homme indolent et sans fermeté, et qui n'était pas en état de protéger le Prophète. Celui-ci fut en butte aux violences des Qoraïschites, qui lui lançaient des pierres et lui jetaient de la boue sur la tête. Un jour qu'il faisait sa prière dans la mosquée, au moment où il se prosterna la face contre terre, les infidèles, ayant apporté une grande quantité de boue, la lui versèrent sur la tête. Mohammed avait des cheveux qui lui allaient jusqu'aux épaules ; ses cheveux, sa tête et ses joues furent entièrement couverts de boue. Il se leva et s'en alla dans sa maison. Une de ses filles, en lui nettoyant la tête, pleura. Le Prophète lui dit : Ô ma fille, ne pleure pas, invoque Dieu et aie patience. Ces choses arrivent quand on perd ses parents et ses oncles. Du vivant de mon oncle Abou-Tâlib, personne n'a osé faire cela. Le Prophète supporta ces injures et ces outrages encore deux ans, en se conformant à l'ordre de Dieu : « Sois d'une patience parfaite, » etc. (Sur. LXX, vers. 5-6.) Ensuite, voyant son insuccès auprès des Qoraïschites, et étant accablé de misères, il partit pour Tâïf.

Il y a entre la Mecque et Tâïf trois journées de marche, sur la route du Yemen. Tâïf se compose de plusieurs villages très considérables, dont aucun ne possède une mosquée pour les réunions du vendredi. Il y a là un grand nombre de vergers, de champs cultivés et de vignes, et beaucoup de ruisseaux, et cette contrée, par son aspect riant et florissant, ressemble au Soghd de Samarcande. Les habitants de la Mecque doivent constamment avoir recours à Tâïf, parce qu'il n'y a à la Mecque ni vigne, ni arbre, ni fruits. Tous les fruits que l'on a à la Mecque viennent de Tâïf, qui produit toutes les espèces de fruits du monde. Tout habitant de la Mecque, excepté ceux qui sont tout à fait

pauvres, possède à Tâïf une vigne ou un jardin, et, pendant les trois mois de l'été, il ne reste personne à la Mecque, excepté les pauvres. À cette époque, Tâïf était gouverné par trois frères : ‘Habîb, Mas‘oud et ‘Abd-Yalîl, fils d’‘Amrou ben-‘Omair, de la tribu de Thaqîf.

Le Prophète se rendit auprès d'eux, à pied, pour chercher à se faire accepter et protéger par eux contre les gens de la Mecque. Il alla trouver les trois frères et leur exposa sa situation. Je suis venu, leur dit-il, afin que vous croyiez en moi, que vous me receviez et que vous me donniez aide et protection contre les habitants de la Mecque. L'un d'eux répliqua : Si tu es prophète de Dieu, pourquoi nous demandes-tu assistance ? L'autre frère dit : Pourquoi Dieu, qui t'a chargé d'une mission prophétique, ne te protège-t-il pas ? Le troisième dit : Si Dieu voulait charger un homme d'une mission prophétique, il aurait pu trouver, à la Mecque et à Tâïf, quelqu'un qui n'aurait pas besoin d'aller de porte en porte pour demander protection ; pourquoi n’a-t-il pas donné cette mission à un chef de la Mecque, auquel personne n'aurait osé faire de l'opposition ? Le Prophète fut ainsi éconduit par eux. Il est dit, dans les commentaires, que Dieu a révélé à leur intention le verset suivant : « Si du moins le Coran avait été révélé à un homme marquant des deux villes, » etc. (sur. XLIII, vers. 30) ; de même que cet autre verset : « Si on leur donne un signe, ils disent : Nous ne croirons pas, à moins qu'on ne nous donne un miracle pareil à ceux qui ont été révélés aux apôtres de Dieu. Mais Dieu sait parfaitement où il place sa mission. » (Sur. VI, vers. 124.) Alors le Prophète leur dit : Puisque vous ne m'accordez pas votre assistance, au moins n'en dites rien à personne, afin que je puisse retourner sans que l'on sache que je suis venu ici. Il ne voulait pas que les Qoraïschites apprissent qu'il s'était rendu à Tâïf pour y chercher aide et protection, et qu'il n'avait rien pu obtenir. Mais les trois frères firent venir les jeunes gens de la populace de Tâïf et leur dirent : Chassez ce fou qoraïschite hors de la ville, pour qu'il n'y reste pas la nuit. Le Prophète, ayant fait la route à pied, était très-fatigué ; et lorsque ces jeunes gens le chassaient devant eux, il ne pouvait pas marcher ; mais ils le poussèrent, le frappèrent et lancèrent contre lui des pierres, dont une l'atteignit à la cuisse, de sorte que le sang en coula. Enfin, harassé de fatigue, abattu, exténué de faim et de soif et souillé de sang, il parvint à quitter le territoire de Tâïf. Le soleil était ardent, et le Prophète, dans sa triste

situation, s'assit pour se reposer, et il pleura. Puis, craignant qu'un châtiment ne fondit sur les habitants de Taïf, et ne voulant pas les voir périr parce qu'ils n'avaient pas cru en lui et qu'ils l'avaient accablé de mépris, il tourna sa face contre le ciel et dit : Ô Seigneur, ne les punis pas, car ils ne savent pas que je suis ton prophète !

Près de l'endroit où le Prophète se reposait, il y avait une vigne appartenant à ‘Otba et à Schaïba, fils de Rabî‘a, de la famille d’‘Abd-Schams, cousins de Mohammed, qui se trouvaient en ce moment dans leur vigne. Ils avaient appris que Mohammed était allé à Tâïf, mais ils ne savaient pas comment il avait été traité par les habitants, et ils étaient restés dans leur vigne. Il y avait avec eux un esclave de Schaïba, un chrétien de la ville de Ninive, qui y avait été fait prisonnier. Ninive est une ville située vers la Syrie ; elle était la patrie de Jonas. Cet esclave, nommé ‘Addâs, avait lu l'Évangile et le Pentateuque, et pratiquait, à la Mecque, le culte chrétien. ‘Otba, Schaïba et l'esclave étaient dans l'enclos, car c'était l'époque des vendanges. Le Prophète arriva à la porte de l'enclos et alla s'asseoir au bord d'une citerne, qui se trouvait là, pour se reposer et laver son pied, ses mains et son visage. Il ne savait pas à qui appartenait cette vigne. ‘Otba et Schaïba, regardant de l'intérieur de l'enclos et voyant le Prophète assis au bord de la citerne, couvert de poussière, surent qu'il avait été chassé de Taïf. Leur parenté avec Mohammed leur inspirait de la pitié pour son état, et ʿOtba dit à Schaïba : Mon frère, voilà Mohammed assis à la porte de cette vigne ; il vient de Taïf, pourchassé et épuisé de faim ; envoie-lui quelque chose à manger. Ils ne voulaient cependant pas se montrer. Schaïba dit à l'esclave : Tu vois cet homme qui est assis au bord de la citerne ? C'est un magicien et un possédé ; partout où il va, il est frappé et chassé par les hommes. Mais il est notre parent et il a faim ; nous avons pitié de lui. Porte-lui un plat de raisin, place-le devant lui et reviens sans lui parler, car il pourrait te séduire et te faire perdre ta foi chrétienne. L'esclave vint, plaça le plat devant Mohammed et se tint devant lui, à distance, en le regardant. Le Prophète prit un raisin, et, en ayant détaché un grain, il le mit dans sa bouche, disant : *Au nom de Dieu.* L'esclave lui dit : Ô jeune homme, quelle parole viens-tu de prononcer ? Depuis que j'ai quitté ma patrie, je ne l'ai pas entendue. — D'où es-tu ? lui dit le Prophète. — De la ville de Ninive, répondit l'esclave. Le Prophète

répliqua : C'est la ville de mon frère Jonas, fils de Mataï. L'esclave lui demanda à son tour : Qui es-tu, et comment connais-tu Jonas ? — Je suis un prophète, répondit Mohammed, et Jonas fut prophète ; tous les prophètes sont frères. L'esclave conversait ainsi avec Mohammed, tandis que ‘Otba et Schaïba regardaient de loin. L'esclave dit ensuite : Quel est ton nom ? — Mohammed et A‘hmed. — Es-tu cet A‘hmed dont il est question dans l'Évangile ? Il y est dit que Dieu t'enverra aux habitants de la Mecque, qui te feront sortir de la ville ; que Dieu te ramènera pour les soumettre par la force, et que ta religion régnera dans le monde. — Certainement, dit le Prophète. — Annonce-moi ta foi, dit l'esclave, car je te cherche depuis longtemps. Le Prophète lui présenta la formule de l'islamisme, et l'esclave en fit la profession, ensuite il se précipita sur le pied du Prophète et le baisa. Mohammed mangea le raisin et s'en alla.

On avait appris à la Mecque que Mohammed était allé à Tâïf et qu'il en avait été chassé. Les habitants se concertèrent, en disant : Puisqu'il est sorti de la ville, nous ne le laisserons plus rentrer. Abou-Djahl prit pour cela l'engagement de toutes les tribus. Le Prophète, arrivé près de la Mecque, s'arrêta à Batn-Nakhl, à la distance d'un mille de la ville. Il y passa la nuit, en priant, en récitant le Coran et en adorant Dieu, pour entrer le lendemain à la Mecque.

CHAPITRE XIII

Apparition d'une troupe de périˆs qui adoptent l'islamisme

À Batn-Nakhl, sept périˆs vinrent auprès du Prophète et l'écoutèrent réciter le Coran. Lorsqu'il eut prononcé le salut final, ils se montrèrent à ses yeux. Il leur présenta la formule de l'islamisme, et ils firent, profession de foi. Ensuite le Prophète leur dit : Allez trouver vos compagnons et appelez-les à la foi. Ils s'en allèrent et firent cet appel à leurs compagnons, qui reçurent la religion musulmane, comme il est dit dans le Coran : « Rappelle-toi comment nous avons fait venir une troupe de djinns pour entendre le Coran, etc. (Sur. XLVI, vers. 28.) Les noms de ces sept périˆs étaient : ‘Hasâ, Masâ, Schâd, Nâç, Qâsim, Ans et. Aqdjam. Plus tard, lorsque le Prophète fut à Médine, ces sept périˆs se présentèrent devant lui et lui dirent : Nos compagnons sont devenus croyants ; ils désirent te voir et t'entendre. Alors ils se réunirent tous dans la *vallée des Djinns*, endroit situé à deux parasanges de Médine, vers le désert, où personne n'ose passer pendant la nuit, à cause de la terreur qui y règne. Tous les périˆs, qui étaient devenus croyants, s'y réunirent, le Prophète leur ayant promis qu'il s'y rendrait, une nuit, auprès d'eux.

Le lendemain de la conversion de ces sept périˆs aux portes de la Mecque, le Prophète voulant rentrer à la Mecque, l'un des croyants de la ville vint lui dire que les habitants s'étaient concertés avec Abou-Djahl pour l'empêcher de rentrer. Mohammed reconnut qu'il ne pourrait effectuer sa rentrée, sans la protection d'un personnage marquant. Il envoya donc cet homme vers Akhnas, fils de Scharîq, homme considérable, allié des Benî-Hâschim, mais étranger à la Mecque, pour lui demander sa protection, afin de pouvoir rentrer dans la ville malgré le projet d'Abou-Djahl. Akhnas répondit : Je suis moi-même étranger à la Mecque et sous la protection d'un autre ; il faut

t'adresser pour cela aux citoyens de la ville. Mohammed, ayant reçu cette réponse, envoya le messager vers Sohaïl, fils d''Amrou, l'un des principaux personnages de sa tribu. Sohaïl dit : Ma tribu est moins nombreuse et plus faible que les autres, et je ne peux pas protéger quelqu'un contre les Qoraïschites. Ensuite le Prophète fit porter sa demande à Mout'im, fils d''Adî, homme puissant dans sa tribu et allié d'Abou-Djahl et de son parti. Mout'im fit dire à Mohammed qu'il lui accordait sa protection, qu'il pouvait venir. Le Prophète rentra à la Mecque. Le lendemain, il voulut se rendre à la mosquée. Abou-Djahl et les Qoraïschites vinrent se placer à la porte de la mosquée. Mout'im, croyant qu'Abou-Djahl prendrait les armes, s'y rendit avec les 'Abd-Manâf, tous armés, et le Prophète avec eux. Abou-Djahl pensa que Mout'im et toute sa tribu avaient embrassé la religion de Mohammed, et il lui dit : Es-tu un de ses sectateurs ou son protecteur ? Mout'im répondit : Je lui ai accordé seulement ma protection. Abou-Djahl répliqua : Celui que tu protèges, nous le protégeons également. Le Prophète entra dans la mosquée, fit les tournées autour de la Ka'ba et accomplit deux inclinations ; ensuite il sortit. Il demeurait dorénavant sous la protection de Mout'im, dans la patience, jusqu'à ce qu'il se lassât des habitants de la Mecque.

Chaque année, à l'époque du pèlerinage, le Prophète abordait les Arabes venus de tous côtés, et leur proposait sa religion. Il espérait que quelqu'un d'entre eux croirait en lui et l'emmènerait dans sa tribu, pour qu'il y pût adorer Dieu et qu'il fût délivré des gens de la Mecque et des Qoraïschites. Mais aucun de ceux à qui il s'adressait ne répondait à son appel ; ou si quelqu'un croyait, il n'osait pas le recevoir, par crainte des habitants de la Mecque. Il se présenta aux Benî-Kinda, qui formaient une tribu fort considérable et étaient d'une grande autorité parmi les Arabes ; mais ils le refusèrent ; les Benî-Kelb et les Benî-'Hanifa et toutes les autres tribus firent de même. Les Qoraïschites, de leur côté, postaient chaque année quelqu'un à Minâ pour empêcher que personne n'acceptât la religion de Mohammed. Cet homme se rendait auprès de toutes les tribus arabes, leur disant : Il y a ici un fou, nommé Mohammed, qui a établi une religion nouvelle. S'il vient vers vous, ne le croyez pas et n'acceptez pas sa foi.

Voici ce qu'un homme de la tribu de Kinda a raconté : Une certaine année, étant encore enfant, j'étais venu avec mon père pour le

pèlerinage de la Mecque. Lorsque nous nous arrêtâmes à Minâ, je vis un homme ayant une longue chevelure, beau de visage, se tenant en face de nous majestueusement, nous tenant des discours fort beaux, qui allaient au cœur des hommes, et qui nous présenta sa religion, en nous appelant à Dieu et en nous détournant de l'idolâtrie. Après lui vint un homme ayant une longue barbe, des cheveux noirs, l'œil louche, un manteau d'‘Aden sur les épaules, un homme si laid que je n'ai jamais vu son pareil, et qui nous dit : Gardez-vous de cet homme, qui est possédé et menteur ; n'écoutez pas ses paroles et n'abandonnez pas votre religion ! Alors je demandai à mon père : Qui est celui-là ? — C'est le prophète des Qoraïschites, répondit mon père, Mohammed, fils d'‘Abdallah, fils d'‘Abdou'l-Mottalib ; il appelle les hommes à sa religion. — Et qui est l'autre ? lui dis-je. — C'est son oncle, Abou-Lahab, qui s'attache partout à ses pas et le fait passer pour un imposteur devant le peuple.

Le Prophète faisait ainsi chaque année. Sa réputation se répandit dans toute l'Arabie, dans le Ba‘hraïn, le Yemâma, le Yemen, et dans toutes les autres contrées. Mais il ne trouvait personne qui voulût le recevoir, jusqu'au moment où, rebuté par les gens de la Mecque, il émigra à Médine, avec quelques personnages notables de cette ville.

CHAPITRE XIV

Fuite du Prophète de la Mecque à Médine

Peu de temps avant la fuite, six personnes de la tribu de Khazradj étaient venues à la Mecque pour le pèlerinage. Médine était occupée par deux tribus : les Aus et les Khazradj. Ces derniers étaient les plus nombreux. Les villages du territoire de Médine, comme Khaïbar, Qoraïzha, Wâdi'l-Qorâ et Yanbou', étaient habités par des Juifs ou Arabes descendants des Benî-Israël, de ceux qui étaient venus de la Syrie et de Jérusalem, fuyant devant Nabuchodonosor, antérieurement à Alexandre. Les Aus et les Khazradj voulaient s'emparer de ces villages, mais ils ne réussirent pas ; car les Juifs avaient des châteaux forts grands et solides.

Les Juifs connaissaient, pour l'avoir lue dans le Pentateuque la description du Prophète, et avaient cru en lui. Mais ils pensaient qu'il serait l'un des Benî-Israël, de la parenté de Moïse ; ils ne savaient pas qu'il viendrait des Arabes. Le Pentateuque avait contenu la description même de Mohammed, mais les anciens Juifs l'avaient supprimée, de sorte que leurs descendants ne savaient pas que ce prophète, qu'ils honoraient et en qui ils croyaient, serait Arabe. Chaque fois qu'ils étaient attaqués par des Arabes, ils prenaient le Pentateuque, cherchaient le passage concernant le Prophète, y mettaient la main et disaient : Seigneur, aide-nous contre ces ennemis, à cause de ton prophète ! et ils obtenaient ce secours. Or, quand le Prophète parut, et qu'ils virent qu'il était Arabe, et non Israélite, comme ils l'avaient pensé, ils ne voulurent pas croire en lui, et ils dirent : Ce n'est pas ce prophète que nous attendions, comme il est dit dans le Coran : « Et lorsqu'ils reçurent de Dieu une révélation confirmant celle qu'ils avaient, eux qui auparavant avaient prié pour être secourus contre les infidèles, lorsque celui qu'ils reconnaissaient leur vint, ils ne

voulurent pas y croire. Que la malédiction de Dieu soit avec les incrédules ! » (Sur. II, vers. 83.)

Les six habitants de Médine, de la tribu de Khazradj qui étaient venus cette année au pèlerinage étaient : As‘ad, fils de Zorâra, surnommé Abou-Omâma ; Auf, fils de ‘Hârith ; Râfi‘, fils de Mâlik ; Qotba, fils d’‘Âmir ; ‘Oqba, fils d’‘Âmir, descendant de ‘Harâm ; enfin Djâbir, fils d’‘Abdallah. C'étaient des gens connus, mais de classe moyenne, ni très-illustres, ni de condition inférieure. Le Prophète se rendit auprès d'eux à Minâ, où ils s'étaient arrêtés, leur présenta l'islamisme et leur récita le Coran. Ils l'entendirent avec plaisir et crurent en lui, et il leur enseigna une portion du Coran. Ensuite il leur demanda de le recevoir et de l'emmener avec eux à Médine. Ils répondirent : Ô apôtre de Dieu, les habitants de Médine forment deux tribus : les Aus et les Khazradj. Nous sommes tous de la tribu de Khazradj, qui est en hostilité avec les Aus. Nous allons retourner à Médine et parler à nos compatriotes de toi et de ta religion, apaiser les différends qui existent entre eux ; ensuite nous reviendrons une autre année pour t'avertir ; tu viendras avec nous, et tu seras plus honoré. Ces hommes partirent, et le Prophète resta à la Mecque. Personne n'eut connaissance de ce fait.

De retour à Médine, ces six personnes parlèrent aux gens des tribus d'Ans et de Khazradj, leur exposèrent la religion musulmane et leur récitèrent ce qu'elles avaient appris du Coran, et leur dirent : Ce Mohammed est ce prophète dont le nom est constamment dans la bouche des Juifs, en qui ils ont cru, et en qui ils espèrent. S'ils entendent parler de lui, ils l'emmèneront. Prévenez-les, en l'amenant au milieu de vous. Cette religion, le Coran et les paroles du Prophète firent une bonne impression sur les habitants de Médine, et un grand nombre d'entre eux se convertirent. Il y eut peu de maisons à Médine où l'on n'apprit ces quelques versets du Coran que les six personnes avaient retenus. Les habitants de Médine attendaient avec impatience, cette année, le retour de l'époque du pèlerinage. Alors ils se réunirent et désignèrent comme messagers les mêmes personnes, au nombre de six, en leur associant six autres personnes de la tribu de Khazradj, dont voici les noms : Mo‘âds, fils de ‘Hârith ; ‘Abbâs, fils d’‘Obâda ; Abou’l-Haïtham, fils de Tayyahân ; Dsakwân, fils d’‘Abd-Qaïs ; ‘Obâda, fils de Çâmit ; Yezîd, fils de Tha‘laba. Ils les firent partir, en

leur disant : Allez, prenez envers Mohammed l'engagement et ramenez-le avec vous ; car nous tous, à Médine, nous nous sommes engagés envers lui, et nous sommes à sa disposition, corps et biens.

Ces douze hommes arrivèrent à la Mecque, à l'époque du pèlerinage, et s'arrêtèrent sur la colline *‘Aqaba*, près de Minâ. Mohammed se rendit auprès d'eux. Lorsqu'ils le virent, ils furent remplis de joie, lui témoignèrent de la déférence et lui transmirent les hommages des habitants de Médine. Le Prophète en fut charmé ; il reçut leur engagement sur leurs corps et leurs biens, tant en leur propre nom qu'au nom de leurs compatriotes. Ce serment est appelé *le premier serment*, parce qu'il y en eut un autre plus tard, ou *serment des femmes*, parce qu'il n'y était pas question de la guerre qu'ils promirent de soutenir avec le Prophète contre les habitants de la Mecque. D'ailleurs cet autre serment contenait les mêmes obligations que le serment des femmes, à savoir de n'adorer que Dieu, de ne pas dérober, de ne pas tuer leurs filles, de ne pas mentir, de ne pas désobéir au Prophète et de le protéger comme leurs propres corps. Après avoir reçu cet engagement, le Prophète forma le dessein de partir secrètement avec eux pour Médine.

‘Abbâs était connu parmi tous les Qoraïschites comme l'homme le plus expérimenté et le plus pénétrant. Il avait succédé à Abou-Tâlib dans le commandement des Qoraïschites, mais il était sans énergie. Son autorité ne s'étendait que sur les Benî-Hâschim, comme celle d'Abou-Tâlib, tandis que la tribu d'Omayya reconnaissait comme chef Abou-Sofyân, fils de ‘Harb, et la tribu de Makhzoum, Abou-Djahl. Chaque tribu avait son chef particulier. ‘Abbâs n'était pas en état de protéger le Prophète, quelle que fût l'amitié qu'il eût pour lui ; mais son intelligence et son expérience lui étaient très-utiles, et le Prophète le consultait en toutes choses et lui confiait ses secrets. Mohammed vint donc le trouver et lui dit : Ô mon oncle, je voudrais te conter un secret et te demander un conseil ; garde-moi le secret. — Parle, mon fils, lui dit ‘Abbâs. Le Prophète dit : Tu sais combien d'injures et de violences j'ai essuyées depuis la mort d'Abou-Tâlib, et avec quelle patience je les ai supportées, ainsi que le mépris et les outrages des Qoraïschites. À présent, je suis las de la Mecque. Depuis plusieurs années, je m'étais présenté, à l'époque du pèlerinage, aux différentes tribus arabes, mais personne n'a cru en moi ni en ma religion. J'avais

désiré que quelqu'un d'entre ces étrangers m'emmenât dans sa patrie, afin que j'y pusse exercer ma religion. Mais je n'ai trouvé personne, si ce n'est les habitants de Médine et du territoire de Yathrib, dont il est venu, l'année dernière, six personnes, qui ont cru en moi. Cette année, il en est venu douze hommes, qui se sont engagés envers moi ; ils m'invitent à aller avec eux, et je veux les suivre. Qu'en penses-tu ? ‘Abbâs répliqua : Je ne veux pas te refuser mon conseil. Je ne crois pas qu'il soit bon que tu ailles à Médine avec douze personnes. Les habitants de Médine sont au nombre de dix à vingt mille, qui sont en lutte entre eux ; on ne peut pas, d'après le dire de douze personnes, compter sur toute une ville renfermant une si grande population. Aujourd'hui tu es dans ta ville natale, au milieu de la tribu et de tes compatriotes. Si dix personnes te disent des choses désagréables, deux autres te parlent avec bonté. Mais si tu vas dans cette ville-là et que l'on ne t'y reçoive pas comme protégé, tu t'y trouveras étranger, sans assistance et sans parents, et tu ne pourras plus revenir à la Mecque. Je crois donc convenable que tu y envoies quelqu'un des tiens sur lequel tu puisses compter, pour te remplacer et appeler les gens à ta religion. S'ils croient, alors tu pourras partir, ayant lieu de penser qu'un plus grand nombre croiront en toi. Mais s'ils ne croient pas, au moins n'auras-tu pas été séparé de ta tribu et exilé à l'étranger. Après avoir entendu ces paroles, le Prophète dit à ‘Abhâs, en l'embrassant : « Que Dieu te récompense pour ton bon conseil ! »

Mohammed fit partir pour Médine, avec les douze messagers, Moç‘ab, fils d’‘Omaïr, fils de Hâschim, fils d’‘Abd-Manâf, qui savait tout ce qui avait été révélé jusqu'alors du Coran, et qui avait appris les cérémonies religieuses de l'islamisme. Le Prophète le chargea d'appeler les habitants de Médine à l'islamisme et de leur enseigner le Coran. Moç‘ab, arrivé à Médine, se logea dans la maison d'As‘ad, fils de Zorâra. Le lendemain, les habitants de Médine vinrent le trouver ; Moç‘ab les appela à la religion du Prophète et leur récita tout ce qu'il savait du Coran. Tous ceux qui l'entendirent devinrent croyants. As‘ad conduisait Moç‘ab, chaque jour, dans quelque enclos, où les hommes venaient pour entendre ses discours, et où ils adoptaient l'islamisme.

À Médine, chaque enclos est nommé d'après la tribu qui a l'habitude de s'y réunir. As‘ad choisissait chaque jour un nouvel enclos pour Moç‘ab. Le plus grand de tous était celui des

Benî-‘Abdou’l-Aschhal, où se réunissait le plus grand nombre de personnes. Le chef de cette tribu était Sa‘d, fils de Mo‘âds, fils de No‘mân, fils d‘Imrou’l-Qaïs, qui était à la tête de la ville de Médine. Il était cousin d'As‘ad, fils de Zorâra, du côté de sa mère. Sa‘d dit à un homme nommé Osaïd, fils de ‘Hodhaïr, l'un des principaux chefs de Médine : Va trouver As‘ad et dis-lui que, s'il n'y avait pas de liens de parenté entre nous, je le ferais mourir à l'instant même. Dis-lui qu'il fasse sortir de notre enclos cet homme, car nous ne sommes pas partisans de la religion nouvelle qu'ils ont apportée à Médine ; et que, s'il ne s'en va pas, j'irai moi-même et je lui ôterai la vie ainsi qu'à cet hemme.

Osaïd prit une pique et se rendit auprès d'As‘ad, qu'il trouva en compagnie de Moç‘ab. Il lui transmit le message de Sa‘d, puis il ajouta de lui-même : Si Sa‘d ne le fait pas, je le ferai, moi ! Allons, quittez à l'instant cet enclos. As‘ad lui dit : Nous ne nous y opposons pas ; si vous le désirez, nous nous en irons ; mais viens, assieds-toi et écoute ce que dit cet homme et ce qu'il veut. — Tu as raison, dit Osaïd. Alors Moç‘ab se mit à réciter le Coran. Osaïd en fut charmé et dit : Que faut-il dire et faire pour entrer dans cette religion ? — Se baigner la tête et le corps, répondit Moç‘ab, se repentir des péchés que l'on a commis, et faire la profession de foi : « Je déclare qu'il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah, et je déclare que Mohammed est le prophète d'Allah. » Osaïd se leva, se purifia, se repentit de ses péchés et prononça la formule de foi entre les mains de Moç‘ab. Ensuite il dit à As‘d : Tu sais quelle est la position élevée de Sa‘d, fils de Mo‘âds. Je vais aller et faire en sorte qu'il vienne te trouver. Peut-être, en entendant, lui aussi, ces paroles, en sera-t-il charmé et deviendra-t-il croyant.

Osaïd vint auprès de Sa‘d, qui lui demanda ce qu'il avait dit et fait. Osaïd répondit : J'ai trouvé As‘ad et cet homme entourés de beaucoup de personnes. J'ai craint que celles-ci, en apprenant tes paroles, ne les tuassent à l'instant même. Sa‘d dit : Je ne veux pas que l'on tue quelqu'un dans mon enclos ; ma propriété est à moi. Il se leva, prit la pique d'Osaïd et vint trouver As‘ad, qui était assis auprès de Moç‘ab et au milieu d'une foule de gens. En voyant Sa‘d, ils se levèrent. Sa‘d dit à As‘ad : Fais sortir cet homme de cet enclos paisiblement, afin d'éviter, lui et toi, la mort. Si je ne prenais pas en considération notre

parenté, je te frapperais. As‘ad répliqua : En effet, nous allons partir d'ici. Mais quel mal y aurait-il si tu écoutais un peu ? Sa‘d dit : Parle. Moç‘ab récita la surate *N'avons-nous pas ouvert ?* (Sur. XCIV.)

Sa‘d la trouva très-belle, il s'assit et dit : Répète-la. Moç‘ab la récita une seconde fois, et Sa‘d y trouva le plus grand plaisir. Il devint croyant et adopta la foi musulmane. Ensuite il s'en retourna, convoqua les hommes de la tribu des Benî-Aschhal et leur dit : Que suis-je pour vous ? — Tu es, répondirent-ils, un homme distingué, respecté et sûr, et tu es notre chef. Sa‘d dit : J'ai embrassé cette religion, et je ne l'aurais pas fait si elle n'était pas véritable. Je cesse toute relation avec tous ceux qui n'embrasseront pas cette religion. Le jour même, tous les Benî-Abdou’l-Aschhal, sans exception, devinrent croyants. As‘ad continua alors d'introduire Moç‘ab dans tous les lieux de réunion des différentes tribus ; et bientôt il n'y eut pas une seule tribu à Médine dont plusieurs membres ne fussent croyants, sauf celle des Aus. Ceux-ci, moins nombreux que les Khazradj, se croyaient cependant supérieurs aux autres, et s'appelaient *Aus-Monât.* Ils avaient pour chef Abou-Qaïs, fils d'Al-Aslat, qui était poète, et qui détourna de l'islamisme les gens de sa tribu, en leur disant : Les discours que débite cet homme sont beaux, mais je vais vous réciter des vers plus beaux encore. Il n'y eut des croyants dans cette tribu qu'après l'arrivée du Prophète à Médine, après une résidence d'un an ou deux dans cette ville, après les combats de Bedr, d'O‘hod et la guerre du Fossé. Trois ou quatre ans après, les hommes de cette tribu furent croyants comme les autres, firent la prière et récitèrent le Coran.

Au bout de cette année, Moç‘ab retourna à la Mecque, pour rendre compte au Prophète de ces événements. Soixante et dix personnes des chefs et des principaux habitants de Médine, tels que [Berâ,] fils de Ma‘rour, ‘Abdallah, fils d’‘Amrou, Abou-Djâbir, et Djâbir, fils d’‘Abdallah, et les autres chefs qui étaient devenus croyants, accompagnèrent Moç‘ab, afin de ramener avec eux le Prophète. Les douze personnes qui avaient prêté serment à Mohammed lors du pèlerinage avaient fixé un rendez-vous où elles se réuniraient avec lui, à ‘Aqaba, pour lui prêter serment [de nouveau] et pour l'emmener à Médine. Le Prophète en parla à ‘Abbâs, qui dit : J'irai avec toi, et verrai ces hommes.

La nuit du rendez-vous étant arrivée, les soixante et dix hommes de Médine se réunirent sur la colline d'‘Aqaba ; ‘Abbâs et le Prophète s'y rendirent de leur côté. ‘Abbâs adhérait encore à la religion des Qoraïschites ; mais il voulut confier lui-même le Prophète entre leurs mains. Lorsqu'ils parurent au haut de la colline, tous les hommes se levèrent et leur témoignèrent du respect. Le Prophète prit le premier la parole, et leur exposa les dogmes de sa religion. Ils répliquèrent : Nous avons accepté cette foi, et nous sommes venus pour t'emmener avec nous, afin que tu y sois à ton aise, et que nous ayons le plaisir de t'avoir. Le Prophète leur fit prêter le même serment qu'il avait reçu des douze, en y introduisant seulement l'obligation pour eux de combattre ses ennemis, de le protéger comme eux-mêmes, et de sacrifier leurs corps et leurs biens, jusqu'à ce que la religion soit répandue partout. Ils acceptèrent toutes les clauses de ce serment, qui est appelé *serment de la guerre* ou *second serment.* Puis le Prophète tendit la main pour recevoir l'engagement, et le premier qui mit sa main dans celle de Mohammed fut Berâ, fils de Ma‘rour, d'autres disent As‘ad, fils de Zorâra ; d'autres encore, Abou'l-Haïtham, fils de Tayyahân. Tous, au nombre de soixante et dix, prêtèrent le serment.

Ensuite ‘Abbâs, fils d'‘Abdou'l-Mottalib, prit la parole et dit : Ô hommes d'Aus et de Khazradj, vous êtes tous des hommes notables et d'un rang élevé. Vous êtes venus ici, supportant des fatigues, et moi je suis venu pour bien établir nos conventions. Il est vrai que je ne suis pas partisan de la religion de Mohammed ; mais il est le fils de mon frère, mon enfant, ma chair et mon sang. Sachez que Mohammed est, à la Mecque, au milieu de ses compatriotes, bien à son aise ; personne n'ose le toucher ; car de toutes les tribus celle des Benî-Hâschim est la plus puissante. Mais il a détourné son cœur des Qoraïschites et désire se rendre au milieu de vous. Aujourd'hui, les Qoraïschites le respectent ; mais demain, quand il les aura quittés et qu'il aura rompu tout lien avec eux, ils se sentiront humiliés, et une guerre sanglante éclatera entre eux et lui. Tous les Arabes du monde se joindront aux Qoraïschites et seront avec eux ; ils tireront leurs épées et se tourneront contre vous. Si alors vous deviez abandonner Mohammed, il vaudrait mieux le laisser aujourd'hui au milieu de ses compatriotes. Les soixante et dix hommes de Médine acceptèrent ces paroles et renouvelèrent leur serment, en engageant de nouveau leur vie. Ils

dirent à ‘Abbâs : Nous l'avons reçu d'abord de Dieu, maintenant nous le recevons de tes mains. Nous sacrifierons notre sang et nos biens pour Dieu et son prophète ; nous en prenons pour témoin d'abord Dieu, ensuite toi, qui es l'oncle du Prophète.

Ensuite le Prophète parla ainsi : Vous n'avez ici pour garant que Dieu. Désignez parmi vous des mandataires (*nâqîbân*) qui s'engagent pour vous. Alors douze hommes d'entre les soixante et dix furent désignés, neuf d'entre les Khazradj et trois d'entre les Aus. Voilà nos chefs, dirent-ils ; tous les habitants de Médine obéissent à leurs ordres ; voilà nos mandalaires. Ceux-ci affirmèrent de nouveau par serment qu'eux et tous les hommes présents, comme tous les habitants de Médine, étaient d'accord. Ils ajoutèrent : Nous allons envoyer un messager, afin que tous les habitants de notre ville viennent avec leurs armes ; tu n'y trouveras aucun adversaire ; et s'il y a quelqu'un qui te fasse opposition, nous le tuerons immédiatement. Le Prophète fut très-heureux et les remercia. Ensuite il dit à ‘Abbâs : Ô mon oncle, j'espère que Dieu conduira à bien cette affaire, et propagera ma religion parmi ces gens ; car ces chefs et *naqîb* qui ont fait acte d'acceptation sont au nombre de douze, comme étaient les disciples de Jésus par lesquels Dieu a répandu la religion de Jésus dans le monde entier.

Abou’l-Haïtham, fils de Tayyahân, était l'un des *naqîb* de la tribu d'Aus ; mais c'était un des principaux d'entre eux ; il était un allié des Benî-‘Abdou’l-Aschhal. ll dit à ‘Abbâs : Ô homme excellent, il reste quelque chose à dire que personne n'a encore dit et que je ne peux pas passer sous silence. — Parle, lui dit ‘Abbâs. L'autre reprit : Toutes les conditions que l'apôtre de Dieu nous a posées ont été acceptées par nous ; nous y avons mis comme prix nos existences. Nous aussi, nous avons une condition à poser. — Quelle est-elle ? demanda ‘Abbâs. Abou’l-Haïtham répondit : Il existe depuis longtemps, du temps de nos pères, entre nous et les Qoraïschites et tous les Arabes du désert des relations d'amitié. Nous acceptons toutes ces obligations, et nous défendrons le Prophète. En faisant cela, nous aurons pour ennemis tous ces hommes, et le fléau de la guerre éclatera entre nous et les Qoraïschites et les Arabes. Il ne faudra pas que, lorsque le Prophète aura triomphé, qu'il aura le pouvoir et qu'il régnera sur tous les Arabes, il forme le désir de retourner dans sa patrie, et qu'il revienne à

la Mecque, au milieu de ses compatriotes, en nous abandonnant en butte aux hostilités des Arabes. Le Prophète dit : Je suis un des vôtres, je veux vivre et mourir parmi vous. Ces paroles leur causèrent une grande joie. Ensuite ils se dispersèrent. Le lendemain, ils se disposèrent au départ.

Le bruit s'était répandu à la Mecque que les gens de Médine avaient pris un engagement avec Mohammed. Les Mecquois se réunirent et expédièrent aux soixante et dix un message ainsi conçu : Nous avons entendu dire que vous voulez emmener avec vous Mohammed à Médine, et que vous vous êtes engagés envers lui à nous faire la guerre. Quoique nous soyons en état de vous résister, nous éprouverions de la peine à combattre contre vous ; car vous êtes nos voisins. Les gens de Médine répondirent par des dénégations, en disant qu'ils n'avaient de cela aucune connaissance. Les messagers rapportèrent cette réponse aux Mecquois.

L'un des *naqîb* de Médine, ‘Abbâs, fils d’‘Obada, fils de Nadhla, remarqua aux pieds de l'un des grands personnages de la Mecque, ‘Hârith, fils de Hischâm, fils de Moghaïra al-Makhzoumî, frère d'Abou-Djahl, une paire de souliers fort beaux. ‘Abbâs dit en plaisantant à l'un des *Ançâr,* Djâbir, fils d’‘Abdallah : Tu es l'un des plus grands personnages de Médine, mais tu n'as pas à tes pieds de si beaux souliers que ‘Hârith. Celui-ci, ayant entendu ces paroles, ôta ses souliers, les jeta à ‘Abbâs, et s'en alla pieds nus. Djâbir dit à ‘Abbâs : Il n'est pas convenable qu'un homme considérable aille nu-pieds ; il faut courir après lui et lui rendre ses souliers. ‘Abbâs répliqua : Je ne les lui rendrai pas ; j'en tire un présage : si Dieu fait réussir notre pacte, nous enlèverons aux Mecquois tous leurs biens, comme je viens d'enlever ces souliers.

Outre les soixante et dix, beaucoup d'autres pèlerins de Médine étaient venus à la Mecque, avec un chef, qui était l'homme le plus considérable de Médine. Celui-ci n'était pas informé de l'alliance entre les gens de Médine et Mohammed. Les habitants de la Mecque se rendirent auprès de lui et l'interrogèrent. Il répondit : Je n'en ai aucune connaissance ; ces hommes n'oseraient pas faire une telle chose sans moi. Les Mecquois se fièrent à ces paroles.

Ensuite, le Prophète partit avec ces hommes et arriva à Médine.

Mohammed ben-Djarîr rapporte un fait qui est fort peu croyable. Il dit : Lorsque Mohammed arriva à Médine, il fit construire une mosquée sur l'emplacement d'un verger de dattiers et d'un cimetière, qu'il avait achetés. Il fit arracher les arbres et retirer les cadavres de leurs tombeaux, ensuite il y fit bâtir. Mais cela ne peut pas être ; c'est un fait inouï, et il ne faut pas croire une telle chose du Prophète. Quoique ces morts fussent des infidèles, un lieu d'adoration n'a cependant pas assez d'importance pour qu'on arrache des morts de leurs tombeaux et pour qu'on détruise un champ cultivé. Les hommes intelligents rejettent un tel fait.

On raconte aussi que, lorsque le Prophète voulut se rendre à Médine, il vint d'abord avec Abou-Bekr dans une caverne, et que c'est de là qu'il partit pour Médine, accompagné seulement d'Abou-Bekr.

CHAPITRE XV

Arrivé du Prophète et d'Abou-Bekr à Medine

On rapporte que, dans la première année de la Fuite, le premier chez qui le Prophète se logea à Médine fut un homme nommé Kolthoum. D'autres prétendent que ce fut chez As‘ad, fils de Zorâra, surnommé Abou-Omâma, appartenant à la tribu des Naddjàr, et l'un des douze qui avaient prêté le premier serment d’‘Aqaba. As‘ad, fils de Zorâra, mourut, et les Benî-Naddjâr dirent à Mohammed : Ô apôtre de Dieu, donne-nous un *naqîb*. Le Prophète répondit : Désignez vous-mêmes quelqu'un, car je suis un des vôtres, vous êtes mes oncles. Encore aujourd'hui, les Benî-Naddjâr se font gloire de cette parole. Mohammed les appela ses oncles, parce que sa mère Âmina était la fille de Wehb, qui avait épousé une femme des Benî-Naddjâr de Médine. Lorsque Âmina reçut son fils, âgé de cinq ans, des mains de ‘Halîma, elle l'emmena à Médine, pour le présenter à ses oncles, les Benî-Naddjâr ; ensuite, en le ramenant à la Mecque, elle mourut, comme nous l'avons rapporté.

Lorsque le Prophète vint à Médine, ‘Âïscha, qu'il avait épousée deux ans auparavant à la Mecque, avait neuf ans. Il ordonna à Abou-Bekr de faire venir sa famille à Médine. Abou-Bekr fit parvenir à son fils ‘Abdallah, à la Mecque, l'ordre d'amener à Médine sa mère et ses sœurs ‘Âïscha et Esmâ Dsât en-Natâqaïn, femme de Zobaïr, fils d’‘Awwâm. Quand Zobaïr arriva à Médine, sa femme Esmâ était enceinte, et ‘Abdallah, fils de Zobaïr, naquit à Médine. Les juifs de Khaïbar prétendaient avoir jeté un sort sur tous les partisans de la religion de Mohammed, tant sur ceux qui étaient venus de la Mecque que sur ceux de Médine. Il ne leur naîtra pas d'enfants, avaient-ils dit, ni mâles, ni femelles ; et ils avaient fait dire aux habitants de la Mecque : Soyez contents ; nous avons enrayé la descendance de Mohammed et de ses adhérents : quand il mourra, sa race sera éteinte.

Les Mecquois en furent très-heureux, tandis que les compagnons du Prophète, étant informés de cela, furent affligés. Mohammed leur dit : Ne vous affligez pas, car Dieu m'a donné la promesse que ma religion durera jusqu'au jour de la résurrection ; vous aurez des enfants et des descendants. Or, cette même année, naquit, parmi les réfugiés ‘abdallah, fils de Zobaïr, ce que les musulmans firent valoir très-haut ; car les paroles de Mohammed furent justifiées parmi eux, tandis que les juifs reçurent un démenti. Dans cette même année, le Prophète conduisit ‘Âïscha dans sa maison.

‘Âïscha a dit : II y a sept points par lesquels je me distingue de toutes les femmes du Prophète, et qui font ma gloire. C'est que, d'abord, Gabriel est venu trouver le Prophète en empruntant ma figure. Ensuite, je n'avais que sept ans lorsque le Prophète m'a épousée, et neuf ans lorsqu'il m'a conduite dans sa maison. Troisièmement, il a eu en moi une vierge, personne ne m'ayant possédée, tandis que toutes ses autres femmes avaient eu des époux avant lui. Quatrièmement, quand Gabriel venait lui apporter une révélation pendant qu'il était couché avec une de ses femmes, le Prophète sortait, se purifiait en versant de l'eau sur sa tête, et écoutait ensuite la parole de Dieu ; tandis que, quand Gabriel venait pendant qu'il était couché avec moi, il ne me quittait pas, et écoutait la révélation, tout en restant auprès de moi. Aussi a-t-il dit que de toutes les femmes celle qui lui était la plus chère était ‘Âïscha, et le plus cher de tous les hommes, le père d’‘Âïscha, Abou-Bekr. Cinquièmement, lorsque ‘Abdallah, fils d'Obayy et les hypocrites m'avaient calomniée, Dieu a révélé pour ma justification quinze versets du Coran, que l'on récitera jusqu'au jour de la résurrection. Sixièmement, moi seule, de toutes les femmes du Prophète, j'ai vu Gabriel, qu'aucune autre personne n'a vu. Septièmement, c'est dans ma demeure que le Prophète est mort ; c'est là qu'il était venu lorsqu'il tomba malade. Ces distinctions, dont s'est glorifiée ‘Âïscha, ne sont pas contredites par d'autres traditions, sauf en ce qu'elle dit de Gabriel, qui serait venu trouver le Prophète sous la forme d’‘Âïscha. Il y a, à cet égard, un désaccord que Mohammed ben-Djarîr n'a pas mentionné. Cependant il est dit dans d'autres traditions que Gabriel est venu trouver le Prophète sous la forme de Di‘hya le Kelbite, qui était le plus bel homme parmi les Arabes.

Dans cette même année, Dieu ordonna la prière de quatre *rak‘at* (inclinations), tandis que, à l'origine, à la Mecque, elle ne fut que de deux *rak‘at.* Dans l'année même de l'arrivée du Prophète à Médine, Dieu ordonna pour la première et la deuxième prière, et pour la prière du coucher, quatre *rak‘at,* et deux pour la prière du matin et celle du voyage, comme à l'origine.

CHAPITRE XVI

Le Prophète fixe l'année et le mois de l'ère de l'hégire

Dans l'année même de la Fuite, le Prophète ordonna de dater les lettres et les actes à partir de cette année-là, comme point de départ d'une ère. L'usage de compter les années à partir d'une ère est très ancien chez, les Arabes et chez les Persans, comme chez toutes les nations dans toutes les contrées. Quand il se passait un événement, comme par exemple l'avènement d'un roi ou une guerre entreprise par un roi, ou une famine, ou quelque autre fait important, dont la renommée s'était répandue dans le monde, on le prenait comme point de départ d'une ère, et l'on datait les lettres et les actes, tel jour, tel mois et telle et telle année depuis tel grand événement, qui servait d'ère. Puis, s'il se passait un autre fait important, on comptait à partir de ce dernier fait, en abandonnant le précédent. Tel était l'usage des habitants de la terre. Cette manière de compter est très-ancienne, parce qu'il est absolument nécessaire de connaître l'époque où chaque écrit a été fait. Or on ne connaît pas exactement l'espace de temps qui s'est écoulé depuis que Dieu a créé le monde. On avait établi un comput depuis l'apparition d'Adam sur la terre jusqu'à sa mort, ensuite depuis le déluge de Noé ; car ce sont des événements importants dans le monde. On aurait bien pu compter à partir de cette époque ; mais on ne sait pas exactement depuis combien de temps ces événements ont eu lieu ; il y a désaccord sur chacun d'eux. Par conséquent, il est nécessaire pour tous les hommes et tous les peuples de prendre comme point de départ d'une ère quelque grand événement qui s'est passé parmi eux. On dit que les descendants d'Abraham comptaient les années à partir de l'époque où il fut jeté dans le feu. Plus tard, parmi les Arabes, chaque événement important survenu parmi eux servait de point de départ d'une ère. Or, au temps de Qoçayy, fils de

Kelâb, il survint, parmi les Benî-Nezar et les Benî-Ma‘add ben-‘Adnân, un événement mémorable. Il y avait, à cette époque, chaque année, à un endroit nommé ‘Okâzh, une foire de sept jours, où se réunissaient tous les Arabes du ‘Hedjâz, de Syrie, du désert, du Ba‘hraïn, du Yemâma, du Yemen et de toutes les autres contrées. Une certaine année, lors de cette réunion, il éclata une guerre parmi eux, dans laquelle un grand nombre d'hommes furent tués. C'était un événement important, dont le bruit s'était répandu dans le monde entier, jusque dans le pays de Roum, dans la Perse et dans la Mésopotamie. Les Arabes donnaient à cette année le nom de *‘âm*, et comptaient à partir de cette année. Plus tard, ce fut l'année de l'Éléphant qui servit de point de départ d'une ère. Les Abyssins ayant amené d'Abyssinie un éléphant pour détruire le temple de la Ka‘ba, Dieu les avait fait périr. C'était également un événement important, dont le bruit s'était répandu dans le monde entier. Puis, lorsque le Prophète eut atteint l'âge de quinze ans, et que les habitants de la Mecque entreprirent de démolir et de reconstruire le temple de la Ka‘ba, cet événement, également important, servit de point de départ d'une ère parmi les habitants de la Mecque, tandis que les autres Arabes continuaient de compter à partir de l'année de l'Éléphant.

Lorsque le Prophète vint à Médine, il ordonna de compter le temps à partir du jour de la fuite, parce que cet événement était important, et que ce jour l'islamisme se manifesta. Ce jour est devenu mémorable, et cette ère est restée jusqu'à aujourd'hui ; car, depuis lors, aucun événement plus important ne s'est passé, pour motiver un changement d'ère, et il n'arrivera jamais qu'elle soit changée.

Mohammed ben-Djarîr, dans cet ouvrage, dit que, d'après une tradition, ce n'est pas le Prophète lui-même qui établit cette ère ; que, du temps du Prophète, on ne comptait pas les années, et que cette ère fut établie après lui. Quelques-uns prétendent qu'elle fut fixée du temps d'Abou-Bekr, par son lieutenant dans le Yemen, nommé Ya‘la, fils d'Omayya. D'autres disent qu'elle a été établie par ‘Omar, fils d'Al-Khattâb, dans les circonstances suivantes : Abou-Mousa al-Asch‘ârî lui écrivit un jour que les lettres du prince des croyants lui arrivant toujours sans être datées, il ne savait pas à quelle époque remontaient ses ordres, et, pour qu'il le sût, il faudrait dater les lettres. ‘Omar, trouvant qu'Abou-Mousa avait raison, établit alors l'année de

la Fuite. Mohammed ben-Djarîr rapporte une autre version, d'après laquelle le fait se serait passé ainsi : Un jour, ‘Omar lisant un écrit où la date était marquée, on lui fit observer que c'était l'usage des Perses de dire : tel jour de tel mois, en telle année depuis l'année où tel événement mémorable s'est passé. ‘Omar, trouvant cette coutume très-bonne, réunit tous les compagnons du Prophète et leur dit : Nous allons compter nos années à partir de l’année de la naissance du Prophète, car il n'y en a pas de plus sacrée pour les musulmans. Quelques-uns répliquèrent : Comptons à partir de l'année où il reçut sa mission prophétique, qui est plus sacrée ; car c'est le moment de l'origine et de l'apparition de l'islamisme. ‘Omar dit : Comptons à partir du jour où le Prophète effectua sa fuite à Médine ; car en cette année se manifesta le pouvoir de l'islamisme, la vérité s'affermit et l'erreur fut confondue ; aucun fait plus important que celui-là n'est survenu dans le monde. Par conséquent, l'année de la Fuite fut établie comme ère.

Les traditionnistes et les chronologistes regardent avec raison la première version comme plus vraie. En effet, une ère est une chose généralement connue, qui ne peut être ignorée par personne, et ‘Omar en connaissait l'usage. Il est constant, d'après des traditions avérées, que les Arabes comptaient anciennement à partir de l'année de l'Éléphant et à partir de la reconstruction de la Ka‘ba. Il n'est donc pas possible que le Prophète ait négligé cet usage, et qu’‘Omar ait dû en être informé, pour l'établir. On rapporte une parole du Prophète, que nous allons transcrire, quoiqu'elle ne se trouve pas dans cet ouvrage [de Tabari], qui est inexact en ce qui concerne l'établissement de l'ère de l'Hégire. Le Prophète a dit : « Certes, le temps est revenu en sa révolution au jour où furent créés les cieux et la terre. L'année se compose de douze mois, et chaque mois a trente jours. Quatre de ces mois sont sacrés : redjeb et trois autres consécutifs : dsou’l-qa‘da, dsou’l-‘hiddja et mo‘harrem. » La raison de cette parole était que les Arabes rejetaient chaque année l'un des douze mois, en disant, au mois de redjeb, qu'ils s'abstiendraient pendant ce mois de faire la guerre, et qu'ils ne compteraient cette année que de onze mois. Quelquefois ils déclaraient qu'ils feraient la guerre pendant ce mois, et, la guerre terminée, ils tiendraient pour sacré à sa place le mois de scha‘bân ou de ramadhân. Ils appelaient ces mois *nousâ’*, au singulier

nasî’, c'est-à-dire *retard,* parce qu'ils transportaient la sainteté du mois de redjeb au mois de ramadhân ou à un autre mois. Or, une certaine année, ils avaient observé la sainteté du mois de redjeb, et n'avaient pas fait la déclaration relative à la guerre ; et, l'année suivante, Dieu révéla ce verset : « Le *nasî’* (retard) est un surcroît d'infidélité, » etc. (Sur. IX, vers. 37.) Ensuite Dieu ordonna au Prophète de porter de nouveau l'année à douze mois, comme il est dit dans le Coran : « Le nombre des mois est de douze devant Dieu, » etc. (Sur. IX, vers. 36.) Donc ces manières de compter le temps ont été révélées d'en haut. Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, ils en ont eu besoin, et quant aux grandes époques, ils les comptaient à partir d'une année où il était survenu un événement important. Puisque le Prophète réglait l'année et les mois, comment aurait-il pu négliger l'ère ? La version de Mohammed ben-Djarîr est d'ailleurs contestée par les savants. La véritable ère a été établie par le Prophète ; elle subsiste encore aujourd'hui, parce que depuis la fuite il ne s'est point passé d'événement plus important, pour, que cette ère ait dû être changée.

J'ai vu à Baghdâd quelques Schî‘ites qui me disaient qu'ils comptaient les années à partir du meurtre de ‘Hosaïn, fils d’‘Alî, parce que c'était un grave événement, où le sang de ‘Hosaïn fut versé sur la terre. Cette ère aussi s'explique par le fait que les hommes prennent toujours pour point de départ de leurs comput quelque événement important qui s'est passé au milieu d'eux. Ainsi encore, j'ai entendu dire à Baghdâd qu'en Syrie, aux environs de Damas, il y a des adversaires d’‘Alî, des gens orthodoxes, qui ont un extrême attachement pour Mo‘awiya, et qui comptent, non à partir de l'Hégire, mais à partir du jour de la mort de Mo‘awiya.

Le Prophète a donc établi l'ère de la Fuite, parce que la fuite est un événement important pour les musulmans ; et depuis lors aucun autre événement plus important n'est survenu. C'est pour cette raison que les musulmans suivent l'ère de la Fuite. Les mages ont une ère qui commence à l'année où fut tué Yezdedjerd, fils de Schehryâr.

CHAPITRE XVII

Fuite du Prophète avec Abou-Bekr, d'après une autre version

On rapporte sur la fuite du Prophète une autre tradition, d'après laquelle cette fuite aurait eu lieu dans les circonstances suivantes :

Après la mort d'Abou-Tâlib, oncle du Prophète, celui-ci fut en butte aux violences et aux outrages des infidèles, qui enfin résolurent de le mettre à mort. À cet effet, Walîd, fils de Moghaïra ; Sofyân, fils d'Omayya ; Abou-Djahl, fils de Hischâm, et Abou-Sofyân, fils de Harb, se réunirent en secret pour délibérer de quelle manière ils feraient périr Mohammed, qui, disaient-ils, nous insulte, nous et nos divinités, et qui veut nous empêcher d'adorer les idoles. Walîd, fils de Moghaïra, dit : Enfermons-le dans une maison et laissons-le mourir de faim et de soif. Abou-Djahl dit : Ceci n'est pas un bon avis ; car Mohammed a des parents à la Mecque, qui le rechercheront et qui, s'ils le trouvent, nous soupçonneront ; alors il y aura du sang versé entre nous et les Benî-Hâschim. Abou-Sofyân, fils de Harb, dit : Il faut le placer sur une chamelle, lui attacher fortement les mains et les pieds, et laisser courir cette chamelle dans le désert ; elle le portera vers une tribu étrangère, où il tiendra aux gens ses discours, et ceux-là le tueront. Walîd, fils de Moghaïra, prit la parole et dit : Cet avis n'est pas bon ; car Mohammed est un homme dont la parole est insinuante, douce et agréable ; s'il tombe dans une des tribus arabes, il séduira les gens, qui se concerteront et viendront nous attaquer. Cela ne serait pas prudent. Ensuite on demanda l'opinion d'Abou-Djahl. Celui-ci dit : Je pense que nous devons choisir quarante hommes, pris dans toutes les tribus, des hommes vigoureux, de trente à quarante ans, que nous enverrons se poster à la porte de Mohammed. Ils le guetteront à son passage ; au moment où il sortira, le soir, pour faire sa prière et pour faire les tournées autour du temple, ils fondront sur lui avec leurs

épées et le tueront. Quand les Benî-Hâschim apprendront sa mort, nous dirons que, comme il a été tué par quarante hommes et que l'on ne peut pas tuer quarante personnes pour le talion d'une seule, nous consentons à payer le prix du sang, tel qu'ils le fixeront. Ensuite nous répartirons entre nous cette somme, que nous payerons. De cette façon nous serons débarrassés de toute difficulté à son endroit. À ces paroles d'Abou-Djahl, Sofyân, fils d'Omayya, et les autres assistants dirent : C'est là un excellent avis, ô Abou'l-Hikam. On prétend aussi qu'à cette délibération assistait Iblîs, sous la figure d'un vieil ermite, feignant de venir de Syrie. Interrogé sur ce qu'il pensait de l'avis que venait d'émettre Abou-Djahl, il dit : C'est très-juste et c'est un plan excellent.

Alors Dieu envoya Gabriel pour avertir le Prophète, et lui révéla le verset suivant, en lui disant : Ô Mohammed, récite ce verset : « Lorsque les infidèles complotent contre toi, pour te saisir, te tuer ou te chasser, Dieu aussi complote contre eux, » etc. (Sur. VIII, vers. 30.) Il ajouta : Va et sors de la Mecque. Le Prophète se rendit chez Abon-Bekr, qu'il informa de ce qui se passait. Puis il dit à ‘Alî : Reste, cette nuit dans ma maison, et couche sur mon lit. ‘Alî fit ainsi. Lorsque la nuit fut un peu avancée, les [quarante] hommes vinrent se placer près de la maison du Prophète, chacun dans un coin, dans l'intention de tuer Mohammed, quand il sortirait, le matin, pour la prière. Mais, vers minuit, ils se dirent entre eux : Allons, entrons dans sa maison pour le tuer ; car il se pourrait qu'au jour les Benî-Hâschîm fussent avertis, et que, en nous voyant, ils reconnussent que nous voulons tuer Mohammed. Ils se précipitèrent donc, tous ensemble, dans la maison du Prophète. Ayant trouvé seulement ‘Alî, qui était couché, ils furent désappointés ; ils lui demandèrent où était Mohammed. ‘Alî répondit qu'il ne le savait pas. Il y avait parmi eux un homme de la tribu de Makhzoum, nommé Sorâqa, fils de Mâlik, qui dit aux autres : Puisque nous sommes entrés ici, tuons celui que nous avons trouvé, ensuite nous chercherons Mohammed. ‘Alî, entendant ces paroles, sauta de son lit, tira son épée et se mit à les attaquer. Tous s'enfuirent ; en s'en allant, ils dirent : Nous sommes venus pour chercher Mohammed, qu'avons-nous à faire d'‘Alî ? ‘Alî n'avait alors que dix-sept ans.

Dans la même nuit, le Prophète, accompagné d'Abou-Bekr, se mit en route pour se rendre à Médine. Il y avait sur la route une caverne.

Le Prophète dit à Abou-Bekr : Il faut nous cacher quelque part, car ils viendront immédiatement à ma poursuite. Ils entrèrent donc dans cette caverne, et Dieu en cacha l'entrée par-un buisson d'épines ; d'après l'ordre de Dieu, une araignée vint fixer sa toile sur l'entrée, et un pigeon vint y déposer ses œufs et y couva aussitôt ses petits.

Après avoir quitté la maison du Prophète, les infidèles s'étaient dit que, le jour étant venu, il fallait aller à la recherche de Mohammed. Ils engagèrent donc un guide connaissant bien la route de Médine, marchèrent sur les pas de Mohammed, et arrivèrent à l'entrée de cette caverne. On prétend aussi qu'Iblîs était venu avec eux et leur servait de guide. Alors, perdant de vue les traces de Mohammed et d'Abou-Bekr, le guide dit : Je ne peux plus suivre leurs traces ; cependant il fait grand jour, et je les ai bien suivies jusqu'ici ; il faut qu'ils soient dans cette fissure. Les autres lui dirent : Idiot ! cette fissure est couverte d'une toile d'araignée, et un pigeon y a fait son nid et a couvé des petits ; si quelqu'un y était venu, cela ne serait pas ainsi. Mohammed et Abou-Bekr, dans la caverne, entendirent les voix de ces hommes, et purent aussi les voir. Abou-Bekr dit : Ô apôtre de Dieu, les Qoraïschites infidèles sont arrivés, je crains qu'ils ne nous fassent périr. Le.Prophète répliqua : Ne crains rien, car Dieu est avec nous ; cela est ainsi rapporté dans le Coran..(Sur. IX, vers. 40.) Voyant l'insuccès de leurs recherches, les hommes de la Mecque s'en retournèrent. Le Prophète et Abou-Bekr sortirent alors de la caverne, continuèrent leur route et arrivèrent à Médine.

CHAPITRE XVIII

Autre récit de la fuite du Prophète

Lorsque les Mecquois surent que soixante et dix personnes étaient venues de Médine et avaient fait un pacte avec Mohammed pour l'emmener à Médine, ils dirent : Nous ne connaissons pas ce secret, et les Médinois sont partis ! Le Prophète ordonna à ses compagnons de partir un à un, ou deux à deux. Lui-même resta jusqu'aux premiers jours du mois de rabîʻa premier. Les Mecquois recherchèrent les musulmans ; mais ils ne les trouvèrent pas, car ceux-ci étaient partis. Alors Abou-Djahl réunit les Qoraïschites et leur dit : Mohammed a fait une alliance avec les gens de Médine, et il veut partir. Si nous ne l'en empêchons pas, demain il aura acquis des forces et nous fera périr. Ayant pris rendez-vous, ils se réunirent tous le lendemain, et Iblîs, sous la figure d'un vieillard couvert du *taïlsân*, vint assister à leur délibération. On émit toutes sortes d'avis. On disait : Nous ne pouvons pas tuer Mohammed, parce que les membres de sa famille sont trop nombreux. Iblîs fut également de cet avis. Ensuite on proposa de chasser Mohammed de la ville. Iblîs dit : Cela ne serait pas prudent ; car Mohammed a la parole insinuante, et partout où il ira on l'accueillera. Il ajouta : Il ne reste qu'à le tuer, mais il faut agir de telle sorte que personne ne puisse s'en prendre à vous. Il faut faire venir des hommes de toutes les tribus arabes, un homme de chaque tribu, avec ses armes, envahir [sa maison] pendant la nuit, et le tuer, afin que toutes les tribus soient complices de sa mort, et les Benî-Hâschim ne pourront pas tuer tous les Arabes. On convint d'agir ainsi, et l'on fit venir deux hommes de chaque tribu. Gabriel en avertit le Prophète, en lui apportant ce verset : « Lorsque les infidèles complotent contre toi, » etc. Il ajouta : Pars demain pendant la nuit.

II y avait entre les mains du Prophète de nombreux dépôts qui lui avaient été confiés. Il appela ʼAlî, fils d'Abou-Tâlib, et lui dit : Je

partirai pendant la nuit ; toi, reste encore ici deux on trois jours, pour rendre aux hommes leurs dépôts. Quand la nuit fut venue, le Prophète se rendit chez Abou-Bekr. Celui-ci tenait prêtes pour la fuite deux chamelles., Il dit : Ô apôtre de Dieu, il y a, à une parasange d'ici, une montagne, dans laquelle se trouve une caverne ; c'est là qu'il faut aller. Mohammed dit : J'y irai à minuit ; toi, tu partiras après moi. Ensuite le Prophète rentra dans sa maison et dit à ‘Alî : Je partirai cette nuit ; couche-toi à ma place et couvre-toi de mon manteau, pour que les incrédules croient que je suis là. Ne crains rien, ils ne pourront pas te tuer. Rends les dépôts demain, et ensuite viens me rejoindre.

Abou-Djahl avait réuni les hommes des différentes tribus, qui, pendant la nuit, vinrent se cacher. Ils virent le Prophète rentrer dans sa maison, et ils passèrent la nuit à sa porte, tandis que lui se coucha à l'intérieur. Quand la nuit fut un peu avancée, le Prophète se leva, fit coucher ‘Alî à sa place et sortit de sa maison.

Abou-Bekr dit à sa fille Esmâ : Je vais avec Mohammed dans la montagne ; il se pourra que nous y restions deux ou trois nuits ; apporte-nous chaque nuit de la nourriture et des informations concernant les Qoraïschites. Abou-Bekr avait un affranchi abyssin, nommé ‘Âmir, auquel il confia les deux chamelles, en lui recommandant de les leur amener le lundi. Après avoir ainsi tout réglé, le Prophète et Abou-Bekr partirent et entrèrent dans la caverne.

Quand le jour fut venu, et que les infidèles, à la place du Prophète, ne trouvèrent qu’‘Alî, ils saisirent celui-ci et lui demandèrent où était Mohammed. Qu'en sais-je ? répondit ‘Alî, il s'est enfui d'auprès de vous. Ils l'emmenèrent à la mosquée, et les Qoraïschitea s'y rassemblèrent. Pendant quelque temps, ‘Alî fut maltraité ; ensuite ils le laissèrent libre et se rendirent à la porte d'Abou-Bekr, qu'ils ne trouvèrent pas. Alors ils firent proclamer qu'ils donneraient cent chameaux à poil roux à quiconque ramènerait Mohammed. On alla de tous côtés ; mais on ne découvrit aucune trace.

À la tombée de la nuit, Esmâ se rendit à la caverne et porta à manger à Mohammed et à Abou-Bekr, et leur fit connaître les mouvements des Qoraïschites. Ils restèrent, comme ils l'avaient dit d'avance, trois jours dans la caverne, jusqu'à ce que les Qoraïschites eussent cessé leurs recherches. Alors Abou-Bekr ordonna à Esmâ d'apporter, ce soir-là, une plus grande quantité de vivres et de dire à

‘Âmir d'amener les chameaux. La quatrième nuit, ils sortirent de la caverne, montèrent sur les chameaux et prirent avec eux un guide pour les conduire à Médine par un chemin détourné.

On raconte, au sujet d'Esmâ, fille d'Abou-Bekr, le fait suivant, rapporté par elle-même en ces termes : Le Prophète était parti avec Abou-Bekr, et la troisième nuit arriva, sans qu'aucun de nous sût où ils étaient allés. Alors nous entendîmes une voix qui sortait de dessous la Mecque, et qui chantait. Nous ne vîmes personne, les hommes suivirent la voix, et j'observai qu'elle s'éloignait vers les hauteurs au-dessus de la ville. Voici ce qu'elle chantait :

Que Dieu récompense de la meilleure de ses récompenses les deux compagnons qui se sont arrêtés dans la double tente d'Oumm-Ma‘bad !

Ils partent tous les deux, le matin, bien dirigés. Heureux celui qui voyage comme compagnon de Mohammed !

Esmâ dit : En entendant ces paroles, je reconnus qu'ils étaient partis pour Médine.

Le Prophète sortit de la Mecque le premier jour du mois rabî‘a premier ; il fut trois jours dans la caverne et arriva le douzième jour du mois à Médine. Il s'arrêta à Qobâ, près de Médine, et s'assit sur une éminence de terrain, dans l'ombre. Les habitants de Médine, à la nouvelle de son arrivée, se rendirent auprès de lui. Le Prophète arriva à Qobâ le lundi ; le vendredi il y fit la prière, après avoir prononcé le sermon. Ensuite il monta sur son chameau. Tous voulurent saisir la bride du chameau et dirent : Descends chez moi ! Le Prophète dit : Posez la bride sur le cou du chameau, il sait lui-même où il doit s'arrêter. Le chameau marcha jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui la mosquée. Là il se mit à genoux, et le Prophète descendit. Ce terrain appartenait à deux orphelins, nommés Sahl et Sohaïl. Le Prophète alla demeurer dans la maison d'un homme nommé Khâlid, fils de Zaïd, surnommé Abou-Ayyoub, qui avait une nombreuse famille et point de fortune.. Pendant qu'il conduisait le Prophète dans sa maison, chacun en particulier invita Mohammed à venir demeurer chez lui ; mais le Prophète dit : La place d'un homme est là où se trouvent ses vêtements et ses bagages.

Mohammed fit acheter le terrain [où son chameau s'était arrêté] pour y construire la mosquée, et il demeura dans la maison d'Abou-

Ayyoub jusqu'à ce que la mosquée fût terminée. On construisit une demeure pour le Prophète, tout à côté de la mosquée.

En recevant le Prophète chez lui, Abou-Ayyoub disposa le rez-de-chaussée de sa maison pour le Prophète, et lui-même demeura sur la terrasse. On dit à Abou-Ayyoub : Comment as-tu été hier ? Il répondit : Comment peut se trouver un homme qui a au-dessus de lui Dieu, et au-dessous de lui le prophète de Dieu ?

CHAPITRE XIX

Premières expéditions du Prophète

Lorsque le Prophète eut quitté la Mecque, les infidèles s'écrièrent : Nous en sommes débarrassés. Mais le Prophète ne les laissa pas en repos. Dieu lui donna la liberté des entreprises guerrières et lui ordonna de prendre l'offensive. Quand il arriva à Médine, il reçut le verset suivant : « Tuez les infidèles où vous les trouverez, faites-les prisonniers, assiégez-les, mettez-vous en embuscade contre eux, » etc. (Sur. IX, vers. 5.) Il reçut aussi le verset suivant : « Ô prophète, combats les infidèles et les hypocrites, traite-les sévèrement. » (Sur. IX, vers. 74.) En révélant les versets qui ordonnaient la lutte, Dieu abrogea ceux qui avaient recommandé aux croyants la patience.

Mohammed, dans l'année même de la fuite, expédia de Médine des détachements pour couper le chemin aux caravanes, qu'il fit enlever et dont il distribua les marchandises aux musulmans. Ces troupes s'avancèrent jusqu'à la Mecque. Personne n'osait plus sortir de cette ville, et aucune caravane ne se hasardait sur les chemins. Ces expéditions furent exécutées tantôt par le Prophète personnellement, tantôt par ses troupes, composées de *Mohâdjir* (réfugiés) et d'*Ançâr* (auxiliaires de Médine). Dans la deuxième année de l'hégire eut lieu le combat. de Bedr.

Après avoir reçu l'autorisation de faire la guerre aux infidèles et après la révélation du verset : « La permission a été donnée à ceux qui veulent combattre, à cause des violences qu'ils ont essuyées,, etc. (sur. XXII, vers. 40), le Prophète, dans l'année même de l'hégire, sept mois après cet événement, au mois de ramadhân, fit partir ‘Hamza avec trente cavaliers des Mohâdjir. Ce fut la première armée musulmane qui partit pour la guerre. Le Prophète, de sa propre main, attacha l'étendard blanc, appelé *liwa*, et donna à ‘Hamza les instructions suivantes : Dirige-toi vers le bord de la mer ; car une

caravane qoraïschite, venant de la Syrie et rapportant une grande quantité de marchandises, y passera ; peut-être pourras-tu t'en emparer. ‘Hamza se rendit à cet endroit ; mais la caravane, qui était conduite par Abou-Djahl avec trois cents cavaliers, était déjà passée et était entrée dans un grand village, qui se trouvait de ce côté. Le chef de ce village, qui renfermait un grand nombre d'habitants, s'appelait Mohammed, fils d’‘Amrou, le Djohaïnite ; il était lié d'amitié avec Abou-Djahl et avec ‘Hamza. Il vint trouver ce dernier et lui parla ainsi : Abou-Djahl est dans ce village avec trois cents cavaliers ; les habitants sont disposés à le soutenir ; il faut que, par égard pour moi, tu t'en retournes. ‘Hamza savait qu'il disait la vérité, et il s'en retourna. Abou-Djahl conduisit la caravane à la Mecque. Le porte-drapeau de ‘Hamza, nommé Abou’l-Walîd, dit : Je ne veux pas rapporter le premier drapeau des musulmans sans avoir fait du butin. ’Hamza répliqua : Fais-le, car la paix est préférable ici à la guerre ; dans les circonstances actuelles, la retraite sans perte est une grande victoire. Après cela, il se retira.

Ensuite, au mois de schawwâl, le Prophète fut averti que les infidèles étaient sur le point d'envoyer un détachement pour marcher contre Médine. En conséquence, il mit ‘Obaïda, fils de ‘Hârith, fils de Mottalib, à la tête de soixante hommes des Mohâdjir, tous cavaliers, parmi lesquels il ne se trouvait pas un seul des Ançâr. Le jour où Abou-Djahl était rentré à la Mecque, il avait averti les habitants que Mohammed avait commencé les hostilités. Le lendemain, pour prévenir Mohammed, ils firent partir une troupe de deux cents hommes sous les ordres d’‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, pour tenter un coup de main contre Médine. C'est contre cette troupe que le Prophète envoya ‘Obaïda avec soixante hommes, en lui remettant l'étendard blanc, qui fut porté par Mista‘h, fils d'Othâtha, cousin d'Abou-Bekr. Les deux détachements se rencontrèrent près d'un puits nommé A’hyâ, qui contenait une eau excellente et qui était situé entre la Mecque et Médine. Il y avait dans la troupe des infidèles deux musulmans, l’un nommé Miqdâd, fils d’‘Amrou, l'autre ‘Otba, fils de Ghazawân, qui étaient restés à la Mecque, n'ayant pas osé émigrer, par crainte des infidèles. Lorsque la troupe d’‘Ikrima partit, ils s'étaient joints à elle, disant : Nous sommes avec vous, nous vous aiderons. Mais leur intention était de s'enfuir et de gagner Médine. Eu apercevant la

troupe de Médine, ‘Ikrima disposa ses hommes pour le combat. ‘Obaïda et les musulmans se rangèrent également en ordre de bataille. À ce moment, les deux hommes passèrent du côté des musulmans. Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, connu parmi les Arabes pour son habileté dans l'art de tirer de l'arc, commença par lancer un trait sur les ennemis. Ce fut le premier trait qui eût été lancé par un musulman. Quoique aucun des ennemis n'eût été atteint, ceux-ci, gagnés par la peur, s'enfuirent. ‘Obaïda, sachant qu'ils étaient nombreux, ne les poursuivit pas, mais retourna à Médine. Quelques-uns prétendent que l'expédition d'Obaïda eut lieu avant celle de ‘Hamza ; elles eurent lieu cependant à peu près à la même époque, l'une au mois de ramadhân, l'autre au mois de schawwâl.

Lorsque ‘Obaïda revint, au mois de dsou’l-qa‘da, le Prophète fit partir sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, en lui remettant l'étendard blanc, à la tête de vingt piétons des Mohâdjir. L'étendard fut porté par Miqdâd, fils d’‘Amrou. Le Prophète dit à Sa‘d : Dirige-toi vers un endroit nommé Kharrâr, où doit passer une caravane qoraïschite ; peut-être pourras-tu l'enlever. Si vous ne la rencontrez pas et que vous ne puissiez pas l'enlever, n'allez pas plus loin, mais revenez. Quand Sa‘d y arriva, la caravane était déjà passée depuis deux jours. Il ne poursuivit pas sa course, conformément aux ordres du Prophète, et s'en retourna.

CHAPITRE XX

Expédition de Waddân et d'Abwâ

Ce fut la première expédition que le Prophète entreprit lui-même. Il en revint sans avoir combattu.

Au mois de çafar de la seconde année de l'hégire, le Prophète partit de sa personne, à la tète d'une troupe de Mohâdjir et d'Ançâr, après avoir établi comme son lieutenant à Médine Sa‘d, fils d’‘Obâda. L'étendard blanc était porté par ‘Hamza. Le Prophète arriva à Abwâ, bourg considérable, renfermant un grand nombre d'habitants, et situé entre la Mecque et Médine. Près de là est un autre bourg, nommé Waddân. C'est pour cela que cette expédition porte ces deux noms. Le chef des Arabes de la tribu de Dhamra, Makhschî, fils d’‘Amrou, se présenta devant le Prophète et conclut la paix avec lui. Après cela le Prophète resta à Abwâ quinze jours, et s'en retourna sans avoir combattu.

D'après une autre version, les trois expéditions que nous venons de mentionner auraient eu lieu toutes trois dans la seconde année ; le Prophète, durant la première année, n'aurait envoyé aucune armée.

CHAPITRE XXI

Expédition de Bowât

De retour à Médine, au mois de rabrî‘a premier, le Prophète fut informé qu'une caravane qoraïschite de quinze cents chameaux, conduite par Omayya, fils de Khalaf, de la tribu de Djouma‘h, et cinq cents hommes, reviendrait de Syrie. Le Prophète partit au mois de rabrî‘a second avec deux cents hommes des Mohâdjir et des Ançâr, après avoir laissé comme son lieutenant à Médine Sa‘d, fils de Mo‘âds. Dans cette expédition, l'étendard fut porté par Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç. Ayant quitté le territoire de Yathrib, il arriva près d'une montagne nommée Radhwa, sur le territoire du Tihâma. Il fit halte à un endroit nommé Bowât. La caravane, avertie, s'était échappée, et Mohammed retourna à Médine.

CHAPITRE XXII

Expédition de Dsât-oul-ʿOschaïra

Le mois suivant, djoumâda premier, le Prophète partit de nouveau, après avoir établi comme son lieutenant à Médine Abou-Salama, fils d'‘Abdou'l-Asad. L'étendard était porté par ‘Hamza. Près de Médine, à un endroit nommé Dsât-oul-‘Oschaïra, le Prophète fut informé du passage d'une caravane. Les soldats musulmans se dirigèrent du côté droit, vers le désert, et arrivèrent à une autre station, où passaient également les caravanes. Mais ils ne l'y rencontrèrent pas. Alors ils vinrent à une station où il y a un grand arbre, qu'on appelle Dsât-oul-Sâq. On fit halte à l'ombre de cet arbre, et l'on chercha la caravane, sans la rencontrer. Puis le Prophète fit la prière sous cet arbre ; on fit rôtir un agneau, et l'on passa la nuit en cet endroit. Ensuite on y construisit une mosquée, qui existe encore aujourd'hui ; on la visite, ainsi que la place où fut rôti l'agneau. Le lendemain, en marchant à la recherche de la caravane, ils arrivèrent à une station, ensuite à un endroit nommé Çor‘a, puis à une station nommée Çokhaïrât-al-Thomâm, ensuite à un endroit nommé Mouschtarib. Ils y puisèrent de l'eau et revinrent à Çokhaïrât. Ils avaient ainsi exploré toutes les stations et tous les puits où la caravane eût pu passer, sans en trouver aucune trace. Alors ils retournèrent directement à Dsât-oul-‘Oschaïra, où demeuraient des Arabes de la tribu de Motledj. Mohammed conclut un traité de paix avec eux, et revint à Médine au mois de djoumâda second.

Ce fut lors de cette expédition que le Prophète donna à ‘Alî le nom d'*Abou-Tourâb ;* voici en quelle circonstance : Un jour, le Prophète, ne voyant pas ‘Alî, qui était sorti du village et qui dormait à l'ombre d'un arbre au milieu des plantations de dattiers, alla à sa recherche. Il le trouva enfin dormant sous l'arbre ; son vêtement était tombé, et tout son corps était complètement couvert de poussière. Le Prophète cria à

haute voix : « Lève-toi, ô *Abou-Tourâb.* » Ce nom est resté à ‘Alî ; il en était fier et aimait qu'on l'appelât par ce sobriquet. ‘Ammâr, fils de Yâser, raconte : Je dormais sous cet arbre avec ‘Alî. En entendant la voix du Prophète et en me réveillant, je vis que le Prophète réveillait ‘Alî, et qu’‘Alî se levait et se tenait devant lui. Le Prophète essuya avec son manteau la tête et le visage d’‘Alî, et lui dit : ô ‘Alî, le plus misérable dans les deux mondes est celui qui sera ton ennemi, qui te blessera à la tête, qui fera couler ton sang et qui te tuera ; il sera éternellement dans l'enfer.

À l'époque de cette expédition, le Prophète n'avait pas encore marié Fâtima à ‘Alî. Il lui donna sa fille en mariage au mois de dsou’l-qa‘da.

CHAPITRE XXIII

Première expédition de Bedr

Plusieurs jours après, un homme de la Mecque, nommé Kourz, fils de Djâbir, le Fihrite, avec une troupe de Qoraïschites, vint faire une incursion sur le territoire de Médine, enlever les troupeaux des habitants, qui se trouvaient éloignés de la ville à trois journées de marche, et les emmener, par des chemins détournés, à la Mecque. Le Prophète, averti trois jours après, se mit aussitôt, avec plusieurs Mohâdjîr, à sa poursuite. Il arriva jusqu'à Bedr, mais il ne put l'atteindre. Le Prophète resta trois jours à Bedr, puis il rentra à Médine. Ce fut ‘Alî qui porta le drapeau du Prophète dans cette expédition. Zaïd, fils de ‘Hâritha, avait été laissé comme lieutenant à Médine.

Bedr est un endroit, au milieu du désert, où il y a un grand nombre de puits, qui ont été creusés anciennement par un Arabe nommé Bedr.

CHAPITRE XXIV

Expédition de Batn-Nakhl

Le premier jour du mois de redjeb, le Prophète appela ‘Abdallah, fils de Dja‘hsch, et lui donna le commandement de douze hommes des Mohâdjir, tels que Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç ; ‘Otba, fils de Ghazawân ; Abou-Hodsaïfa, fils d’‘Otba, fils de Rabî‘a, et Wâqid, fils d’‘Abdallah, de la tribu de Yarbou‘. Quelques-uns prétendent qu'ils n'étaient qu'au nombre de sept. Le Prophète, craignant que, s'il disait à ‘Abdallah où il devait aller et ce qu'il devait faire, celui-ci, ainsi que ses compagnons, eussent peur et refusassent de marcher, lui remit un écrit cacheté, en lui disant : Marche dans la direction de la Mecque ; n'ouvre cette lettre qu'au troisième jour de route ; exécute les ordres que tu y trouveras, et rends-toi à l'endroit qui y est indiqué par moi. Ne force pas ceux de tes compagnons qui ne voudront pas te suivre. ‘Abdallah partit le premier jour du mois de redjeb. Après avoir marché trois jours, il ouvrit la lettre et y trouva les instructions suivantes : Avance-toi jusqu'aux portes de la Mecque, jusqu'à Batn-Nakhl, reste là en secret et cherche à épier les habitants de la Mecque ; sache ce qu'ils font, ce qu'ils projettent et ce qu'ils ont fait des troupeaux qu'ils ont enlevés d'ici, s'ils les ont tués ou gardés. Cherche à savoir ce qu'ils disent de ce que je les ai poursuivis et manqués. Après avoir accompli ces ordres, revenez. Le Prophète avait aussi enjoint à ‘Abdallah de ne pas combattre ; car on était au mois de redjeb, où il était défendu aux Arabes de faire la guerre ; et le Prophète observait cette loi. ‘Abdallah communiqua cette lettre à ses compagnons. Batn-Nakhl est une station près de la Mecque, la première sur la route de Tâïf. Ce fut là que le Prophète, en revenant de Tâïf, passa la nuit, fit la prière, et où les périîs vinrent le trouver, comme nous l'avons raconté. ‘Abdallah dit à ses compagnons : Je suis sûr qu'en allant jusqu'aux portes de la Mecque, à Batn-Nakhl, nous

n'en reviendrons pas vivants. Le Prophète m'a ordonné de ne forcer aucun de vous à me suivre. Que ceux d'entre vous qui désirent le martyre viennent, et que ceux qui ne le veulent pas s'en retournent ! Tous le suivirent.

À la première étape, le chameau qui appartenait en commun à Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, et à ‘Otba, fils de Ghazawân, et qui portait leurs bagages, s'échappa pendant la nuit. Le lendemain, ne le voyant pas, ils se mirent à sa recherche ; tandis qu’‘Abdallah poursuivit sa route, ils s'enfoncèrent dans le désert et vinrent jusque dans le Nedjd, et ne purent plus le rejoindre.

‘Abdallah, se rendant à l'endroit que le Prophète lui avait indiqué, s'y arrâta et prit des informations, en interrogeant tous ceux qui y passaient.‘Okâscha, fils de Mi‘hçan, l'un de ses compagnons, alla comme espion explorer tous les lieux et rapporta à ‘Abdallah des informations. Comme on était au mois de redjeb, mois sacré, où l'on ne faisait pas la guerre et où les gens venaient de tous côtés visiter la Mecque et les lieux saints (‘Omra), il s'était rasé la tête, afin de n'être pas reconnu et afin de se faire passer pour un pèlerin en état pénitentiel *(i‘hrâm).* Il entrait ainsi à la Mecque et prenait partout des renseignements.

Or une caravane mecquoise, venant du Tâïf, chargée de fruits, de raisins et d'autres marchandises, vint à passer près de l'endroit où était campé ‘Abdallah, et y fit halte. Elle était escortée de quatre hommes, personnages considérables d'entre les Qoraïschites. L'un d'eux était ‘Amrou-ben Al-Hadhramî ; les autres étaient : ‘Othmân, fils d’‘Abdallah, fils de Moghaïra, et son frère Naufal, les Makhzoumites ; enfin Al-‘Hakm, fils de Kaïsân, affranchi de Mouslim, fils de Moghaïra. En apercevant ‘Abdallah, fils de Dja‘hsch, et ses compagnons, ils eurent des appréhensions ; ils dirent entre eux : Mohammed a envoyé quelques hommes pour surprendre et enlever la caravane. Ils se disposèrent à faire halte à cette station et à envoyer à la Mecque pour chercher du secours. Tout d'un coup, ‘Okâscha, la tête rasée, parut sur une élévation de sable. En le voyant, ils dirent : Nous sommes au mois de redjeb, le mois sacré ; ces hommes sont [sans doute] des Arabes venus pour visiter les lieux saints. Al-‘Hakm, fils de Kaïsân, dit : Quand même ce seraient des gens de Mohammed, celui-ci respectera assez le mois de redjeb pour

ne pas ordonner de faire la guerre pendant ce mois, et de commettre des actes de brigandage. En conséquence, ils firent halte au même endroit. Le jour que précédait cette nuit était le dernier du mois de redjeb.

Pendant la nuit, ‘Abdallah, fils de Dja‘hsch, délibéra sur ce qu'il devait faire. Il y a là, dit-il, de nombreuses marchandises : si j'attaque demain, et que je les enlève, j'aurai combattu au mois de redjeb et violé la sainteté de ce mois ; si j'attends, ils gagneront la Mecque, et le butin nous aura échappé. ‘Abdallah et ses compagnons résolurent d'attaquer et d'enlever la caravane, disant : Ce sont des infidèles, envers lesquels il n'y a pas lieu d'observer une interdiction sacrée. Le matin, lorsque la caravane se mit en marche, ils s'approchèrent avec leurs armes, et ‘Abdallah, fils de Dja‘hsch, et Wâqid, fils d’‘Abdallah, qui étaient d'habiles archers, tirèrent sur ‘Amrou ben-Al-‘Hadhramî, le chef de la caravane, et le tuèrent. ‘Amrou était un personnage considérable parmi les Qoraïschites ; il était allié des Benî-‘Âmir Al-‘Hadhramî, qui étaient commerçants et jouissaient d'une grande considération à la Mecque. En voyant tomber ‘Amrou, ‘Othman, fils d’‘Abdallah, s'enfuit et se sauva à la Mecque ; les autres, Naufal, fils d’‘Abdallah, et Al-‘Hakm, fils de Kaïsân, se rendirent. ‘Abdallah, fils de Dja‘hsch, leur fit lier les mains, en-leva la caravane et s'enfonça dans le désert, en se dirigeant vers Médine.

À cette nouvelle, les Mecquois allèrent à leur poursuite ; mais ils revinrent sans avoir pu les atteindre. Ils furent très étonnés de ce fait et dirent : Mohammed a violé la sainteté du mois de redjeb, en envoyant une expédition guerrière pour verser du sang et faire du butin et des prisonniers ; il ne prospérera jamais, et sa religion n'aura jamais de succès.

‘Abdallah, fils de Dja‘hsch, arriva à Médine au mois de scha‘bân, avec son butin et ses prisonniers, et se présenta devant le Prophète. Celui-ci fut très-courroucé et lui dit : Pourquoi as-tu agi ainsi ? Je ne t'avais pas ordonné de commettre des actes d'hostilité au mois sacré. Les compagnons du Prophète blâmèrent tous ‘Abdallah, fils de Dja‘hsch, et lui dirent : Les infidèles et les idolâtres eux-mêmes s'abstiennent de faire ce que tu as fait au mois de redjeb. Le Prophète retint les prisonniers et confisqua le butin, sans y toucher, en attendant les ordres de Dieu. Puis le Prophète demanda des nouvelles de Sa‘d,

fils d'Abou-Waqqâç, et d’‘Otba, fils de Ghazawân. On lui répondit que, à une certaine station, nommée Ma‘dan, ayant perdu leur chameau, ils étaient allés à sa recherche, et que depuis lors on n'avait pas eu de leurs nouvelles. Le Prophète fut inquiet de leur sort ; il craignait qu'ils ne fussent tombés entre les mains des ennemis. Ensuite il fut informé que les Qoraïschites le blâmaient d'avoir commis des actes de violence au mois de redjeb, ce qui n'était permis dans aucune religion. Les musulmans qui n'avaient pas émigré et qui étaient restés à la Mecque firent avertir le Prophète, par un messager, de ces propos des Qoraïschites, et lui firent demander quelle réponse ils devaient leur faire. Alors Dieu révéla le verset suivant, par lequel il rassura le Prophète : « Ils t'interrogeront au sujet du combat dans le mois sacré. Dis : C'est un péché grave de combattre pendant ce mois ; mais détourner les hommes de la voie de Dieu, ne pas croire en lui, chasser des hommes du saint temple où ils habitaient, est un péché plus grave devant Dieu. L'idolâtrie est un péché plus grave que le meurtre *pendant le mois de redjeb. »* (Sur. II, vers. 214.) ‘Abdallah, fils de Dja‘hsch, et ses compagnons furent très-heureux de cette révélation. Le Prophète fit parvenir le verset aux musulmans de la Mecque, pour qu'ils pussent répondre aux infidèles qoraïschites.

Les Qoraïschites envoyèrent quelqu'un pour racheter les deux prisonniers. Le Prophète répondit : Nous n'acceptons pas leur prix. Nous avons perdu deux de nos gens : Sa‘d, fils d'Abou-Waqqàç, et ‘Otba, fils de Ghazawân, dont nous n'avons pas de nouvelles. Quand ceux-ci reparaîtront, nous vous renverrons ces prisonniers. Mais si nous acquérons la certitude qu'on les a tués, nous mettrons aussi à mort ces deux hommes. Sa‘d et ‘Otba, en recherchant leur chameau, étaient venus jusqu'à Nadjrân. Ne l'ayant pas trouvé, ils revinrent à Médine au mois de scha‘bân. Alors le Prophète, considérant les deux prisonniers comme leur rançon, les renvoya à la Mecque, après en avoir reçu le prix.

CHAPITRE XXV

Changement de la Qibla

Dans le même mois de scha‘bân, au milieu du mois, Dieu ordonna au Prophète de ne plus se tourner pendant la prière vers Jérusalem, mais vers la Ka‘ba. Les Arabes, en priant, se tournaient vers la Ka‘ba, tandis que les juifs et les chrétiens se tournaient vers Jérusalem, où était le temple bâti par Salomon, fils de David, endroit illustre, vers lequel se tournaient également Moïse et Jésus. Lorsque le Prophète reçut sa mission prophétique à la Mecque, il se tournait, en priant, vers la Ka‘ba. Comme les idolâtres de la Mecque, en adorant les idoles, se tournaient aussi vers la Ka‘ba, quand le Prophète vint à Médine, où dominait le culte des chrétiens et des juifs, qui se tournaient vers Jérusalem, Dieu lui ordonna de se tourner également, en priant, vers Jérusalem, afin de ne pas les contrarier et pour qu'ils lui fussent favorables. Le Prophète fit ainsi. Cependant il désirait que le point vers lequel il devrait se tourner en priant fût la Ka‘ba, qui avait été aussi la *Qibla* d'Abraham et d'Ismaël. Il priait journellement Dieu d'exaucer ce désir ; enfin, au milieu du mois de scha‘bân de la seconde année de l'hégire, le mardi, Dieu révéla le verset suivant : « Nous avons vu que tu tournais ton visage vers le ciel. Mais nous voulons que tu te tournes vers une *Qibla* qui te plaira. Tourne-toi vers le saint temple. (Sur. II, vers. 139.)

La raison de cette révélation fut que les juifs et les chrétiens disaient au Prophète : Ô Mohammed, si ta religion est différente de la nôtre, comment se fait-il que tu te tournes en priant vers le même point que nous ? Le Prophète, ayant invoqué Dieu, reçut le verset que nous venons de dire.

CHAPITRE XXVI

Établissement du jeûne de Ramadhân

Le Prophète était venu à Médine au mois de rabrî‘a premier. Au mois de mo‘harrem de l'année suivante, il remarqua que les juifs célébraient un jeûne, le dix du mois, en appelant ce jour *‘Âschourâ.* Le Prophète leur demanda pourquoi ils distinguaient ce jour. Ils répondirent : C'est le jour où Dieu a fait noyer Pharaon dans la mer, et où il a délivré Moïse, qui a jeûné ce jour-là pour rendre grâces à Dieu ; depuis lors nous aussi nous consacrons chaque année ce jour au jeûne. Le Prophète ordonna aux musulmans de jeûner, eux aussi, ce jour, en leur disant : Je suis plus digne de suivre l'exemple de mon frère Moïse, fils d’‘Amrân. Ensuite le Prophète, voyant que les chrétiens jeûnaient pendant cinquante jours, désira avoir dans sa religion un jeûne pareil. À la fin du mois de scha‘bân de cette même année, Dieu établit le jeûne du mois de ramadhân, en révélant le verset suivant : « Ô vous qui croyez, le jeûne vous est prescrit, comme il l'a été à ceux qui vous ont précédés (sur. II, Vers. 179), c'est-à-dire aux juifs et aux chrétiens. Jésus n'avait ordonné qu'un jeûne de trente jours ; ce sont les chrétiens eux-mêmes qui ont porté ce chiffre à cinquante. Moïse aussi n'avait dû observer le jeûne que pendant trente jours, les trente jours du mois dsou’l-qa‘da, le temps de sa conversation avec Dieu ; mais il y ajouta onze autres jours. Le Prophète, interrogé sur l'époque de ce jeûne de trente jours, reçut le verset suivant : « Au mois de ramadhân, dans lequel a été révélé le Coran », etc. (Sur. II, vers. 181) Mohammed ben-Djarîr a rapporté ce récit [relatif au jeûne de Moïse] en fort beaux termes.

À l'expiration du mois de ramadhân, le Prophète établit l'obligation de l'aumône à la fête de la rupture du jeûne. Ce jour, il sortit de Médine, se rendit à Moçalla, y fit la prière et recommanda, dans le sermon, *l'aumône de la rupture du jeûne.*

L'année suivante, au mois de mo‘harrem, le Prophète laissa les musulmans libres de jeûner, ou non, le jour d’‘Àschourâ. Quelques-uns observèrent ce jeûne, d'autres ne l'observèrent pas.

Au mois de ramadhân de la même année, le Prophète sortit de Médine pour livrer le combat de Bedr, qui eut lieu le vendredi dix-septième jour du mois. L'histoire de ce combat, qui est très-important, n'a pas été rapportée en détail par Mohammed ben-Djarîr dans cet ouvrage. Cependant elle est connue par les recueils des expéditions du Prophète et par les commentaires du Coran ; car il n'a été révélé sur aucune autre expédition du Prophète un aussi grand nombre de versets du Coran. Ce fut la première victoire de l'islamisme, la première victoire du Prophète sur les infidèles. Nous avons recueilli, autant que nous avons pu, tant dans cet ouvrage que dans le commentaire [de Tabari ?] et dans le livre des Expéditions du Prophète, les éléments pour compléter ce récit.

CHAPITRE XXVII

Histoire du grand combat de Bedr

Dans la seconde année de l'hégire, le premier jour du mois de ramadhân, le Prophète fut averti qu'une caravane mecquoise, chargée de nombreuses marchandises, venait de Syrie sous la conduite d'Abou-Sofyân, fils de ‘Harb, ‘Amrou, fils d’‘Àç, et d'autres personnages considérables de la Mecque. Dans le livre des Expéditions il est dit qu'ils étaient en tout soixante et dix personnes. Cette nouvelle fut apportée au Prophète par Gabriel, qui lui dit : Pars à la recherche de la caravane ; elle passera près des puits de Bedr, elle ne peut pas éviter de passer par cet endroit. Le Prophète fit réunir ses compagnons et donna l'ordre de partir dans le temps même du jeûne. Dieu m'a promis, leur dit-il, de me livrer leurs biens, de glorifier ma religion et de nous rendre maîtres de leurs personnes. Il ne leur dit point : Nous prendrons la caravane. Mais les hommes pensèrent qu'ils la prendraient et qu'ils n'auraient pas de grands efforts à faire. Soixante et dix hommes partirent en toute hâte. Le lendemain, le Prophète, après avoir établi comme son lieutenant à Médine Abou-Lobâba, fils d’‘Abdou’l-Moundsir, partit lui-même avec trois cent seize hommes. D'après une autre version, il n'avait avec lui que trois cent treize hommes, ou, d'après une autres plus exacte, trois cent quatorze hommes. Ils partirent précipitamment, sans prendre leur armement complet. Deux d'entre eux avaient des chevaux, soixante et dix étaient montés sur des chameaux, les autres étaient à pied. Le Prophète montait sa chamelle nommée ‘Adhbâ, ainsi appelée parce qu'on lui avait fendu les oreilles. Ces troupes étaient composées de soixante et dix-huit Mohâdjir et de deux cent trente-six Ançâr. Parmi les Mohâdjir, il y avait Abou-Bekr, ‘Omar, fils d'Al-Khattâb, ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, et ‘Othmân, fils d’‘Affân. La femme d’‘Othmân, Roqayya, fille du Prophète, était très-malade. Le Prophète ordonna à

‘Othmân de s'en retourner, à cause de la maladie de sa femme. Le chef des Ançâr était Sa‘d, fils de Mo‘âds, qui était chef de tous les Khazradj. Tous étaient d'avis qu'ils étaient assez nombreux pour attaquer la caravane, et le Prophète n'emmena pas un plus grand nombre d'hommes.

Arrivé à la première étape, le Prophète passa ses troupes en revue. Il renvoya cinq hommes comme étant trop jeunes, savoir : ‘Abdallah, fils ‘Amrou ; Râfi‘, fils de Khodaïdj ; Zaïd, fils de Thâbit ; Osaïd, fils de Zhahîr, et ‘Amrou, fils d'Abou-Waqqâç. ‘Amrou pria Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, d'intervenir auprès de Mohammed, pour qu'il l'emmenât avec lui. Les quatre autres durent s'en retourner. Ensuite le Prophète marcha en toute hâte sur Bedr, pour couper le chemin à Abou-Sofyân. Arrivé à la seconde station, il fut informé que la caravane n'était pas encore passée. Il fit halte, en s'écartant de la route, afin de ne pas être aperçu par la caravane, quand elle viendrait, et pour qu'elle ne prît pas la fuite. Gabriel vint annoncer au Prophète que Dieu l'assisterait de toutes manières dans son entreprise. Ensuite Mohammed dépêcha deux des principaux Mohâdjir : Tal‘ha, fils d’‘Obaïdallah, et Sa‘d, fils de Zaïd, fils de Naufal. Montés sur des chameaux, ils furent envoyés dans le désert, pour épier la marche d'Abou-Sofyân. Ces deux hommes s'égarèrent dans le désert et ne revinrent pas pour prendre part au combat de Bedr. Le Prophète fit partir deux autres Mohâdjir, également montés sur des chameaux, l'un nommé Basbas, fils d’‘Amrou, le Djohaïnite ; l’autre ‘Adî, fils d'Abou-Zaghbâ, le Djohaïnite. Il leur ordonna de se rendre auprès des puits de Bedr et d'y prendre des informations sur la marche de la caravane. Les Arabes, dans le désert, ont la coutume, quand une caravane vient faire balte près d'un puits ou à une station, d'y apporter des provisions et des vivres, pour les vendre aux gens de la caravane, et de faire avec eux des affaires, en vendant et en achetant. Arrivés près de Bedr, les deux Djohaïnites y virent un homme qui avait apporté des provisions et qui les avait déposées là, en attendant la caravane. Ils s'approchèrent du puits, firent coucher leurs chameaux, et vinrent pour interroger cet homme. Alors ils aperçurent deux femmes qui s'adressaient réciproquement des réclamations. L'une disait à l'autre : Rends-moi l'argent que tu me dois. L'autre répondait : Demain la caravane arrivera près de ce puits, je vendrai quelque chose

et te rendrai ton argent. Les deux émissaires, en entendant ces paroles, ne dirent rien, remplirent d'eau leurs outres, montèrent sur leurs chameaux, parfirent et vinrent avertir le Prophète.

Ils n'eurent pas plus tôt quitté le puits, qu'Abou-Sofyân et ‘Amrou, fils d’‘Àç, y arrivèrent, seuls de leur caravane. Abou-Sofyân, en passant sur le territoire de Yathrib, s'était enquis des mouvements du Prophète et de ses compagnons. S'étant avancé encore de deux étapes, il avait quitté la caravane en disant à ses gens : Restez ici, j'irai au puits de Bedr pour m'enquérir si quelqu'un de Yathrib, des compagnons de Mohammed, est à la recherche de notre caravane. Abou-Sofyân et ‘Amrou, fils d’‘Àç, vinrent donc à Bedr, donnèrent de l'eau à leurs chameaux, burent eux-mêmes, remplirent leurs outres et questionnèrent l'homme qui était assis près du puits. Interrogé par eux sur son nom et sur le nom de sa tribu, il leur dit qu'il s'appelait Medjdî, fils d’‘Amrou, de la tribu de Djohaïna. Abou-Sofyân lui demanda ensuite : As-tu quelques renseignements sur les brigands de Yathrib ? Est-ce que quelqu'un d'entre eux est venu à ce puits avant nous ? Medjdî répondit : Tout à l'heure deux hommes y sont venus, ont bu, ont abreuvé leurs chameaux, sont remontés sur leurs montures et sont repartis. — Ne t'ont-ils rien dit ? demanda. Abou-Sofyân. — Non. Abou-Sofyân demanda ensuite à quel endroit les chameaux étaient restés. S'y étant rendu, il trouva leur crottin ; en prenant un peu, il l'éparpilla. Des noyaux de dattes en sortirent. Il dit à ‘Amrou, fils d’‘Âç : Ces hommes étaient de Médine ; Mohammed est sur nos traces, lui ou des gens envoyés par lui. — Comment le sais-tu ? lui demanda ‘Amrou. Abou-Sofyân dit : Les gens de Médine, seuls dans le ‘Hedjâz, donnent à manger aux chameaux des noyaux de dattes. Ils remontèrent ensuite sur leurs chameaux et revinrent à l'endroit où était leur caravane, à deux étapes de Bedr. Abou-Sofyân engagea immédiatement un homme nommé Dhamdham, fils d’‘Amrou, de la tribu de Ghifâr, qui possédait un chameau très-rapide, et le dépêcha à la Mecque. Cet homme promit de s'y rendre en trois jours, quoique la caravane en fût éloignée de six journées de marche. Abou-Sofyân lui recommanda, quand il entrerait dans la ville, de crier au secours. Il lui dit : Rends-toi sur le mont Abou-Qobaïs, et crie, de façon à être entendu de tous les habitants de la Mecque, que tu es parti, envoyé par moi, de telle station, pour leur annoncer que Mohammed et les

brigands de Médine sont sur mon chemin, et que, s'ils tiennent à leurs biens, ils arrivent ; sinon, qu'ils ne trouveront plus rien. Dhamdham partit, la caravane restant à la distance de deux étapes de Bedr, de même que le Prophète, qui l'attendait à son passage près des puits.

Avant l'arrivée de Dhamdham à la Mecque, ‘Âtika, fille d’‘Abdou’l-Mottalib et tante du Prophète, fit un rêve. Il lui sembla voir un homme monté sur un chameau arriver à la Mecque, s'arrêter dans la vallée et s'écrier : Habitants de la Mecque, n'allez pas, car on vous tuerait ; quiconque y ira n'en reviendra pas ! Il s'avança, toujours monté sur son chameau, vint sur la terrasse de la Ka‘ba et répéta son cri. Ensuite il lança du sommet du mont Abou-Qobaïs une pierre qui coula en bas et se brisa en plusieurs morceaux, qui atteignirent toutes les maisons de la ville. Au matin, ‘Âtika raconta son rêve à ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib. Celui-ci, effrayé, dit à sa sœur : Ce songe est fort triste ; tous les habitants de la Mecque doivent craindre d'être atteints par un grand malheur. Garde le secret, et ne raconte ton rêve à personne ; je verrai ce qu'il y aura à faire. ‘Abbâs sortit très-soucieux et alla pour faire ses tournées autour du temple. Il y rencontra ‘Otba, fils de Rabî‘a, qui était son ami, et alla s'asseoir auprès de lui. ‘Otba lui dit : Que t'est-il arrivé, ta figure est altérée ? — Rien, dit ‘Abbâs. — Si, il t'est arrivé quelque chose, reprit ‘Otba ; et il insista. ‘Abbâs lui dit : Il ne faut pas qu'on le sache. — On ne le saura pas, répliqua ‘Otba. Alors ‘Abbâs lui raconta le rêve qu'avait fait ‘Âtika. ‘Otba, en sortant du temple, rencontra Abou-Djahl et lui fit part de ce récit. Abou-Djahl dit : Ne t'en préoccupe pas ; les Benî-Hâschim sont tous menteurs, hommes et femmes. Délivrés des mensonges de Mohammed, nous tombons maintenant dans ceux des femmes des Benî-Hâschim. [Le lendemain, dans le temple], il aborda ‘Abbâs et lui dit : Qu'est-ce que ce rêve d’‘Âtika, dans lequel tu rapportes qu'elle aurait vu telle et telle chose ? ‘Abbâs répondit : Je n'en ai aucune connaissance. — Si, tu le connais, dit Abou-Djahl ; on me l'a rapporté comme venant de toi. Si ce rêve ne se réalise pas, nous écrirons sur une feuille, que nous suspendrons à la porte de la Ka‘ba, que dans le monde entier il n'y a pas de plus grands menteurs, tant parmi les hommes que parmi les femmes, que les Benî-Hâscbim, afin que votre imposture soit connue de tous les Arabes. ‘Abbâs, qui était un homme réservé et endurant, quitta la réunion et revint à la maison.

Abou-Djahl et tous les autres racontèrent le fait chez eux, à leurs femmes. ‘Âtika fut informée des paroles qu'Abou-Djahl avait adressées à ‘Abbâs. Le soir, ‘Âtika et les autres filles d'Abdou’l-Mottalib et toutes les femmes des Benî-Hâschim vinrent chez ‘Abbâs et lui dirent : Pourquoi laisses-tu Abou-Djahl tenir des propos sur les femmes des Benî-Hâschim et sur les filles d'Abdou’l-Mottalib, en ta présence, sans lui répondre et sans rien dire ? Il dit que tous les hommes et toutes les femmes des Benî-Hâschim sont des menteurs. Jusqu'à quand supporteras-tu cela ? S'il fait cet écrit, il déshonorera les Benî-Hischim parmi les Arabes. Si tu ne veux rien lui dire, antorise-nous à aller trouver Abou-Djahl pour répliquer aux paroles qu'il a dites. Nous n'avons pas voulu le faire sans ta permission ; car tu es aujourd'hui à la tête des Benî-Hâschim, et nous n'avons pas voulu te manquer de respect. ‘Abbâs dit : Il n'osera pas faire cet écrit. S'il m'en dit encore quelque chose, je lui répondrai. Rentrez chez vous.

Le lendemain, ‘Abbâs vint au temple et alla s'asseoir à sa place. Les Qoraïschites avaient pris place, chacun dans un cercle. Tout à coup des cris se firent entendre dans la vallée, et tous se précipitèrent hors de la ville dans la direction de la voix. Pendant ce temps, ‘Abbâs accomplissait ses tournées autour du temple. Ces cris étaient poussés par Dhamdham, qui était arrivé et qui fit comme Abou-Sofyân le lui avait ordonné. Il alla au haut du mont Abou-Qobaïs, et cria de façon à être entendu de tous les habitants. Ceux-ci furent stupéfaits ; car il n'y avait pas un seul chef de famille qui n'eût dans la caravane un capital.

Abou-Djahl, ‘Otba et les principaux Qoraïschites firent proclamer une levée générale. On fit en deux jours les préparatifs de guerre et l'on partit le troisième jour. Tous les chefs et grands personnages de la Mecque prirent part à l'expédition, ou envoyèrent des hommes à leur place, sauf la tribu des Benî-‘Adî, fils de Ka‘d, qui étaient des personnages considérables et n'étaient pas soumis à Abou-Djahl et à ‘Otba ; en outre, ils n'avaient pas de marchandises dans la caravane.

‘Abbâs ne voulut pas partir avec l'armée ; mais Abou-Djahl, dans le temple, lança contre lui des reproches, en disant : Nous savons que toi et les autres Benî-Hâschim, vous tenez à Mohammed ; vous êtes ses espions dans le temple. Mais si nous revenons victorieux de cette guerre, nous expulserons tous les Benî-Hâschim de la Mecque. Les

autres Qoraïschites tenaient a ‘Abbâs le même langage. ‘Abbâs répliqua : Je suis vieux, et ne suis pas propre pour la guerre ; mais j'enverrai mes fils. ‘Abbâs avait quatre fils : Fadhl, ‘Abdallah, Qotham et ‘Obaïdallah. Les Qoraïschites dirent : C'est bien d'envoyer tes quatre fils, mais il faut que tu viennes aussi. Je partirai, dit ‘Abbâs. Il prit cette résolution malgré lui et fit ses préparatifs. Ses fils voulurent l'accompagner ; mais il ne le permit pas et partit avec un de ses esclaves. Ses neveux vinrent le trouver et lui dirent : Tu es un homme âgé, nous ne te laisserons pas partir seul ; nous irons avec toi. ‘Abbâs s'y opposa ; mais ceux-là savaient qu'il parlait ainsi par haine des Qoraïschites et par dépit d'être contraint de partir. Trois de ses neveux allèrent donc avec lui, savoir : Tâlib et ‘Aqîl, fils d'Abou-Tâlib, et Naufal, fils de ‘Hârith.

Omayya, fils de Khalaf, de la tribu de Djouma‘h, ne voulut pas prendre part à l'expédition, à cause de son âge avancé. Il avait deux fils, Çafwân et ‘Abdallah ; il fit partir ce dernier, le plus jeune des deux. Il avait aussi un ami, nommé ‘Oqba, fils d'Abou-Mo‘aït, le même qui avait craché à la figure du Prophète. Abou-Djahl chargea ‘Oqba de déterminer Omayya au départ ; car, dit-il, nous ne pouvons pas le laisser ici ; il jouit d'une grande considération ; s'il reste, personne ne voudra quitter la Mecque. ‘Oqba vint trouver Omayya, qui était assis dans le temple au milieu d'une troupe de Qoraïschites, et lui dit : Ne veux-tu pas venir avec tous ces gens ? — Vous êtes assez nombreux, répondit Omayya. ‘Oqba dit : Viens par amour pour moi. Moi, j'ai craché à la figure de Mohammed parce que tu l'as voulu ; il est juste que tu fasses ma volonté, en venant avec nous. Omayya répliqua : Je suis vieux, j'envoie mon fils, qui est jeune. ‘Oqba dit : Tu n'es pas plus vieux qu’‘Abbâs, qui est l'oncle de Mohammed et qui cependant vient avec nous ; n'as-tu pas honte de refuser de partir ? Mais Omayya persista dans son refus, malgré les instances d’‘Oqba. Alors celui-ci envoya chercher dans sa maison une cassolette, dans laquelle il fit mettre du feu et du bois d'aloès, et la plaça sous le vêtement d'Omayya, puis il apporta un fuseau et le plaça à côté de lui. Que signifie cela ? demanda Omayya. ‘Oqba dit : Comme tu n’oses pas aller à la guerre, fais ce que font les femmes : parfume-toi avec ce bois d'aloès, et reste assis à filer. Omayya fut très-affecté et très-honteux de ces paroles. Il jeta la cassolette et le fuseau

sur ‘Oqba, et lui lança des injures. Puis il se leva, fit ses préparatifs et partit, lui et son fils, avec l'armée.

Abou-Lahab, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, étant fort malade, ne pouvait pas se joindre à l'armée. Il avait une créance de quatre mille dirhems sur un homme considérable de la tribu de Makhzoum, nommé ‘Âç, fils de Hischâm, fils de Moghaïra. ‘Âç envoyait à l'armée un remplaçant. Abou-Lahab lui dit : Si tu pars toi-même à ma place, je te fais remise de ces quatre mille dirhems. ‘Âç partit de sa personne avec une troupe des Benî-Makhzoum, des gens de sa famille et de ses affranchis.

Le troisième jour après l'arrivée de Dhamdham, mille hommes sortirent de la Mecque, piétons et cavaliers, montés sur des chevaux arabes et sur des chameaux de course, tous complètement armés. À la porte de la ville, Abou-Djahl inscrivit les noms de tous les hommes qui composaient l'armée. Tous étaient pleins de joie et dirent : Mohammed pense qu'il en sera d'Abou-Sofyân comme d’‘Amrou ben-Al-‘Haadhramî, dont la caravane venant de Tâïf, chargée de quelques fruits, de dattes et de raisin, et escortée de quatre hommes, a été enlevée, et lui-même tué par les quelques hommes envoyés par Mohammed. Nous lui montrerons aujourd'hui comment nous protégeons nos biens et notre religion, et comment nous arracherons les hommes de ses mains. Ils emmenèrent avec eux le frère d’‘Amrou ben-Al-‘Hadhramî, et lui dirent : Nous allons venger la mort de ton frère, nous allons tuer celui qui a accompli le meurtre et celui qui l'a ordonné.

Ni Abou-Sofyân, ni le Prophète ne savaient que l'armée qoraïschite s'était mise en campagne. Le Prophète, après le retour des deux Djohaïnites, qui lui avaient annoncé que la caravane devait arriver le lendemain à Bedr, s'était mis en mouvement et s'était rapproché de Bedr à la distance d'une étape. Il rencontra sur sa route un village, une station des caravanes, nommée Çafrâ située entre deux montagnes. Il demanda le nom du bourg, et ensuite les noms des deux montagnes ; on lui répondit que l'une s'appelait Mousli‘h, et l'autre Moukhrî. On lui dit aussi, sur sa demande, le nom des Arabes qui habitaient cet endroit ; c'étaient deux branches de la tribu de Ghifâr, les Benî-en-Nâr et les Benî-‘Horâq. Le Prophète trouva ces noms de mauvais augure et ne s'arrêta pas à cet endroit. Il passa entre les deux montagnes, prit

sur la droite et vint à un lieu nommé Dsafirân, à une étape de Bedr. C'est là qu'il attendit l'arrivée de la caravane d'Abou-Sofyân.

Abou-Sofyân, après être revenu avec ‘Amrou, fils d’‘Âç, de son excursion à Bedr, et après avoir fait partir Dhamdham pour la Mecque, demeura encore trois jours au même endroit. Ensuite il dit à ‘Amrou, fils d’‘Âç : Pourquoi rester ici ? Mohammed est plus près de nous que les gens de la Mecque ; avant que ceux-ci arrivent, il peut se passer beaucoup de choses. Conduisons la caravane loin d'ici, en quittant la route, pour nous rapprocher chaque jour de la Mecque, et nous éloigner de Mohammed. En conséquence, Abou-Sofyân partit avec la caravane, en évitant la route, laissa les puits de Bedr à sa gauche et se dirigea vers le bord de la mer ; puis, en longeant la cote, il prit la route de la Mecque, vers Djeddah, chemin plus long de cinq journées de marche. Après avoir voyagé pendant cinq jours, la caravane fut en sûreté sur le territoire de la Mecque, à trois journées de distance de la ville. Là elle apprit le départ de l'armée mecquoise, qui avait passé la veille par cet endroit, se dirigeant vers Bedr, pour attaquer Mohammed.

Les gens de Médine n'étaient informés ni de la marche de la caravane, ni de l'arrivée d'une armée de la Mecque. Le Prophète se trouvait toujours à Dsafirân, guettant la caravane. Alors Gabriel vint lui annoncer qu'Abou-Sofyân avait sauvé la caravane et qu'une armée arrivait de la Mecque. Mais Dieu, lui dit-il, t'a promis la victoire sur la caravane et sur l'armée. Le Prophète convoqua ses compagnons et leur fit part des événements. Ils furent consternés. Le Prophète leur dit : Ne vous affligez pas, car Dieu m'a promis la victoire en tout état de choses, soit sur la caravane, soit sur l'armée. Les musulmans dirent : Ô apôtre de Dieu ; prie pour que Dieu nous fasse triompher de la caravane, ce sera plus facile et la lutte sera moins vive ; car nous tous nous sommes partis sans faire des préparatifs de guerre et sans être complètement armés. Dieu révéla le verset suivant : « Dieu vous avait promis que l'une des deux parties vous serait livrée ; vous avez désiré que ce ne fût pas la plus forte. Mais Dieu a voulu prouver la vérité de sa parole et exterminer jusqu'au dernier des infidèles, », etc. (Sur. VIII, vers. 7, 8.)

Abou-Sofyân, arrivé à trois journées de la Mecque, apprenant que l'armée y avait passé en se dirigeant vers Médine, et que ses propres

fils étaient dans l'armée, envoya de cet endroit même un messager vers les troupes et fit dire aux chefs : Si c'est pour sauver vos biens que vous vous êtes mis en campagne, ils sont en sûreté maintenant ; je suis arrivé sur le territoire de la Mecque. Rentrez et évitez la guerre et le meurtre ; car ceux qui sont avec Mohammed appartiennent à nos familles et sont nos parents. Il est inutile de verser leur sang. Le messager d'Abou-Sofyân trouva l'armée campée à Djo‘hfa, à trois journées de Bedr. Parmi les infidèles les avis furent partagés. Les uns voulaient marcher en avant, les autres voulaient s'en retourner. ‘Otha, fils de Rabî‘a, exprima ce dernier avis. Abou-Djahl dit : Par Dieu, nous ne nous en retournerons pas avant d'avoir été à Bedr et avant d'y avoir passé dix jours à boire du vin et à nous reposer ; nous inspirerons ainsi la terreur aux brigands de Médine ; tous les Arabes entendront parler de notre armée et nous craindront, et personne n'osera plus poursuivre une de nos caravanes. Ensuite il parla à ‘Âmir ben-Al-‘Hadhramî et lui dit : Tu es le client d’‘Otba ; nous voulons aller venger ton frère ; mais ‘Otba veut s'en retourner ; dis-lui de ne pas le faire. Si cependant il refuse, romps l'engagement et les liens qui rattachent à ‘Otba et aux Benî-Abdou’l-Schams, et deviens un des nôtres ; allie-toi aux Benî-Makhzoum : nous vengerons alors ton frère. ‘Âmir vint trouver ‘Otba et lui tint ce langage. ‘Otba répliqua : Ton frère n'est pas assez important pour qu'il faille faire la guerre pour lui avec ce grand nombre d'hommes. Si tu veux quitter la tribu des ‘Abd-Schams, quitte-la ; dégage-toi de tous liens avec elle, si tu veux, et va où tu voudras. ‘Âmir vint dire ces paroles d’‘Otba à Abou-Djahl, qui, se trouvant au milieu de plusieurs hommes, dit : « ‘Otba a la colique, » expression proverbiale, chez les Arabes, pour dire que quelqu'un a peur. Abou-Djahl avait le sobriquet « aux fesses jaunes. » Il avait reçu ce sobriquet parce que, à cause d'une infirmité qu'il avait, il teignit la partie postérieure de son corps avec du safran ; quand on voulait l'injurier, on lui donnait ce nom. Quelques-uns prétendent que cette infirmité lui était venue dans son enfance quand, luttant un jour avec Mohammed, celui-ci l'avait jeté par terre et lui avait rompu une artère. Les infidèles qoraïschites avaient coutume de couvrir leurs corps et leurs vêtements de safran dissous dans de l'eau, de façon à être complètement jaunes, et ils ne se purifiaient pas ; car de tous les parfums, le plus agréable pour eux était le safran, que l'on va chercher

dans le Kirmân et sur le territoire de Hamadân. Quant au bois d'aloès, à l'ambre et au camphre, ils étaient peu estimés, parce qu'on en apporte en grande quantité par la voie de mer, de même que le musc, que l'on apportait, par la voie de mer, de l'Inde. Or, lorsque Abou-Djahl, en parlant d'‘Otba, prononça les paroles que nous venons de dire, celui-ci répliqua : Demain on verra qui a la colique, de moi ou de celui « aux fesses jaunes. » ‘Otba se proposa donc de marcher en avant ; mais les autres étaient divisés, les uns voulaient s'en retourner, les autres ne le voulaient pas. Tâlib, fils d'Abou-Tâlib, engagea son oncle ‘Abbâs à s'en retourner avec lui. Mais ‘Abbâs n'osait pas, par crainte d'Abou-Djahl et des Qoraïschites.

Il y avait à la Mecque un homme de la tribu des Thaqîf, allié des Benî-Zohra et jouissant parmi eux d'une grande considération ; ils écoutaient et exécutaient ses avis. Il était à l'armée avec un grand nombre de Benî-Zohra. ll leur parla ainsi : Retournons ; car nos marchandises sont arrivées en sûreté à la Mecque. Pourquoi ferions-nous la guerre ? Les Benî-Zohra, au nombre de cent cinquante hommes, voyant que leur allié s'en retournait, suivirent son avis et s'en retournèrent également. Il n'y avait aucune tribu de la Mecque qui n'eût des hommes à l'armée, sauf les Benî-‘Adî-ben-Ka‘b, qui n'avaient pas quitté la ville, n'ayant pas de marchandises dans la caravane. Après le départ des Benî-Zohra, l'armée qoraïschite ne se composait plus que de neuf cent cinquante hommes. Abou-Djahl, craignant que d'autres encore ne s'en allassent, leva son camp dans la même nuit et s'avança sur Bedr. Toute l'armée le suivit ; aucun autre ne l'abandonna.

Après avoir été averti par Gabriel que la caravane s'était sauvée et qu'une armée venait à sa rencontre, le Prophète réunit ses compagnons pour délibérer avec eux sur ce qu'il y avait à faire. Tous les Mohâdjir et les Ançâr étant présents, il leur demanda leur avis. Abou-Bekr se leva le premier et dit : Ô apôtre de Dieu, nous ferons ce que tu voudras et ce que tu ordonneras. Ceux-là sont nos parents ; mais nous avons cru en toi, et nous avons accepté ta religion, et nous avons renoncé à eux. Nous avons fait de nos corps et de nos âmes ta rançon ; nous lutterons contre eux pour toi ; ou Dieu te fera triompher d'eux et fera triompher ta religion, et l'infidélité sera exterminée dans le monde ; ou nous périrons tous pour toi. Le Prophète remercia Abou-

Bekr, lui donna des éloges et lui dit de s'asseoir ; car il désirait savoir si les Ançâr prendraient ou non ce même engagement, sachant bien que les Mohâdjir lui prêteraient aide et secours, tandis qu'il craignait que les Ançâr et les gens de Médine ne s'en retournassent ; car, dans la nuit d'‘Aqaba, alors qu'ils avaient prêté serment au Prophète, Sa‘d, fils de Mo‘âds, lui avait dit : Ô apôtre de Dieu, viens avec moi à Médine ! Le Prophète avait répondu : Je n'ai pas encore reçu de message ni d'ordre de Dieu à cet égard. Allez, j'enverrai mes compagnons et attendrai les ordres que Dieu me donnera. Sa‘d avait répliqué : S'il en est ainsi, nous ne sommes pas responsables de ta vie et de ta sûreté jusqu'à ce que tu viennes à Médine. Quand tu y viendras, alors nous te défendrons, et ta défense sera pour nous un devoir. Le Prophète avait approuvé ces paroles. Or maintenant le Prophète craignait qu'il ne dit : Nous nous sommes engagés à te protéger à Médine ; si tu étais attaqué à Médine, nous t'y protégerions.

Abou-Bekr ayant repris sa place, le Prophète demanda de nouveau un avis. ‘Omar, fils d'Al-Khattâb, se leva et tint le même langage qu'Abou-Bekr. Le Prophète le remercia également et lui dit de s'asseoir. Ayant renouvelé sa demande, Miqdâd, fils d'‘Amrou, appartenant lui aussi aux Mohâdjir, se leva et dit : Ô apôtre de Dieu, c'est à nous de tirer l'épée, à toi de prier et à Dieu de donner la victoire. Nous ne dirons pas comme disaient les enfants d'Israël à Moïse : « Allez, toi et ton Seigneur, et combattez ; quant à nous, nous resterons ici. » Assiste-nous de ta prière, demande à Dieu la victoire, car nous combattrons nous-mêmes. Le Prophète le loua et lui dit : Assieds-toi ; je connais les sentiments de vous tous, ô Mohâdjir, je ne doute pas de vos intentions. Ensuite il demanda un nouvel avis. Tous reconnurent que cet appel s'adressait aux Ançâr. Sa‘d, fils de Mo‘âds, se leva et dit : Ô apôtre de Dieu, est-ce nous que tu as en vue par ces paroles ? — En effet, dit le Prophète, car c'est votre concours que je demande. Dans cette affaire, je ne puis réussir que par la puissance de Dieu et par le moyen de votre aide. Sa‘d, fils de Mo‘âds, dit : Que pouvons-nous faire, ô apôtre de Dieu ? Nous avons cru en toi, nous t'avons prêté serment et nous t'avons accueilli. Il est de notre devoir de te défendre. Nos âmes sont ta rançon et nous verserons notre sang pour toi, que ce soit contre les Qoraïschites, ou les Arabes, ou les Perses, les habitants de Roum ou les Abyssins ; nous nous tiendrons

devant toi, nous te protégerons et combattrons les ennemis ; que ce soit à Médine, dans le désert ou en pays cultivé, sur la mer ou sur les montagnes, nous serons partout avec toi et ne t'abandonnerons pas jusqu'à la mort. Le Prophète, très-heureux de ces paroles, appela Sa‘d près de lui, l'embrassa sur les yeux et le visage et lui dit : Ô Sa‘d, que Dieu te récompense pour ta foi, ta bravoure et ta fidélité ! Immédiatement il fit marcher l'armée, et fit halte à deux parasanges de Bedr. En épiant l'approche de l'armée qoraïschite près des puits, il rencontra un vieillard arabe qui ne le connaissait pas. Le Prophète lui demanda s'il avait des renseignements sur la caravane d'Abou-Sofyân. Le vieillard répondit : La caravane est en sûreté ; mais une armée est sortie de la Mecque, qui va pour combattre Mohammed et les gens de Médine. Le Prophète lui demanda ensuite : Quels renseignements as-tu sur l'armée qoraïschite ? Où sont Mohammed et les gens de Médine ? Le vieillard répondit : Je vous le dirai quand vous m'aurez dit qui vous êtes. — Parle d'abord, répliqua le Prophète, nous te le dirons ensuite. Le vieillard dit : L'armée qoraïschite est partie tel jour, a quitté tel jour Djo‘hfa, et si celui qui m'a renseigné a dit la vérité, elle doit avoir passé tel jour à tel endroit et être en marche pour venir ici. Quant à Mohammed, il était tel jour à tel endroit, et si mes renseignements sont exacts, il se trouve aujourd'hui à tel endroit. C'était précisément le lieu où l'armée musulmane avait fait halte, à Dsafirân. Le Prophète, entendant ces paroles, quitta le vieillard, en faisant courir sa chamelle. Arrivé auprès de ses compagnons, il leur dit : L'armée qoraïschite est aujourd'hui à tel endroit, demain elle arrivera aux puits de Bedr. Au moment de la prière de l'après-midi, le Prophète envoya ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, Zobaïr, fils de Sa‘d, et Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, vers les puits de Bedr, pour prendre des informations sur l'armée qoraïschite. Ils y arrivèrent vers le soir. Les Qoraïschites étaient campés à deux parasanges de là et avaient envoyé à Bedr quatre ou cinq hommes des serviteurs de l'armée, pour chercher de l'eau et pour prendre des informations sur les mouvements du Prophète. En voyant ‘Alî et ses compagnons montés sur des chameaux, ils eurent peur et s'enfuirent, en disant : Ce sont les chamelles de l'armée de Mohammed. ‘Alî et ses compagnons les poursuivirent et saisirent un esclave noir, nommé ‘Arîdh et surnommé *Abou-Yasâr.* Il était Abyssin et appartenait aux Benî-‘Âç-ben-Sa‘îd,

ou, d'après d'autres, à Monnabbih, fils de ‘Haddjâdj. Ils le conduisirent auprès du Prophète. ‘Alî lui demanda : À qui appartiens-tu ? — J'appartiens aux Qoraïschites, répondit l'esclave. — Où se trouve leur armée ? — Elle est campée à deux parasanges d'ici ; on nous avait envoyés pour chercher de l'eau. — Abou-Sofyân est-il avec l'armée ? — Je ne sais pas où est Abou-Sofyân. Alors ils frappèrent l'esclave en disant : Tu mens, tu es avec Abou-Sofyân, tu nous trompes. Après avoir été longtemps frappé, l'esclave s'écria : Oui, je suis esclave d'Abou-Sofyân ! — Qui est avec Abou-Sofyân ? Combien d'hommes et combien de chameaux y a-t-il ? Comme ils avaient cessé de le maltraiter, l'esclave dit de nouveau : Je ne connais pas Abou-Sofyâti ; c'est du camp de l'armée qoraïschite que je suis venu à Bedr. Pendant cet interrogatoire, le Prophète faisait sa prière. Après avoir prononcé le salut final, il dit : Je n'ai pas vu d'hommes plus étonnants que vous. Quand cet homme dit la vérité, vous le frappez, et lorsqu'il ment, vous le croyez véridique ; il est, en effet, de l'armée qoraïschite. Cette armée est campée à cet endroit, et Abou-Sofyân a gagné la Mecque. Ensuite le Prophète appela l'esclave et lui dit : Où est le camp de l'armée ? Dis la vérité et ne crains rien. L'esclave répondit que l'armée se trouvait à tel endroit. — Combien y a-t-il d'hommes ? demanda le Prophète ; sont-ils neuf cents ? N'ont-ils pas dit combien ils sont ? — Je ne sais pas combien ils sont, répondit l'esclave ; mais je sais qu'ils tuent chaque jour neuf ou dix chameaux. Il y a eu hier un banquet chez un des chefs, auquel assistaient tous les hommes, grands et petits. Là aussi on a tué dix chameaux. Le Prophète dit : Ils sont, comme je l'ai dit, de neuf cents à mille. Or ils étaient au nombre de neuf cent cinquante ; cent d'entre eux avaient des chevaux, les autres montaient des chameaux. Ensuite le Prophète demanda à l'esclave quels étaient les grands personnages qoraïschites qui se trouvaient dans l'armée. L'esclave nomma ‘Otbe, fils de Rabî‘a, et son frère Schaïba ; Omayya, fils de Khalaf ; ‘Oqba, fils de Mou‘aït ; ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib ; ’Aqîl, fils d'Abou-Tâlib ; Abou-Djahl, fils de Hischâm ; ‘Hakîm, fils de ‘Hizâm ; il énuméra ainsi tous les nobles Qoraïschites de la Mecque qui se trouvaient à l'armée. Le Prophète dit à ses compagnons : La Mecque a envoyé contre nous ses enfants les plus chers.

Pendant la nuit, l'un des Ançâr, un homme de la tribu de Naddjâr, vint trouver le Prophète et lui dit : ô apôtre de Dieu, nous ne devons pas rester ici. L'armée qoraïschite viendra demain à Bedr et occupera les puits, et nous n'aurons pas d'eau. Il faut nous y rendre cette nuit, nous établir près du puits le plus rapproché [de l'ennemi], creuser un grand réservoir, remplir nos outres, parce que, pendant le combat, nous ne pourrons pas puiser de l'eau ; puis il faut mettre à sec tous les autres puits, afin que, quand ils viendront, ils ne trouvent pas d'eau, tandis que nous en aurons. Le Prophète, approuvant cet avis, marcha en avant et fit halte près des puits, dont l'un fut rempli, et les autres mis à sec. Dans la nuit, il fit un rêve. Il lui sembla voir que son armée était dispersée et qu'il restait seul. À son réveil, il fit part de son rêve à ses compagnons, et l'interpréta dans ce sens que les ennemis seraient mis en fuite. Il est dit dans le Coran : « ... Dieu t'a montré en songe les ennemis peu nombreux ; s'il te les avait montrés en grand nombre, vous auriez perdu courage » etc. (Sur. VIII, vers. 45.)

Le lendemain, les Qoraïschites se mirent en marche pour puiser de l'eau et pour occuper les puits. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils apprirent que le Prophète les avait déjà occupés. Ils firent halte derrière une grande colline de sable, qui empêchait les deux armées de se voir, mais non de s'entendre. Le Prophète se trouvait sur le terrain rapproché des puits, tandis que les Qoraïschites étaient sur un terrain éloigné des puits, dans la vallée, comme il est dit dans le Coran : « ... Vous étiez plus rapprochés dans la vallée et les ennemis étaient plus éloignés, » etc. (Sur. VIII, vers. 43.) Le lendemain, les Qoraïschites se mirent en mouvement, montèrent la colline de sable et firent halte près de l'armée de Mohammed, de sorte qu'ils purent voir de leur camp l'armée du Prophète. Quelques-uns d'entre eux gravirent le sommet de la colline pour regarder. Lorsque ‘Otba parut sur le sommet, monté sur un chameau à poils roux, le Prophète le distingua et dit : Ils se sont jetés eux-mêmes dans le précipice ; personne ne les a avertis, sauf l'homme du chameau rouge. Ils feraient mieux de suivre son avis. Vue du sommet de la colline de sable, qui était grande comme une montagne, l'armée du Prophète parut très-faible aux Qoraïschites ; et de même l'armée ennemie semblait peu nombreuse aux yeux des musulmans, qui prirent courage, comme il est dit dans le

Coran : « ... Dieu les fit paraître peu nombreux à vos yeux, » etc. (Sur. VIII, vers. 46.)

Après avoir fait halte, les infidèles envoyèrent un homme nommé ‘Omaïr, fils de Wahb, de la tribu de Djouma‘h, pour reconnaître les forces de l'armée musulmane. Cet homme tourna autour de l'armée et l'examina. Il revint et leur dit : Ils ne sont pas plus de trois cents ; cependant j'irai voir s'ils n'ont pas placé une embuscade. Il se dirigea de tous cotés, et, revenant, le soir, sans avoir rien trouvé, il annonça qu'il n'y avait pas d'hommes embusqués. Abou-Djahl dit ironiquement : S'il faut combattre, ces hommes ne sont pas de force à nous résister ; cependant vous combattrez le Dieu du ciel, comme dit Mohammed à ses compagnons.

Un homme nommé Aswad, fils d’‘Abdou’l-As‘ad, de la tribu de Makhzoum, dit : Je jure que je boirai à leur bassin ! et il s'en approcha. ‘Hamza, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, se précipita sur lui, et, d'un coup de sabre, lui coupa une jambe. Aswad tomba, et traîna son corps et la jambe détachée, dont le sang coulait vers le bassin, en disant : Je m'y plongerai, j'y mourrai, n'importe ; au moins aurai-je gâté leur eau. À ces mots, il se plongea dans le bassin. ‘Hamza le frappa d'un autre coup et le fit tomber dans l'eau, qui fut mêlée de sang. D'autres infidèles s'approchant pour boire, les musulmans voulurent les en empêcher. Mais le Prophète leur dit : Laissez-les ; car tout infidèle qui boira de cette eau sera tué. Il arriva ainsi que le Prophète l'avait dit. Ensuite les infidèles cherchèrent de l'eau à d'autres puits, à la distance de deux ou trois parasanges, parce qu'il n'y avait d'eau que dans les puits qui étaient occupés par le Prophète.

Les infidèles commencèrent à craindre le Prophète. En effet, quand Dieu voulait assister le Prophète dans un combat où il se trouvait, il remplissait de crainte les cœurs des ennemis. L'un des principaux personnages des Qoraïschites, nommé ‘Hakîm, fils de ‘Hizâm, leur parla ainsi : Ô Qoraïschites, retournons ! Quoique ceux-là soient moins nombreux que vous, ce sont des hommes qui ne craignent pas la mort. Nous ferons mieux de nous en retourner. Alors Abou-Djahl dit à ‘Âmir ben-Al-‘Hadhramî : Va et demande vengeance pour la mort de ton frère. ‘Âmir alla au milieu de l'armée qoraïschite et cria vengeance. Tous les hommes lui répondirent : Nous ne retournerons pas à la Mecque avant d'avoir vengé la mort de ton frère et d'avoir tué

celui qui l'a fait mourir. ‘Hakîm, fils de ‘Hizâm, vint trouver ‘Otba, fils de Rabî‘a, et lui dit : Ô Abou-Walîd, ne peux-tu pas faire que cette armée s'en retourne aujourd'hui et que le combat n'ait pas lieu ? Tu en serais honoré parmi tous les Arabes. ‘Otba répliqua : Que puis-je faire ? Le fils de ‘Hanzhaliyya (‘Hanzhaliyya était le nom de la mère d'Abou-Djahl) ne laissera pas les hommes partir. ‘Hakîm dit : Ô Abou-Walîd, il retient les hommes en alléguant qu'il faut venger la mort d’‘Amrou ben-Al-‘Hadhramî. ‘Amrou était ton allié. Paye toi-même le prix de son sang, afin que cette affaire soit apaisée et que les hommes s'en retournent en paix. ‘Otba consentit, sortit, vint au milieu des troupes, qui se réunirent autour de lui, et, s'appuyant sur l'arc qu'il tenait à la main, leur adressa le discours suivant : Mes compagnons qoraïschites, qu'allez-vous faire ? Vous voulez combattre Mohammed et ses compagnons, qui sont tous vos parents ! Comment pourrez-vous les regarder et les frapper avec l'épée ? Ce sont des hommes ayant perdu leur patrie et leurs biens et vivant dans l'exil, dont la vie est attachée à leurs poignées et à qui la mort est douce. Tandis que vous tuerez un homme d'entre eux, ils tueront dix des vôtres. Si vous voulez ce combat à cause de la mort d’‘Amrou ben-Al-‘Hadhramî, eh bien, ‘Amrou était mon allié, je donnerai le prix de son sang à son frère. Ne dites pas : ‘Otba veut nous faire retourner à la Mecque, parce qu'il a peur. Je n'ai pas peur. Abou-Djahl, averti qu’‘Otba tenait aux hommes ce langage, pour les déterminer à renoncer au combat, accourut en toute hâte et trouva ‘Otba qui parlait aux troupes. Il dit une seconde fois : Tu as la colique, par crainte de Mohammed. Si tu veux t'en aller, va-t'en ; personne ne s'en ira sur ton ordre. ‘Amrou a été tué, et son frère n'a que faire du prix du sang que tu veux lui payer. Il est devenu mon allié ; il a renoncé aux Benî-‘Abdou’l-Schams, et s'est engagé avec nous, la tribu des Benî-Makhzoum. C'est moi qui vengerai la mort de son frère. Si tu veux partir, pars ! ‘Otha, irrité de ses paroles, se tut, prit son arc et rentra dans sa tente.

Abou-Djahl ordonna, pendant la nuit, d'allumer partout des feux, afin que la crainte empêchât les musulmans de dormir tranquilles ; mais la plupart de ceux-ci eurent dans leur sommeil des rêves, comme il est dit dans le Coran (sur. VIII, vers. 11), et le matin ils étaient obligés de se purifier. Cependant l'eau dans leur bassin était gâtée, et ils n'en trouvaient pas. Alors Dieu envoya une pluie qui ne tomba que

du côté des musulmans, et non du côté des infidèles. Le bassin se remplit d'eau et devint pur, et le sable, dans lequel ils s'étaient enfoncés jusqu'aux chevilles, devint dur après la pluie. Tous ceux qui étaient impurs firent des ablutions et se purifièrent, et leurs cœurs furent raffermis, comme il est dit dans le Coran : « … Il fit descendre sur vous l'eau du ciel pour vous purifier, » etc. (Sur. VIII, vers 11.)

Quand le soleil parut, les Qoraïschites se formèrent en lignes de bataille. Ce fut le vendredi, dix-septième jour du mois de ramadhân, ou, d'après d'autres, le dix-neuvième jour de ce mois. Abou-Djahl, se plaçant devant les rangs, dit : Ô Seigneur, viens en aide à celle de ces deux armées qui t'est la plus chère ! Dieu révéla le verset suivant : « Vous désirez que la victoire se décide pour vous ; la victoire s'est décidée contre vous, » etc. (Sur. VIII, vers. 10.)

Les musulmans n'avaient pas de tentes. Sa‘d, fils de Mo‘âds, vint auprès du Prophète et lui fit une cabane, semblable à une tente, de branches d'arbres et de feuillages qu'on trouvait dans la vallée. Il lui dit : Reste ici pendant que nous combattrons, afin que le soleil ne t'incommode pas. Il resta lui-même avec quelques Ançâr à l'entrée de la cabane pour le garder. Le Prophète y entra avec Abou-Bekr ; il se prosterna, pleura et invoqua Dieu en ces termes : Ô Seigneur, accomplis la promesse que tu m'as donnée, et envoie le secours que tu m'as annoncé. Il pria longtemps ; ensuite il sortit de la cabane, et les musulmans se formèrent en ordre de bataille. Le Prophète, un bâton à la main, passa devant les rangs pour les aligner. L'un des Ançâr, nommé Sewâd, fils de Ghaziyya, sortait un peu hors du rang. Le Prophète lui donna un coup de bâton sur le ventre et lui dit : Aligne-toi ! Sewâd dit : Ô apôtre de Dieu, tu m'as fait mal ; Dieu t'a envoyé pour accomplir la justice ; laisse-moi prendre ma revanche. Le Prophète répliqua Prends-la. Sewâd le pressa sur son cœur et l'embrassa. Pourquoi fais-tu ainsi ? dit le Prophète. Parce que, répondit Sewâd, je suis au moment de paraître devant Dieu ; je suis prêt à mourir. Mais, avant de mourir, j'ai voulu que ma peau touchât la tienne, afin que je sois préservé de l'enfer. Le Prophète prononça trois fois les paroles : Tu es préservé de l'enfer. Ensuite le Prophète acheva de mettre en ordre de bataille ses troupes, et les infidèles firent de même.

Le premier qui sortit des rangs de l'armée des infidèles fut ‘Otba, à cause du reproche qu'Abou-Djahl lui avait fait de manquer de courage. Il était de taille plus élevée que tous les Qoraïschites, et l'on ne trouvait pas de casque assez large pour sa tête. Il roula un turban autour de sa tête, revêtit sa cuirasse, prit toutes ses armes et vint se placer entre les deux armées. Son frère Schaïba et son fils Walîd le suivirent. ‘Otba défia les musulmans à un combat singulier. Trois hommes d'entre les Ançâr sortirent des rangs des musulmans : ‘Auf et Mo‘awwids, fils de ‘Hârith, appelés les fils d’‘Afrâ, du nom de leur mère, et ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha, qui était l'un des principaux Ançâr. Comment vous appelez-vous ? leur dit ‘Otba. Chacun d'eux dit son nom et sa famille. ‘Otba dit : Rentrez, vous n'êtes pas nos égaux. Il y a parmi vous beaucoup de Qoraïschites qui sont nos égaux, qui ont quitté la Mecque afin de combattre pour Mohammed contre nous. Ces trois hommes se retirèrent. Ensuite ‘Otba cria au Prophète : Ô Mohammed, envoie des hommes qui soient bien nos pairs, des Qoraïschites qui sont avec toi. Le Prophète dit à ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, à ‘Hamza, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, et à ‘Obaïda, fils de ‘Hârith, fils d’‘Abdou‘l-Mottalib : Allez, vous êtes leurs égaux et de la même famille qu'eux. ‘Obaïda le plus âgé d'entre eux, se plaça en face d’‘Otba ; ‘Hamza, devant Schaïba, et ‘Alî, devant Walîd. Ces derniers étaient jeunes tous les deux : ‘Alî n'avait pas encore vingt ans. ‘Hamza était âgé de cinquante-trois ans. ‘Alî attaqua Walîd et le fendit en deux. ‘Hamza tua également son adversaire Schaïba. ‘Otba, luttant avec ‘Obaïda, le frappa d'un coup de sabre qui lui coupa la cuisse, de sorte que la moelle sortit de l'os. ‘Alî et ‘Hamza accoururent, tuèrent ‘Otba et emportèrent ‘Obaïda dans leur camp. Le Prophète, le voyant dans cet état, lui dit : Sois content, ô ‘Obaïda, tu n'es séparé du paradis que par [le dernier souffle de] ton âme ; tu entreras dans le paradis éternel. ‘Obaïda dit : Si Abou-Tâlib vivait encore, il verrait que j'ai réalisé ce qu'il a dit dans son vers : « Nous ne vous l'abandonnerons pas avant que nous et nos enfants soyons tués autour de Mohammed. » J'ai plus de mérite que lui. Le Prophète lui dit : Tu as plus de mérite que lui ; car lui n'a fait que le dire, mais toi, tu l'as réalisé par le fait.

Ensuite, le Prophète encouragea les hommes, qui commencèrent le combat, tandis qu'il allait et venait dans le camp, par devant et par

derrière. Une flèche de l'armée ennemie frappa et tua un affranchi d'‘Omar, fils d'Al-Khattâb, nommé Mihdja‘. Ensuite ‘Obaïda, fils de ‘Hârith, mourut. Un des Ançâr, nommé ‘Hâritha, fils de Sorâqa, de la tribu de Naddjâr, fut également tué par une flèche de l'armée des infidèles. Le Prophète excitait toujours ses soldats. Un homme d'entre les Ançâr, nommé ‘Omaïr, fils de ‘Hammâm, tenait dans la main quelques dattes, qu'il mangeait sous les veux du Prophète. Celui-ci, en exhortant les soldats, dit : Il ne vous faut, pour obtenir le paradis, que trouver le martyre. ‘Omaïr, entendant ces paroles, jeta ses dattes, en disant : S'il en est ainsi, j'ai assez d'une datte jusqu'à ce que j'entre dans le paradis. Il tira son sabre, se lança dans les rangs des ennemis, en frappa et en tua plusieurs, et fut tué lui-même.

Le Prophète, avec Abou-Bekr, entra dans la cabane, se prosterna de nouveau, pleura et supplia ; il dit : ô Seigneur, si cette troupe qui est avec moi périt, il n'y aura plus après moi personne qui t'adorera ; tous les croyants abandonneront la vraie religion. Il tenait ses mains levées vers le ciel, en priant. Enfin Abou-Bekr lui prit les mains et dit : Apôtre de Dieu, ne cherche pas à forcer Dieu par ta prière. Le Prophète répondit : Je demande, ô Abou-Bekr, l'accomplissement de sa promesse. Pendant qu'ils parlaient ainsi, Gabriel vint avec mille anges, se présenta au Prophète et lui dit : Sois content ; Dieu m'a envoyé à ton secours avec mille anges. Puis il lui récita ce verset du Coran : « Le jour où vous demandiez l'assistance de votre Seigneur, il vous exauça. Je vous assisterai, dit-il, de mille anges se suivant les uns les autres. » (Sur. VIII, vers. 9.) Le Prophète dit : Ô mon frère Gabriel, mille anges ! Gabriel dit Trois mille, ô Mohammed. — Trois mille ! répéta le Prophète. — Oui, cinq mille, répliqua Gabriel. Aussitôt le Prophète sortit en courant de la cabane pour porter aux musulmans cette bonne nouvelle. Il cria à haute voix : Dieu a envoyé trois mille anges à votre secours. Ils répétèrent dans leur joie : Trois mille ! — Oui, cinq mille, répliqua le Prophète. Ensuite Gabriel récita au Prophète le verset suivant : « Dieu vous a secourus à Bedr, car vous étiez faibles... Alors tu disais aux fidèles : Ne vous suffit-il pas que votre Seigneur vous assiste de trois mille anges ? » etc. (Sur. III, vers. 119-121.) Le Prophète récita le verset aux fidèles. Il vit comment les anges, tenant dans leurs mains des bâtons, se mettaient en ligne avec les musulmans. Dieu leur avait ordonné de se tenir dans

les rangs des musulmans ; car moi, leur dit-il, j'ai jeté la crainte dans les cœurs des infidèles, et vous, frappez-les sur la tête, sur le cou et sur tout le corps. Il est dit dans le Coran : « Ton Seigneur dit aux anges : Je suis avec vous, » etc. (Sur. VII, vers. 12.) Lorsque les anges se disposèrent à charger l'armée impie, le Prophète ramassa une poignée de poussière et la jeta contre les infidèles, en disant : Que vos faces soient confondues ! Dieu commanda au vent de porter cette poussière aux yeux des infidèles, qui en furent aveuglés. Chargés par les anges, qui étaient en avant des fidèles, ils se mirent à fuir. Les anges les poursuivirent, les frappèrent de leurs bâtons et les firent tomber. Chaque coup qu'un ange portait à un infidèle lui brisait tous les os de son corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, et lui rompait les veines et les nerfs ; l'homme tombait et remuait convulsivement, sans qu'aucune blessure fût visible sur son corps, et sans que son sang coulât. Quand les fidèles arrivaient, ils attaquaient les hommes ainsi frappés, leur faisaient des blessures et faisaient couler leur sang. Les compagnons du Prophète ont raconté Il y eut des hommes dont la tête fut séparée du corps et la nuque brisée avant que notre épée les eût atteints. Il y en avait d'autres qui, lorsque nous les attaquâmes, étaient étendus par terre, agonisant ; mais sans blessure. Leurs corps étaient brisés, mais la vie ne les avait pas encore quittés. Nous recoupâmes que cela n'était pas de notre fait, mais l'œuvre de Dieu. Il est dit, en effet, dans le Coran : « Ce n'est pas vous qui les avez tués, mais Dieu ; ce n'est pas toi qui as jeté la *poussière*, mais Dieu, » etc. (Sur. III, vers. 17.)

Vers le soir, les infidèles furent mis en déroute ; les musulmans les tuèrent à coups de sabre et firent des prisonniers. Le Prophète, en les envoyant à leur poursuite, dit à ses gens : Parmi ces infidèles il y a plusieurs membres de la famille de Hâschim, tels que ‘Abbâs, fils d’‘Abou’l-Mottalib, mon oncle ; ‘Aqîl, fils d'Abou-Tâlib, père d’‘Alî ; Abou’l-Bakhtarî, fils de Hâschim. Si vous rencontrez ceux-là parmi les fuyards, ne les tuez pas. Vous savez qu'ils ont été forcés de marcher avec l'armée. ‘Abbâs est un vieillard, qui ne m'a jamais offensé à la Mecque. Lorsque les Qoraïschites avaient écrit un engagement de cesser toutes relations avec les Benî-Hâschim, Abou’l-Bakhtarî fit beaucoup d'efforts, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à arracher la feuille de la porte de la Ka‘ba, où elle était suspendue, et à la

déchirer. Donc ne le tuez pas. Quiconque d'entre vous rencontrera Abou-Djahl, qu'il ait soin de ne pas le laisser échapper. Si vous ne le rencontrez pas, recherchez-le parmi les morts ; car Dieu m'a promis qu'il serait tué aujourd'hui. Si vous ne le reconnaissez pas à son visage, qui pourrait être couvert de poussière, vous pourrez le distinguer à une cicatrice qu'il a au pied. Dans notre enfance, nous nous trouvâmes un jour dans la maison d'‘Abdallah, fils de Djoud‘ân, l'un des nobles de la Mecque. En quittant la table, après avoir mangé, Abou-Djahl me poussa et voulut me faire tomber ; mais il n'y réussit pas. Ensuite je le bousculai, et son pied ayant frappé le seuil de la maison, il se blessa, et son genou a gardé la trace de cette blessure. Vous le reconnaîtrez à ce signe ; tranchez-lui la tête et apportez-la-moi. En terminant ses recommandations, il dit : Maintenant, au nom de Dieu, allez et exécutez ce que je vous ai dit.

Les musulmans partirent à la poursuite des infidèles qoraïschites. Le Prophète, en les voyant s'éloigner, dit, en brandissant le sabre qu'il tenait à la main « Certes, cette armée sera mise en fuite ; ils tourneront le dos, » etc. (Sur. LIV, vers. 45.)

Abou-‘Hodsaïfa, fils d'‘Otba, l'un des principaux Mohâdjir, qui était très-affligé de la mort de son père, de son oncle et de son frère, qui avaient été tués ce jour-là, était présent lorsque le Prophète donna aux fidèles ces instructions relativement à la poursuite. Ayant entendu le Prophète dire à deux ou trois personnes : Ne tuez pas mon oncle ‘Abbâs, Abou-‘Hodsaïfa dit en murmurant en lui-même : Nous tuons nos pères, nos frères et nos oncles, et lui, il dit : Ne tuez pas mon oncle. Par Dieu ! si je rencontre ‘Abbâs, je lui donne le premier un coup de sabre sur la tête. Ensuite Abou-‘Hodsaïfa partit avec les musulmans à la poursuite des infidèles. Le Prophète, qui avait entendu ces paroles, dit à ‘Omar, fils d'Al-Khattâb, présent à cette scène : As-tu entendu, ‘Omar, ce qu'a dit Abou-‘Hodsaïfa ? ‘Omar répliqua : Ô apôtre de Dieu, autorise-moi à le tuer ; il est devenu infidèle et hypocrite. Le Prophète dit : Il n'est pas devenu infidèle, ni hypocrite ; il parle ainsi dans la douleur qu'il éprouve de la mort de son père, de son frère et de son oncle. ‘Omar insista et voulait à toute force que le Prophète lui permit de le tuer. Le Prophète, qui auparavant n'avait jamais appelé ‘Omar par son surnom, lui dit : Ô Abou-‘Hafç, ne le tue pas ; car peut-être Dieu lui donnera-t-il le

martyre, qui sera une expiation de ses paroles et qui le portera dans le paradis. Quelqu'un avait entendu cette parole du Prophète et l'avait rapportée à Abou-‘Hodsaïfa. Celui-ci se repentit. Il continua sa course, craignant le châtiment de Dieu, et disant : Peut-être serai-je tué et trouverai-je le martyre, pour expier mes paroles criminelles, comme l'a dit le Prophète. Mais Abou-‘Hodsaïfa ne fut pas tué le jour de Bedr. Il suivit le Prophète dans toutes les autres batailles et combattit avec ardeur, dans la pensée de trouver la mort et le martyre. Chaque fois il priait Dieu de lui accorder la grâce du martyre dans le combat, afin d'expier les paroles qu'il avait prononcées. Après la mort du Prophète, lorsque les musulmans combattaient Mousaïlima l'imposteur, Abou-‘Hodsaïfa fut tué et trouva le martyre. Après avoir envoyé les musulmans à la poursuite des infidèles, le Prophète entra dans la cabane, pria et rendit grâces à Dieu. Sa‘d, fils de Mo‘âds, et ses compagnons se tenaient à l'entrée tout armés, sur leurs chameaux, afin de protéger le Prophète contre toute attaque.

Les croyants, acharnés à la poursuite des infidèles, les tuèrent ou les firent prisonniers. Un homme nommé Ka‘b, fils d’‘Amrou, surnommé Abou’l-Laïth, de la tribu de Solaïm, fit prisonnier ‘Abbâs et lui attacha les mains, en lui disant : Le Prophète m'a défendu de te tuer. ‘Abbâs fut très-heureux. Il avait sur lui vingt dinars. Ka‘b les lui prit et l'emmena au camp. Moudjaddsar, fils de Dsiyâd, client des Ançâr, rencontra Abou’l-Bakhtarî, fils de Hâschim, avec un de ses amis, nommé Djounâda, fils de Molaï‘ha. Moudjaddsar dit à Abou’l-Bakhtarî : Va, ô infidèle, auprès du Prophète de Dieu, qui m'a défendu de te tuer. Mais je ne peux pas laisser la vie à ton ami. Abou’l-Bakhtarî répliqua : Ma vie est liée à la sienne ; je ne laisserai pas tuer mon ami. Malgré les efforts de Moudjaddsar, Abou'l-Bakhtarî lutta avec lui, pour défendre son ami, jusqu'à ce qu'il fût tué par Moudjaddsar, qui vint en rendre compte au Prophète, en lui racontant le fait et en s'excusant. Le Prophète agréa ses excuses.

‘Abd er-Ra‘hmân, fils d'Auf, qui avait reçu ce nom du Prophète en se faisant musulman, et qui auparavant s'appelait ‘Abd-‘Amrou, avait été, avant l'islamisme, lié d'amitié avec Omayya, fils de Khalaf, et était resté son ami même après avoir embrassé la religion musulmane, quoique Omayya fût incrédule. Celui-ci continuait à l'appeler ‘Abd-‘Amrou. ‘Abd er-Ra‘hmân lui dit : Appelle-moi ‘Abd er-

Ra‘hmân, serviteur de Dieu. Omayya répondit : Je ne connais pas *Ra‘hmân,* je ne sais qui il est. — Appelle-moi alors ‘Abdallah. — Je ne connais pas *‘Abdallah* ; je t'appellerai ‘Abdou’l-llah. — J'y consens, répondit ‘Abd er-Ra‘hmân. Omayya l'appelait donc ainsi. Or, le jour de Bedr, Omayya et son fils ‘Alî se trouvaient à l'armée qoraïschite. Lorsque son armée fut en déroute, Omayya, qui était âgé, ayant perdu son cheval et ne pouvant pas courir, resta en arrière. Lui et son fils ‘Alî, qui était un jeune homme et qui ne pouvait pas quitter son père, étaient dans le camp, debout, cherchant quelqu'un à qui ils pussent se rendre prisonniers, pour échapper à la mort. ‘Abd er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, qui aimait les armures, était entré dans le camp, avait ramassé deux cuirasses et les emportait sur son dos. Omayya, l'apercevant de loin, le reconnut et lui cria : Ô ‘Abdou’l-llah, viens et fais-nous prisonniers, moi et mon fils, nous valons mieux que ce que tu tiens. ‘Abd er-Ra‘hnnin jeta les cuirasses, les fit prisonniers et les emmena. Ils furent rencontrés par Belâl, qui, d'après une version, avait été le voisin d'Omayya à la Mecque, et qui, chaque jour, avait été frappé et tourmenté par lui. Mais, d'après une version plus exacte, Belâl avait été l'esclave d'Omayya ; comme il avait embrassé l'islamisme, il fut acheté par Abou-Bekr, et donné par lui au Prophète, qui l'affranchit. Omayya lui avait attaché les mains et les pieds, lui avait placé sur le corps un bloc de pierre, avait torturé tous ses membres, en lui ordonnant de renoncer à l'islamisme. Belâl avait répondu : ll n'y a qu'un dieu ! Or, lorsque les infidèles s'enfuirent, Belâl, sachant qu'Omayya était parmi eux, ne songea qu'à s'en rendre maître pour le tuer ou le faire prisonnier. En passant dans le camp, il vit Omayya et son fils conduits comme prisonniers par ‘Abd er-Ra‘hmân. Belâl dit : Ô ‘Abd er-Ra‘hmân, où mènes-tu ces infidèles que je cherche ? — Tais-toi, dit ‘Abd er-Ra‘hmân, ce sont mes prisonniers. Belâl répliqua : Que Dieu ne me sauve pas s'ils échappent de mes mains ! Ce sont des Qoraïschites infidèles, ennemis de Dieu et du Prophète. Les musulmans accoururent avec leurs sabres et tuèrent le fils d'Omayya. ‘Abd er-Ra‘hmân, en couvrant Omayya de son corps, lui dit : Voilà ton fils qui n'existe plus, ils vont maintenant te tuer également. Je n'y peux rien faire. Dis : Il n'y a pas de dieu si ce n'est Allah, et Mohammed est l'apôtre d'Allah. Omayya répondit : Si je pouvais prononcer ces paroles, je ne serais pas venu à ce combat.

‘Abd er-Ra‘hmân dit : Alors sauve-toi, car je ne peux pas te protéger. Omayya, ne pouvant courir à cause de son âge, dit : Si je pouvais marcher, je ne me serais pas rendu à toi, moi et mon fils. Ils parlaient encore, lorsque les musulmans se tournèrent vers lui et le tuèrent. ‘Abd er-Ra‘hmân dit à Belâl : Que Dieu ne te punisse pas, ô Belâl. pour ce que tu as fait. J'ai perdu mes cuirasses, et tu as fait tuer mes prisonniers, de sorte que chacun a obtenu quelque chose, excepté moi.

Lorsque le Prophète donna l'ordre de rechercher Abou-Djahl, de ne pas le laisser échapper, de le chercher parmi les morts et de le lui amener mort ou vif, parce que, disait-il, c'était un homme dangereux, l'un des Ançâr, nommé Mo‘âds, fils d’‘Amrou ben-Al-Djamou‘h, ne songea qu'à chercher Abou-Djahl. Il le rencontra enfin dans le camp des infidèles monté sur un cheval arabe ; il était avec son fils ‘Ikrima. Mo‘âds, le frappant de son sabre, lui enleva le bras droit, et Abou-Djahl tomba de son cheval. ‘Ikrima accourut et, d'un coup de sabre, coupa le bras de Mo‘âds, qui se sauva. Mo‘âds vivait encore, n'ayant qu'un bras, sous le califat d’‘Othmân. D'après une autre version, Abou-Djahl serait tombé de cheval, ayant une jambe coupée. ‘Ikrima se tenait devant son père, et ne le quittait pas. Un autre homme des Ançâr, nommé Mo‘awwids, fils d’‘Afrâ, vint à y passer, et, voyant Abou-Djahl assis, le sang coulant de sa jambe, il lui asséna sur les épaules un coup de sabre qui pénétra jusqu'à la poitrine. Abou-Djahl tomba dans la poussière. ‘Ikrima s'approcha, frappa Mo‘awwids et le tua. Voyant que son père était perdu, il s'en alla, ‘Abdallah, fils de Mas‘oud, l'un des plus faibles des musulmans, s'était dit : Je m'occuperai des morts ; j'irai voir lesquels d'entre les Qoraïschites ont été tués. En examinant les cadavres, il trouva Abon-Djahl, qui avait encore un souffle de vie. Il le retourna, l'étendit sur le dos et s'assit sur sa poitrine. ‘Abdallah n'avait pas d'autre arme qu'un bâton. Abou-Djahl avait un grand couteau ; ‘Abdallah le prit pour lui trancher la tête. À ce moment, Abou-Djahl ouvrit les yeux pour voir qui il était. Reconnaissant ‘Abdallah, qui, avant l'islamisme, avait été son berger, il lui dit : Ô pâtre des timides moutons, à quelle place t'es-tu assis ! ‘Abdallah répliqua : Que Dieu soit loué de m'avoir accordé cet honneur ! — Quel honneur vois-tu en moi ? dit Abou-Djahl. Tu vois qu'on a tué tant de nobles Qoraïschites ; prends-moi avec eux ! Mais à qui est la victoire ? ‘Abdallah répondit : À Dieu, à son prophète et aux

croyants. ‘Abdallah lui trancha la tête, la porta au Prophète et la jeta sur la terre devant lui. Le Prophète se prosterna et rendit grâces à Dieu.

À la tombée de la nuit, les musulmans revinrent au camp, cessant la poursuite. Le Prophète ordonna de traîner les cadavres au bord d'un certain puits sans eau, et de les y jeter, sauf Omayya, fils de Khalaf, dont le cadavre était entré immédiatement en décomposition, et que l'on ne pouvait pas déplacer ; on l'enfouit dans la poussière. Le Prophète, se plaçant au bord du puits dans lequel on avait jeté les cadavres, appela chacun des morts par son nom et dit : Ô ‘Otba, ô Schaïba, ô Abou-Djahl, ô vous tels et tels, vous étiez tous mes parents ; vous m'avez accusé de mensonge, tandis que des étrangers ont cru à mes paroles ; vous m'avez chassé de ma patrie, des étrangers m'ont accueilli ; vous m'avez combattu, et des étrangers ont combattu pour moi. Tout ce que Dieu m'a promis, la victoire sur vous et votre châtiment, s'est réalisé sur vous. Les compagnons du Prophète lui dirent : Ô apôtre de Dieu, parles-tu à des morts ? Le Prophète répliqua : Ils entendent et comprennent comme vous-mêmes, seulement ils ne peuvent pas répondre. Ensuite le Prophète rentra au camp.

Les auteurs qui ont rapporté les traditions ne sont pas d'accord sur le nombre des hommes tués et des prisonniers. Les uns prétendent qu'il y a eu quarante-cinq prisonniers ; d'après d'autres, il y en a eu moins. Mohammed ben-Djarîr, dans cet ouvrage, dit, ainsi que j'ai lu dans le récit des guerres sacrées et dans d'autres livres, qu'il y a eu soixante et douze hommes tués et autant de prisonniers. Mais il n'y a pas désaccord sur le nombre des morts musulmans, qui s'élevait à quatorze, six Mohâdjir et huit Ançâr. Leurs noms se trouvent dans le livre des Batailles.

En revenant au camp, le Prophète vit ‘Hodsaïfa, fils d’‘Otba, la figure altérée. Il lui dit : Tu es peut-être affligé, ô ‘Hodsaïfa, de la mort de ton père, de ton frère et de ton oncle ? ‘Hodsaïfa répondit : Non, ô apôtre de Dieu, je n'en suis pas affligé, puisque Dieu a donné la victoire au Prophète et qu'il a fait triompher les musulmans. Mais mon père était un homme très-intelligent et sage ; j'avais espéré que Dieu le favoriserait de l'islamisme ; je regrette qu'il ait quitté le monde dans l'incrédulité. Le Prophète le consola et lui donna des éloges.

Il y eut désaccord parmi les musulmans au sujet du butin et des prisonniers. Quelques-uns ne voulaient pas consentir à un partage général. Mais Sa‘d, fils de Mo‘âds, dit : Moi et mes compagnons des Ançâr, qui avons gardé le Prophète en restant à l'entrée de la cabane, nous avons aussi droit au butin. Puis on proposa de réunir tout le butin devant le Prophète pour connaître son avis. Tout en discutant, ils lui demandèrent comment ils devaient agir. Le Prophète ne prit aucune décision, parce que, dans toutes les religions, dans celle du Pentateuque comme dans celle de l'Évangile, le butin est une chose sacrée. Il attendit une révélation divine. Enfin Dieu lui révéla le verset suivant : « Ils t'interrogeront relativement au butin *(anfâl) ;* dis : La *disposition du* butin appartient à Dieu et à son prophète. Craignez Dieu et soyez d'accord, » etc. (Surate VIII, vers. 1.) Le Prophète ne prit aucune décision, car Dieu n'avait pas manifesté sa volonté. On réunit tout le butin et les prisonniers en un seul endroit, et l'on y plaça un gardien, l'un des Ançâr, nommé ‘Abdallah, fils de Ka‘b, de la tribu de Naddjâr. Le Prophète lui ordonna de rester à son poste jusqu'à ce que Dieu eût fait connaître sa volonté.

Le lendemain de la bataille, le Prophète envoya Zaïd, fils de ‘Hâritha, à Médine, pour annoncer sa victoire aux musulmans qui y étaient restés. Il avait laissé sa fille Roqayya malade. Quand Zaïd arriva à Médine, il rencontra au cimetière ‘Othmân ; il venait d'enterrer Roqayya, qui était morte. Zaïd s'assit au bord de la tombe de Roqayya, avec ‘Othmân ; les fidèles se réunirent autour de lui et lui demandèrent des nouvelles. Il leur raconta la victoire et la manière dont tout s'était passé ; il nomma tous les nobles Qoraïschites qui étaient morts, ‘Otba, son frère et son fils, Abou-Djahl, Omayya, et tous les autres, enfin tous ceux qui avaient été faits prisonniers, et particulièrement ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib. ‘Othmân, tout à fait étonné, cligna des yeux et dit : Ô Dieu, est-ce un rêve ou suis-je éveillé ?

Le premier qui rapporta la nouvelle de la bataille à la Mecque fut Al-Haïsoumân, fils d’‘Abdallah, le Khozâ‘ite, qui, ayant un chameau rapide, avait précédé tous les autres. Il n'était resté à la Mecque, des grands personnages, que Çafwân, fils d'Omayya ; Abou-Lahab, fils d’‘Abdou’l-Mottalib ; Tâlib, fils d'Abou-Tâlib, et Abou-Sofyân, fils de ‘Harb. Ils se trouvaient réunis tous les quatre dans le temple avec

quelques autres Qoraïschites, attendant que quelqu'un vînt apporter des nouvelles. Tout à coup quelqu'un entra dans le temple et leur dit : Al-Haïsoumân, le Khozâ‘ite, est arrivé ; il est dans le Bet‘ha, au milieu d'une foule de gens. Il raconte que l'armée qoraïschite a été mise en fuite, que tous les chefs ont été tués ou faits prisonniers. Çafwân envoya pour qu'on amenât cet homme au temple. Il vint, s'assit en face de Çafwân et raconta la défaite. Ils furent tous stupéfaits. Il leur nomma ensuite ceux d'entre les chefs qui avaient été tués ou faits prisonniers. Il passa sous silence le nom d'Omayya, fils de Khalaf, ne voulant pas le dire en présence de Çafwân. Comme il énumérait ainsi un grand nombre de personnes et de chefs, Çafwân ne le croyait pas ; il dit : Cet homme est fou, il ne sait pas ce qu'il dit ; il ne connaît personne. Si vous voulez vous convaincre qu'il est fou et qu'il dit tout cela dans sa folie, demandez-lui ce qui est advenu de moi, pour voir ce qu'il dira : vous reconnaîtrez qu'il est fou. Ils lui demandèrent donc ironiquement des nouvelles de Çafwân. Il répondit : Çafwân est ici, assis près de vous ; vous vous moquez de moi. Mais, par Dieu ! son père Omayya et son frère ‘Alî ont été tués. En entendant ces paroles, Omayya poussa des cris et se mit à pleurer, de même que tous les autres. Il y eut des cris et des lamentations dans toute la ville.

Abou-Lahab était malade ; lorsqu'il apprit cet événement, la douleur produisit en lui une dysenterie, et, le lendemain, son corps, couvert de pustules noires pestilentielles, se décomposa, et il mourut. Son cadavre resta trois jours dans sa maison ; personne ne pouvait le toucher ni l'enterrer, à cause de sa putréfaction et de sa puanteur. Enfin, son fils ‘Otba démolit la maison et le laissa sous les décombres. Les pleurs et les gémissements continuaient à la Mecque nuit et jour.

Le Prophète, le jour où il envoya la nouvelle de sa victoire à Médine, réunit tous ses hommes dans le camp pour délibérer sur le sort des prisonniers et sur le butin. Mohammed ayant demandé un avis, ‘Omar, fils d'Al-Khattâb, se leva et dit : Je pense que tu dois faire mourir tous les prisonniers. Ordonne que chacun tue le prisonnier qui est son parent. Ainsi, dis à ‘Alî de tuer son frère ‘Aqîl, et à ‘Hamza de tuer ‘Abbâs ; car Dieu sait que ces incrédules n'ont aucune place dans nos cœurs et que nous n'avons plus d'amour et

d'affection pour eux. Chacun doit tuer son parent de sa main, pour qu'il ne surgisse pas d'hostilité [entre deux tribus], ce qui arrivera si les prisonniers sont mis à mort par des étrangers. Quant à ce butin, il faut l'enfouir sous terre. ‘Abbâs, assis au milieu des prisonniers, dit à ‘Omar : « Ô ‘Omar, tu supprimes la pitié ; que Dieu te prive de pitié ! » Le Prophète ne fut pas content de cet avis ; il demanda une autre opinion. ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha, l'un des héros des Ançâr, dit : Ô apôtre de Dieu, mon opinion est que tu choisisses une vallée ; tu la feras, remplir de bois et brûler tout ce butin ; ensuite tu feras jeter dans le feu les prisonniers. ‘Abbâs répéta les paroles qu'il avait adressées à ‘Omar. Le Prophète, mécontent aussi de cet avis, en demanda de nouveau un autre. Abou-Bekr parla ainsi : Ô apôtre de Dieu, ces hommes sont tous tes oncles et tes cousins, aussi bien que les nôtres. Dieu nous a donné la victoire sur eux ; maintenant nous devons avoir pitié d'eux, et les relâcher contre une somme d'argent. Ils sont de condition élevée et riches ; chacun d'eux doit se racheter. Ceux-là alors seront libres, et les croyants en auront obtenu des avantages et de la puissance. Le Prophète fut satisfait de cet avis ; il sourit et dit : Ô Abou-Bekr, il en est d’‘Omar comme de Gabriel, que Dieu envoie partout où il y a un châtiment ou un fléau à porter, comme au peuple de Lot et au peuple de Pharaon. Toi, tu es comme l'ange Michel, que Dieu envoie toujours pour porter la clémence ; c'est lui qui porte la pluie, qui porte la clémence de Dieu au peuple de Jonas, qui en détourne le châtiment, et qui fait sortir Jonas du ventre du poisson. Tu es encore comme Abraham, qui, par pitié pour son peuple, a dit : « Que celui qui me suivra soit des miens ; que celui qui me désobéira..., mais tu es indulgent et miséricordieux ! » (Sur. XIV, vers. 39.) Tu es comme Jésus, qui a dit : « Si tu les punis, ils sont tes serviteurs. Si tu leur pardonnes, tu es le puissant, le sage. » (Sur. V, vers. 118.) ‘Omar est comme Noé parmi les prophètes ; car Noé a dit : « Seigneur, et ne laisse subsister sur la terre aucun des incrédules ! » (Sur. LXXI, vers. 97.) Il est comme Moïse, qui a dit : « Seigneur, détruis leurs biens, » etc. (Sur. X, vers. 88.) Vous avez raison l'un et l'autre ; maintenant attendons ce qu'ordonnera Dieu. Pendant la séance même, Dieu révéla le verset suivant : « Il n'a pas été donné à un prophète d'avoir des prisonniers, sans faire un grand massacre sur la terre, » etc. (Sur. VIII, vers. 68-70.) Dans les anciennes religions, on

brûlait le butin ou on le cachait sous terre, de sorte que personne ne pût y toucher, et l'on tuait les prisonniers. Dans ce verset du Coran, Dieu dit : Tous les anciens prophètes, conformément à mes ordres, ont enfoui sous terre le butin et les prisonniers, tandis que vous avez envie de l'avoir. Je veux vous donner la récompense de l'autre monde, mais vous désirez les biens de ce monde. Le Prophète ajouta encore : Si la décision de Dieu n'avait pas été de rendre le butin licite dans votre religion, il aurait envoyé sur vous un grand châtiment, parce que vous vous êtes tournés vers ce monde actuel, et que vous avez désiré les biens de ce monde. Le Prophète, après avoir récité ce verset, dit : Si vous aviez été atteints par ce châtiment, personne n'aurait survécu, sauf ‘Omar. Enfin Dieu envoya un autre verset, par lequel il rendit le butin licite. Le Prophète adopta et suivit le conseil d'Abou-Bekr, et sa décision devint la loi. Le Prophète passa cette nuit au même endroit. Le lendemain, le dimanche, il leva le camp pour retourner à Médine. Le soir, à la station, ‘Abdallah, fils de Ka‘b, qui avait la garde des prisonniers, construisit une cabane à côté de celle du Prophète, et y mit les prisonniers, tandis qu'il garda l'entrée. ‘Abbâs, ayant les mains fortement attachées, gémissait de douleur. Le Prophète l'entendit ; il fut touché de compassion et ne put dormir. Vers minuit, il fit appeler ‘Abdallah et lui demanda pour quelle cause son oncle ‘Abbâs gémissait ainsi. ‘Abdallah répondit : Prophète de Dieu, ses mains sont fortement liées. — Il m'émeut si fort, reprit Mohammed, que, de la nuit, je n'ai pu trouver le sommeil. — Je vais lui délier les mains, dit ‘Abdallah. — Non, répliqua le Prophète, mais relâche ses liens ; car un oncle est un demi-père. ‘Abdallah fit ainsi ; les gémissements d’‘Abbâs cessèrent, et le Prophète s'endormit.

Le lendemain, il continua sa route, emmenant les prisonniers et emportant le butin. ll fit halte à une station nommée Irq-az-Zhabya. Il donna ordre de lui présenter les prisonniers. On les fit passer un à un devant le Prophète, qui était entouré de ses compagnons, tout armés. Lorsque le Prophète vit passer ‘Oqba, fils d'Abou-Mo‘aït, le même qui lui avait craché au visage et que le Prophète avait fait vœu de tuer, il dit à ‘Alî : Va, ô ‘Alî, accomplis le vœu du Prophète. ‘Alî ayant tiré son sabre pour le tuer, ‘Oqba s'écria : Ô Mohammed, si tu me fais tuer, qui aura soin de mes enfants ? Le Prophète répondit : Toi et tes enfants vous brûlerez dans l'enfer. Ensuite ‘Alî lui trancha la tête. On

fit passer devant le Prophète Nadhr, fils de ‘Hârith, qui avait dit : « Ô Dieu, si cela est vrai, fais pleuvoir sur nous des pierres » etc. (Sur. VIII, vers. 32.) C'est à propos de Nadhr que ce passage du Coran a été révélé, de même que, d'après certains auteurs, le verset : « Comme vous avez désiré une décision, » etc. (Sur. VIII, vers. 19.) Sur l'ordre du Prophète, ‘Âçim, fils de Thâbit, fils d'Abou-Aqla‘h, tua Nadhr. ‘Âçim était l'un des Ançâr. Mohammed ben-Djarîr dit dans cet ouvrage que Nadhr a été tué par ‘Alî, et ‘Oqba par ‘Âçim. Cette version est inexacte ; c'est la nôtre qui est la vraie. Quelques commentateurs prétendent que les paroles « ô Dieu, si cela est vrai, » etc, ont été prononcées, non par Nadhr, fils de ‘Hârith, mais par Nadhr, fils d’‘Alqama, le jour de la prise de la Mecque, ou à la bataille de ‘Honaïn.

Le lendemain, le Prophète arriva à Çafrâ, bourg qui est situé entre deux montagnes. Il ne s'y arrêta pas, passa entre les montagnes et alla faire halte au bord d'un puits, à une station nommée Arwâq (?). Là il partagea le butin entre ses compagnons.

Le Prophète avait un barbier, qu'on appelait Abou-Hind ; il était affranchi de Farwa, fils d’‘Amrou, et était resté à Médine. Lorsqu'il apprit la nouvelle de la victoire, il alla au-devant du Prophète jusqu'à cette station. Il apporta un vase de *‘haïs*, fait de dattes et de lait, et le présenta au Prophète, qui appela ses compagnons et mangea avec eux ; et ils burent de l'eau qu'ils puisèrent dans le puits. On rapporte que, lorsque le vase fut vide, le Prophète invita chacun de ses compagnons à y mettre quelque chose de sa part du butin, et qu'il le rendit ainsi rempli au barbier.

Le Prophète quitta cette station et se dirigea vers Médine, après avoir ordonné à ‘Abdallah, fils de Ka‘b, et à ses compagnons de garder les prisonniers jusqu'à leur arrivée à Médine et jusqu'au moment où ils seraient rachetés. Il arriva avec l'armée à Rau‘hâ, station bien connue, à une étape de Médine. Les habitants de Médine sortirent de la ville et vinrent saluer le Prophète. Il était assis lorsqu'ils arrivèrent, et l'un des principaux Ançâr, nommé Osâma, fils de Salama (Salama, fils d'Aslam ?), se tenait devant lui avec son sabre. C'était un homme très-brave, qui avait fait preuve d'un grand courage dans le combat, et qui avait tué plusieurs Qoraïschites. On lui demanda comment il était arrivé que tous ces nobles Qoraïschites

avaient été tués. Il répondit : Ils étaient comme de faibles vieillards, quand nous les avons attaqués ; ils étaient comme des prisonniers ayant les mains et les pieds liés, et destinés à être mis à mort ; nous les avons tués un à un. Le Prophète fut blessé de ces paroles, qui jetaient le mépris sur les Qoraïschites, ses compatriotes. Il apostropha cet homme en ces termes : Tais-toi ! C'étaient des nobles Qoraïschites ; c'est Dieu qui les a mis en fuite, ils ont été frappés par les anges.

Le Prophète quitta ce lieu et vint à Médine. Il descendit chez sa femme Sauda, fille de Zam‘a. Zam‘a, fils d'Aswad, était l'un des principaux Qoraïschites ; il avait été tué dans le combat, lui et ses frères ‘Hârith et ‘Aqîl. Aswad, fils d’‘Abd-Yaghouth, leur père, un vieillard décrépit, vivait à la Mecque. Sauda avait appris la mort de son père et de ses oncles, et lorsque le Prophète arriva chez elle, elle se mit à pleurer. Le Prophète en fut attristé, et le soir il quitta sa maison et alla dans celle d’‘Âïscha, où il passa la nuit.

Le lendemain matin, ‘Abdallah, fils de Ka‘b, amena les prisonniers. Il demanda chez laquelle de ses femmes le Prophète était descendu. On lui dit que c'était chez Sauda ; car on ne savait pas qu'il était allé ensuite chez ‘Âïscha. En conséquence, ‘Abdallah conduisit les prisonniers à la maison de Sauda. Quand celle-ci vit des chefs qoraïschites, comme ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, comme ‘Aqîl, fils d'Abou-Tâlib, Sohaïl, fils d’‘Amrou, et comme ‘Amrou, fils d'Abou-Sofyân, ayant les mains liées, elle eut une si grande surprise et en fut si affligée, qu'elle oublia son propre malheur et sa douleur ; elle dit à Sohaïl, fils d’‘Amrou : C'est ainsi, ô gamins, que vous avez tendu vos mains ignominieusement pour être faits prisonniers ? Pourquoi n'avez-vous pas combattu pour être tués en combattant, comme mon père et ses frères ? Le Prophète fut averti qu'on avait conduit les prisonniers dans la maison de Sauda, parce qu'on l'avait cru chez elle. Il se rendit chez elle, et, en entrant par la porte, il la trouva causant avec Sohaïl. Il entendit ses paroles et en fut très-irrité. Il lui dit : Ô Sauda, tu excites les infidèles contre Dieu et le Prophète ! Dans sa colère, il n'entra pas dans la maison et ne s'assit pas ; il la répudia sur-le-champ et retourna chez ‘Âïscha, où l'on conduisit aussi les prisonniers. Mohammed remit chaque prisonnier à celui qui l'avait pris, pour être gardé par lui jusqu'à ce que quelqu'un vint de la Mecque pour le racheter.

Sauda pleura toute la journée à cause de la mort de son père et de ses oncles, et parce qu'elle avait été répudiée par le Prophète. Elle souffrait la honte et la disgrâce de Dieu et de son prophète. Malgré les prières et les instances qu'elle fit transmettre au Prophète, celui-ci ne lui pardonna pas. Tandis que Sauda pleurait à Médine, Aswad, fils de Yaghouth, son grand-père, vieux, impuissant et aveugle, pleurait à la Mecque la mort de ses trois fils. La douleur lui inspirait des élégies qu'il envoyait à Sauda et qui faisaient verser à celle-ci de nouvelles larmes. Dans l'une de ces poésies, il était dit qu'ayant entendu à la Mecque pleurer une femme, Aswad en avait demandé la cause. On lui avait répondu que cette femme avait perdu un chameau, et qu'elle pleurait cette perte. Il disait donc dans sa pièce de vers. Si cette femme doit tant pleurer la perte d'un chameau, et en être privée de sommeil, comment ne pleurerais-je pas et combien ne dois-je pas pleurer la mort de mes fils ! Les femmes de Médine disaient à Sauda de demander au Prophète l'autorisation de retourner à la Mecque auprès de son grand-père. Sauda leur répondit : Comment puis-je faire supporter à ce vieillard aveugle les deux disgrâces, celle de la mort de ses fils et celle du renvoi de sa petite-fille ? Sauda était une femme déjà avancée en âge. Elle savait que le Prophète avait pour Âïscha plus d'amour que pour toutes ses autres femmes. Elle se tint tranquille jusqu'au moment où il se rendit à la maison d'‘Âïscha. Alors elle s'y rendit aussi, lui parla en personne et lui demanda pardon des paroles qu'elle avait dites. Le Prophète lui pardonna. Ensuite elle lui dit : Ô apôtre de Dieu, je suis une femme vieille, et en te priant de me reprendre pour femme, ce qui me fait agir n'est pas le désir d'obtenir ce que doivent rechercher dans un mari les autres femmes ; mais ce que je désire, c'est d'être comprise, au jour de la résurrection, dans le nombre de tes femmes, lorsqu'elles seront appelées de leurs tombes dans le paradis. Reprends-moi, et les nuits que tu devrais passer avec moi quand mon tour viendrait, passe-les avec Âïscha, qui alors, tandis que les autres femmes n'auront qu'un seul tour, en aura deux. Âïscha pria également le Prophète, qui, enfin, reprit Sauda comme épouse.

Le Prophète avait donc confié chaque prisonnier entre les mains de celui qui l'avait pris, pour y être gardé jusqu'à ce que les parents de chacun vinssent de la Mecque pour les racheter. Les gens de la Mecque voulurent alors se rendre à Médine, chacun avec la rançon de

son parent. Abou-Sofyân leur dit : Ne vous hâtez pas trop de réclamer vos prisonniers. Moi aussi, j'y suis intéressé. Mon fils ‘Hanzhala a été tué, et mon autre fils ‘Amrou est prisonnier. Si vous montrez trop d'empressement, en offrant des sommes considérables, Mohammed fixera un taux trop élevé ; attendez quelque temps. Il y avait parmi les prisonniers un homme nommé Abou-Wadâ‘a, l'un des commerçants de la Mecque. Il avait un fils nommé Mottalib, qui ne voulut pas attendre ; il se rendit à Médine, racheta son père et le ramena à la Mecque. Alors les autres allèrent également chercher leurs parents, ou les envoyèrent chercher. Sohaïl, fils d’‘Amrou, avait un fils nommé Mikraz, qui était prisonnier avec lui. Sohaïl pria le Prophète de garder son fils comme otage et de le laisser partir lui-même pour aller chercher l'argent de sa rançon et de celle de son fils. Le Prophète consentit à le laisser partir.

Le Prophète fit venir ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, et lui dit : Tu es mon onde, de tous les prisonniers le plus considérable et le plus riche. Rachète-toi toi-même, ainsi que tes neveux ‘Aqîl, fils d'Abou-Tâlib, et Naufal, fils d’‘Hârith, et ton client ‘Otba, qui tous les trois sont trop pauvres pour pouvoir se racheter. ‘Abbâs répliqua : Ô Mohammed, j'ai été croyant à la Mecque, et l'on m'a forcé d'aller avec l'armée. Le Prophète dit : Dieu sait si tu as été croyant ou non. Cependant, en réalité, tu as été avec les infidèles, et c'est dans l'armée des infidèles que tu as été fait prisonnier. ‘Abbâs dit : Cet Abou’l-Laïth, qui m'a fait prisonnier, m'a pris vingt dinars ; considère cet argent comme ma rançon. — C'est là, dit le Prophète, un présent que Dieu a fait aux musulmans. — Tu m'appauvris, dit ‘Abbâs, je n'ai pas une fortune assez grande pour payer la rançon de tant de prisonniers. Le Prophète lui répondit : Que sont devenus, mon oncle, les dinars que tu as confiés, en quittant la Mecque, à Oumm-Fadhl, en lui disant que, s'il t'arrivait malheur, il devrait distribuer cet argent entre tes quatre fils ? — Comment le sais-tu, ô Mohammed ? — C'est Dieu qui m'en a averti, répondit le Prophète. ‘Abbâs s'écria : Ton dieu est le maître des secrets. Tends-moi la main, afin que je déclare que Dieu est un et que tu es son prophète, en vérité. Il ajouta : Personne n'avait connaissance de ce fait en dehors de moi et d'Oumm-Fadhl. Après avoir prononcé la formule de foi, ‘Abbâs paya la rançon des trois autres, qui embrassèrent également l'islamisme. Dieu a révélé, à

l'intention d’‘Abbâs, le verset suivant : « Ô Prophète, dis aux prisonniers qui sont entre vos mains : Si Dieu reconnaît dans vos cœurs le bien, il vous donnera des biens plus grands que ceux qui vous ont été enlevés, » etc. (Sur. VIII, vers. 71.) ‘Abbâs, après avoir embrassé l'islamisme, devint plus riche qu'il n'avait été auparavant, et il disait : Dieu m'a promis des biens dans ce monde et le pardon dans l'autre ; il a réalisé sa promesse en ce qui concerne ce monde ; j'espère que, pour l'autre monde, il la réalisera également.

On disait à Abou-Sofyân : Envoie la rançon de ton fils. Abou-Sofyân, qui était un homme avare, répondait : Ils m'ont tué l'un de mes fils ; je ne peux pas racheter l'autre, et perdre ainsi un fils et ma fortune. Qu'ils gardent mon fils jusqu'à ce qu'ils en soient las. Il le laissa ainsi un long espace de temps en captivité. Enfin, un des Ançâr, un vieillard, nommé Sa‘îd, fils d’‘Abd er-Rah‘mân, qui était venu à la Mecque pour visiter les lieux saints et qui n'avait été inquiété par personne, fut saisi par Abou-Sofyân. Celui-ci le prit comme gage de la vie de son fils et lui dit : Je te donnerai la liberté quand Mohammed me rendra mon fils ; s'il le fait mourir, je te tuerai également. Sa‘îd fit avertir sa famille, les Benî-Naddjâr, afin qu'ils intercédassent auprès du Prophète. Celui-ci renvoya ‘Amrou, fils d'Abou-Sofyân, à la Mecque, et Abou-Sofyân renvoya Sa‘îd à Médine.

Le Prophète, au moment de sa fuite à Médine, avait laissé à la Mecque deux de ses filles dans les demeures de leurs maris, qui étaient incrédules. Il les avait mariées du vivant de Khadîdja, avant sa mission. L'une de ces deux filles était Roqayya, mariée à ‘Otba, fils d'Abou-Lahab, et l'autre, Zaïnab, était l'épouse d’Abou'l-‘Âç, fils de Rabî‘a, fils d’‘Abdou’l-‘Ozza, fils d’‘Abd-Schams. Après le départ du Prophète, les Qoraïschites appelèrent ses deux gendres et leur dirent : Répudiez vos femmes, les filles de Mohammed ; nous les expulserons de la ville, afin qu'elles suivent Mohammed. Vous épouserez d'autres femmes ; nous accorderons à chacun de vous une fille issue d'une famille noble, celle qu'il désirera épouser. En conséquence, ‘Otba, fils d'Abou-Lahab, répudia sa femme Roqayya et épousa la fille de Sa‘îd, fils ‘Âcî, nièce d’‘Amrou, fils d’‘Âcî. Mais Abou’l-‘Âç ne voulut pas répudier sa femme Zaïnab, qu'il aimait et dont il était aimé. Il dit aux Qoraïschites qu'il ne la renverrait pas, quand même ils le tueraient. Abou’l-‘Âç était un commerçant connu à la Mecque pour sa grande

probité. Roqayya se rendit à Médine, où le Prophète la maria à ‘Othmân. Or, lorsque, à la bataille de Bedr, Abou’l-‘Âç fut fait prisonnier et que le Prophète exigea une rançon pour chaque prisonnier, il dit aussi à Abou’l-‘Âç de se racheter et d'envoyer quelqu'un pour chercher l'argent. Abou’l-‘Âç le fit demander à Zaïnab, et celle-ci réunit tout ce qu'elle put ; mais la somme n'était pas suffisante. Alors elle y ajouta un collier de perles, de cornalines du Yemen et de rubis, qu'elle avait reçu de sa mère Khadîdja, le jour de son mariage avec Abou'l-‘Âç. Le jour du mariage, en donnant la dot à sa fille, Khadîdja demanda à Mohammed la permission de lui donner aussi ce collier, qu'elle portait elle-même ; le Prophète l'ouvrit et le mit de sa propre main au cou de Zaïnab. C'est ce collier qu'elle envoya au Prophète avec l'argent pour la rançon de son mari. Lorsque le Prophète le vit, il le reconnut aussitôt pour l'avoir vu au cou de Khadîdja, et aussi au cou de Zaïnab. Le souvenir de Khadîdja se réveilla en lui, et aussi l'affection pour Zaïnab, et les larmes lui vinrent aux yeux ; il dit : Zaïnab a dû se trouver dans une bien grande peine, pour ôter de son cou le souvenir de sa mère Khadîdja. Les croyants, voyant le Prophète pleurer, lui dirent : Ô apôtre de Dieu, nous t'abandonnons ce collier et cette rançon de bon cœur ; renvoie-le à Zaïnab, si tu veux, ou emploie-le selon ton plaisir. Nous tous, les croyants, nous te laissons maître de notre part, et nous donnons la liberté à Abou’l-‘Âç. Le Prophète les remercia et dit à Abou’l-‘Âç : Ma fille ne peut plus t'appartenir, d'après la loi, car elle est musulmane, et toi, tu es incrédule. Lorsque tu seras de retour à la Mecque, renvoie-moi ma fille. Il lui rendit le collier et l'argent, et fit partir avec lui l'un des Ançâr, un vieillard, et Zaïd, fils de ‘Hâritha, entre les mains duquel Abou’l-‘Âç devait remettre Zaïnab, pour qu'il l'amenât à Médine. Ils partirent ensemble. Arrivés à la dernière station avant la Mecque, ils s'arrêtèrent, et Abou’l-‘Âç entra dans la ville, promettant de faire monter, le lendemain, Zaïnab dans une litière et de la faire escorter jusqu'à cet endroit. Abou’l-‘Âç avait un frère, nommé Kinâna, fils de Rabî‘a, le meilleur archer de toute la Mecque, à qui il confia Zaïnab, en lui disant : Fais-la monter dans cette litière, sur ce chameau, et conduis-la au dehors de la ville jusqu'à la première station ; tu la remettras aux compagnons de Mohammed, qui là conduiront auprès de son père, et tu reviendras. Kinâna prit son arc et

son carquois rempli de flèches, jeta la bride au cou du chameau et partit en passant par le marché de la Mecque. Les gens disaient : Voilà la fille de Mohammed que l'on conduit à Médine. Il a tué nos fils, nous ne laisserons pas partir sa fille. Il s'éleva un tumulte, on suivit Kinâna et on l'atteignit en dehors de la ville. On voulut lui enlever le chameau et le ramener à la Mecque. Kinâna fit agenouiller le chameau, prit devant lui son carquois, ajusta une flèche sur son arc et jura qu'il tuerait quiconque s'approcherait, jusqu'à ce qu'il ne lui restât pas une seule flèche, et qu'ensuite il lutterait jusqu'à la mort. Abou-Sofyân avec d'autres personnages considérables survinrent et lui dirent : Ôte la flèche de l'arc, afin que nous approchions pour te parler. Kinâna ayant fait ainsi, ils vinrent auprès de lui et lui dirent : Nous n'avons rien à démêler avec toi. Cependant, dans cette ville il n'y a pas une maison qui n'ait été atteinte par le deuil. Si tu emmènes cette femme pendant le jour, les habitants ne peuvent pas rester patients. Ramène-la, à la vue des gens, à la maison, et fais-la sortir quand la nuit sera venue. Kinâna fit ainsi. Quand toute la ville fut plongée dans le sommeil, il conduisit Zaïnab en dehors de la ville et la remit à Zaïd, fils de ‘Hâritha, qui l'emmena à Médine, auprès du Prophète.

Zaïnab resta sans époux pendant quatre ans. Tous les principaux musulmans la demandèrent en mariage ; mais le Prophète ne l'accorda à aucun d'eux. Au bout de quatre ans, une caravane des infidèles, parmi lesquels se trouvait Abou’l-‘Âç, venant de Syrie, fut pillée et enlevée par les musulmans, lors de son passage sur le territoire de Médine. Abou’l-‘Âç se sauva, vint pendant la nuit à Médine et se rendit dans la maison de Zaïnab. Le lendemain, Zaïnab avertit le Prophète et demanda sa protection pour Abou’l-‘Âç. Le Prophète accorda sa protection et dit : Ma fille, garde-le dans ta maison, mais prends garde qu'il ne s'approche de toi ; car tu ne dois pas avoir de rapports avec lui. Ensuite il fit dire à ceux des musulmans qui avaient enlevé les biens d'Abou’l-‘Âç : Vous savez quelle est la situation d'Abou’l-‘Âç par rapport à moi. C'est un homme qui, quoiqu'il soit incrédule, n'a jamais fait de tort à personne ; c'est un commerçant très-honnête. Si vous ne lui rendez pas ses biens, il sera obligé de les rembourser à leurs propriétaires. Rendez-les-lui, vous aurez fait une bonne action ; car ces marchandises lui ont été confiées par d'autres. Je vous en serai reconnaissant. Si vous ne les rendez pas, vous êtes

dans votre droit, car elles vous appartiennent légitimement. Les musulmans réunirent toutes ces marchandises et les portèrent au Prophète, qui les rendit à Abou'l-‘Âç. Celui-ci retourna à la Mecque, et remit les marchandises à leurs différents propriétaires ; tous furent satisfaits et aucun d'eux n'eut rien à réclamer de lui. Ensuite il revint à Médine, embrassa l'islamisme, et le Prophète lui rendit Zaïnab. Quelques-uns disent qu'il célébra de nouveau le mariage ; d'autres prétendent qu'il ne fit que rétablir les droits de l'ancien mariage.

Il y avait, parmi les Qoraïschites, un homme nommé ‘Omaïr, fils de Wahb, de la tribu de Djouma‘h, brave et intrépide ; mais il était pauvre et vagabond. Il avait accompli de nombreux actes de bravoure et de témérité. Ce fut lui qui, le jour de Bedr, avait reconnu la force de l'armée du Prophète. Il était réputé pour son habileté à estimer la force d'une armée et pour sa connaissance des routes du désert. Le jour de Bedr, il avait avec lui son fils, nommé Wahb. Lorsque l'armée qoraïschite fut défaite, il se sauva ; mais son fils fut fait prisonnier. Un jour, il causait, dans le temple, avec Çafwân, fils d'Omayya, de l'affaire de Bedr. Affligé de ce que son fils était prisonnier, ‘Omaïr dit : Je n'ai pas d'argent pour payer sa rançon. Si je n'avais pas une nombreuse famille, que je crains de laisser dans la misère après moi, j'irais à Médine, sous prétexte de racheter mon fils, et y attendrais le moment où je rencontrerais Mohammed à un endroit isolé, et je le tuerais, quand même j'y devrais trouver la mort. Çafwân lui dit : Je me charge de tes enfants ; je les entretiendrai aussi longtemps que je vivrai. — Mais j'ai des dettes, dit ‘Omaïr. — Je payerai aussi tes dettes, répliqua Çafwân. ‘Omaïr, ayant reçu de Çafwân des armes et tout ce qui lui était nécessaire pour le voyage, quitta la Mecque pour aller à Médine. Gabriel vint auprès du Prophète et lui fit connaître ce complot et l'arrivée d’‘Omaïr. Le Prophète, se trouvant dans la mosquée, vit entrer par la porte ‘Omaïr ; il lui demanda : Que viens-tu faire ici ? ‘Omaïr répondit : Je viens pour mon fils, qui est prisonnier. Je suis pauvre et n'ai pas de quoi payer sa rançon. Je suis venu pour te prier de lui montrer de la clémence et de le délivrer de la captivité. Le Prophète dit : Tire ton sabre du fourreau. Le sabre était flamboyant. Le Prophète reprit : Chien, est-ce avec un sabre pareil que l'on va chercher un prisonnier ? Qu'avez-vous concerté, toi et Çafwân, fils d'Omayya, dans le temple de la Mecque ? Dans quel but t'a-t-il

envoyé ici ? ‘Omaïr fut stupéfait ; il dit : Ô Mohammed, qui t'a appris ce fait ? — Dieu me l'a appris, répliqua le Prophète. — Par le dieu qui t'a donné ta mission prophétique, dit ‘Omaïr, je n'ai communiqué à personne ce secret, qui n'est connu que de moi et de Çafwân ! Présente-moi la formule de foi, afin que je déclare qu'il n'y a qu'un Dieu et que tu es son prophète. ‘Omaïr embrassa l'islamisme, et le Prophète donna la liberté à son fils, qui se fit également musulman. Ils retournèrent à la Mecque, et le Prophète leur recommanda de servir de guides dans le désert à ceux d'entre les musulmans qui voudraient aller de la Mecque à Médine. Ils exécutèrent cet ordre du Prophète jusqu'à la mort d’‘Omaïr.

Il s'est écoulé treize mois entre le combat de Bedr et celui d'O‘hod. Le Prophète revint du combat de Bedr quatre jours ou, d'après une autre version, sept jours avant la fin du mois de ramadhân. L'année suivante, la troisième de l'hégire, au mois de schawwâl, le septième jour du mois, il partit pour O‘hod. Pendant ces treize mois, il y eut sept expéditions.

Celles qu'il commanda lui-même furent : l'expédition de Kodr, l'expédition de Sawîq, l'expédition contre les Qaïnoqâ‘ et l'expédition de Dsou-Amarr. La première de celles qu'il fit exécuter par des détachements de troupes, sans y prendre part lui-même, fut l'expédition contre Ka‘b, fils d'Aschraf ; la seconde fut l'expédition contre Sallâm, fils d'Abou’l-‘Hoqaïq, qui fut tué dans sa forteresse de Khaïbar. Nous raconterons toutes ces campagnes dans leur ordre.

CHAPITRE XXVIII

Expédition de Kodr

Les alentours de Médine étaient habités par des juifs, répartis par groupes dans des forteresses, telles que celle de Khaïbar, celle de Fadak, celle des Qoraïzha et celle des Nadhîr. À son arrivée à Médine, le Prophète les avait appelés à l'islamisme ; mais ils n'avaient pas cru. Alors il avait conclu avec eux un traité, par lequel ils s'étaient engagés à ne point le combattre. Ensuite, lorsque le Prophète eut commencé ses campagnes et qu'il fut revenu victorieux de Bedr, les juifs furent inquiets et se dirent : Il en a fini avec les Qorïschites, il se tournera maintenant contre nous. Ils nourrissaient des sentiments hostiles contre lui, et sympathisaient avec les Qoraïschites, de même que les Arabes bédouins, qui vinrent attaquer le Prophète pour venger les Qoraïschites.

Le dernier jour du mois de ramadhân, quatre jours, d'autres disent sept jours après son retour de Bedr, le Prophète fut averti que les Arabes des tribus de Solaïm et de Ghatafiln s'étaient réunis dans le désert, au bord d'un puits nommé Kodr, pour venir surprendre Médine, afin de venger les Qoraïschites. Le Prophète, après avoir rompu le jeûne, partit de sa personne, le premier jour du mois de schawwâl, pour aller attaquer ces Arabes. Il laissa comme son lieutenant à Médine un vieillard aveugle, nommé Ibn-Oumm-Maktoum, lecteur du Coran. ‘Alî portait l'étendard du Prophète. Il y a, entre Médine et le puits de Kodr, trois journées de marche. Le Prophète fit le chemin en deux jours. Les Arabes, avertis de son approche, s'enfuirent, abandonnant leur bétail et leurs bagages. Après avoir passé trois jours à cet endroit, ne voyant venir personne, le Prophète fit enlever le bétail et tous les bergers, et s'en retourna à Médine, où il arriva le cinquième ou le sixième jour du mois de

schawwâl. Deux jours après, il partit pour aller attaquer les Benî-Qaïnoqâ‘.

CHAPITRE XXIX

Expédition contre les Benî-Qaïnoqâ‘

Les Benî-Qaïnoqa‘ étaient des juifs qui habitaient près de Médine, avec lesquels le Prophète avait conclu un traité. Il fut informé qu'ils raillaient les Qoraïschites, en disant : Nous aurions dû assister au combat de Bedr, nous aurions donné une leçon à Mohammed ; les Qoraïschites auraient dû nous avertir, nous les aurions secourus, car ils ne s'entendent pas à faire la guerre. Le Prophète était irrité de leurs propos, et désirait les attaquer ; mais il était lié par son traité. Enfin Gabriel lui apporta le verset suivant : « Si tu crains quelque trahison de certaines gens, renvoie-leur leur traité, pour établir l'égalité. » (Sur. VIII, vers. 60.) Le Prophète, heureux de cette révélation, se mit en campagne, de sa personne, avec cent de ses compagnons. Les Benî-Qaïnoqâ‘ avaient autour de Médine des lieux fortifiés, dans l'un desquels se trouvait un marché. Le Prophète y fit venir leurs chefs et leur parla ainsi : Vous savez par votre Pentateuque que je suis le prophète de Dieu. Croyez en moi. Si vous n'embrassez pas l'islamisme, je vous déclare la guerre. Ils répondirent : Tu crois, ô Mohammed, que nous sommes comme les Qoraïschites. Si tu veux t'essayer avec nous, fais-le ; tu verras ce que c'est que la guerre ; car la guerre est notre affaire et nous sommes nés pour elle ; elle n'est pas l'affaire des Qoraïschites.Le Prophète, irrité de ces paroles, les quitta et leur renvoya leur traité, en leur faisant dire de se préparer à la guerre.

Le lendemain, quinzième jour du mois de schawwâl, il se mit en campagne, après avoir établi, comme son lieutenant à Médine, [Baschir] Abou-Lobâba, fils d’‘Abdou’l-Moundsir. ‘Hamza portait l'étendard du Prophète. Les Qaïnoqâ, n'osant pas combattre, se renfermèrent dans leur forteresse, où le Prophète les assiégea pendant quinze jours. Ensuite ils capitulèrent et se rendirent à discrétion. Le

Prophète ordonna de tuer tous les hommes, de réduire en esclavage les femmes et les enfants, et de piller leurs biens.

Les Benî-Qaïnoqâ‘ étaient alliés des Benî-Khazradj, et particulièrement de leur chef ‘Abdallah fils d'Obayy, fils de Seloul, avec lequel ils avaient conclu un traité d'alliance. ‘Abdallah supplia le Prophète de leur faire grâce de la vie, tout en disposant de leurs biens. Le Prophète leur accorda la vie sauve, mais il leur ordonna de quitter le territoire de Yathrib. Leurs biens devinrent le butin des musulmans, et furent partagés entre eux. Ces juifs étaient au nombre de sept cents hommes, en dehors des infirmes, des vieillards et des enfants. Ils n'avaient pas de champs, ni de vergers de dattiers, mais ils avaient un nombreux bétail et des armes. Ils étaient artisans ; toute l'industrie de Médine, tous les ouvrages de forgerie, de cordonnerie et de joaillerie, étaient entre leurs mains. Ils partirent ainsi, se rendant en Syrie, avec leurs femmes et leurs enfants, et abandonnant tous leurs biens, que le Prophète confisqua. Ensuite il détruisit leur forteresse.

Le verset suivant fut révélé relativement au partage de ce butin : « Sachez que, quand vous avez fait du butin, la cinquième partie appartient à Dieu, au Prophète, » etc. (Sur. VIII, vers. 42.) Ce quint, prélevé sur le butin, devint obligatoire à partir de ce jour. Dans la distribution du reste entre ses compagnons, le Prophète recevait aussi sa part individuelle ; car la partie prélevée était placée dans le trésor, et il la distribuait aux musulmans pauvres, aux orphelins, à ses parents pauvres et aux exilés. Le Prophète se contentait de sa part. Tout ce qui était le quint était divisé dans le trésor en trois parties, dont l'une appartenait au Prophète, l'autre à ses parents, et la troisième aux pauvres et aux orphelins.

Après avoir distribué le butin, le Prophète rentra à Médine, le premier jour du mois de dsou’l-qa‘da. Il en repartit le même mois pour l'expédition de Sawîq.

CHAPITRE XXX

Expédition de Sawîq

Lors de la défaite que le Prophète avait infligée aux Qoraïschites, l'un des fils d'Abou-Sofyân, nommé ‘Hanzhala, avait été tué, et l'autre, ‘Amrou, fait prisonnier. Abou-Sofyân disait à ceux qui s'étaient sauvés : Si j'avais été là, je vous aurais montré ce que je puis. Les autres lui répondaient : Mohammed n'est pas allé au loin ; il est resté à Médine ; va et vois ce que tu voudras faire. Abou-Sofyân jura qu'il n'aurait ni trêve ni repos avant d'avoir été surprendre Mohammed à Médine. Il partit de la Mecque le premier jour du mois de dsou’l-qa‘da, avec deux cents cavaliers. N'osant pas aller jusqu'à Médine, il s'arrêta dans la tribu juive des Benî-Nadhîr, qui avaient aux portes de Médine une grande forteresse. L'un des chefs de cette tribu, nommé Sallâm, fils de Mischkam, était lié d'amitié avec Abou-Sofyân. Celui-ci envoya cinquante hommes vers Médine, avec ordre de tuer ou de faire prisonniers et de lui amener tous ceux qu'ils rencontreraient, afin que son serment fût accompli. Ces hommes arrivèrent avant le jour aux portes de Médine, à un caravansérai. Il y avait là un champ dans lequel travaillaient un Ançâr, nommé Ma‘bad, fils d’‘Amrou, et un journalier. Les gens d'Abou-Sofyân tuèrent ces hommes, détruisirent et brûlèrent quelques maisons qui s'y trouvaient, et s'en retournèrent aussitôt, sans avoir pu faire un prisonnier.

Le bruit se répandit à Médine qu'Abou-Sofyân en personne était venu pour attaquer la ville, et que son avant-garde avait déjà tué deux Ançâr et fait beaucoup de ravages. À cette nouvelle, le Prophète partit le même jour, avec deux cents cavaliers, pour fondre sur Abou-Sofyân. Celui-ci, averti à son tour, s'enfuit en toute hâte dans la même nuit. Le Prophète courut après lui pendant trois jours, sans pouvoir l'atteindre, et revint ensuite sur ses pas. Les gens d'Abou-Sofyàn, dans leur fuite précipitée, avaient jeté les sacs contenant leurs provisions de

farine, qu'ils avaient apportées de la Mecque. Les compagnons du Prophète trouvèrent ces sacs de farine sur le chemin et s'en emparèrent. C'est pour cela que cette expédition est appelée l'*expédition de Sawîq* (de la farine).

Le Prophète revint à Médine dans les derniers jours du mois de dsou’l-qa‘da. Le dixième jour du mois de dsou’l-‘hiddja, il fit la prière de la fête du Sacrifice et ordonna de sacrifier des brebis, et il tua deux brebis de sa main. C'était la première fois que l'on accomplissait la *prière de la Fête.* Ce mois tout entier, ainsi que le mois suivant, mo‘harrem se passèrent sans que l'on entreprit aucune expédition nouvelle. Le premier jour du mois de çafar, le Prophète partit pour l'expédition de Dsou-Amarr.

CHAPITRE XXXI

Expédition de Dsou-Amarr

Le Prophète fut informé qu'une troupe d'Arabes des Benî-Solaïm et des Benî-Ghatafân s'était réunie dans un lieu nommé Dsou-Amarr. Il craignit qu'ils ne voulussent faire une incursion sur le territoire de Médine, dont ils étaient éloignés de cinq journées de marche. Il se remit en campagne, le premier jour du mois de çafar, pour les prévenir. Mais ceux-ci, avertis de la marche du Prophète, s'enfuirent. Arrivé à ce lieu, le Prophète ne rencontra personne. Il rentra à Médine le dernier jour du mois.

Le Prophète passa le mois de rabîʻa premier à Médine. C'est dans ce mois qu'il maria sa fille Oumm-Kolthoum à ʻOthmân, fils d'ʻAffân, qui déjà avait été son gendre par sa fille Roqayya, qui était morte.

CHAPITRE XXXII

Meurtre de Ka‘b, fils d'Aschraf

Ce fut dans le même mois de rabî‘a premier que le Prophète envoya quelqu'un pour tuer Ka‘b fils d'Aschraf, dont il avait essuyé beaucoup d'injures. Ka‘b était un juif, l'un des principaux des Benî-Nadhir. Il s'était arrogé le commandement de la forteresse des Benî-Nadhir, et il possédait lui-même, en face de cette forteresse, un château fort, renfermant des plantations de dattiers. Il récoltait chaque année une grande quantité de blé et de dattes, qu'il vendait à crédit, et il avait ainsi acquis une fortune considérable. Il avait de l'éloquence et était poète, car son père était de la tribu de Tayy, tandis que sa mère appartenait aux Benî-Nadhîr. Or le jour où Zaïd, fils de ‘Hâritha, arriva aux portes de Médine avec la nouvelle de la victoire des musulmans, et qu'il énumérait les chefs qoraïschites qui avaient été tués, Ka‘b, se trouvant là, dit : Cela est impossible. Tous ces Qoraïschites, en effet, étaient ses parents. Lorsque la nouvelle se confirma, il se rendit à la Mecque, consola les habitants, composa des élégies sur les morts et des satires contre le Prophète et contre ses compagnons. Ensuite il revint à Médine, et le même jour le Prophète apprit qu'il avait fait des satires contre lui. Puis, chaque fois que Ka‘b venait dans la ville, il disait : Pleurez, pour que l'on pense que Mohammed est mort, et que sa religion cesse d'exister. Ces paroles furent rapportées au Prophète.

Un jour qu'il se trouvait au milieu de ses compagnons, et que l'on parlait de Ka‘b, fils d'Aschraf, le Prophète se plaignit de lui et dit : Qui donnera sa vie à Dieu, et tuera cet homme ? L'un des Ançâr, nommé Mohammed, fils de Maslama, dit : Moi j'irai, et je le tuerai, ô apôtre de Dieu ! Le Prophète le remercia vivement. Lorsque, trois jours après, le Prophète vit qu'il n'était pas encore parti, il lui en demanda la raison. Mohammed répondit : ô apôtre de Dieu, je n'ai pas

mangé depuis trois jours, de chagrin. J'ai pris envers toi un engagement, et je crains de ne pouvoir le remplir ; car Ka‘b est un homme très-considérable et habite un château bien fortifié. Le Prophète dit : Essaye toujours ; si tu réussis, tu seras béni ; si tu ne réussis pas, tu seras excusé. — Il me faut, dit l'autre, pour cette affaire des compagnons. Il avait parmi les Ançâr un ami, nommé Silkân, fils de Salâma, surnommé Abou-Nâïla, qui était le frère de lait de Ka‘b. Celui-ci, chaque fois qu'il venait à Médine, descendait dans la maison de Silkân ; il lui montrait de l'affection et de la confiance. Mohammed, fils de Maslama, vint trouver Silkân, lui fit part des paroles du Prophète et lui dit : Si tu me prêtes assistance, je pourrai accomplir cette œuvre et être agréable au prophète de Dieu. Silkân consentit et dit : Il nous faut encore d'autres compagnons. Sept Ançâr se concertèrent ainsi et se mirent à délibérer de quelle façon ils exécuteraient leur dessein. S'étant mis d'accord, ils vinrent, avant de partir, trouver le Prophète, au moment de la prière du coucher, et lui dirent : Nous allons partir, ô apôtre de Dieu, mais il faudra que nous disions du mal de toi et de ta fonction prophétique. Le Prophète les y autorisa, les accompagna jusqu'au cimetière nommé Baqî‘ al-Gharqad, puis il leur dit : Allez, au nom de Dieu, et revenez aussitôt.

Ils se dirigèrent vers le château de Ka‘b. À une demi-parasange de ce château se trouvait une plantation de dattiers ; la forteresse des Benî-Nadhîr était en face, et tout autour demeuraient des juifs. Ils arrivèrent pendant la nuit à la porte du château de Ka‘b. Celui-ci, qui s'était récemment marié, dormait avec sa nouvelle épouse sur la terrasse. Salkân, ayant posté ses compagnons sur le chemin, s'approcha tout armé de la porte du château et appela Ka‘b, qui se réveilla, le reconnut, lui répondit et regarda en bas. Silkân lui dit : J'ai à te parler. — Que peux-tu avoir à me dire à cette heure-ci ? demanda Ka‘b. — Je suis venu pour te consulter sur une affaire, répliqua l'autre. Si tu peux, descends ; si tu ne peux pas, je m'en retournerai. Ka‘b se leva pour descendre ; mais sa femme saisit le pan de sa robe et le pria de ne pas y aller. Ka‘b lui dit : C'est mon frère de lait, dont la porte m'est ouverte la nuit comme le jour ; ce serait mal de lui fermer la mienne, puisque je ne me suis jamais présenté en vain chez lui. La femme dit de nouveau : N'y va pas, il fait nuit, tu ne sais pas ce qui peut arriver. — Je suis, répondit Ka‘b, plus sûr de lui que de moi-

même. Puis il dégagea le pan de sa robe qu'elle avait saisi et dit : « L'homme noble, quand même on l'appellerait à la mort, répond à l'appel. » C'est là un proverbe arabe, que Kaʻb prononçait par orgueil et pour affirmer son courage. Il ne savait pas que lui-même allait le rendre vrai, et que ses paroles deviendraient une réalité. Kaʻb étant sorti du château, Silkân lui dit : Sache, ô mon frère, que je viens de Médine, parce que ce Mohammed est un fléau ; le pays tout entier est dans la famine et dans la misère, et nous n'avons plus de vivres. Kaʻb, se caressant la barbe, dit : Par la tête de mon père ! ne vous ai-je point assez dit que cela n'est pas une chose sérieuse et que cette affaire n'a pas de fondement ? Silkân dit : Oui, cela est devenu manifeste pour tout le monde. Quant à ce qui me concerne en particulier, je suis dans la détresse, et je viens chez toi pour que tu me donnes un peu de blé et de dattes que je puisse porter à ma famille. Je te remettrai en gage ce que tu voudras. J'ai avec moi quelques amis, qui attendent dans ce verger ; ils avaient honte de venir te trouver ; c'est pour cela que je me suis rendu seul auprès de toi, pour savoir ta réponse. Kaʻb répliqua : Il ne m'est pas resté beaucoup de vivres ; cependant je ne veux pas te faire de la peine. Silkân reprit : Nous sommes venus pendant la nuit afin que, si nous essuyons un refus, personne ne connaisse notre situation. Kaʻb dit : Je vous accorde votre demande, mais je désire que vous me donniez en gage vos enfants. Silkân répondit : Veux-tu donc nous déshonorer parmi les hommes ? Nous avons apporté nos armes, et ce gage vaut mieux que des enfants. Ce serait pour nous un déshonneur de donner en gage nos enfants, et toi, tu aurais à faire la dépense de leur entretien. Silkân lui faisait cette offre, afin que Kaʻb ne fut pas effrayé quand il verrait les armes. Kaʻb répliqua : C'est bien, apporte les armes. Silkân appela ses compagnons, et Mohammed, fils de Maslama, et les autres s'approchèrent avec leurs armes. Ils prirent place en face de Kaʻb et se mirent à causer avec lui. Tout à coup Kaʻb s'écria : Je vous avais bien dit que cet homme est un fléau ; son œuvre n'aura pas de consistance. Les autres répondirent : Nous reconnaissons maintenant tout ce que tu nous avais dit.

Kaʻb avait une chevelure qui lui tombait sur le cou. Elle était parfumée de musc et d'ambre. À chaque instant Silkân lui prenait la tête, l'attirait vers lui et en respirait les parfums, en disant : Quelle délicieuse odeur ! Lorsqu'une bonne partie de la nuit fut passée, Kaʻb

dit : Déposez quelques-unes de vos armes pour que nous les mettions de côté. Silkân dit : Allons nous promener un peu dans ce verger, pour chasser notre chagrin ; nous te remettrons ensuite les armes, que tu pourras emporter dans ta maison, et demain nous amènerons des bêtes de somme pour chercher les vivres. Ka‘b se leva et alla avec eux, tout en causant. Silkân, de temps en temps, passait dans la chevelure de Ka‘b sa main, qu'il portait ensuite à son nez pour en respirer l'odeur. Quand ils furent arrivés au milieu du verger, Silkân saisit fortement Ka‘b par les cheveux et dit : Chargez ! Mohammed, fils de Maslama, le serra également, et ‘Hârith, fils d'Aus, vint à leur aide, et tous les trois le maintinrent ainsi. Les autres prirent leurs sabres et le frappèrent. Quelqu'un du château, apprenant cet événement, donna l'alarme ; on alluma des torches, et la femme de Ka‘b jetait des cris du haut de la terrasse. Elle fut tuée par les Arabes, qui se retirèrent ensuite.

Un coup de sabre avait atteint par erreur la tête de ‘Hârith et lui avait fendu le crâne. Le sang coulait, et, comme ils le croyaient blessé mortellement, ils l'abandonnèrent et s'éloignèrent en courant dans la direction de Médine, craignant d'être poursuivis. ‘Hârith, ne pouvant pas courir, les suivit lentement. Cependant aucun juif n'osa aller à leur poursuite. Arrivés près de la ville, ils furent en sûreté et s'arrêtèrent pour attendre ‘Hârith. Le jour commençait à poindre lorsqu'ils entrèrent dans la ville. Ils trouvèrent le Prophète occupé à prier, et lui rendirent compte de ce qu'ils venaient d'accomplir. Le Prophète fut très-heureux, rendit grâces à Dieu et les remercia. Ensuite il souffla sur la tête de ‘Hârith, dont la blessure fut guérie immédiatement.

À l'expiration du mois de djoumâda premier, c'est-à-dire le premier jour du mois de djoumâda second, le Prophète ordonna l'expédition de Qarada.

CHAPITRE XXXIII

Expédition de Qarada

Les Qoraïschites se trouvaient, à la Mecque, dans la situation de ne pouvoir vivre sans le commerce ; car, comme ils ne semaient pas la terre, ni ne récoltaient, lorsqu'une année ils cessaient de faire du commerce, ils étaient dans la détresse. Cette situation est encore la même aujourd'hui. Les habitants de la Mecque vivent du commerce avec la Syrie, les côtes et d'autres contrées. Après l'affaire de Bedr, les Qoraïschites cessèrent d'aller en Syrie. Il se passa ainsi sept ou huit mois, et leur position devint difficile. Alors Abou-Sofyân leur dit : Nous avons un moyen, c'est de conduire nos caravanes par des chemins détournés, et d'éviter la route de Bedr et le territoire de Médine. Nous prendrons un guide qui nous fera traverser le désert par un chemin que Mohammed ne trouvera pas. En conséquence ils préparèrent une grande caravane, chargée d'une quantité considérable de marchandises, et Abou-Sofyân et Çafwân, fils d'Omayya, partirent pour la Syrie. S'étant engagés dans le désert, ils prirent un guide, nommé Forât, fils de ‘Hayyân, qui les conduisit à travers le désert par des chemins non tracés. Il les mena à Dsât-‘Irq, station située sur le chemin qui passait par le territoire de la tribu des Benî-‘Âmir. C'est là que, actuellement, les pèlerins prennent l'*I‘hrâm*. En partant de cet endroit, Ils poursuivirent la route du désert.

Le Prophète, averti de cette marche, fit partir un détachement de troupes sous les ordres de Zaïd, fils de ‘Hâritha, pour donner la chasse à la caravane. Zaïd, qui ne connaissait pas les routes du désert, l'explora dans différents sens, jusqu'au moment où il rencontra la caravane, campée au bord d'un puits nommé Qarada, où il la surprit à la pointe du jour. Abou-Sofyân et ses compagnons montèrent sur leurs chamelles et, s'enfuirent ; mais le guide resta entre les mains de Zaïd,

qui l'amena avec les biens de la caravane à Médine. Le Prophète fit le partage du butin, et le guide embrassa l'islamisme.

Cet événement se passa au milieu du mois de djoumâda second. Dans le même mois, l'un des principaux juifs de Khaïbar, Salim, fils d'Abou’l-‘Hoqaïq, fut tué par ordre du Prophète.

CHAPITRE XXXIV

Meurtre de Sallâm, fils d'Abou'l-'Hoqaïq

Sallâm, surnommé Abou-Râfi', était le chef des juifs de Khaïbar, et résidait dans cette ville. C'était un homme considérable, très-riche et maniant bien la parole. Il avait été lié d'amitié avec Ka'b, fils d'Aschraf, et il faisait également des satires contre le Prophète.

La population de Médine se composait de deux tribus, les Aus, les moins nombreux, et les Khazradj. Ces deux tribus étaient en rivalité entre elles, et si l'une accomplissait quelque action d'éclat, l'autre cherchait également à en accomplir. Les sept hommes qui avaient tué Ka'b appartenaient tous à la tribu d'Aus. Alors les hommes de Khazradj se réunirent et dirent : Il faut que nous aussi nous tuions un des principaux personnages des juifs, pour être agréables au Prophète ; et ils résolurent de massacrer Abou-Râfî', chef des juifs de Khaïbar, qui étaient les plus nombreux. Ils firent part de leur dessein au Prophète, qui l'approuva. Huit d'entre eux, des hommes jeunes et braves, se concertèrent, et, avant de partir, vinrent trouver le Prophète, qui les remercia et leur dit : Allez, mais ne tuez pas de femmes ni d'enfants.

Ces hommes partirent et arrivèrent à Khaïbar au moment du coucher du soleil. Khaïbar était une forteresse telle qu'il n'y en avait pas de plus solide dans le monde ; elle se composait de sept forts, l'un entourant l'autre, et chaque fort était muni d'une porte de fer. Au moment de la prière du soir, où le gardien rentrait dans la forteresse, 'Abdallah, fils d'Onaïs, l'un des huit, recommanda à ses compagnons de se cacher derrière le mur, leur donna ses armes et leur dit : Je vais chercher à m'introduire dans la forteresse ; tenez-vous à la porte ; quand je l'ouvrirai, vous entrerez. Il alla se placer vis-à-vis de la porte, se couvrant la figure, comme quelqu'un qui fait ses besoins. À ce moment, le gardien voulut fermer la porte, et, pensant que cet homme

était l'un des gens de la forteresse, il lui cria : Entre tout de suite, je vais fermer la porte, il est tard. ‘Abdallah se leva, ramassant ses vêtements et la tête toujours couverte, pour que le gardien ne peut le reconnaître, entra dans la forteresse et s'assit à un endroit où le gardien ne le voyait pas. Chaque soir, après avoir fermé les sept portes, le gardien suspendait les sept clefs ensemble à un clou, à un endroit caché, et le lendemain matin celui qui, à l'intérieur, se levait le premier pour sortir, prenait les clefs et ouvrait les portes, sans qu'il fût nécessaire d'appeler le gardien. ‘Abdallah avait été souvent à Khaïbar et connaissait cette habitude. Le gardien ayant suspendu les clefs, ‘Abdallah attendit que l'on eût éteint les flambeaux.

Abou-Râfî‘ avait son appartement au milieu du fort, élevé au-dessus du sol. Il fallait y monter par cinq marches. Les habitants du fort restèrent avec lui jusqu'à minuit, ensuite ils se séparèrent et allèrent se coucher. Alors ‘Abdallah prit les clefs, ouvrit les portes, et ses compagnons entrèrent. Ils tirèrent leurs sabres et montèrent à l'appartement d'Abou-Râfî‘, qui était couché avec sa femme. La porte de l'appartement était ouverte. Ils, entrèrent, et ‘Abdallah, fils d'Onaïs, dirigea son sabre sur Abou-Râfî‘. À ce moment, la femme se précipita [hors du lit] et voulut crier. ‘Abdallah, fils d’‘Atîk, leva son sabre pour la frapper, mais, se rappelant que le Prophète leur avait recommandé de ne pas tuer les femmes, il lui dit : Si tu cries, je te frappe. La femme se tint tranquille. Après qu'ils eurent tué Abou-Râfî‘ et qu'ils se furent retirés, la femme donna l'alarme. Ils se précipitèrent un toute hâte en bas de l'escalier : mais ‘Abdallah, fils d’‘Atîk, ayant manqué les marches, tomba sur le sol et se cassa la jambe. Il poussa des cris de douleur, et ses compagnons, craignant qu'il ne restât là, le prirent sur leurs dos et l'emportèrent hors du fort.

Les gens de l'intérieur du fort accoururent tous de leurs maisons. Personne ne put dire qui étaient les meurtriers. Avant que l'on eût allumé des flambeaux, les musulmans étaient déjà à une certaine distance. Les gens du château vinrent trouver le gardien, qui dit : J'avais fermé les portes et réuni les clefs comme d'habitude. Alors ils lui dirent : Ferme les portes ; peut-être Mohammed et ses compagnons sont-ils venus pour nous surprendre ; il ne faut pas qu'ils puissent pénétrer dans le fort. On ferma donc les portes, et personne n'osa sortir. Les musulmans dirent entre eux : Ne nous en allons pas avant

d'avoir la certitude qu'Abou-Râfî‘ est mort. Au matin, lorsqu'ils entendirent du fort le bruit des lamentations des femmes, ils surent qu'il était mort, et partirent pour Médine, en emportant celui qui s'était cassé la jambe. Le Prophète fut très-heureux ; il toucha l'homme blessé, qui fut guéri à l'instant même et se leva.

Les juifs qui demeuraient tout autour de Médine furent dans la terreur devant le Prophète. Ils disaient : Quels sont ces hommes qui sont avec Mohammed, qui tuent les gens enfermés dans leurs châteaux ? Ils vinrent tous pour faire la paix.

C'est ainsi que se passèrent les mois de redjeb, de ramadhân et de scha‘bân. Le Prophète observa le jeûne pendant le mois de ramadhân, fit la *prière de la Fête* et recommanda l'*aumône de la Fête.* Au mois de scha‘bân, il épousa ‘Hafça, fille d’‘Omar, fils d'Al-Khattâb. Lorsque sept jours se furent écoulés du mois de schawwâl, il partit pour le combat d'O‘hod.

CHAPITRE XXXV

Combat d'Oʿhod

Après avoir essuyé la défaite de Bedr, les Qoraïschites disaient entre eux : Nous n'aurons pas de repos avant d'avoir pris notre revanche sur Mohammed. Ils envoyèrent des lettres et des messagers à tous les Arabes pour demander leur assistance. ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, et Çafwân, fils d'Omayya, personnages considérables parmi les Qoraïschites, qui, l'un et l'autre, avaient perdu leur père au combat de Bedr, rassemblèrent les propriétaires des biens que Zaïd, fils de ‘Hâritha, avait enlevés à la caravane de Syrie conduite par Abou-Sofyân, et leur dirent : L'armée de la Mecque va partir à cause de vous et de vos biens. Que chacun de vous contribue aux dépenses. Les autres répondirent : Nous ne vous donnerons rien ; nous préparons nous-mêmes une armée, et nous prendrons nous-mêmes notre revanche. Donc, pendant un an, les Mecquois rassemblèrent une armée, dont ils donnèrent le commandement à Abou-Sofyân. Ils choisirent d'entre les Arabes qui se présentaient tous ceux qui étaient distingués par leur courage.

Abou-Sofyân résolut de prendre avec lui l'idole de Hobal, la plus grande de celles qui étaient placées dans le temple de la Mecque, afin que l'armée arabe eût à combattre pour sa religion. Un certain poète, faible et chétif, qui récitait des chants pendant le combat et qui encourageait les hommes à la lutte, avait été fait prisonnier à Bedr, et le Prophète, sur ses prières, lui avait fait grâce et il l’avait fait mettre en liberté, à la condition qu'il ne composerait plus de poésies pour les infidèles. Abou-Sofyân le fit venir et lui dit d'aller trouver les Arabes et de les appeler à la guerre. Cet homme répondit : J'ai une nombreuse famille, puis Mohammed m'a obligé en me donnant la liberté. Çafwân lui dit : Je me charge de tes enfants. En conséquence, il quitta la Mecque et voyagea pendant un an dans le désert, excitant les hommes

à la guerre contre le Prophète. Beaucoup de gens répondirent à son appel et vinrent avec lui à la Mecque.

Le premier jour du mois de schawwâl, Abou-Sofyân fit partir son armée de la Mecque, emportant avec lui, placée sur un chameau, l'idole de Hobal. Il emmena également sa femme Hind, dont le père, ‘Otba, l'oncle, Schaïba, et le frère, Walîd, avaient été tués à Bedr. Il emmena en outre Oumm-‘Hakîm, sa cousine, femme d’‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl. Hârith, fils de Hischâm, frère d'Abou-Djahl, emmena sa femme Fâtima, fille de Walîd ; ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, sa femme Raïta, fille de Monabbih. Il y avait quinze femmes, et chacune d'elles était suivie de trois ou quatre esclaves. Djobaïr, fils de Mout‘îm, avait eu sont oncle To‘aïma tué à la bataille de Bedr. Son père possédait un esclave abyssin, nommé Wa‘hschî, fort brave et habile guerrier, qui combattait avec le javelot, à la manière des Abyssins. Djobaïr lui dit : Mohammed a tué mon oncle. Il a deux oncles, ‘Abbâs et ‘Hamza. Si tu tues l'un d'eux, tu seras libre. Aux portes de la Mecque, Abou-Sofyân passa l'armée en revue ; elle se composait de trois mille hommes complètement armés, partie habitants de la Mecque, partie Arabes bédouins. Deux cents d'entre eux avaient des chevaux, les autres des chameaux. Sept cents hommes étaient armés de cuirasses. Ils marchèrent sur Médine ; arrivés aux portes de la ville, ils s'arrêtèrent près d'une montagne qui se trouve à cet endroit, et dont la hauteur est d'un mille.

Lorsque le Prophète reçut cette nouvelle, les gens de Médine furent dans la crainte ; car ils savaient que les incrédules venaient pour venger le sang versé à Bedr. Le Prophète ayant convoqué ses compagnons pour délibérer avec eux, ‘Abdallah, fils d'Obayy, fils de Saloul, chef des Khazradj, qui était un hypocrite, présent dans l'assemblée, parla ainsi : Ô apôtre de Dieu, il faut que nous restions ici, que nous les laissions approcher jusqu'aux portes de la ville, dans laquelle nous nous enfermerons et où nous combattrons. Ici les femmes et les enfants, en lançant sur eux des pierres, pourront nous être utiles, et les ennemis se trouveront moins nombreux que nous. Mais si nous sortons à leur rencontre, leur nombre sera supérieur au nôtre ; car Médine ne fournira pas trois mille combattants. Nous n'avons pas souvenir que jamais, du temps du paganisme, du temps des Tobba‘ du Yemen, et même avant cette époque, quelqu'un ait

attaqué la ville de Médine sans s'en retourner vaincu et ruiné. Le Prophète agréa ces paroles et dit : J'ai rêvé cette nuit que mon sabre était ébréché et que je mettais ma main dans une cuirasse. La cuirasse parait signifier la ville de Médine, dans laquelle je m'enfermerai. Quelques-uns des compagnons du Prophète, Mohâdjir et Ançâr, qui avaient assisté à la bataille de Bedr, tels que ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, ‘Omar, fils de Khattâb, Mo‘âds et d'autres, dirent : Ô apôtre de Dieu, cela n'est pas juste. Jamais on n'est resté chez soi, l'ennemi étant aux portes, sans devenir un objet de mépris. Conduis-nous hors de la ville, afin que nous combattions ; nous leur ferons voir un combat comme celui de Bedr. Le Prophète répliqua : Préparez-vous, accomplissons la prière du vendredi et partons. C'était le septième jour du mois de schawwâl. Les hommes s'équipèrent, le Prophète accomplit la prière, se revêtit de son armure, et, monté sur un cheval de noble race, il quitta sa maison à contre-cœur. Lorsque les hommes remarquèrent l'hésitation du Prophète, ils lui dirent : Ô apôtre de Dieu, si tu hésites à partir, nous nous soumettons à ta volonté ; reste, si tu le veux. Le Prophète répondit : Que ne le disiez-vous plus tôt ? Maintenant que j'ai revêtu mon armure, je ne veux pas reculer. Il n'est pas convenable, après avoir pris les armes, de les déposer sans avoir combattu. Enfin il partit à la tête de mille hommes. Dans cette troupe, il y avait, outre le cheval du Prophète, un autre cheval, appartenant à un homme nommé Abou-Borda, fils de Niyâr, l'un des Benî-‘Hârith, de la tribu d'Aus. Le Prophète avait laissé comme son lieutenant à Médine Ibn-Oumm-Maktoum. L'étendard du Prophète était porté par Mo‘ab, fils d’‘Omaïr, l'un des Mohâdjir.

‘Abdallah, fils d'Obayy, n'avait suivi l'armée qu'à contre-cœur. Lorsqu'on fut arrivé à un lieu nommé Schaut, à la distance d'une demi-parasange de Médine, il s'arrêta et dit : Je ne sais où je vais. Il ne faut pas suivre un homme qui rejette l'avis des grands pour écouter celui des enfants ; il ne faut pas aller à la mort gratuitement. Entouré d'un grand nombre de personnes, il dit : Je retourne à Médine ; que tous ceux qui désirent leur salut reviennent. Trois cents hommes le suivirent. Le Prophète ne s'en retourna pas, mais il envoya l'un des Ançâr, nommé ‘Abdallah, fils d’‘Amrou, après ‘Abdallah, fils d'Obayy, pour le rappeler, lui et ses hommes. Cet homme leur dit : Où allez-vous, ô nos frères musulmans ? Abandonnerez-vous le prophète

de Dieu, sur le conseil d'un hypocrite ? N'avez-vous pas honte devant Dieu ? ‘Abdallah, fils d'Obayy, répliqua : Nous ne savons pas pourquoi vous vous mettez en campagne. Vous n'aurez pas à combattre ; vous vous en irez sans avoir eu affaire à l'ennemi. Malgré toutes les instances d’‘Abdallah, fils d’‘Amrou, les trois cents ne voulurent pas revenir, et cet homme quitta l'armée. Alors Gabriel apporta le verset suivant : « ... *Ils dirent :* Si nous savions que vous dussiez combattre, nous vous suivrions. Certes, en ce jour, ils étaient plus près de l'infidélité que de la croyance. » (Surate III, vers. 160.) Le Prophète dit : Dieu est avec nous, cela suffit ; et il continua sa marche. Il arriva à un endroit, près de deux collines de sable, l'une en face de l'autre, nommées Schaïkhân, où, du temps du paganisme, deux anciens d'entre les juifs se tenaient chaque jour, pour proposer des apologues aux passants, en leur demandant quelque chose. Il s'arrêta là, à l'heure de la prière de l'après-midi, et passa ses troupes en revue. Il y avait sept cents combattants, soit à pied, soit montés sur des chameaux. Le Prophète et un autre avaient des chevaux. Cent hommes étaient armés de cuirasses. De même qu'à Bedr, le Prophète renvoya ceux qui étaient trop jeunes, tels que Abou-Sa‘îd al-Khoudrî ; ‘Abdallah, fils d’‘Omar ; Zaïd, fils de Thâbit ; Osaïd, fils de Zhohaïr ; Al-Berâ, fils d’‘Âzib. Tous ces jeunes gens, excepté Abou-Sa‘îd, avaient déjà voulu prendre part à l'expédition de Bedr, mais le Prophète les avait renvoyés. Il voulut agir de même avec Samoura, fils de Djondab, et avec Râfî‘ fils de Khodaïdj ; mais, voyant la taille élevée de ce dernier, il lui permit de rester. Alors Samoura, fils de Djondab, dit : Ô apôtre de Dieu, tu permets à Râfi‘ de rester et tu me renvoies ; cependant, quoique je sois de petite taille, quand je lutte avec Râfi‘, je le fais tomber. Le Prophète l'autorisa également à suivre l'armée. Puis, ayant résolu de passer la nuit à cet endroit, il dit : Il nous faut un guide qui nous conduise par un chemin plus court, afin que nous puissions livrer le combat demain ; nous occuperons la montagne et nous l'aurons à notre dos. On lui amena un guide, nommé Abou-‘Haïthama, de la tribu des ‘Hâritha.

Au moment où le jour allait paraître, le Prophète accomplit la prière du matin et se mit en marche, le huitième jour du mois de schawwâl. Son guide, lui faisant quitter la route, le conduisit à travers les champs et les vergers des Benî-‘Hâritha. La queue de son cheval

s'étant embarrassée dans le sabre d'un Ançâr, qui marchait à ses côtés, et l'ayant fait sortir du fourreau, le Prophète dit : Remets ton sabre dans le fourreau ; car je pense que beaucoup de sabres sortiront du fourreau aujourd'hui. Lorsqu'ils passèrent sur le champ d'un aveugle, nommé Mirba‘, fils de Qaïzhî, de la tribu de ‘Hâritha, qui était hypocrite, cet homme prit une poignée de poussière et la jeta au visage du Prophète, en disant : Si tu es un prophète de Dieu, je ne te permets pas de passer sur mon champ. L'un des Ançâr, nommé Sa‘d, fils de Zaïd, des Benî-al-Aschhal, tenant dans la main son arc, en frappa cet homme sur la tête et lui fendit le crâne. Les autres voulurent l'achever, mais le Prophète dit : Ne le tuez pas ; ce pauvre homme est aveugle des yeux de la tête aussi bien que des yeux du cœur. Au lever du soleil, ils arrivèrent au mont O‘hod. Le Prophète plaça son armée en face des Qoraïschites ; elle était appuyée à la montagne, pour que l'ennemi ne pût pas la tourner ; mais comme elle était composée d'un petit nombre de combattants, et que les troupes de l'ennemi, au contraire, étaient fort nombreuses, celles-ci l'enveloppèrent par devant et par derrière Les ennemis se mirent en ordre de bataille, et Abou-Sofyân donna le commandement de l'aile droite à Khâlid, fils de Walîd, qui se trouvait à la tête de cinq cents hommes. L'aile gauche, formée également de cinq cents hommes, était commandée par ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl. L'étendard des Qoraïschites était, selon l'usage, porté par les descendants d’‘Abd ed-Dâr, fils de Qoçayy. Abou-Sofyân leur dit : Le sort de la guerre est attaché à l'étendard ; car aussi longtemps que l'étendard reste debout, l'armée tient pied. l'ai appris que, dans la journée de Bedr, vous avez jeté l'étendard, cédant à la terreur, et l'armée s'est mise à fuir. Si, aujourd'hui, vous voulez agir de même, je vais le confier à d'autres. Ils répondirent : Nous ne céderons à personne notre honneur héréditaire ; mais nous montrerons aujourd'hui plus de vaillance que nous n'en avons jamais montré. Et ils remirent l'étendard entre les mains de l'un d'eux, homme très-brave, nommé Tal‘ha, fils d'Othmân, fils d’‘Abd ed-Dâr. Ensuite les Qoraïschites ayant formé leurs lignes de bataille, Abou-Sofyân fit placer le chameau qui portait l'idole de Hobal devant les rangs et ordonna aux femmes de se tenir derrière les rangs ; puis il dit aux soldats : Si vous ne voulez pas combattre pour votre religion,

au moins combattez pour venger le sang versé à Bedr et pour les femmes.

Le Prophète, en disposant ses troupes en ordre de bataille, plaça Zobaïr, fils d'‘Awwâm, avec cent hommes, en face de Khalîd, fils de Walîd ; Miqdâd, fils d'Al-Aswad, avec cent hommes, en face d'‘Ikrima, et donna l'étendard à Mo‘cab, fils d'‘Omaïr, qu'il plaça devant les rangs. Il y avait sur le mont O‘hod un défilé par lequel les infidèles pouvaient s'avancer pour prendre l'armée musulmane par derrière. Le Prophète envoya à l'entrée de ce défilé cinquante archers, des Ançâr, sous les ordres d'‘Abdallah, fils de Djobaïr, l'un des Benî-‘Amrou-ben-‘Auf. Il leur donna les instructions suivantes : Si l'ennemi se tourne de votre côté pour passer par ce défilé, repoussez-le en lui lançant des traits. Restez fixes à ce poste, soit que nous soyons victorieux, soit que nous succombions, jusqu'à ce que je vienne vous trouver ; car Dieu m'a promis la victoire. Les deux armées prirent ainsi leurs positions. Le Prophète avait revêtu deux cuirasses et portait à son côté deux sabres, le *Dsoul-Feqâr* et le *Khaïf.*

Les deux armées s'avancèrent. Abou-Sofyân envoya un messager avec l'ordre de se placer en face des troupes musulmanes et de leur adresser l'appel suivant : Hommes de Médine, Abou-Sofyân vous fait dire : Ce Mohammed est un des nôtres, et nous sommes des siens ; il y a entre nous et lui la guerre et la mort. Mais nous ne sommes pas en guerre avec vous, qui êtes originairement de la même famille que nous. Séparez-vous de cet homme, rentrez en paix à Médine et laissez-nous avec Mohammed et les gens de la Mecque. Les musulmans Ançâr répondirent à cet appel par des malédictions et des injures à l'adresse d'Abou-Sofyân et du messager ; ils dirent : Chien impur, va dire à Abou-Sofyân et aux Qoraïschites que, à moins d'avoir versé notre sang à nous tous, ils ne verront pas le visage de Mohammed. Cet homme s'en retourna et répéta ces paroles à Abou-Sofyân.

Un habitant de Médine, nommé Abou-‘Âmir, l'un des principaux de la tribu d'Aus, avait été croyant. On l'appelait ‘Abdallah *le Moine (Râhib).* N'ayant pas été bien traité par le Prophète, il avait apostasié et s'était rendu à la Mecque, en entraînant avec lui cinquante jeunes gens qu'il avait séduits et qui avaient apostasié. Depuis lors le Prophète l'avait toujours appelé *coquin (Fâsiq).* Vivant à la Mecque

avec ses compagnons, il avait suivi l'armée mecquoise. Pendant toute la route, il avait dit à Abou-Sofyân : Aussitôt que les deux armées seront en présence et que les gens de Médine me verront, tous les Aus et les Khazradj viendront à moi. En ce moment, Abou-Sofyân lui dit : Avance et appelle les gens de Médine. Il se plaça devant les rangs et dit : Ô mes compatriotes, c'est moi ‘Abdallah, fils d’‘Amrou, qui ai quitté Médine et qui reviens vers vous. Les musulmans lui répondirent : Sois maudit ! Nous espérons que tu seras venu chercher ta tombe toi-même. ‘Abdallah se retira, accablé de honte.

Ensuite le Prophète dit à Zobaïr, fils d’‘Awwâm : Au nom de Dieu, charge ! Zobaïr attaqua Khâlid, et du premier choc il le fit fuir. Le Prophète et ses compagnons exprimèrent leur admiration. Abou-Sofyân s'opposa avec mille hommes à Zobaïr et le fit reculer jusqu'à sa première position. Tal‘ha, qui tenait l'étendard des infidèles, homme d'une bravoure héroïque, se plaça devant ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, et, brandissant son sabre, lui dit : Ô ‘Alî, vous dites que vos morts vont en paradis et que les nôtres vont en enfer. Viens maintenant lutter avec moi, tu m'enverras en enfer avec ton sabre, ou je t'enverrai en paradis par le mien. ‘Alî répliqua : Je t'enverrai en enfer, s'il plaît à Dieu. Ils commencèrent la lutte, et ‘Alî, le frappant de son sabre, lui coupa une jambe. Tal‘ha tomba et avec lui l'étendard des infidèles, qui fut relevé par un autre membre de la famille d'Abd ed-Dâr. Tal‘ha dit à ‘Alî : Grâce, ô mon cousin ! ‘Alî le quitta, en disant : Je ne te crois pas digne de l'enfer ; tu ne vaux pas assez pour mériter l'enfer. Le Prophète entendit ces paroles et sourit. ‘Alî rentra dans les rangs. Ensuite le Prophète ordonna à ses troupes de faire une charge générale. Zobaïr, fils d’‘Awwâm, se jeta sur Khâlid, et Miqdâd sur ‘Ikrima. Tous les musulmans chargèrent en même temps les Qoraïschites, qui, au premier choc, furent mis en fuite. Le chameau qui portait l'idole de Hobal fut jeté par terre, et l'idole renversée. Abou-Sofyân était en fuite. Les femmes, qui étaient derrière l'armée et qui ne pouvaient pas courir, se disposèrent à se rendre comme prisonnières ; elles retroussèrent leurs jupes et gravirent la montagne, pour y rester jusqu'à ce que le combat â terminé et qu'on les fit prisonnières. ‘Omar, fils de Khattâb, a dit : J'ai vu Hind, les jupes retroussées, gravissant la montagne ; ses pieds étaient ornés d'anneaux d'argent ; sa peau était foncée. Alors les musulmans cessèrent de

poursuivre les Qoraïschites et de combattre, comme il est dit dans le Coran : « Certes, Dieu avait déjà accompli la promesse qu'il vous avait faite ; vous les aviez anéantis par sa permission, lorsque vous perdîtes courage et que vous disputâtes sur l'ordre *du Prophète,* » etc. (Sur. III, vers. 145-146.)

Les musulmans tuèrent les infidèles et se mirent à piller. Les cinquante archers que le Prophète avait placés à l'entrée du défilé pour le garder, voyant cet état de choses, se dirent entre eux : L'ennemi est en fuite et les musulmans prennent du butin ; nous n'aurons rien ; allons aussi pour piller. Leur chef dit : Ne désobéissez pas aux ordres du Prophète ; restez ici. Alors ils disputèrent entre eux : les uns disaient qu'il fallait rester, les autres qu'il fallait prendre part au pillage. Enfin trente d'entre eux allèrent pour piller, et vingt restèrent à l'entrée du défilé. Khâlid, fils de Walîd tourna la montagne, avec environ deux cents hommes, attaqua ces vingt archers et les tua sur place. Il sortit par le défilé et tomba sur les derrières de l'armée musulmane, qu'il fit charger avec le sabre. Un cavalier courut après Abou-Sofyân et l'armée qoraïschite pour les avertir. Abou-Sofyân ramena les Qoraïashites, qui recommencèrent la lutte et chargèrent avec leurs sabres l'armée musulmane, par devant et par derrière. L'étendard des infidèles, qui était tombé lors de leur fuite, fut relevé par un nègre abyssin, nommé Çawâb. Les musulmans furent étonnés de le voir flotter de nouveau, et lorsqu'ils aperçurent Khâlid, sur leurs derrières, massacrer les fidèles, ils se mirent à fuir. Les infidèles triomphèrent et les entourèrent. Le Prophète resta fixe à son poste. Il appela ses compagnons et encouragea les soldats ; mais aucun d'eux ne répondit à son appel, comme il est dit dans le Coran (sur. III, vers. 145 et suiv.). Abou-Bekr et ‘Omar furent blessés, et se retirèrent. ‘Othmân, fils d’‘Affân, avec deux Ançâr s'enfuirent et se cachèrent derrière la montagne.

‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, combattait dans les premiers rangs. Il asséna un coup de sabre sur la tête d'un infidèle, couvert d'un casque très-fort ; il fendit le casque et tua cet homme ; mais son sabre se brisa. Il revint auprès du Prophète et lui dit : Ô apôtre de Dieu, j'ai tué d'un coup de sabre un infidèle, mais mon sabre s'est brisé, et je n'en ai pas d'autre. Le Prophète lui donna son sabre *Dsoul-Feqâr,* en lui disant : Prends-le, ô ‘Alî. Il pensait qu'il ne le prendrait pas et qu'il ne

pourrait pas le manier. Cependant ‘Alî ayant pris le sabre et se jetant dans la lutte, le Prophète le vit combattre avec violence, frapper avec Dsoul-Feqâr en avant, en arrière, à droite et à gauche. Un Qoraïschite s'étant présenté devant lui, se couvrant de son bouclier, ‘Alî le frappa de façon que le sabre pénétra à travers le bouclier et le casque, fendit la tête de cet homme et traversa son corps jusqu'à la poitrine. Le Prophète, en voyant cet exploit, dit : Il n'y a pas de sabre comme Dsoul-Feqâr, et il n'y a pas de héros comme ‘Alî

Le Prophète était resté seul avec dix hommes d'entre les Ançâr ; tous les autres s'étaient enfuis. Il tira l'autre sabre du fourreau et dit : Qui veut prendre ce sabre pour lui donner satisfaction ? L'un des Ançâr, nommé Simâk, fils de Kharascha, surnommé Abou-Dodjâna, l'un des Benî-Sâ‘ïda, dit : ô apôtre de Dieu, quelle est cette satisfaction ? Le Prophète répondit : C'est de ne jamais tuer avec lui un croyant, et de ne jamais fuir devant aucun infidèle. Abou-Dodjâna dit : Je le prends. Et il le reçut des mains du Prophète. Il avait un bandeau rouge dont il ceignait toujours sa tête quand il voulait combattre. Il s'attacha ce bandeau autour de la tête, brandit le sabre et se promena fièrement devant les rangs des ennemis. Le Prophète dit : Dieu hait la démarche fière, sauf en cette circonstance. Abou-Dodjâna combattit avec ardeur ; les infidèles l'entourèrent, le criblèrent de soixante et dix blessures et le tuèrent.

Les infidèles triomphaient. Abou-Sofyân excitait leur courage, et les femmes, revenues de la montagne, se tenaient derrière l'armée, en battant du tambour de basque pour encourager les soldats. Hind, femme d'Abou-Sofyân, sautillait et dansait, enchantant ces vers :

Nous somme filles de l'étoile du matin ; nous foulons sous nos pieds des coussins.

Nos cous sont ornés de perles ; nos cheveux sont parfumés de muse.

Si vous combattez, nous vous pressons dans nos bras ; si vous reculez, nous vous délaissons.

Adieu l'amour !

Quant aux musulmans, les uns étaient en fuite vers Médine, les autres étaient blessés, d'autres se cachaient dans la montagne.

Pendant toute la route, Hind avait répété à Wa‘hschî que, s'il tuait ‘Hamza, elle lui donnerait tous les objets précieux qu'elle portait sur elle. Elle était couverte de quantité d'ornements et de vétements.

Lorsque toutes les femmes furent descendues de la montagne et que le combat eut recommencé des deux côtés, Hind chercha Wa‘hschî, ôta de son corps tous les ornements, les mit sur une place, et dit : Voilà que je viens d'accomplir ma promesse, il te reste à accomplir la tienne. Va tuer ‘Hamza et reviens prendre tout ceci. Wah‘schî se munit d'un javelot et alla à la recherche de ‘Hamza. Arrivé sur le champ de bataille, il le trouva luttant avec un infidèle, nommé Sibâ‘, fils d’‘Abdou’l-‘Ozza ; c'était un homme encore jeune, tandis que ‘Hamza était âgé de cinquante-cinq ans. Le nom de la mère de Siba‘ était Râï. ‘Hamza lui dit : Enfant de Râï, résiste à ce choc ! Et en même temps, il l'assaillit, lui asséna un coup et le tua. Lorsqu'il s'en allait, Wa‘hschî, caché derrière un bloc de pierre, lui lança son javelot, qui le frappa dans le bas-ventre. ‘Hamza voulut se jeter sur lui, fit quelques pas, puis ses forces l'abandonnèrent et il tomba. Wa‘hschî s'approcha, reprit son javelot, frappa de nouveau ‘Hamza et le tua ; il s'en alla ensuite, vint trouver Hind, reçut d'elle les bijoux, quitta le champ de bataille et se rendit dans le camp ; car il n'avait plus personne à combattre.

Moç‘ab, fils d’‘Omaïr, qui se tenait près du Prophète, fut atteint par un trait et mourut. L'étendard tomba et toucha la tête du Prophète. ‘Otba, fils d'Abou-Waqqâç, frère de Sa‘d, lança contre lui une pierre, qui l'atteignit aux lèvres, lui brisa deux dents du devant et lui déchira la lèvre inférieure ; le sang coula sur sa barbe. Une autre pierre lancée par ‘Otba l'atteignit entre les sourcils et le blessa au front ; le sang inonda ses yeux et son visage. Pendant que le Prophète était occupé de ses blessures, un autre infidèle, nommé ‘Abdallah ibn-Qamiya, le frappa d'un coup de sabre au côté droit, sans pouvoir le blesser ; mais le Prophète tomba de cheval, et ne put se relever, à cause de la pesanteur de ses cuirasses et à cause de sa faiblesse, ayant perdu beaucoup de sang. ‘Abdallah pensa avoir tué le Prophète. Il prit son cheval et cria : J'ai tué Mohammed ! Les compagnons du Prophète, entendant ce cri, furent saisis de terreur, et les dix hommes qui l'avaient entouré, se dispersèrent. ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, combattait toujours au milieu de la mélée, sans connaître la situation du Prophète. Celui-ci, étendu sur le côté, et ne pouvant se relever, était resté seul. Il finit, en faisant des efforts, par pouvoir s'asseoir sur la terre.

Un de ceux qui avaient été auprès de lui au moment où il tomba, et qui s'étaient sauvés, se rendit au camp des musulmans, et, rencontrant Sa‘d, fils d'Abou-Waqqâç, il lui dit : Va, ton frère a tué le Prophète. — À quel endroit ? demanda Sa‘d. Cet homme le lui indiqua. Sa‘d se mit à rechercher son frère, pour le tuer. Ne le trouvant pas, il passa au milieu des morts, et aperçut le Prophète, le visage inondé de sang ; mais il ne le reconnut pas. Le Prophète, empêché de se lever par la pesanteur de ses cuirasses, cria, tout en restant assis ; Musulmans ! c'est moi, le prophète de Dieu, où allez-vous ? Sa‘d, entendant sa voix, le reconnut, s'approcha et le trouva assis, le visage ensanglanté. Il n'y avait auprès de lui que deux hommes, Qatâda, fils de No‘mân, et Sahl, fils de ‘Honaïf : Sa‘d embrassa les pieds et les mains du Prophète, qui lui dit : ô Sa‘d, crois-tu que des gens qui ont ensanglanté le visage du prophète de Dieu puissent prospérer ? En ce moment, une flèche vint frapper Qatâda, fils de No‘mân, et entra dans son œil, qui tomba. Qatâda le prit dans sa main et le montra au Prophète, qui le remit à sa place et souffla sur lui. L'œil fut guéri et mieux fixé qu'auparavant. Sa‘d, armé de son arc et de ses flèches, voulut s'en aller. Il n'y avait pas dans tout le ‘Hedjâz un meilleur archer que lui. Le Prophète lui dit : ô Sa‘d, ne me quitte pas en ce moment. Sa‘d répliqua : Apôtre de Dieu, je veux chercher mon frère. — Reste auprès de moi, dit le Prophète, pour me protéger avec tes flèches contre les ennemis. Sa‘d se mit sur ses genoux, détacha son carquois et lança des flèches contre les infidèles ; chacun de ses traits frappait un homme. Le Prophète, en prenant les flèches par terre et en les tendant à Sa‘d, répétait chaque fois ces paroles : « Tire, ô Sa‘d, que mon père et ma mère soient ta rançon ! » Jamais il n'a parlé ainsi à un autre qu'à Sa‘d. Celui-ci lançait ses flèches si bien que les infidèles furent tenus à distance du Prophète.

Hind et les autres femmes allaient au milieu des morts musulmans et leur coupaient le nez et les oreilles. Hind, de sa propre main, coupa le nez, les oreilles et la langue de ‘Hamza, lui ouvrit le corps, en arracha le foie et le porta à sa bouche ; elle le déchira avec ses dents et le mâcha ; mais elle ne put l'avaler, et le rejeta : tant étaient ardents ses sentiments de haine et de vengeance. Depuis ce jour, elle était appelée « Celle qui mange le foie. »

Obayy, fils de Khalaf, laissa l'armée à sa droite, et, marchant au milieu des morts, il chercha le Prophète. Quand le Prophète était encore à la Mecque, Obayy lui disait chaque jour : J'élève une chamelle ; j'espère que, monté sur elle, je te prendrai et te tuerai. Le Prophète lui avait répondu : C'est moi qui te tuerai, s'il plaît à Dieu. Lors de l'affaire de Bedr, Obayy était resté à la Mecque, mais son frère Omayya avait pris part au combat et avait été tué. Obayy, étant venu à O‘hod, chercha le Prophète, qu'il rencontra au moment où Sa‘d lançait ses flèches. Sa‘d se disposait à tirer sur lui ; mais le Prophète lui dit : Ne le frappe pas, laisse-le approcher. Obayy s'approcha et visa le Prophète avec sa lance, en disant : Qui, ô Mohammed, te sauvera de ma main ? Le Prophète répliqua : Dieu me sauvera de ta main ; mais il ne te sauvera pas de la mienne. Ensuite il se leva et prit la lance de ‘Hârith, fils de Çimma, qui était près de lui. Obayy était complètement couvert par son armure ; il n'y avait que le cou qui était découvert. Le Prophète le frappa de la lance au cou et le blessa. Obayy poussa quelques cris de douleur, tout en demeurant sur son cheval, et se retira en gémissant. Il vint au camp et cria : Mes amis, Mohammed m'a assassiné de sa propre main ! On lui dit : Ne crie pas, ta blessure n'est pas assez grave pour que tu doives craindre la mort. Obayy répliqua : Je ressens une douleur mortelle ; Mohammed m'avait prédit qu'il me tuerait ; sa prédiction se réalise. Il continua à se lamenter ainsi, et lorsque l'armée des infidèles reprit le chemin de la Mecque, il mourut en route.

Le Prophète, étant sur pied, vit les musulmans qui s'enfuyaient vers Médine. Il se rendit avec ses compagnons sur une colline de sable et cria : Mes amis, je suis ici, moi, le prophète de Dieu ! Mais ceux-là, tout en entendant sa voix, ne revinrent pas ; car ils n'y croyaient pas ; ils se dirent entre eux : Le prophète de Dieu a été tué. Il est écrit dans le Coran : « ... Lorsque vous preniez la fuite et que vous ne regardiez personne, tandis que le Prophète vous appelait derrière vous... », (Surate III, vers. 147.) L'un des Ançâr, nommé Ans, fils de Nadhr, fils de Mâlik, apprenant la fuite des musulmans, avait pris ses armes et était sorti de Médine. Il vint au camp et trouva couchés derrière une pierre Abou-Bekr, ‘Omar, Tal‘ha et Zobaïr. La chaleur était ardente. Il leur dit : Que faites-vous ici ? — ô Ans, lui répondirent-ils, le Prophète a été tué. Il répliqua : Voulez-vous vivre après lui ? Pourquoi

ne vous jetez-vous pas dans la mêlée pour combattre et mourir avec lui ? — Nous sommes blessés, dirent-ils. Ans passa outre et aperçut ‘Alî, qui continuait seul à combattre. Il lui dit : Ô ‘Alî, le Prophète est mort. ‘Alî répliqua : S'il est mort, je ne veux pas lui survivre. Ans avança en combattant, jusqu'à ce qu'il trouvât la mort.

Le Prophète restait toujours au même endroit, appuyant son visage contre celui de ses compagnons en pleurant. En voyant ‘Omar et ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, qui le cherchaient parmi les morts, il les reconnut ; il appela ‘Omar, qui alors le reconnut également à sa voix et qui répondit : Me voilà, ô apôtre de Dieu ! Il s'approcha, et, voyant son état, il pleura, baisa son visage et ses mains et dit : Ô apôtre de Dieu, les hommes croyaient que tu étais mort ; s'ils apprennent que tu es vivant, ils se rassembleront autour de toi ; car la plupart vivent encore. Le Prophète dit à ‘Abbâs : Mon oncle, appelle-les. ‘Abbâs, qui avait une voix très-forte, gravit la montagne et cria : Musulmans, ne vous affligez pas, le prophète de Dieu est vivant ! En entendant ces paroles d’‘Abbâs, tous ceux qui étaient cachés derrière la montagne et derrière des pierres accoururent auprès de lui, et se rassemblèrent autour du Prophète. ‘Alî, qui combattait encore et qui avait également entendu cet appel, revint aussi auprès du Prophète, et, voyant son état, il poussa des cris de douleur et se désespéra. Il alla chercher de l'eau dans le voisinage, et l'apporta dans son bouclier ; il dit : Lave le sang de ton visage, ô apôtre de Dieu, afin que tes compagnons te reconnaissent. Le Prophète fit ainsi. Ensuite, voyant l'étendard du Prophète par terre, ‘Alî le releva, le fit flotter et poussa des cris de triomphe. Les musulmans, en entendant ces cris et en voyant l'étendard, reconnurent que le Prophète était vivant ; tous se dirigèrent vers l'étendard, et une centaine d'hommes entourèrent le Prophète. Ils étaient tous blessés, mais la joie de le savoir vivant leur donna des forces. Les infidèles, en entendant les paroles d’‘Abbâs, restèrent immobiles. Ils entourèrent Abou-Sofyân et lui dirent : ‘Abdallah ibn-Qamiya nous avait dit qu'il avait tué Mohammed, et ‘Abbâs crie qu'il est vivant. Abou-Sofyân répliqua : ‘Abbâs doit dire vrai.

La nouvelle de la mort du Prophète et de la défaite des musulmans était arrivée à Médine. Hommes et femmes sortirent de la ville, nu-tête. Ensuite on apprit que le Prophète était vivant. Fâtima était

également sortie de la ville, nu-pieds et nu-tête ; elle se dirigeait, en se lamentant, vers la montagne. Il y avait avec elle une femme des Benî-Dinâr, qui lui dit : Fille de l'apôtre de Dieu, ne va pas plus loin. J'irai prendre des nouvelles pour toi ; car si le Prophète et ‘Alî te voyaient en cet état, ils seraient affligés. Reste ici ; j'irai et verrai le Prophète de mes yeux et t'en apporterai des nouvelles. Fâtima s'assit, et cette femme, dont le fils, le père et le frère étaient avec l'armée du Prophète, continua sa route. Arrivée au camp, elle vit un mort étendu par terre ; elle s'approcha et reconnut son frère. Elle se détourna en disant : Je ne dois pas regarder ton visage avant d'avoir vu celui du Prophète. Ensuite elle trouva aussi le corps de son père ; elle prononça les mêmes paroles et continua d'avancer, jusqu'à ce qu'elle arrivât près de l'étendard du Prophète. En voyant le Prophète se tenant au milieu de ses compagnons, et ‘Alî portant dans ses mains l'étendard, elle fut heureuse et s'en retourna. Elle vint donner à Fâtima ces renseignements et la fit rentrer à Médine. Quant à elle, elle se rendit de nouveau auprès de ses parents morts, s'assit près d'eux et pleura.

Lorsque Abou-Sofyân entendit la voix d’‘Abbâs et qu'il vit du haut de la montagne l'étendard du Prophète flottant et entouré des musulmans, ne pouvant distinguer personne à cause de la distance, il cria à haute voix : Mohammed ! Personne ne lui répondit. Il cria de nouveau : Fils d'Abou-Qo‘hâfa ! Le Prophète défendit de répondre. Abou-Sofyân appela encore par leurs noms ‘Omar et ‘Othmân, sans recevoir de réponse. Alors il dit : Ils sont tous morts. ‘Omar, ne pouvant se contenir, répliqua : Ils sont, ô ennemi de Dieu, encore assez nombreux pour toi. Abou-Sofyân, reconnaissant la voix d’‘Omar, dit : Ô ‘Omar, je t'adjure par Dieu, dis-moi si Mohammed est mort.— Mohammed est vivant, répondit ‘Omar, et entend tes paroles.

Lorsque Abou-Sofyân parut au haut de la montagne, les musulmans furent inquiets, comme il est dit dans le Coran : « Dieu vous fit éprouver une affliction après l'autre. » (Sur. III, vers. 147.) La première affliction était la défaite, et la seconde leur crainte qu'Abou-Sofyân ne fût venu au haut de la montagne pour recommencer le combat. Cependant Abou-Sofyân s'écria : Triomphe à Hobal ! Le Prophète dit à ‘Omar de répondre : Allah est au-dessus de Hobal et plus puissant. Ensuite le Prophète dit à ses compagnons : Venez, ils

sont au-dessus de nous. Il voulut gravir la montagne, mais la pesanteur de ses deux fortes cuirasses l'empêchait de marcher. Il y avait là, sur la montagne, une pierre sur laquelle il désirait s'asseoir. Tal‘ha, fils d’‘Abdallah, l'aida en posant les pieds du Prophète sur sa nuque et en le soulevant ainsi jusqu'à la pierre, où il s'assit. Le Prophète lui dit : Tu viens de mériter le paradis. Abou-Sofyân, en le voyant, cria : Journée pour journée ! c'est-à-dire, vous avez eu votre victoire à Bedr, et nous à O‘hod. Le Prophète répliqua : Ce n'est pas la même chose. Vos morts sont dans l'enfer, et les nôtres dans le paradis. Un homme d'entre les Ançâr, nommé ‘Hanzhala, fils d'Abou-‘Âmir, qui n'était pas sorti avec l'armée, lorsque la nouvelle s'était répandue à Médine que le Prophète avait été tué, avait pris ses armes et était venu au camp des musulmans. Il arriva au moment où le Prophète était assis sur la pierre et où Abou-Sofyân prononçait ces paroles : Fils d'Abou-Kabscha, fils d'Abou : Qo‘hâfa, fils d'Al-Khattâb, n'est-il pas vrai que le sort des batailles est changeant et qu'une journée est la revanche d'une autre ? En entendant ces paroles, ‘Hanzhala tira son sabre et gagna le sommet de la montagne. Il y avait auprès d'Abou-Sofyân un homme nommé Scheddâd, fils d'Al-Aswad, qui, au moment où ‘Hanzhala leva son sabre pour le frapper, lui asséna un coup. ‘Hanzhala roula du haut en bas de la montagne et mourut. Abou-Sofyân cria : Journée pour journée, et ‘Hanzhala pour ‘Hanzhala ! En effet, le fils d'Abou-Sofyân, qui avait été tué à Bedr, s'appelait ‘Hanzhala ; c'est pour cela qu'il disait que la mort de l'un était la revanche de l'autre. ‘Omar lui répondit : Il n'y a pas égalité, nos morts sont dans le paradis, et les vôtres dans l'enfer ! Ensuite ‘Omar et plusieurs Mohâdjir prirent leurs armes, montèrent au haut de la montagne et obligèrent Abou-Sofyân à descendre. Le Prophète versa des larmes sur la mort de ‘Hanzhala ; il dit : Les anges sont venus et lavent le corps de ‘Hanzhala, seul d'entre tous ces morts. Lorsqu'on rentra à Médine, on demanda à la femme de ‘Hanzhala par quelle circonstance il avait quitté sa maison. Elle raconta : Il était couché avec moi, couvert de son vêtement de nuit, et en état d'impureté légale. À ce moment il entendit les cris des fuyards musulmans, il prit son sabre et quitta la maison en courant. Le Prophète appelait ‘Hanzhala « Celui qui est lavé par les anges. »

Le Prophète, faisant l'appel de ses compagnons et ne voyant pas ’Othmân, fils d’‘Affân, dit : Cherchez-le parmi les morts ; car s'il était vivant, il serait auprès de moi. On ne le trouva pas. Alors le Prophète fut inquiet de lui. ‘Othmân s'était sauvé avec deux hommes, ‘Oqba et Sa‘îd, Ançâr des Benî-Naddjâr. Ils s'étaient enfuis en même temps que le gros de l'armée musulmane ; ils avaient cherché un refuge derrière le mont O‘hod et s'étaient égarés sus la route de Médine, où ils arrivèrent trois jours après le Prophète, qui les aborda en ces termes : Vous avez été bien cachés dans la montagne.

Quand Abou-Sofyân descendit de la montagne, les infidèles avaient cessé de combattre et étaient rentrés dans leur camp. Ayant une lance, dans sa main, il alla sur le champ de bataille, pour voir quels étaient les musulmans tués. Reconnaissant parmi eux le corps de ’Hamza, il lui enfonça le bout de sa lance dans la bouche, en disant : Voilà pour ce que tu as fait ! Le chef des *A‘hâbîsch* (tribus alliées), qui passait près de lui et qui était témoin de cette action, s'écria : Voyez, soldats, comment le chef des Qoraïschites traite son cousin. Abou-Sofyân lui donna sa lance, en disant : J'ai eu tort, garde-moi le secret.

Les infidèles, rentrés dans leur camp, voulurent y passer la nuit pour recommencer le combat le lendemain. Au moment de la prière de l'après-midi, Dieu envoya du ciel des anges pour remplir de terreur les cœurs des infidèles. Sauf dans la journée de Bedr, les anges n'ont jamais combattu. Donc, vers le coucher du soleil, les incrédules prirent leurs bagages et s'en allèrent. Les musulmans en furent étonnés et pensèrent qu'ils voulaient aller piller Médine. Le Prophète dit : Par Dieu ! s'ils attaquent Médine, je combattrai aussi longtemps qu'un poil remuera sur mon corps ! Puis il dit à ‘Alî : Rends-toi sur le sommet de la montagne, et vois s'ils montent leurs chevaux ; dans ce cas, ils veulent attaquer Médine. ‘Alî, s'étant rendu au haut de la montagne, les vit monter sur leurs chameaux et conduire les chevaux par la bride, en s'acheminant vers la Mecque. Il poussa des cris de triomphe, et descendit. Abou-Sofyân revint sur ses pas et cria : Que signifient ces cris de triomphe ? Vous n'avez pas tant à vous vanter. S'il faut encore un autre combat, soyez prêts l'année prochaine, à la même époque, nous viendrons vous montrer comment il faut crier : Triomphe !

Le Prophète ne rentra pas à Médine ce jour-là, mais il passa la nuit à l'endroit où il se trouvait. Quand le jour eut paru, il fit le tour du champ de bataille, pour voir ceux qui avaient été tués. Voyant le corps mutilé de ‘Hamza, il dit : N'était sa sœur Çafiya, qui ne pourrait supporter ce spectacle, je laisserais le corps de ‘Hamza sans le faire enterrer, et le laisserais dévorer par les oiseaux, afin que, au jour de la résurrection, Dieu le ressuscite de leurs estomacs. Ensuite le Prophète fit réunir tous les cadavres pour les enterrer. Il dit encore : Si Dieu me donne un jour la victoire sur eux, je ferai couper, à la place de chacun de ces cadavres, à deux hommes d'entre eux, le nez et les oreilles. Les musulmans dirent : Nous ferons ainsi ! Alors Dieu révéla le verset suivant : « Si vous prenez une revanche *sur vos ennemis,* traitez-les comme ils vous ont traités ; mais il est plus méritoire de supporter le mal. » (Sur. XVI, vers. 127.)

Les gens de Médine sortirent de la ville, et chacun vint chercher ses parents morts, en poussant des cris et des lamentations. Ils voulaient emporter les cadavres à Médine, mais le Prophète ordonna de les enterrer à la place même où ils étaient tombés, afin que leur résurrection ait lieu au même endroit. Il ajouta : Enterrez-les sans laver leur sang ; car au jour de la résurrection, lorsqu'ils se présenteront devant Dieu, le sang coulera de leurs blessures. Ensuite le Prophète pria sur les corps ; il fit soixante et dix prières sur le corps de ‘Hamza, qu'on lui avait présenté le premier, et qu'on laissa avec les autres corps, sur chacun desquels le Prophète fit quatre prières. Çafiya, sœur de ‘Hamza, une des femmes distinguées des Benî-Hâschim et tante du Prophète, était venue de Médine pour voir le corps de son frère. Le Prophète, voulant lui épargner la vue du cadavre mutilé, envoya Zobaïr, le fils de Çafiya, au-devant d'elle, pour la déterminer à retourner sur ses pas. Mais elle dit : Je veux le voir tel qu'il a été mutilé, afin que mon cœur soit rempli de douleur et que, en supportant cette vue avec résignation, j'obtienne de Dieu la récompense de ceux qui se résignent. Alors le Prophète lui permit de venir, de contempler le corps de ’Hamza et de prier sur lui.

Ayant passé la nuit dans son camp, le Prophète se leva la dimanche matin, fit enterrer les morts et rentra à Médine. ’Abdallah, fils d'Obayy, dit alors : S'ils avaient suivi mon avis, ils n'auraient pas été tués. Le verset suivant fut encore révélé à son intention :

« … Réponds : Mettez-vous à l'abri de la mort, si vous êtes véridiques ! » (Sur. III, vers. 162.)

Il y avait à Médine un Arabe qui passait ses jours à prier et à réciter le Coran. Mais le Prophète, en parlant de lui, disait : Celui-là est un homme de l'enfer. Au combat d'O‘hod, cet homme était parti avec l'armée, avait combattu et tué huit infidèles. Il avait été blessé et on l'avait ramené à Médine, où on lui faisait des compliments sur sa belle conduite. Il répliqua : J'ai agi ainsi, afin que les hommes reconnaissent ma noblesse, celle que me donne ma valeur personnelle, comme celle de mon origine ; car j'appartiens aux hommes de marque. Quelque temps après, cet homme ajusta une flèche sur son arc, se la tira dans la poitrine et se tua. Alors les gens disaient : Nous rendons témoignage que Mohammed est le prophète de Dieu, en vérité ! Dieu révéla à ce sujet un verset du Coran.

Lorsque le Prophète revenait à Médine, une femme, nommée ‘Hamna, fille de Dja‘hsch et nièce de ‘Hamza, vint au-devant de lui. On lui annonça la mort de ‘Hamza. Elle répondit : Nous sommes à Dieu et nous retournons à lui ; que Dieu ait pitié de lui ! En apprenant la mort de son frère ’Abdallah, elle prononça les mêmes paroles. Mais lorsqu'on lui annonça la mort de son mari, Moç‘ab, fils d’‘Omaïr, elle poussa des cris et des sanglots. Le Prophète dit : Que Dieu soit loué ! Il est clair qu'il n'y a rien de plus cher aux femmes que leurs maris.

Or le Prophète rentra à Médine le dimanche, et Gabriel lui apporta le verset suivant : « Ce qui vous est arrivé le jour de la rencontre des deux armées a eu lieu par la volonté de Dieu, afin qu'il reconnût les fidèles et les hypocrites. » (Sur. III, vers. 160.) Ensuite le Prophète fut informé que ‘Abou-Sofyân campait à la deuxième station, et que les infidèles se proposaient de revenir sur leurs pas, pour attaquer et piller Médine. Le Prophète fit publier l'ordre suivant : Demain, vous sortirez pour poursuivre l'ennemi ; mais je ne veux pas que ceux qui n'ont pas été à O‘hod prennent part à cette expédition. Mais tous étaient blessés et ils dirent : Comment pourrons-nous partir ? Le Prophète dit : Je ne veux que de ceux-là, afin d'empêcher qu’‘Abdallah, fils d'Obayy, ne vienne avec nous. Il pressa le départ, pour montrer à Abou-Sofyân que les musulmans n'étaient pas découragés. Dieu révéla le verset suivant : « Si vous avez reçu des blessures, ils en ont reçu également, » etc. (sur. III, vers. 134) ; et cet autre verset : « Si vous

souffrez la douleur, ils souffrent comme vous, » etc. (Sur. IV, vers. 105.) Le lendemain, lundi, le Prophète partit de Médine, à la tête de ses troupes, que Dieu loua par ces paroles du Coran : « Ceux qui répondent à l'appel de Dieu et de son apôtre, après avoir été atteints par les blessures..., auront une récompense magnifique. » (Sur. III, vers. 166.)

Le Prophète arriva à un endroit nommé ‘Hamrâ-al-Asad, en face d'O‘hod, à huit milles de Médine, et il y demeura trois jours. Un homme de la tribu de Khozâ‘a, qui était venu de la Mecque à Médine pour une affaire, et qui, le jour du combat d'O‘hod, était resté à Médine, était affligé, quoiqu'il fût iucrédule, du revers essuyé par le Prophète. Car les Benî-Khozâ‘a avaient conclu une alliance avec lui, et tous, musulmans et incrédules, lui étaient attachés. Cet homme, nommé Ma‘bad, en sortant de Médine, rencontra le Prophète à ‘Hamrâ al-Asad. Il le consola et lui demanda où il se proposait d'aller. Le Prophète lui dit : Poursuivre l'ennemi de Dieu. Ma‘bad le quitta et arriva le lendemain au campement d'Abou-Sofyân. Les Qoraïschites l'interrogèrent au sujet de Mohammed. Il répondit : Mohammed est sorti de la ville à la tête de ses troupes, pour vous poursuivre. Ma‘bad voulait les intimider, pour les déterminer à retourner à la Mecque. En effet, la crainte les gagna, et ils prirent la route de la Mecque. Ils rencontrèrent quelques Arabes de la tribu d’‘Abdou’l-Qaïs, se rendant à Médine, conduits par un homme ami d'Abou-Sofyân. Celui-ci lui dit : Si tu rencontres Mohammed, ne lui dis pas que les Qoraïschites retournent à la Mecque ; dis-lui qu'ils se disposent à venir attaquer Médine. Cet homme vint trouver le Prophète et lui dit que les Qoraïschites revenaient pour l'attaquer. Le Prophète, inquiet, demanda l'avis de ses compagnons. Ils répondirent : « Nous mettons notre confiance en Dieu. » (Sur. III, vers. 167.) Le Prophète fut très-heureux, et Dieu les loua dans le Coran. *(Ibid.)*

Il n'y avait pas une seule maison à Médine où il n'y eût un deuil. Lorsque le Prophète rentra dans la ville, il entendit les lamentations à la porte de la mosquée. Il en demanda la signification. On lui répondit que c'étaient les femmes des Ançâr qui pleuraient les morts d'O‘hod. Il dit en versant des larmes : ‘Hamza n'a pas de femmes qui le pleurent ! Les amis du Prophète rentrèrent chez eux et envoyèrent leurs femmes pleurer ‘Hamza. Depuis lors jusqu'à ce jour, il est

d'usage à Médine, dans les lamentations sur les morts, que l'on mentionne d'abord ‘Hamza et qu'on pleure sur lui.

Il y a désaccord sur le nombre des musulmans tués à O‘hod. Mohammed fils de Djarîr dit qu'il y a eu soixante et dix tués, autant qu'il y avait eu d'infidèles tués à Bedr. Les commentateurs du Coran prétendent que les musulmans n'ont perdu que la moitié du nombre des infidèles tués à Bedr, c'est-à-dire trente-cinq. Ils émettent cette opinion à propos et comme explication du verset suivant du Coran : « Quand vous avez éprouvé le revers, vous leur en aviez fait éprouver auparavant deux fois autant. » (Sur. III, vers. 159.) Cependant Mohammed fils d'Is‘hâq, l'auteur du livre *Meghâzi*, et Mohammed fils de Djarîr rapportent l'un et l'autre qu'il y a eu à Bedr soixante et dix infidèles tués et soixante et dix prisonniers. Donc ce verset du Coran s'explique ainsi, que les infidèles ayant tué à O‘hod soixante et dix musulmans, mais n'ayant pas fait de prisonniers, leurs pertes ont été doubles de celles des musulmans. Dieu seul connaît la vérité.

CHAPITRE XXXVI

Expédition de Radji‘

Après ces événements, le Prophète demeura à Médine le mois de schawwâl, le mois de dsou’l-qa‘da et le mois de dsoul-‘hiddja. Les Qoraïschites étaient rentrés à la Mecque. Entre la Mecque et Médine habitaient deux tribus nommées ‘Adhl et Al-Qâra, qui étaient dans les intérêts d'Abou-Sofyân. Celui-ci leur avait recommandé de se saisir, par un stratagème, de quelques gens de Mohammed, de les amener à la Mecque ou de les tuer. Deux hommes appartenant à ces tribus vinrent trouver le Prophète et lui dirent : Plusieurs personnes de nos tribus se sont converties à l'islamisme et ont cru en toi. Envoie-leur quelques hommes qui puissent leur enseigner le Coran, la religion et le culte. Le Prophète désigna six de ses compagnons pour partir à cet effet avec les deux députés. C'étaient : Marthad, fils d'Abou-Marthad, le chef de la mission ; Khâlid, fils de Bokaïr ; ‘Âcim, fils de Thâbit, fils d'Abou’l-Aql‘h ; Zaïd, fils de Dathinna ; Khobaïb, fils d’‘Adî, et ‘Abdallah, fils de Târiq. Ces six hommes partirent ; ils arrivèrent aux tentes de ces tribus et firent halte près d'un puits nommé Radjî‘, appartenant aux Benî-Hodsaïl, qui, avertis par les deux députés, vinrent attaquer les six musulmans. Ils leur dirent : Nous ne voulons pas vous tuer, nous vous en donnons l'assurance ; mais nous voulons vous faire prisonniers et vous conduire vers les Qoraïschites et vous vendre à eux pour une certaine somme. Ne faites pas de résistance. Trois d'entre les musulmans, Marthad, Khâlid et ‘Âcim, périrent en combattant contre les Arabes de ces tribus ; les trois autres, Khobaïb, Zaïd et ‘Abdallah, fils de Târiq, se rendirent et se laissèrent lier les mains, et on les emmena. Cependant ‘Abdallah se délivra de ses liens et s'enfuit. On le poursuivit, il fut atteint et tué. Zaïd et Khobaïb furent conduits à la Mecque et vendus. Celui-ci fut acheté par ‘Hodjaïr, fils d'Abou-Ahâb, et Zaïd par Çafwân, fils d'Omayya, qui voulurent les

faire mourir en expiation de la mort de leurs pères, tués à Bedr. On les fit sortir de l'enceinte sacrée de la Mecque, et on les tua à la porte de la ville, à un endroit nommé Tan‘îm. Khobaïb fut attaché à un poteau et on y laissa son corps pendant longtemps ; quant à Zaïd, on jeta son corps près du même endroit.

Il y avait à la Mecque une femme nommée Soulâfa, fille de Sa‘d, dont les fils avaient été tués à O‘hod par ‘Âcim, et qui s'était engagée par un vœu à faire du crâne d’‘Âcim sa coupe à boire. En apprenant la mort d’‘Âcim, elle envoya quelqu'un vers les Benî-Hodsaïl, au lieu où les trois musulmans avaient été tués, pour lui rapporter le crâne d’‘Âcim. Lorsqu'on alla pour le prendre, Dieu fit venir une grande quantité d'abeilles qui entourèrent la tête, de sorte que personne n'osa en approcher. Les hommes qui voulaient accomplir ce dessein se dirent entre eux : Attendons jusqu'au soir, les abeilles s'envoleront, et nous le prendrons alors. Mais à la tombée de la nuit, Dieu fit venir un torrent qui emporta le corps d’‘Âcim. Quant au corps de Khobaïb, il resta attaché au poteau, jusqu'au moment où le Prophète envoya ‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, à la Mecque, pour tuer Abou-Sofyân. ‘Amrou détacha, pendant la nuit, le corps de Khobaïb, qui était devenu tout à fait roide, et voulut l'enterrer le lendemain. Mais au matin on ne le trouva plus, et personne ne sut ce qu'il était devenu. Ce fait est célèbre.

CHAPITRE XXVII

‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite

Lorsque le Prophète apprit cet événement, il fut fort affligé. Sachant que l'auteur de ce crime était Abou-Sofyân, il fit venir ‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, homme connu parmi les musulmans pour sa grande valeur et son intrépidité, et qui, dans la course, n'était égalé par personne, lui adjoignit un autre homme d'entre les Ançâr, et leur dit d'aller à la Mecque et de chercher, par n'importe quel moyen, à tuer Abou-Sofyân. Ils partirent, n'ayant avec eux qu'un seul chameau, et arrivèrent à la Mecque. À la porte de la ville, ils abandonnèrent leur chameau et entrèrent dans la ville à pied. Que vas-tu faire ? demanda à ‘Amrou son compagnon. ‘Amrou répondit : Les personnages considérables de la Mecque ont l'habitude de faire arroser leurs maisons vers l'heure [où nous faisons] la prière de l'après-midi, et chacun reste assis à sa porte, seul ou en compagnie d'un esclave, jusqu'à l'heure de la prière du coucher. J'attendrai donc jusqu'au moment de la prière du soir, ensuite j'irai à la recherche d'Abou-Sofyân, et quand je l'aurai trouvé, je lui plongerai ce couteau dans le ventre. Je sais que je serai pris et mis à mort ; mais toi, tu pourras t'en aller et rendre compte au Prophète. L'autre dit : Voilà qui est fort bien. À la tombée de la nuit, ‘Amrou dit à son compagnon : Viens, faisons nos tournées autour du temple. Alors ‘Amrou fut reconnu par un homme, qui donna l'alarme et cria : Voilà ‘Amrou ! Il est venu sans doute pour tenter un coup, saisissez-le ! ‘Amrou se sauva du temple en courant et dit à son compagnon : Va-t'en, monte sur le chameau, retourne à Médine et dis au Prophète que j'ai trouvé la mort, sans avoir pu aborder Abou-Sofyân. L'Ançâr répliqua : Je ne te quitterai pas avant de connaître ton sort. ‘Amrou courut longtemps, et les Qoraïschites ne purent l'atteindre. Il sortit de la ville, et lui et son compagnon se cachèrent dans une caverne, et ils y restèrent trois jours

sans être découverts. Ensuite, l'un des principaux habitants de la Mecque, nominé ‘Othmân, fils de Mâlik, vint à passer à cheval près de cette caverne. ‘Amrou, regardant au dehors et le voyant seul, sortit précipitamment, lui plongea son couteau dans le ventre et le tua ; puis lui et son compagnon montèrent sur leur chameau et partirent. Arrivés à Tan‘îm, à la limite de l'enceinte sacrée de la ville, ils virent le corps de Khobaïb attaché au poteau. ‘Amrou abattit le poteau, et le corps de Khobaïb tomba par terre. Ils hâtèrent la marche de leur chameau, et, après deux jours, ils rencontrèrent deux Mecquois qui avaient été envoyés par Abou-Sofyân pour épier les mouvements du Prophète. ‘Amrou leur dit de se rendre. Sur leur refus, il perça l'un d'eux d'une flèche et emmena l'autre prisonnier à Médine. Il dit au Prophète : Apôtre de Dieu, je n'ai pu tuer Abou-Sofyân, mais j'amène son espion. Le Prophète lui donna des éloges.

CHAPITRE XXXVIII

Événement de Bîr-Ma‘ouna

Au mois de çafar de la quatrième année de l'hégire, il vint à Médine un Arabe du Nedjd, contrée située entre le ‘Hedjâz et le Yemen. C'était l'homme le plus considéré de tous les Arabes, et le plus brave ; tous les Arabes du Nedjd reconnaissaient son autorité. Cet homme, appelé ‘Âmir, fils de Mâlik, fils de Dja‘far, avec le surnom d'Abou’l-Berâ, et le sobriquet de *Molâ‘ib al-Asinna*, vint à Médine et présenta au Prophète des cadeaux considérables. Le Prophète les refusa. Labîd, fils de Rabî‘a, qui, malgré sa gloire, était attaché comme poète à Abou’l-Berâ, dit au Prophète : Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un Arabe qui ait refusé un présent offert par un de mes ancêtres, Modhar, Rabî’a ou l'un des descendants de Ma‘add, fils d’‘Adnân. Le Prophète répliqua : Je refuse le présent de quelqu'un qui n'est pas de ma religion. Abou’l-Berâ dit : Quelle est cette religion ? Explique-la-moi, je verrai. Le Prophète lui indiqua la formule de l'islamisme et lui en exposa les dogmes. Abou’l-Berâ dit : Ces paroles et ces croyances sont fort belles, mais je ne peux pas me prononcer avant que tu aies envoyé quelques personnes dans le Nedjd, vers les gens de ma tribu, les Benî-‘Âmir, pour les engager à adopter cette religion. Le Prophète répliqua : Je crains qu'ils ne refusent et qu'ils ne fassent périr mes envoyés. Abou’l-Berâ dit : Je me déclare leur protecteur, et me porte garant des Benî-Âmir. Écris une lettre à ‘Âmir. fils de Tofaïl, le chef de cette tribu ; appelle-le à ta religion, afin qu'il transmette cet appel à tous les autres et qu'il ait des égards pour toi et tes hommes. En conséquence, le Prophète fit partir quarante hommes, des Mohâdjir et des Ançâr, qui avaient appris le Coran et qui connaissaient les institutions de l'islamisme, des hommes braves et intrépides, parmi lesquels étaient ‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, et ‘Âmir, fils de Fohaïra, affranchi d'Abou-Bekr. Ils étaient

commandés par l'un des Ançâr, Moundsir, fils d’‘Amrou, et emportèrent une lettre adressée par le Prophète à ‘Âmir, fils de Tofaïl, et une autre écrite par Abou’l-Berâ à ‘Âmir et aux Benî-‘Âmir.

Ils se mirent en route et arrivèrent près d'un puits appelé Bir-Ma‘ouna, situé entre le territoire des Benî-Âmir et celui des Benî-Solaïm. C'est là que résidait ‘Âmir, fils de Tafaïl, qui était le chef des deux tribus à la fois. Après avoir fait halte, ils envoyèrent la lettre d'Abou’l-Berâ aux Benî-‘Âmir, qui déclarèrent qu'ils étaient prêts à obéir et qu'ils n'enfreindraient pas la protection accordée par Abou'l-Berâ. L'un des Ançâr, nommé ‘Harâm, fils de Mel‘hân, fut chargé de porter la lettre du Prophète à ‘Âmir, fils de Tofaïl. Celui-ci, après avoir lu la lettre, tua immédiatement le messager ; puis il dit aux Benî-‘Âmir : Il faut tuer ces hommes. Les Benî-‘Âmir répliquèrent : Nous ne voulons pas violer l'engagement pris par Abou’l-Berâ. Alors ‘Âmir alla trouver les Benî-Solaïm, et vint attaquer, avec deux cents cavaliers, les musulmans, près de Bir-Ma‘ouna, et les tua tous, au nombre de quarante, ou, d'après une autre tradition, au nombre de soixante et dix, en leur faisant couper la tête. Cependant, lorsqu'on arriva à ‘Amrou, fils d'Omayya, pour l'exécuter, il s'écria : Seigneur, je descends de Modhar ! ‘Amir le fit délivrer, après lui avoir fait raser les cheveux et la barbe.

‘Amrou reprit la route de Médine. Arrivé à la dernière station avant la ville, il rencontra deux hommes de la tribu d’‘Âmir qui revenaient d'auprès du Prophète. Il s'arrêta au même endroit que ceux-ci. En répondant à ses questions, ils déclarèrent qu'ils étaient de la tribu d’‘Âmir ; mais ils ne lui dirent pas qu'ils venaient d'auprès de Mohammed et qu'ils avaient un sauf-conduit de lui. ‘Amrou, de son côté, ne leur raconta pas ce qui venait d'arriver, parmi les Benî-‘Âmir, à ses compagnons, de la part d’‘Âmir, fils de Tofaïl. Il se tint tranquille jusqu'à ce qu'ils fussent endormis, puis il prit son sabre et les tua. Ensuite il vint auprès du Prophète, qui fut consterné en apprenant le sort de ces quarante hommes. ‘Amrou lui raconta aussi que, ayant rencontré, la veille, à telle station, deux hommes des Benî-‘Âmir, il les avait tués. Le Prophète dit : Ces hommes venaient d'auprès de moi, je leur avais donné un sauf-conduit, pourquoi les as-tu tués ? — Je ne le savais pas, ô apôtre de Dieu, répondit ‘Amrou. L'âme du Prophète fut remplie de douleur ; il dit : Abou’l-Berâ est

cause de tout ; sans lui, je n'aurais pas eu affaire à eux. Abou’l-Berâ fut très-humilié. Il envoya un message à son fils Rabî‘a, lui ordonnant de tuer ‘Âmir, fils de Tofaïl. Rabî‘a tua ‘Âmir, en lui perçant le flanc d'une flèche. Les gens de la tribu de Solaïm tuèrent Rabî‘a d'un coup de lance, peu de temps après la mort d’‘Âmir.

CHAPITRE XXXIX

Expédition contre les Benî-Nadhîr

Les Benî-Nadhîr étaient des juifs qui avaient une grande forteresse aux portes de Médine, à une parasange de la ville, et séparée de celle-ci par des plantations de dattiers. Ils avaient conclu un traité avec le Prophète, de même que les juifs de la tribu de Qoraïzha et de Fadak, et tous les autres juifs qui demeuraient aux environs de Médine. Les Benî-Nadhîr avaient un chef nommé Sallâm, fils de Mischkam, qui avait adhéré au traité conclu avec le Prophète.

‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, ayant tué aux portes de Médine les deux Arabes de la tribu d’‘Âmir qui avaient un sauf-conduit du Prophète, celui-ci reçut de la part des Benî-‘Âmir le message suivant : Tes hommes n'ont pas été massacrés par nous, à Bîr-Ma‘ouna, mais par les Benî-Solaïm. Après avoir pris connaissance de la lettre d'Abou’l-Berâ, nous avions envoyé deux hommes vers toi, pour demander ta protection pour tous les Benî-‘Âmir. Ces deux hommes ayant été tués par ‘Amrou, fils d'Omayya, donne-nous le prix de leur sang ou prépare-toi à la guerre. Le Prophète répondit : C'est bien, vous avez raison ; vous êtes en droit de réclamer pour eux le prix du sang, vu l'engagement que j'avais pris envers eux et le sauf-conduit que je leur avais accordé. Il envoya quelqu'un vers les Benî-‘Âmir et leur fit dire : Je payerai le prix du sang pour les deux Arabes, et je continuerai la protection que je vous ai promise. Ensuite il ordonna de réunir cette somme, en la répartissant sur la ville de Médine, et d'y faire contribuer également les juifs, tels que les Benî-Nadhîr, les Qoraïzha et ceux de Fadak, qui y étaient obligés par le traité. Il commença par réclamer la part des Benî-Nadhîr. Monté sur son âne *Ya‘four,* il sortit de Médine, accompagné d'Abou-Bekr, d’‘Omar et d’‘Alî, et arriva, en traversant les plantations de dattiers, à la porte du fort. Les juifs, du haut du mur,

l'ayant vu s'approcher, ouvrirent la porte, sortirent et invitèrent le Prophète à entrer. Mais le Prophète refusa, descendit de son âne à la porte et s'assit, le dos appuyé contre le mur. Ensuite il leur raconta ce qui venait d'arriver, comment ‘Amrou avait tué deux hommes de la tribu d’‘Âmir, pour lesquels il fallait payer le prix du sang, et leur demanda de contribuer au payement de cette somme. Les juifs lui répondirent : ô Abou’l-Qâsim, assurément nous sommes prêts à la payer à nous seuls. Leurs chefs, tels que Sallâm, fils de Mischkam, ‘Hoyayy, fils d'Akhtab, et Kinâna, fils de Rabi‘, dirent unanimement : Nous allons rentrer dans la forteresse et répartir la somme ; reste ici. Le Prophète, très-satisfait, leur dit : Ne faites pas une répartition trop considérable ; ne demandez que ce que les hommes pourront facilement supporter. Il attendit donc avec ses compagnons, tandis que les juifs rentrèrent dans la forteresse. Alors ils délibérèrent entre eux et résolurent de tuer le Prophète. Sallâm dit : Ne cherchez point à le tuer, vous ne réussirez pas ; il le saura, rompra le traité qu'il a fait avec vous et vous déclarera la guerre. Mais ils ne se rendirent point à ses observations, et Kinâna dit : Je veux venger sur Mohammed le sang de nos frères. Il fit transporter un bloc de pierre, grand comme une borne milliaire, sur la terrasse du château près duquel était assis le Prophète, et un des leurs, nommé ‘Amrou, fut chargé de le faire rouler sur la tête de Mohammed. Gabriel vint en avertir le Prophète. Craignant que, s'il en parlait à ses compagnons, ils ne se levassent immédiatement pour sa défense, que les juifs ne sortissent en grand nombre et ne s'en rendissent maîtres, il quitta sa place, seul, et dit à ses compagnons : Je vais me rendre pour un besoin sous ces arbres. Il se dirigea vers les plantations de dattiers et prit la route de Médine, sachant que, en son absence, on n'inquiéterait pas ses amis. En sortant des plantations de dattiers, il rencontra un homme des Nadhîr qui se rendait au fort. Les juifs, ne voyant plus le Prophète, demandèrent à ‘Alî où il était allé. ‘Alî leur dit qu'il s'était éloigné pour un besoin. Ils attendirent donc jusqu'au moment où cet homme, étant entré dans le fort et les voyant en mouvement, leur en demanda la cause. Ils lui dirent qu'ils voulaient jeter un bloc de pierre sur Mohammed. Cet homme leur dit : Je viens de le rencontrer à la porte de Médine ; maintenant il est dans la ville depuis longtemps. Alors ils furent inquiets, craignant qu'il n'eût eu connaissance de leur complot. Ils

sortirent et dirent à ‘Alî : Cet homme nous informe qu'il a vu Mohammed à la porte de Médine. ‘Alî, fort étonné, se leva avec ses compagnons, et ils retournèrent à Médine, en ramenant l'âne. Ayant rejoint le Prophète, ils lui demandèrent pourquoi il les avait quittés sans les prévenir. Il leur dit que les juifs avaient comploté sa mort, et qu'ils avaient ainsi rompu le traité et commis une trahison. Dieu révéla le verset suivant : « Ô vous qui croyez, souvenez-vous des bienfaits de Dieu ; lorsque des hommes se disposaient à mettre leurs mains sur vous, il vous protégeait, en les repoussant, » etc. (Sur. V, vers. 14.)

Le Prophète chargea Mohammed, fils de Maslame, de porter aux Benî-Nadhîr le message suivant : Vous m'avez trahi et vous avez rompu le traité qui vous liait envers moi ; je suis donc dégagé envers vous. Prenez vos biens, vos femmes et vos enfants, quittez ce pays et allez où vous voudrez. Si vous ne voulez pas partir, préparez-vous à la guerre. ‘Hoyayy, fils d'Akhtab, répondit : Nous ferons ainsi ; et les juifs se disposèrent à émigrer en Syrie. Cependant ‘Abdallah, fils d'Obayy, leur fit dire : Pourquoi voulez-vous, sur l'ordre de Mohammed, quitter votre patrie ? Craignez-vous la lutte avec lui ? Je suis prêt à vous soutenir avec deux mille hommes. Je partirai avec vous, et quitterai Médine, soit que vous vous en alliez volontairement, soit qu'on vous expulse. S'ils vous attaquent, je leur ferai la guerre. Ne vous en allez pas. Comme les juifs étaient dans ces dispositions de ne point partir, Sallâm dit : Partons, avant qu'il nous arrive un mal plus grand. ‘Hoyayy dit : Quel mal plus grand peut-il y avoir ? Sallâm répliqua : Mohammed nous dit aujourd'hui de quitter nos demeures et d'aller où nous voudrons, en emportant nos biens ; il vaut mieux partir ainsi aujourd'hui que d'être assiégés par lui demain, où il nous dira d'abandonner nos demeures et nos biens. Si nous émigrons sans fortune, quel que soit l'endroit où nous irons nous fixer, nous ne pourrons pas en acquérir. ‘Hoyayy dit : Nous ne partirons pas ! Sallâm répliqua : Eh bien, moi, je pars. Les juifs lui dirent : Tu sais ce que tu dois faire. Sallâm les quitta et emporta ses biens. Les autres ne suivirent pas son conseil et firent avertir le Prophète qu'ils ne partiraient pas, qu'il pourrait faire ce qu'il voudrait. Le Prophète fit proclamer qu'il attaquerait les Benî-Nadhîr, et le verset suivant fut révélé : « N'as-tu pas vu les hypocrites dire à leurs frères, aux

infidèles, parmi les gens possédant des Écritures : Si vous êtes expulsés de vos demeures, nous irons avec vous ? » etc. (Sur. LIX, vers. 11.)

Pendant que le Prophète préparait la guerre, ‘Hoyayy, fils d'Akhtab, envoya son frère vers ‘Abdallah, fils d'Obayy, et lui fit dire : Nous avons suivi ton conseil et nous sommes restés. Maintenant viens-nous en aide par des hommes et par des armes, conformément à ton engagement. Ce messager revint et raconta : Je me suis rendu dans la maison d’‘Abdallah. Au moment où j'allais lui parler, son fils, appelé également ‘Abdallah, et qui est musulman, est entré et a pris ses armes. ‘Abdallah lui a demandé où il allait, et son fils lui a répondu : Le Prophète va attaquer les Benî-Nadhîr, et je vais avec lui. ‘Abdallah, fils d'Obayy, n'à rien répondu. Alors j'ai perdu tout espoir en lui, me disant : Puisqu'il ne peut pas retenir son fils, comment nous porterait-il secours ? Je me suis levé sans lui dire pour quel motif j'étais venu.

Le Prophète, après avoir établi Ibn-Oumm-Maktoum son lieutenant à Médine, sortit de la ville avec son armée et vint investir la forteresse des Benî-Nadhîr, qui s'y étaient enfermés. Il ordonna de couper les dattiers, et lorsque, après avoir toute une journée abattu les arbres, on se disposa, sur l'ordre du Prophète, à continuer pendant plusieurs jours, les juifs crièrent du haut de la forteresse : Ô Mohammed, s'il nous est permis de donner un avis, nous te dirons que ces arbres nous appartiennent, et, s'ils doivent t'appartenir, ils te seront utiles ; pourquoi donc les couper ? Le Prophète répondit : C'est Dieu qui l'ordonne. Ils lui répliquèrent : Dieu n'ordonne pas les crimes, et couper des arbres est un crime. Dieu révéla le verset suivant : « C'est avec la permission de Dieu que vous avez coupé un certain nombre de palmiers et que vous en avez laissé debout un certain nombre d'autres, » etc. (Sur. LIX, vers. 5.) Ensuite le Prophète défendit de couper les autres palmiers.

Le Prophète assiégea les Benî-Nadhîr pendant onze jours. Enfin ils capitulèrent et acceptèrent les conditions que le Prophète leur imposa, savoir : qu'ils quitteraient le pays, avec leurs femmes et leurs enfants, et abandonneraient leurs biens. Ils le prièrent de leur en laisser au moins autant qu'il leur en fallait pour vivre, et le Prophète décida que chaque père de famille prendrait de ses biens, excepté les armes, la

charge d'un chameau. Avant de partir, ils détruisirent leurs maisons, pour ne pas les laisser à Mohammed et à ses compagnons. Le Prophète dit aux croyants : Prenez part à la destruction, afin qu'ils sachent que nous n'avons pas besoin de leurs maisons. Alors les Benî-Nadhîr furent effrayés ; Dieu remplit leurs cœurs de crainte, ils prirent leurs bagages et partirent. Quelques-uns de leurs chefs se rendirent à Khaïbar, tels que ‘Hoyayy, fils d'Akhtab, Sallâm, fils de Mischkam, et Kinâna, fils de Rabi‘. Les autres allèrent en Syrie. Dieu révéla le verset suivant : « C'est lui qui a fait sortir de leurs demeures les infidèles parmi les gens possédant des Écritures, » etc. (Sur. LIX, vers. 2.)

Dieu attribua les biens des juifs au Prophète en particulier, pour en disposer selon sa volonté, n'en donnant aucune part aux musulmans, excepté à ceux que le Prophète voulait favoriser ; car il n'y avait pas eu de combat. Dieu révéla à ce sujet le verset suivant : « Ce que Dieu a accordé des biens des habitants des bourgs appartient à Dieu, au Prophète, à ses proches, aux pauvres, aux orphelins et aux émigrés. » (Sur. LIX, vers. 7.)

Ensuite le Prophète distribua ces biens entre les Mohâdjir, entre ceux qui avaient émigré avant lui à Médine et ceux qui avaient quitté la Mecque après lui, mais dans la même année. Les autres n'en eurent aucune part.

Cet événement s'était passé au mois de çafar de la quatrième année de l'hégire.

CHAPITRE XL

Expédition de Dsât ar-Riqâ‘

Le Prophète, après en avoir fini avec les Benî-Nadhîr, demeura en repos les mois de rabî‘a premier, rabî‘a second, et la première moitié du mois de djoumâda premier. Ensuite il fut informé qu'un grand nombre d'Arabes, des Benî-Ghatafân, des Benî-Mo‘hârib et des Benî-Tha‘laba se rassemblaient dans le dessein d'attaquer Médine. Après avoir établi ‘Othmân son lieutenant à Médine, il partit avec l'armée, s'enfonça dans le désert et, après huit jours de marche, s'arrêta à un endroit nommé Dsât-ar-Riqâ‘. Quelques-uns disent que c'est le nom d'une montagne dans le Nedjd, qui offre l'aspect de lambeaux d'étoffes noires, jaunes, bleues et de toute espèce de couleurs. D'autres disent qu'il y avait là un grand nombre de dattiers et d'autres arbres [offrant le même aspect]. Les troupes des Arabes étaient réunies en cet endroit et campées non loin de l'armée du Prophète. Alors Dieu remplit leurs cœurs de crainte, et elles n'osèrent pas quitter leur camp, redoutant le combat. Les deux armées, ayant peur l'une de l'autre, restèrent trois jours en présence. Ensuite les Arabes s'enfuirent, sans avoir combattu. Pendant ces trois jours, le Prophète accomplit la *prière du danger,* et le verset suivant fut révélé : « Lorsque tu fus au milieu de tes soldats et que tu leur fis accomplir la prière, une partie d'entre eux faisaient la prière avec toi sous les armes, » etc. (Sur. IV, vers. 103.) Le Prophète divisa l'armée en deux corps, dont l'un se rangea en ordre de bataille en face de l'ennemi, et l'autre, placé derrière lui, accomplit avec lui la prière et une seule prosternation. Ensuite il se leva, et le corps qui était en face de l'ennemi vint se mettre derrière le Prophète et accomplit avec lui la seconde prosternation. Après avoir prononcé la formule du *takbîr,* et après avoir prié, ce deuxième corps s'assit avec lui pour réciter la profession de foi, et puis se leva en prononçant le salut. De cette manière, chaque corps avait accompli une

prosternation avec le Prophète, et la deuxième en particulier. Les théologiens ne sont pas d'accord sur l'obligation de la prière en commun. Quelques-uns d'entre eux prétendent que la prière en commun est obligatoire, quand on peut se rendre à la mosquée et prier avec l'assemblée. Ils appuient leur opinion de ce verset du Coran et disent que, si elle n'était pas obligatoire, Dieu ne l'aurait pas ordonnée en présence de l'ennemi et au milieu du danger. D'autres prétendent qu'elle n'est pas obligatoire, que ce n'est qu'une coutume ; qu'il vaut cependant mieux accomplir la prière en commun et qu'elle est plus méritoire ; mais que la prière privée est permise, quoique moins méritoire. Quelques docteurs disent que la *prière du danger* ne doit pas être accomplie par tous ; d'autres disent qu'elle ne pouvait l'être que par le Prophète, à cause de la bénédiction attachée à sa prière, et qu'un imâm ne peut pas l'accomplir de cette manière.

CHAPITRE XLI

Expédition du rendez-vous

Lorsque Abou-Sofyân, en quittant O‘hod, avait crié : Nous reviendrons l'année prochaine, à pareille époque, à Bedr, le Prophète avait dit à ‘Alî de répondre qu'il acceptait ce rendez-vous. Une année s'étant écoulée, le Prophète, laissant comme son lieutenant à Médine ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha, quitta la ville à l'époque convenue, au mois de dsou’l-qa‘da, d'autres disent au mois de scha‘bân, ce qui est une erreur. Il se rendit à Bedr, qui existait encore alors et où, chaque année, les Arabes se rassemblaient et restaient une semaine pour faire le commerce. Comme c'était le moment de la foire, ceux d'entre les musulmans qui avaient des marchandises les emportèrent avec eux, en disant : Si les Qoraïschites viennent, nous combattrons ; s'ils ne viennent pas, nous ferons le commerce. Les Qoraïschites ne vinrent pas, et les compagnons du Prophète étalèrent leurs marchandises, et firent des échanges avec les Arabes qui se présentèrent, pendant toute la semaine de la foire. Le huitième jour ils s'en retournèrent, sans que les Qoraïschites eussent paru. Quelques-uns disent qu'Abou-Sofyân était sorti de la Mecque avec l'armée qoraïschite, à l'époque convenue, mais que, après trois jours de marche, il était rentré. Il avait dit : La Mecque ayant eu cette année une disette, nous ne pouvons pas faire la guerre, les vivres sont rares, et il n'y a pas de fourrage pour nos montures, qui n'ont pas de vigueur. Rentrons jusqu'à l'année prochaine à pareille époque ; nous irons alors, quand nous aurons des vivres en abondance.

Mohammed fils de Djarîr dit que cette expédition est celle de Sawîq, et que, lorsque les Mecquois virent revenir Abou-Sofyân, ils lui dirent : Vous avez été manger de la pète de farine ; et qu'ils se moquèrent de lui. Mais il n'en est pas ainsi que le dit Mohammed fils

de Djarîr. Dans les récits des Expéditions du Prophète, celle-ci est appelée l'expédition du rendez-vous de Bedr.

CHAPITRE XLII

Mariage du prophète avec Zaïnab, fille de Djaʿhsch

Au retour de cette expédition, au commencement de la cinquième année de l'hégire, le Prophète épousa la fille de Djaʻhsch, Zaïnab ; voici en quelles circonstances :

Zaïd, fils de ʻHâritha, qui avait été adopté par le Prophète, était appelé par les hommes Zaïd fils de Mohammed. Quand il eut atteint l'âge mûr, le Prophète l'avait marié avec Zaïnab, qui était la plus belle femme de son temps. Il y avait cinq ans qu'elle était avec Zaïd. Or, un jour, le Prophète, étant allé trouver Zaïd dans sa maison, mit la main sur la porte et l'ouvrit. Voyant au milieu de l'appartement Zaïnab assise, la tête nue, il lui demanda, en détournant son visage, où était Zaïd ; elle répondit qu'il était sorti. Il avait souvent auparavant vu Zaïnab, mais toujours la tête voilée ; il ne l'avait jamais vue nu-tête. Elle fit une grande impression sur lui, et, ne voulant pas la voir une seconde fois, il ferma les yeux et dit : « Loué soit Dieu, le grand ; loué soit Dieu, qui dispose des cœurs et des yeux ! » Puis il s'en alla.

Lorsque Zaïd rentra à la maison, Zaïnab lui dit que le Prophète était venu. — Pourquoi ne lui as-tu pas dit d'entrer ? demanda Zaïd. — Il est entré, dit Zaïnab, j'étais nu-tête, et il a prononcé telles et telles paroles. Zaïd dit : Il est probable que tu as fait impression sur lui ; dans ce cas, je ne puis plus demeurer avec toi. Il alla trouver le Prophète et lui dit qu'il voulait répudier sa femme Zaïnab. Pourquoi ? demanda le Prophète ; quel défaut lui as-tu trouvé ? — Aucun, répondit Zaïd ; mais je ne peux plus demeurer avec elle. Le Prophète dit : Va, garde ta femme, traite-la bien et crains Dieu, qui dit : « Garde ta femme et crains Dieu, » etc. (Sur. XXXIII, verset 37.) Le Prophète était content du divorce de Zaïnab, mais il ne le voulait pas paraître, pour ne pas blesser Zaïd et afin que cela ne fût pas connu.

Zaïd le quitta, et répudia Zaïnab. Celle-ci, lorsque le terme légal fut passé, envoya une personne vers le Prophète et lui fit dire : Zaïd m'a répudiée à cause de toi, afin que tu m'épouses. Le Prophète désirait le mariage, mais il avait honte, et il ne répondit pas. Dieu savait que son esprit était embarrassé, et, au milieu des anges, il lui donna Zaïnab pour femme, et révéla le verset : « ... Nous t'avons donné Zaïnab pour femme… » (Sur. XXXIII, vers. 37.) Alors le Prophète dit : Qui portera à Zaïnab cette bonne nouvelle ? ‘Âïscha était mécontente. Le Prophète lui dit : Veux-tu, ô ‘Âïscha, t'opposer à l'ordre de Dieu ? Une femme alla avertir Zaïnab, qui se dépouilla de tous les ornements qu'elle avait sur elle et les lui donna. Ensuite le Prophète se rendit chez elle, en vertu du mariage conclu pour lui par Dieu au milieu des anges, sans en faire un autre, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque Zaïd a résolu de la répudier, nous l'avons mariée avec toi. » Zaïnab se glorifiait de ces paroles, en disant aux autres femmes du Prophète : C'est le Prophète lui-même qui s'est marié avec vous, tandis que moi j'ai été mariée avec lui par Dieu.

Le mariage de Zaïnab eut lieu au mois de mo‘harrem de la cinquième année de l'hégire. Au commencement du mois de rabî‘a premier, le Prophète partit pour l'expédition de Dou-mat-Djandal.

CHAPITRE XLIII

Expédition de Doumat-Djandal

Le Prophète fut informé que des Arabes en grand nombre s'étaient rassemblés près de Doumat-Djandal, lieu situé dans le désert. Il leva une armée et partit. À la nouvelle de son approche, les Arabes prirent la fuite, et lorsqu'il arriva, il ne trouva plus personne. Il y passa deux jours, sans que l'ennemi parût. En cet endroit demeuraient les Benî-Nâdjiya et les Benî-Fezâra. Le chef de ces derniers, ‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn, vint trouver le Prophète et lui dit : Il faut que tu nous permettes le pâturage sur le territoire de Médine, car nos pâturages dans le désert sont brûlés. Le Prophète conclut une trêve avec lui et lui accorda sa demande ; ensuite il retourna avec ses compagnons à Médine.

CHAPITRE XLIV

Guerre du fossé

Après que le Prophète eut expulsé les juifs des Benî-Nadhîr, les plus marquants parmi eux, tels que ‘Hoyayy, fils d'Akhtab, Kinâna, fils de Rabî‘, et d'autres, s'étaient rendus, soit parmi les Benî-Qoraïdha, soit à Khaïbar, soit en Syrie. Ils parcoururent toutes les contrées et toutes les tribus arabes, et demandèrent leur secours, pour faire la guerre au Prophète. Les autres juifs étaient liés par un traité, qu'ils n'osaient pas rompre. Ils résolurent d'envoyer les plus considérables d'entre eux à la Mecque pour demander aide aux Qoraïschites, afin de tomber tous ensemble sur le Prophète. Dans le cas où ceux-ci ne viendraient pas à leur secours, ils voulaient continuer d'observer le traité. En conséquence, les principaux juifs partirent pour la Mecque, eurent une entrevue avec les principaux Qoraïschites et leur dirent : Vous savez ce qui vous est arrivé de la part de Mohammed, à la journée de Bedr. Quant à nous, nous avons encore plus à souffrir de lui. Maintenant nous autres juifs, nous nous sommes tous concertés pour lui faire la guerre. Voulez-vous vous joindre à nous, pour que nous l'attaquions tous ensemble ? Les Qoraïschites consentirent et s'allièrent aux juifs et aux tribus arabes.

Le Prophète, averti que tous les infidèles ensemble allaient venir l'attaquer, réunit ses compagnons et délibéra avec eux. Tous furent d'avis que l'on devait s'enfermer dans la ville. Selmân, le Persan, dit : Chez nous autres Perses, quand une armée nombreuse vient attaquer une ville dont l'armée n'est pas en état d'aller au-devant de l'ennemi, on creuse autour de la ville un fossé, pour empêcher les cavaliers d'y entrer. Le Prophète et tous ses compagnons approuvèrent ce conseil de Selmân, et le Prophète ordonna de creuser autour de Médine un fossé profond de vingt coudées et large également de vingt coudées. Le travail fut divisé par portions ; chaque portion de quarante coudées

fut attribuée à dix hommes. Les hypocrites se moquèrent du Prophète parce qu'il s'enfermait dans la ville. Cependant, il venait chaque jour assister au travail, assis dans une tente qu'on avait construite pour lui, afin que les hommes, en sa présence, eussent plus de zèle. Après un mois, le fossé était achevé.

Lorsque l'armée des infidèles parut aux portes de la ville, les habitants furent consternés ; car ils n'avaient jamais vu parmi les Arabes une armée pareille en nombre, ni aussi bien pourvue d'armes. Il est dit dans le Coran : « ... Ils venaient contre vous d'en haut et d'en bas ; vos regards étaient troublés ; vos cœurs vous remontaient à la gorge, » etc. (Sur. XXXIII, vers. 10.) Le Prophète avait donné d'avance cette description en ces termes : Dieu dit qu'il viendra une armée dont l'aspect étonnera les hommes ; leurs cœurs failliront et leurs bras tomberont ; personne ne saura si Médine sera sauvée ; mais la ville subsistera. Il avait ajouté : Dieu nous donnera la victoire, et ceux-là prendront la fuite. Or, lorsque l'armée infidèle s'enfuit, beaucoup d'incrédules devinrent croyants, car chacun reconnaissait la vérité de la prédiction du Prophète. Dieu voulait éprouver les croyants et les hypocrites ; il est dit des premiers dans le Coran : « Lorsque les croyants virent les confédérés, ils dirent : C'est ce que Dieu et son apôtre ont prédit, » etc. (Sur. XXXIII, vers. 22.) Il est dit des hypocrites : « ... Les hypocrites et ceux dont le cœur est atteint d'infirmité disaient : Ce que Dieu et son apôtre nous ont promis est vain... » (Sur. XXXIII, vers. 12.)

Lorsque les infidèles aperçurent le fossé autour de Médine, ils furent frappés d'étonnement ; car ils n'en avaient jamais vu auparavant. Ne pouvant pas le franchir, ils venaient chaque jour aux portes de la ville. Le Prophète restait au bord du fossé, et personne ne sortait de la ville pour combattre. Il y passait également les nuits, tandis que les hypocrites rentraient dans la ville pour dormir, et ils disaient : S'il arrive, pendant la nuit, un accident à Mohammed, au moins serons-nous à l'abri dans nos maisons. Il est dit dans le Coran : « Quelques-uns d'entre eux demandèrent au Prophète la permission de se retirer, en disant : Nos maisons sont sans défense » etc, (Sur. XXXIII, vers. 13.) Les infidèles restèrent vingt-six jours, sans qu'il y eut d'engagement ; seulement les deux armées lancèrent de loin

des traits l'une sur l'autre, et trois hommes de l'armée des incrédules furent tués..

L'un des principaux Qoraïschites, suivi de six hommes, se jeta dans le fossé, mais il ne put parvenir à le franchir. Lorsqu'ils voulurent retourner, ils descendirent de leurs chevaux [sur lesquels ils remontèrent ensuite]. ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, les voyant, sauta dans le fossé, le franchit et provoqua le Qoraïschite. Celui-ci dit : Je ne voudrais pas que tu fusses tué de ma main. ‘Alî répondit : Moi, je veux que tu périsses de la mienne. L'infidèle, furieux, mit pied à terre, et attaqua ‘Alî, qui lui asséna un coup, le renversa et lui trancha la tête.

‘Amrou, fils d’‘Abd-Woudd, était l'un des plus vaillants guerriers qoraïschites. II avait été dans l'armée qoraïschite le jour de Bedr, où il s'était enfui, et il se trouvait encore dans l'expédition du Fossé. Un jour, il vint, couvert de ses armes, au bord du fossé, pour le voir, et il s'y promenait. Quelques hommes l'y abordèrent et louèrent devant lui ‘Alî, en disant : Voilà un jeune homme que personne n'égale dans le combat ! ‘Amrou fit aussitôt seller son cheval, nommé *Malhoub.* Il avait fait un miroir d'un éclat tel qu'aucun cavalier ne pût y fixer ses regards. Après avoir attaché ce miroir sur le front de son cheval, il se mit en selle et s'avança, en prononçant, dans son ardeur, les vers suivants :

Quand je monte Malhoub, personne ne me résiste. Certes je suis, par mon bras, le héros célèbre !

Viens avec le sabre, en même temps qu'avec la lance, et je chargerai aujourd'hui comme charge le brave !

Ensuite, il mit son casque sur sa tête et, accompagné de quelques esclaves, se dirigea vers le fossé, et y poussa son cheval, dans l'intention de remonter de l'autre côté. Mais n'en trouvant pas le moyen, il dut revenir sur ses pas. ‘Alî, averti qu’‘Amrou était sorti pour le provoquer au combat, franchit le fossé et le rencontra se tenant sur son cheval. ‘Amrou lui dit : Qui es-tu ? — Je suis ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib. — Que veux-tu ? demanda ‘Amrou. — Je viens pour te tuer. — J'aurais regret, répliqua ‘Amrou, de combattre un enfant comme toi. — Moi, dit ‘Alî, je n'en aurai aucun regret. Si tu veux lutter avec moi, il faut que tu sois comme moi, à pied. ‘Amrou,

furieux, descendit de son cheval, dont il coupa les jambes d'un coup de sabre, et dit : Maintenant il ne me reste aucun refuge, je vais délivrer les hommes de toi, leur fléau. ‘Amrou était le plus vaillant de tous les hommes parmi les Arabes. Les deux champions se jetèrent l'un sur l'autre et luttèrent depuis le matin jusqu'à l'heure de la première prière ; chacun d'eux parait les coups de son adversaire. Enfin ‘Alî dit à ‘Amrou : N'as-tu pas dit que tu ne te ferais pas aider ? — Quel secours ai-je amené ? demanda ‘Amrou. — C'est ton fils qui arrive à ton aide, répondit ‘Alî. ‘Amrou se retourna pour regarder, et en ce moment ‘Alî le frappa de son sabre et lui coupa une jambe. ‘Amrou, en tombant, dit : Ô ‘Alî, tu as usé de ruse ! ‘Alî répliqua : « Le combat est une ruse. » ‘Amrou prit sa jambe coupée et la jeta sur ‘Alî. Celui-ci le frappa de nouveau et le fendit en deux moitiés ; ensuite il franchit le fossé et revint auprès des musulmans. Lorsque la poussière se fut dissipée, les infidèles aperçurent le cadavre d’‘Amrou. Ils furent découragés et ne revinrent plus pour combattre.

Un homme notable d'entre les Benî-Ghatafàn, nommé No‘aïm, fils de Mas‘oud, à qui Dieu avait donné de l'inclination pour l'islamisme, se leva pendant la nuit, sortit de sa tente, se présenta au Prophète, fit profession de foi et dit : Apôtre de Dieu, il y a longtemps que je suis croyant en secret ; maintenant donne-moi tes instructions. Le Prophète lui dit : Je désire que tu te rendes auprès des infidèles et que tu cherches à les diviser. No‘aïm avait des relations d'amitié avec les chefs de l'armée et notamment avec Abou-Sofyân. Il revint dans la mâme nuit, réunit les juifs des Benî-Qoraïdha et leur parla ainsi : Vous connaissez mes sentiments envers vous et mon désir de vous donner des avis utiles. Je crois que votre position à l'égard de Mohammed n'est pas la même que celle des Qoraïschites et des juifs qui sont venus de loin : Ceux-ci se repentent d'être venus ; demain ils s'en retourneront, chacun regagnera son pays, et vous ne pourrez plus rester ici. Ne voyez-vous pas que vous êtes campés ici depuis longtemps et qu'ils ne commencent pas le combat, attendant que vous le commenciez ? Si c'est vous qui devez triompher, avez-vous besoin d'eux ? Les juifs répondirent : Tu as raison ; maintenant quel conseil nous donnes-tu ? No‘aïm dit : Je pense que vous ne devez pas combattre contre Mohammed avant d'avoir reçu des Mecquois et des Benî-Ghatafân des otages, les fils de personnes notables, qui

resteraient entre vos mains jusqu'à ce que vous en ayez fini avec Mohammed. Les Qoraïzha dirent : Il faut faire ainsi, tu nous donnes un bon conseil. No‘aïm les quitta et se rendit auprès d'Abou-Sofyân. Ayant convoqué les principaux Qoraïschites, il leur tint ce langage : Vous connaissez mon ancienne amitié pour vous. J'ai appris un fait que je veux vous communiquer, mais que vous ne devez révéler à personne, jusqu'à ce qu'il se manifeste par lui-même. Vous savez que les juifs de Qoraïzha avaient avec Mohammed un traité, qu'ils ont rompu pour s'unir à vous. Ils s'en repentent maintenant ; ils craignent que vous ne vous en retourniez et qu'ensuite Mohammed ne se jette sur eux. Ils lui ont donc fait dire qu'ils se repentaient et lui ont proposé de capituler. Ils lui ont fait dire encore : Nous demanderons aux Qoraïschites de nous donner des otages, et quand, sous ce prétexte, nous aurons entre nos mains les enfants des principaux d'entre eux, nous te les livrerons pour que tu les fasses mettre à mort. Nous te serons ainsi agréables. No‘aïm ajouta : Je vous ai prévenus, afin que, s'ils vous demandent des otages, vous ne les donniez pas, car vous exposeriez leur vie. Les Qoraïschites le remercièrent en disant : Nous te sommes obligés pour ce que tu viens de faire. Ensuite No‘aïm alla trouver les Benî-Ghatafân et leur parla dans le même sens.

Cela se passa le jour du vendredi. Dans la nuit, Abou-Sofyân et les Ghatafân firent dire aux juifs de Qoraïzha : Arrivez demain, nous attaquerons. L'affaire trahie en longueur, il faut prendre un parti. Les juifs répondirent : Nous avons demain le sabbat, où il nous est impossible d'aller combattre. Abou-Sofyân leur envoya un nouveau message en ces termes : Si vous ne venez pas pour prendre part à cette attaque, nous nous en retournerons ; nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps. Les juifs dirent alors : Ce que No‘aïm nous a dit se réalise. Ils firent donc répondre à Abou -Sofyân : Vous êtes des gens venus de loin ; nous ne voulons pas nous unir à vous pour combattre, avant que vous nous ayez confié vos enfants comme otages. Abou-Sofyân, en recevant ce message ; dit : Les paroles de No‘aïm se vérifient. Il fit dire aux juifs : Nous ne vous livrerons pas d'otages ; si vous venez, nous attaquerons ; sinon, nous nous en irons. La division s'était ainsi mise dans les rangs des ennemis.

À la tombée de la nuit, Dieu déchaîna sur le camp des infidèles un vent qui renversa toutes leurs tentes. Les ennemis furent remplis de

terreur, car un violent orage menaçait d'éclater. Abou-Sofyân résolut de s'enfuir. Le Prophète fit la prière du coucher ; après avoir prononcé le salut, il remarqua de loin le vent, la poussière et l'orage dans le camp des infidèles. Il se tourna vers ses compagnons et dit : Dieu dispersera cette nuit les infidèles ; qui d'entre vous veut aller pour nous en rapporter des nouvelles ? Il répéta ces paroles trois fois ; personne ne répondit. Alors il appela ‘Hodsaïda, fils d'Al-Yemân, et lui dit : Va prendre des informations, et évite de faire quoi que ce soit qui puisse nous nuire. ‘Hodsaïda, ainsi désigné au milieu de tous les compagnons du Prophète, ne put rien répliquer et partit. Arrivé dans le camp des infidèles, il vit Abou-Sofyân qui appelait ses hommes dans sa tente, et il entra avec eux. Abou-Sofyân dit : Je veux vous parler ; que chacun regarde autour de soi, pour être sûr qu'il n'y a pas d'étranger parmi nous. ‘Hodsaïda, pour n'être pas interrogé lui-même, saisit celui qui était à côté de lui et lui dit : Qui es-tu ? — Je suis un tel, fils d'un tel, répondit l'autre. Ensuite Abou-Sofyân parla ainsi : Vous savez, ô Qoraïschites, que, depuis que nous sommes venus ici, nous avons eu beaucoup à souffrir. Maintenant, les Benî-Qoraïdha se sont tournés contre nous et se sont unis à Mohammed. Nous ne pouvons plus rester ici ; nous n'avons pas de fourrages et nos montures périssent. Quand même nous n'aurions pas eu d'autre calamité que ce vent, ce serait déjà suffisant pour nous déterminer à partir. Si Mohammed savait dans quelle situation nous sommes, il fondrait sur nous et nous exterminerait. Il faut que nous partions cette nuit ; car si nous partions demain matin, Mohammed nous atteindrait.

Les infidèles partirent dans la même nuit, en abandonnant de leurs bagages tout ce qui était embarrassant. ‘Hodsaïda était sorti de la tente d'Abou-Sofyân en même temps que les autres. En s'arrêtant à l'entrée, où la chamelle d'Abou-Sofyân était attachée, il vit que celui-ci, dans son trouble, la montait avant de lui avoir délié les genoux ; qu'il la détacha seulement lorsqu'il fut assis, et qu'il partit aussitôt. ‘Hodsaïda dit en lui-même : J'aurais pu tuer Abou-Sofyân en ce moment, mais j'ai suivi la recommandation du Prophète, qui m'avait ordonné de n'attaquer personne. Lorsqu'il revint à Médine, Gabriel avait informé le Prophète de tout ce qui s'était passé et lui avait apporté le verset suivant : « Ô vous qui croyez, rappelez-vous les bienfaits de Dieu envers vous, lorsque des armées venaient vous attaquer et que nous

envoyâmes contre eux le vent, » etc. (Sur. XXXIII, vers. 9.) Dieu dispersa ainsi cette armée des infidèles. Les Ghatafân et tous les Arabes s'en allèrent.

Cet événement eut lieu dans la cinquième année de l'hégire, dans les dix derniers jours du mois de schawwâl. Alors le Prophète dit : Les Qoraïschites ne viendront plus nous attaquer ; c'est à nous maintenant d'aller les provoquer.

CHAPITRE XLV

Expédition contre les Benî-Qoraïdha

Gabriel vint dire au Prophète : Dieu t'ordonne de ne point déposer les armes avant d'en avoir fini avec les Benî-Qoraïdha. Le Prophète fit proclamer : Que tous ceux qui aiment Dieu et le Prophète accomplissent la prière de l'après-midi sur le territoire des Benî-Qoraïdha ! Ensuite il quitta de nouveau la ville et arriva, à l'heure de la prière de l'après-midi, aux portes des Benî-Qoraïdha, et ses compagnons le suivirent un à un. Les juifs, en les voyants, fermèrent les portes de leurs forts. Le Prophète leur dit : Ô vous singes et cochons, comment avez-vous observé la volonté de Dieu ? Les juifs répliquèrent : Ô Mohammed, tu ne nous as jamais ainsi insultés, pourquoi le fais-tu aujourd'hui ? — C'est Dieu qui le fait, répondit le Prophète. Il les assiégea pendant vingt-cinq jours.

Les juifs avaient pour chef Ka‘b, fils d'Asad, qui leur parla ainsi : Il y a pour vous trois partis à prendre. Le premier, c'est de sortir et d'aller déclarer à Mohammed que vous croyez en lui. Vous sauverez ainsi vos vies, vos biens et vos familles. Les juifs répondirent : Nous ne pouvons pas prendre ce parti ; nous ne voulons pas abandonner la croyance du Pentateuque pour une autre. Ka‘b dit : Prenez donc vos sabres et égorgez vos femmes et vos enfants ; brûlez vos biens et cachez-en tout ce que vous pourrez, puis jetez-vous dans le combat ; si vous succombez, vos femmes et vos enfants ne tomberont pas au pouvoir de l'ennemi, et personne ne jouira de vos biens ; si vous êtes vainqueurs, vous pourrez acquérir d'autres biens. Les juifs dirent : Tant que nous vivrons, nous ne tuerons ni nos femmes ni nos enfants ; que nous importerait la vie après avoir perdu nos femmes, nos enfants et nos biens ? Ka‘b reprit : Cette nuit est la nuit du sabbat ; Mohammed se croit en sûreté, sachant que vous ne combattez pas le jour du sabbat. Faites cette nuit, à l'improviste, une sortie, tombez sur

Mohammed et ses soldats, et massacrez-les. — Nous ne pouvons pas violer le sabbat, dirent les juifs. — Maintenant, dit Ka‘b, vous êtes avertis.

Les juifs, après un siège de vingt-cinq jours, réduits à l'extrémité, demandèrent à capituler. Le Prophète leur fit répondre : Je ne reçois votre capitulation qu'à condition de remettre votre sort à la décision de Dieu. — Accorde-nous, répondirent les juifs, les mêmes conditions qu'aux Benî-Nadhîr, qui ont émigré avec leurs femmes et leurs enfants en Syrie, en emportant leurs biens. Le Prophète refusa et dit : Je ne ferai que ce que Dieu ordonnera.

Un homme, nommé Abou-Lobâba, possédait parmi les juifs une propriété et des biens. Il jouissait de l'estime du Prophète, qui l'avait laissé à Médine. Les juifs firent demander au Prophète de leur envoyer cet homme, qu'ils désiraient consulter. Il le fit chercher et lui dit : Va auprès de ces juifs et conseille-les dans l'intérêt de Dieu et de son prophète. Abou-Lobâba se rendit à la porte de la forteresse, et les juifs lui dirent : Que nous conseilles-tu ? Mohammed veut que nous nous rendions à discrétion. Abou-Lobâba ne répondit rien ; seulement il toucha sa barbe d'une main, et passa l'autre à son cou, pour indiquer que le Prophète leur ferait trancher la tête ; il revint ensuite au camp du Prophète, qui déjà avait été informé par Gabriel de sa trahison. Gabriel lui avait apporté le verset suivant : « Ô vous qui croyez, ne trahissez pas Dieu et son prophète, » etc. (Sur. VIII, vers. 27.) Cet homme avait agi ainsi à cause des biens qu'il avait parmi les juifs.

Ensuite les Qoraïzha sortirent de leurs forts et dirent au Prophète : Agis avec bonté envers nous, fais-nous grâce. Le Prophète répondit : Je m'en remets de votre sort à la décision de votre chef, Sa‘d, fils de Mo‘âds. Les juifs dirent : Nous aussi, nous nous en remettons à lui. Sa‘d avait été blessé à la main par une flèche, et son sang ne cessait de couler. Les juifs allèrent le chercher, le firent monter sur un cheval et l'amenèrent. Étant en présence du Prophète, Sa‘d dit : Il faut les égorger tous, partager leurs biens et réduire en esclavage leurs femmes et leurs enfants. Le Prophète, satisfait de cette sentence, dit à Sa‘d : Tu as prononcé selon la volonté de Dieu. En entendant ces paroles, ceux d'entre les juifs qui pouvaient s'enfuir gagnèrent le désert ; les autres restèrent ; ils étaient huit cents hommes. Le

Prophète leur fit lier les mains et fit saisir leurs biens. On rentra à Médine à la fin du mois de dsou’l-qa‘da.

Les juifs restèrent dans les liens pendant trois jours, jusqu'à ce que tous leurs biens fussent transportés à Médine. Ensuite le Prophète fit creuser une fosse sur la place du marché, s'assit au bord, fit appeler ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, et Zobaïr, fils d'Al-‘Awwâm, et leur ordonna de prendre leurs sabres et d'égorger successivement tous les juifs, et de les jeter dans la fosse. Il fit grâce aux femmes et aux enfants ; mais il fit tuer également les jeunes garçons qui portaient les signes de la puberté. On tua aussi une femme, qui avait fait perdre la vie à un musulman en jetant de la terrasse d'une maison une pierre. Un, petit nombre des prisonniers furent graciés sur la demande de leurs amis.

L'un des compagnons du Prophète, nommé Thâbit, avait été autrefois, étant en captivité, sauvé de la mort par l'un des principaux juifs, nommé Zabîr. Il demanda donc au Prophète de faire grâce à Zabîr, ainsi qu'à sa femme et à ses enfants, et le Prophète leur fit grâce. Lorsque Thâbit vint auprès de Zabîr, celui-ci lui demanda ce qu'étaient devenus ses compatriotes et ses parents. Chaque fois que Zabîr en nommait un, Thâbit répondait : Il est mort. Alors Zabîr dit : Je te demande maintenant une dernière grâce, c'est de m'envoyer les rejoindre ; je n'ai que faire de la vie après eux. Thâbit prit son sabre et lui coupa la tête.

On partagea ensuite les biens des juifs. Le Prophète préleva le quint, et prit en outre pour lui-même une jeune fille très-belle, nommée Ri‘hâna. Il partagea le reste entre ses compagnons, en donnant à chaque fantassin une part et à chaque cavalier deux parts. Ce mode de partage restera établi jusqu'au jour de la résurrection.

Cet événement eut lieu au mois de dsou’l-qa‘da de la cinquième année de l'hégire.

CHAPITRE XLVI

Expédition contre les Benî-Li‘hyân

Les Benî-Li‘hyân étaient ces deux tribus d’‘Adhl et de Qâra qui avaient trompé le Prophète, en lui faisant demander quelques personnes pour leur enseigner la religion musulmane, et auxquelles il avait envoyé six hommes ; elles en avaient tué trois, et vendu les trois autres à la Mecque, comme nous l'avons rapporté. Le Prophète partit pour les attaquer ; il prit des chemins détournés, afin de les surprendre. Les Benî-Li‘hyân, ayant eu connaissance de son projet, s'enfuirent et se retirèrent dans les montagnes. Le Prophète, ne rencontrant personne, revint à Médine.

CHAPITRE XLVII

Expédition de Dsou-Qoroud

À son retour à Médine, le Prophète envoya ses chameaux au pâturage, sous la garde d'un esclave noir, nommé Riyâ‘h. ‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn, à la tête de cinquante cavaliers, fit une incursion sur le territoire de Médine et enleva ces chameaux. Riyâ‘h, en courant à la ville pour y porter la nouvelle, rencontra l'un des compagnons du Prophète, nommé Salama Ibn-al-Akwa‘. Salama était connu pour son habileté dans l'art de tirer de l'arc et comme excellent coureur. Il se livrait habituellement à la chasse et atteignait une biche aussi bien par une flèche qu'en courant après elle. Averti par Riyâ‘h que ces chameaux venaient d'être enlevés, Salama courut après les ravisseurs, les atteignit et leur lança des flèches. Ceux-ci, croyant que le Prophète était à leur poursuite, prirent la fuite et abandonnèrent les chameaux. Salama les poursuivait toujours. Enfin ils rejetèrent, tout en courant, leurs vêtements et leurs armes. ‘Otbâ, fils de Zaïd, vint les rejoindre de la Mecque et leur dit : N'avez-vous pas honte, un si grand nombre de cavaliers, de fuir devant un seul homme allant à pied ? Alors ils se retournèrent et se mirent à attaquer Salama. Celui-ci se posta derrière un bloc de pierre et leur lança des traits ; après s'être défendu ainsi jusqu'au milieu du jour, il fut obligé de fuir ; les ennemis ne purent le rejoindre.

À la même heure, le Prophète sortit de Médine, suivi de ses compagnons. Les infidèles, en le voyant venir, se sauvèrent. À la tombée de la nuit, le Prophète fit halte au bord d'un puits, nommé Dsou-Qoroud. Il fit allumer un feu et tuer un chameau, et il invita ses compagnons. Quelque temps après Salama arriva à cet endroit, ramenant trois chevaux qu'il avait enlevés aux ennemis, et une grande quantité d'armes et de bagages. Apercevant de loin le feu, il s'approcha et vit le Prophète, qui était assis près du feu ; il vit le

chameau égorgé, et Belâl, qui avait fait rôtir le foie et qui le donna à manger au Prophète. Il se présenta devant le Prophète, qui lui donna des éloges, le remercia, le fit asseoir près de lui et le fit manger avec lui. Le lendemain, il le fit monter derrière lui sur son chameau et revint à Médine.

CHAPITRE XLVIII

Expédition contre les Benî-Mustaliq

Le Prophète fut informé que des Arabes en grand nombre, commandés par ‘Hârith, fils de Dhibâr, s'étaient rassemblés près d'un certain puits, où demeuraient les Benî-Moçtaliq, et qu'ils en attendaient encore d'autres, pour aller attaquer Médine. Le Prophète, avant qu'ils fussent trop nombreux, vint au-devant d'eux, leur livra un combat qui dura trois jours et les mit en fuite, après leur avoir tué beaucoup de monde. On leur prit une grande quantité de butin et l'on emmena leurs femmes et leurs enfanta. Après avoir campé pendant sept jours près du puits, le Prophète rentra à Médine.

Or, dans ce campement, il s'éleva un jour une dispute entre l'un des Mohâdjir et l'un des Ançâr ; ils eurent recours à leurs sabres. ‘Abdallah, fils d'Obayy, vint à l'aide de l'Ançâr et dit : Nous sommes bien punis d'avoir engraissé les Mohâdjir et de les avoir protégés ; voilà comme ils nous récompensent ! Il en est comme d'un chien qui a été élevé par quelqu'un et qui, devenu grand, dévore celui qui l'a nourri. Dieu avertit le Prophète, en lui révélant le verset suivant : « Les hypocrites disent : Quand nous retournerons à Médine, le plus fort chassera le plus faible. » (Sur. LXIII, vers. 8.) Ils voulaient dire par ces paroles : Si nous ne les faisons pas sortir de la ville, au moins ne subviendrons-nous pas à leur entretien, et ils mourront de faim. Dieu, pour leur répondre, révéla cet autre verset : « Ils disent : Ne secourez pas les compagnons du prophète de Dieu, afin qu'ils l'abandonnent. Mais c'est à Dieu qu'appartiennent les trésors du ciel et de la terre. » (Sur. LXIII, vers. 7.)

L'un des compagnons du Prophète, nommé Zaïd, fils d'Arqam, présent à cette scène, avait entendu les paroles d’‘Abdallah, fils d'Obayy et les avait rapportées à son oncle, qui vint en avertir le Prophète, à l'heure de la prière de midi. Le Prophète fut très-affligé.

‘Omar survint, et le trouvant plongé dans la tristesse, lui en demanda la cause. Le Prophète lui répéta les paroles d’‘Abdallah. ‘Omar dit : Apôtre de Dieu, autorise-moi à le tuer ; car son cœur ne sera jamais purifié de l'incrédulité. Le Prophète répliqua : Tu as raison ; cependant je ne veux pas que les infidèles disent que Mohammed fait mourir ses propres compagnons. ‘Omar le quitta. Le Prophète, craignant qu'il n'en parlât à quelqu'un et que l'on ne tuât ‘Abdallah, donna immédiatement l'ordre du départ, et l'on marcha ce jour et la nuit suivante, sans s'arrêter. Les hommes causaient entre eux du motif de ce départ à une heure inaccoutumée et de cette marche, et le bruit en vint aux oreilles d’‘Abdallah. Celui-ci, entouré de ses gens, se présenta au Prophète et nia, en jurant, avoir prononcé les paroles qu'on avait rapportées, et le Prophète fut rassuré. On raconte que l'un des compagnons du Prophète lui demanda pourquoi il avait ainsi précipité le départ et pourquoi il avait été si troublé. Le Prophète lui répondit : Ne sais-tu pas ce qu'a dit ‘Abdallah ? L'autre répliqua : Apôtre de Dieu, excuse-le ; car, avant ton arrivée, les habitants de Médine avaient l'intention de le faire roi, et de mettre une couronne d'or sur sa tête. Lorsque tu vins à Médine, cette couronne et cet honneur furent perdus pour lui.

Les hommes blâmèrent Zaïd, fils d'Arqam, et son oncle, et dirent : Zaïd est un enfant, il a parlé dans son ignorance, et son langage a causé du trouble au Prophète. Alors Zaïd pria Dieu pour qu'il fit connaître si c'était lui ou ‘Abdallah qui avait menti. Dieu révéla le verset suivant : « Quand les hypocrites viennent auprès de toi, ils disent : Nous attestons que tu es l'apôtre de Dieu, » etc. (Sur. LXIII, vers. 1.) Dans ce verset, Dieu loue Zaïd et son oncle, et déclare menteur ‘Abdallah, fils d'Obayy. Le Prophète récita la surate à ses compagnons, afin qu'ils pussent attester le mensonge d’‘Abdallah. Ensuite il fit appeler Zaïd, lui fit bon accueil et lui dit : Tu as dit la vérité ; il lui toucha les oreilles, en disant : Dieu et son prophète ont confiance en ces oreilles ; il a dit ce qu'il a vraiment entendu.

Le bruit s'était répandu à Médine que le Prophète voulait faire tuer ‘Abdallah, parce qu'il était hypocrite. ‘Abdallah avait un fils qui s'appelait aussi ‘Abdallah et qui vint trouver le Prophète et lui dit : Apôtre de Dieu, si tu veux faire mourir mon père, charge-moi de le tuer ; car si quelque autre le tuait, je devrais tuer le meurtrier, de sorte

qu'un musulman aura été tué pour un hypocrite. Le Prophète répondit : Je pardonne à ton père à cause de toi, je ne le ferai pas mourir. Ensuite, il dit à ‘Omar : Si nous avions tué ‘Abdallah près du puits, nous serions honteux aujourd'hui en face de ces hommes. — C'est juste, répliqua ‘Omar.

La fille de l'un des principaux des Benî-Moçtaliq, nommée Djouwaïriya, fille de ‘Hârith, avait été faite prisonnière par Thâbit, fils de Qaïs. La femme de celui-ci la maltraitait, et Djouwaïriya, issue d'une famille noble, ne voulait pas endurer ce traitement. Elle dit à Thâbit : Il faut que tu consentes à me laisser partir ; je te payerai le prix de ma liberté. Thâbit consentit. Elle s'adressa alors aux musulmans, et leur demanda de l'aider à se racheter. Le Prophète paya la somme lui-même, lui donna la liberté [et l'épousa]. Jamais une femme esclave n'a porté bonheur à ses compatriotes comme Djouwaïriya. Car toutes les femmes et tous les prisonniers furent rendus à la liberté.

CHAPITRE XLIX

‘Âïscha victime d'une calomnie

Lors de l'expédition contre les Benî-Moçtaliq, le Prophète avait emmené avec lui ‘Âïscha. Il avait coutume, chaque fois qu'il partait pour une expédition, de choisir par le sort celle de ses femmes qui devait l'accompagner. Cette fois, le sort avait désigné ‘Âïscha. Elle avait une litière fermée par un rideau, qu'elle levait quand elle la quittait pour accomplir les ablutions avant la prière ; et les hommes savaient alors qu'elle n'était pas dans la litière. Lorsqu'elle revenait, elle baissait le rideau et l'on plaçait la litière sur le chameau. Or, on revenait de l'expédition, et une nuit, dans un campement, ‘Âïscha avait quitté sa litière, vers minuit, pour faire les ablutions ; en revenant, elle avait baissé le rideau. Vers le matin, au moment où l'on se disposait à plier bagage, elle se rappela avoir oublié, à l'endroit où elle s'était lavé les mains et les pieds, son collier de coquilles du Yemen. Elle alla pour le chercher, et omit de lever le rideau. Il faisait nuit, elle chercha son collier, mais elle ne le trouva pas. Il était l'heure du départ ; le chamelier, voyant le rideau baissé, et croyant ‘Âïcha dans la litière, la fit charger sur le chameau et l'on partit. Lorsque ‘Âïscha revint, l'armée s'était mise en marche. ‘Âïscha fut consternée, ne sachant que faire ; puis elle se dit : Je resterai ici ; lorsque le Prophète, au campement, remarquera mon absence, il enverra quelqu'un en arrière.

Un homme, nommé Çafwân, fils de Mo‘attal, le Solaïmite, avait été placé par le Prophète à l'arrière-garde et était chargé, lorsque l'armée se mettait en mouvement, de demeurer au lieu du campement jusqu'au jour, pour recueillir les objets qui auraient pu y rester. Quand le jour fut levé, Çafwân vint au lieu du campement et aperçut un voile blanc. Il s'approcha et reconnut ‘Âïscha ; il lui dit : Épouse du Prophète, que t'est-il arrivé ? Elle lui raconta son aventure. Çafwân la

fit monter sur son chameau, saisit la bride et la conduisit ainsi. Le Prophète, ayant remarqué, à la première station, l'absence d'Âïscha, envoya 'Alî en arrière. Celui-ci rencontra Çafwân conduisant 'Âïscha, demanda ce qui était arrivé, et 'Âïscha le lui raconta. 'Alî retourna en toute hâte et informa le Prophète. On avait su dans l'armée qu'Âïscha n'avait pas été trouvée dans sa litière. Lorsqu'on la vit arriver conduite par Çafwân, 'Abdallah, fils d'Obayy, dit : 'Âïscha est excusable en ce qu'elle vient de faire ; car Çafwân est plus beau et plus jeune que Mohammed. Chacun exprimait ainsi son opinion.

Lorsqu'on fut de retour à Médine, cette aventure se répandit, et chacun la raconta d'une façon différente, en lui donnant un sens scandaleux. Un homme, nommé Mista'h, descendant d''Abd-Manâf, était domestique d'Abou-Bekr, qui l'appelait ordinairement mon *oncle*, disant qu'il faisait partie de la famille ; et il appelait la mère de cet homme *ma tante*.. Mista'h affirmait savoir depuis longtemps qu'Âïscha, dans la maison de son père, avait eu des relations intimes avec Çafwân. 'Hamna, fille de Dja'hsch et sœur de Zaïnab, l'épouse du Prophète, dit aussi qu'elle le savait depuis longtemps. Enfin, 'Hassân, fils de Thâbit, le poète du Prophète, donna la même assertion. Une partie du public y ajoutait foi, d'autres n'y croyaient pas. 'Hassân, fils de Thâbit, vint trouver le Prophète, lui parla de cette affaire et invoqua le témoignage de Mista'h et de 'Hamna. Celle-ci déclara : Je les ai vus souvent ensemble à tel endroit. Le Prophète fut très-affligé. Il n'en parla point à 'Âïscha ; mais quand il entrait chez elle, il lui montrait de la réserve.

II n'y avait point, à Médine, de lieu de retraite, et les femmes allaient ordinairement en dehors de la ville. Dieu révéla le verset suivant : « Restez, *ô femmes,* dans vos maisons, » etc. (Sur. XXXIII, vers. 33.) Or on rapporte qu'un soir, 'Âïscha étant allée en dehors de la ville avec la mère de Mista'h, le pied de cette dernière glissa dans la boue ; elle dit : Que cela tombe sur le visage de Mista'h ! — Pourquoi injuries-tu ton fils ? lui demanda 'Âïscha. — Parce que, répondit-elle, lui et 'Hassân ont rendu témoignage devant le Prophète, en t'accusant avec Çafwân ; toute la ville le sait. 'Âïscha sut alors pour quelle raison le Prophète était préoccupé. Elle revint à la maison et dit à sa mère : Tel bruit court la ville, et tu ne m'en avertis pas ? Sa mère répondit : Ma fille, toute femme aimée de son mari et belle

comme toi est calomniée, surtout si son mari a plusieurs femmes, et qu'il l'aime plus que les autres ; ne t'en afflige pas. ‘Âïscha, ce jour-là, ne prit aucune nourriture ; elle fut triste de ce que le Prophète avait prêté l'oreille à cette calomnie. Les jours suivants, chaque fois que le Prophète venait dans son appartement, il s'asseyait en face d'elle, la figure altérée, et gardait le silence. Enfin, ‘Âïscha, par suite de son chagrin, tomba malade. Un jour, elle dit au Prophète : Je suis très-malade, et je n'ai personne [pour me soigner] ; permets que je demeure pendant quelque temps chez mon père. Le Prophète dit : Fais ce que tu voudras. ‘Âïscha, avec une esclave ; se rendit auprès de sa mère ; elle était toujours malade et ne prenait aucune nourriture. Le Prophète n'y venait pas ; mais chaque fois qu'il rencontrait l'esclave d’‘Âïscha, il lui demandait comment se portait la malade.

Après vingt-cinq jours, ‘Abdallah, fils d'Obayy, répandant toujours cette calomnie, le Prophète monta un jour en chaire, après la prière, et dit aux assistants : Comment ose-t-on jeter le soupçon sur la maison du prophète de Dieu ? Je ne sache pas que les membres de ma famille aient une conduite autre que chaste et honnête. Osaïd, fils de ‘Hozhaïr, de la tribu d'Aus, se leva et dit : Apôtre de Dieu, dis-nous le nom de celui qui ose le faire ; s'il est de notre tribu, nous aurons raison de lui ; s'il appartient aux Khazradj, nous ferons tomber sa tête immédiatement ; car quiconque a tenu ce langage mérite la mort. L'un des Khazradj, nommé Sa‘d, fils d’‘Obâda, se leva et dit : Tu mens, Osaïd ; tu ne peux tuer aucun des Khazradj ; [tu parles ainsi, parce que tu sais qu']il s'agit de l'un des Khazradj. Ils se disputèrent, et il s'éleva du tumulte. Osaïd s'écria : Toi et les autres, vous êtes tous des hypocrites, et tu me dis que je suis menteur ! L'affaire en étant arrivée à ce point, le Prophète descendit de la chaire et retourna à sa maison.

Ensuite le Prophète appela ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, et Osâma, fils de Zaïd, et les interrogea sur le compte d’‘Âïscha. Osâma, qui avait été élevé dans la maison du Prophète, dit : Je n'ai jamais vu qu'elle ait commis rien de répréhensible, ni en faits, ni en paroles ; je le jure. ‘Alî parla ainsi : Apôtre de Dieu, délivre-toi de ces embarras ; il y a beaucoup de femmes dans le monde ; s'il y a dans ton esprit un soupçon à l'égard de celle-là, choisis-en une autre. Le Prophète appela Barîra, l'une de ses esclaves, et la conjura de lui dire tout ce qu'elle savait sur ‘Âïscha. Barîra affirma par serment qu'elle ne savait rien, et

qu'elle n'avait jamais vu qu'‘Âïscha eût commis de fautes, sauf une seule : J'élevais, dit-elle, dans la maison un mouton ; j'avais préparé [un jour] de la pâte pour cuire du pain, et j'avais dit à ‘Âïscha de la garder ; mais elle s'est endormie, et le mouton a mangé la pâte.

Le Prophète se leva et se rendit auprès d'‘Âïscha ; il la fit asseoir ainsi que sa mère et son père Abou-Bekr et dit : Tu sais, ô ‘Âïscha ce que l'on dit de toi ; c'est devenu un bruit public, et j'en éprouve un grand chagrin. Dans ce monde, il n'y a personne qui soit complètement innocent et sans péché. Si tu as commis quelque faute, ainsi qu'on le dit, montre du repentir et demandes-en pardon à Dieu. ‘Âïscha, fondant en larmes, mit sa tête sur ses genoux et pleura. Abou-Bekr lui dit : Ma fille, il ne sert à rien de pleurer ; le Prophète te parle, réponds. ‘Âïscha leva la tête et dit : Qu'ai-je à répondre ? Je n'ai point à me repentir, ni à demander pardon à Dieu ni à personne ; je suis innocente. Mais j'aurai beau vous parler, vous ne me croirez pas. Je dirai comme disait le père de Joseph aux frères de celui-ci : « La patience est ce qui vaut le mieux. Que Dieu me soit en aide ! » etc. (Sur. XII, verset 18.) Il n'y a que Dieu qui puisse manifester la vérité. Quand même tous les hommes de la terre parleraient, tu ne les croirais pas, à moins que Dieu ne te fasse connaître mon innocence. Mais je n'ai pas assez d'importance, pour qu'il y ait une révélation à cause de moi. Peut-être t'instruira-t-il par la bouche de Gabriel ou par un songe. Je l'espère ainsi. Le Prophète attendit que Gabriel vint lui apporter une révélation ; et lorsqu'il éprouva le malaise qui précédait toujours ses visions et que l'on en vit sur lui les signes, le père et la mère d'‘Âïscha pâlirent et tremblèrent : ils craignaient de voir manifester le déshonneur d'‘Âïscha. Mais celle-ci était rassurée, persuadée que Dieu ne révélerait au Prophète que la vérité. Alors Dieu révéla, au sujet de l'innocence ‘Âïscha, dix-sept versets, dont voici le premier : « Quant à la calomnie répandue par un certain nombre d'entre vous, ne la considérez pas comme un mal, mais comme un bien, » etc. (Sur. XXIV, vers. 11 et suiv.) Dans ces versets, Dieu justifia ‘Âïscha et déclara son innocence. Le Prophète fut très-content, et dit à ‘Âïscha en souriant : Réjouis-toi, Dieu vient de me révéler ton innocence. ‘Âïscha fut heureuse, et, forte de son innocence, en songeant au chagrin que le Prophète lui avait fait éprouver, elle dit : C'est grâce à Dieu, et non grâce à toi. Je ne croyais pas, ajouta-t-elle, avoir assez

d'importance aux yeux de Dieu, pour qu'il fit descendre, afin de me justifier, une révélation que les scribes écriront dans les copies du livre sacré, et que les lecteurs réciteront dans les chaires, de sorte que mon nom et ma mémoire dureront jusqu'au jour de la résurrection. Ensuite elle se prosterna et rendit grâces à Dieu. En se relevant, elle dit au Prophète : Je rends grâces à Dieu, non à toi ; car tout le mal qui m'a été imputé, tu l'as pensé. Abou-Bekr se précipita sur elle, lui mit la main sur la bouche et lui dit : Que la langue te soit arrachée ! Sais-tu ce que tu dis au prophète de Dieu ? Le Prophète dit : Non, laisse-la parler ; elle a éprouvé un grand chagrin, car elle a été injustement accusée.

Ensuite Dieu ordonna au Prophète de faire donner aux auteurs de la calomnie quatre-vingts coups de verges. Il est dit dans le Coran : « … Celui qui aura aggravé la calomnie recevra un châtiment sévère. » Ces paroles désignaient ‘Abdallah, fils d'Obayy. Il est dit encore : « Ceux qui aiment que la calomnie soit répandue sur les croyants recevront un châtiment sévère dans ce monde et dans l'autre... » (Sur. XXIV, vers. 18-19.) Le châtiment de ce monde signifie des coups de verges. Le Prophète sortit de la maison, fit chercher ‘Hassân, fils de Thâbit, Mista‘h, fils d'Othâtha, et ‘Hamna, fille de Dja‘hsch, et les fit frapper de verges.

Quelque temps après, ‘Hassân, fils de Thâbit, guéri de ses blessures, fit des satires contre Çafwân. Celui-ci, rencontrant ‘Hassân, le frappa de son sabre et le blessa grièvement, en disant : Je ne suis pas poête, pour pouvoir te répondre ; ma réponse est le sabre. Thâbit, fils de Qaïs, voyant cela, saisit Çafwân, lui lia les mains et l'emmena dans son quartier, et il lui dit : Si ‘Hassân meurt, je te tuerai. ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha le rencontra et lui demanda pourquoi il tenait Çafwân prisonnier. — Parce que, dit Thâbit, il a grièvement blessé ‘Hassân ; il faut qu'il meure aussi. ‘Abdallah répliqua : Va d'abord en informer le Prophète, ne fais rien sans ses ordres. Thâbit conduisit Çafwân et ‘Hassân devant le Prophète, porta plainte contre Çafwân et demanda réparation. Le Prophète demanda à Çafwân pourquoi il avait agi ainsi. Çafwân répondit : Apôtre de Dieu, tu sais les propos mensongers qu'il a tenus sur moi. Quand je l'ai vu, j'étais armé de mon sabre et je n'ai pu me retenir. Le Prophète dit à ‘Hassân : Pardonne-lui, ‘Hassân répliqua : Apôtre de Dieu, je t'abandonne ma

revanche ; et il s'en retourna. Le Prophète possédait aux portes de Médine un verger de dattiers, qui lui avait été légué par un homme nommé Abou-Tal‘ha, et dont il avait la jouissance. Il en fit présent à ‘Hassân, parce qu'il avait renoncé à la réparation qui lui était due. Plus tard encore, lorsque le Prophète reçut de Moqauqas, gouverneur d'Égypte, entre autres présents, une belle esclave, nommée Schîrîn, il la donna à ‘Hassân.

Quant à Mista‘h, fils d'Othâtha, Abou-Bekr lui supprima sa pension, disant : Je l'ai nourri pendant très-longtemps, et il a calomnié mon enfant ! À cette occasion, Dieu révéla le verset suivant : « Que les riches d'entre vous et les puissants ne jurent pas de ne plus secourir leurs parents et les pauvres, » etc. (Sur. XXIV, vers. 22.) En conséquence, Abou-Bekr rendit la pension à Mista‘h.

Ces événements eurent lieu au mois de ramadhân et au mois de schawwâl de la sixième année de l'hégire. Au mois de dsou'l-qa‘da le Prophète et ses compagnons partirent pour la Mecque ; mais les Mecquois ne les laissèrent pas entrer.

CHAPITRE L

Expédition de ‘Hodaïbiya

Le Prophète résolut de se rendre à la Mecque pour accomplir le pèlerinage. Il partit sans emporter d'armes ; il ne croyait pas qu'on l'empêcherait d'y entrer, parce qu'il était d'usage de n'en interdire l'approche à personne. Il était accompagné de sept cents hommes de toutes conditions. Il n'avait point pris d'armes, afin que les Mecquois ne pussent pas dire qu'il venait dans des intentions hostiles. Lorsqu'on arriva à la première station, ‘Omar dit : Apôtre de Dieu, nous allons à une ville dont nous avons tué plusieurs habitants ; nous ne devons pas y paraître sans armes. Alors on les envoya chercher à Médine, et chacun emporta son armement complet. On emmena aussi soixante et dix chameaux pour le sacrifice : un chameau pour dix hommes. Le Prophète avait un chameau qu'il avait reçu dans sa part du butin, le jour de Bedr, et qui avait appartenu à Abou-Djahl.

Le Prophète s'étant avancé vers la Mecque et étant arrivé à un endroit nommé Dsou-Towâ, les habitants de la Mecque prirent les armes et marchèrent à sa rencontre, se proposant de lui interdire l'entrée de la ville, même par la force. Un musulman de la mecque vint prévenir le Prophète que les Qoraïschites avaient fait des préparatifs de guerre. Le Prophète s'écria : Jusques à quand les Mecquois lutteront-ils contre moi ? Un si grand nombre d'entre eux ont déjà trouvé la mort ! S'ils me laisaient tranquille, je ne lutterais que contre les Bédouins, et quand ceux-ci seraient détruits, les Mecquois et les Qoraïschites subsisteraient. Ensuite le Prophète envoya Khâlid, fils de Walîd, contre les troupes qoraïschites, qui étaient sorties de la Mecque sous le commandement d’‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl. Khâlid les repoussa jusqu'à trois fois, et le Prophète lui donna en ce jour le nom de *Saïf-Allah* (épée de Dieu).

Le Prophète engagea un guide arabe qui pût l'introduire à la Mecque par une autre route, et il se constitua en état pénitentiel *(î‘hrâm).* Lorsqu'il arriva à ‘Hodaïbiya, non loin de la Mecque, son chameau s'arrêta et s'agenouilla ; il fut impossible de le faire avancer. Les musulmans dirent : Apôtre de Dieu, qu'est-il arrivé à ce chameau ? Le Prophète répondit : « Il est retenu par celui qui a retenu l'éléphant. » C'est la volonté de Dieu qui l'arrête, de même qu'elle a arrêté l'éléphant, du temps d'Abraha. Il descendit, et, s'étant demandé ce qu'il fallait faire, il se dit en lui-même : Tout ce que les Qoraïschites pourront me demander, je le leur accorderai, et je m'en retournerai en paix. Dieu révéla le verset suivant : « C'est lui qui vous met à l'abri de leurs attaques et qui les met à l'abri des vôtres, dans la vallée de la Mecque, après vous avoir accordé la victoire, » etc. (Sur. XLVIII, vers. 24.)

Le Prophète fit donc halte à ‘Hodaïbiya, et les Mecquois rentrèrent dans la ville. ‘Hodaïbiya est un lieu non loin de Minâ. Il n'y avait pas d'eau, et un puits qui s'y trouvait était à sec. Le Prophète, averti de cette circonstance, prit une flèche dans son carquois et la tendit à ses compagnons, en disant : Plantez-la dans le fond du puits, l'eau jaillira. Un chamelier prit la flèche et la ficha dans le fond du puits ; l'eau jaillit au même instant, et tous en puisèrent. Ce puits et cette eau existent encore aujourd'hui.

Lorsque les Qoraïschites eurent connaissance de ce fait, ils résolurent d'envoyer une députation au Prophète, et ils firent partir un homme, nommé Bodaïl, le Khozâ‘ite, en lui donnant pour instructions de demander dans quelle intention Mohammed était venu, et de lui dire qu'ils étaient préparés à la guerre. Bodaïl vint trouver le Prophète et lui parla dans ce sens. Le Prophète lui répondit : Nous ne sommes pas venus pour faire la guerre, mais pour accomplir le pélerinage. Il n'est jamais arrivé que l'on ait empêché personne de visiter le temple. Dis aux Qoraïschites qu'ils me laissent en face des Arabes ; j'aurai affaire à ceux-ci seulement ; il ne doit vous en arriver aucun mal. Bodaïl s'en retourna, et dit aux Mecquois : Mohammed tient un langage amical. ‘Orwa, fils de Mas‘oud, l'un des Thaqîf, dit : Que voulez-vous faire, puisque Mohammed tient un langage amical ? Les Qoraïschites répliquèrent : Il faut que tu ailles et que tu l'entendes toi-même. ‘Orwa, qui était l'un des chefs de la Mecque et du Taïf, vint

auprès du Prophète. Il le trouva au milieu de ses compagnons, qui étaient assis autour de lui ; Moghaïra, fils de Scho‘ba, se tenait debout devant lui, appuyé sur son sabre. ‘Orwa fut frappé de ce spectacle ; puis il dit : Ô Mohammed, jusques à quand feras-tu la guerre aux Qoraïschites ? On n'a jamais entendu dire qu'aucun roi ou chef ait tant lutté contre son peuple et en ait massacré tant d'hommes que toi. Qu'espères-tu de ces étrangers ? Ils finiront par te livrer à l'ennemi et par t'abandonner. Abou-Bekr lui dit : Que la langue te soit arrachée et jetée devant ton dieu ! Le dieu dont Abou-Bekr voulait parler était l'idolé de Lât, que les Qoraïschites adoraient. ‘Omar se leva ensuite et asséna un coup de poing à ‘Orwa ; les autres se précipitèrent également sur lui et voulurent le tuer ; ils l'injurièrent et s'écrièrent : Chien, crois-tu que nous l'abandonnerons comme vous, qui l'avez traité d'imposteur ? Nous combattrons ceux qui l'attaquent, et nous donnerons pour lui nos vies ! ‘Orwa voulut parler en faisant des gestes. Moghaïra tira son sabre pour lui couper la main, en disant : Qui es-tu pour faire des gestes devant le prophète de Dieu ? ‘Orwa, qui avait vu les rois des différents pays, fut fort étonné du respect dont le Prophète était entouré de la part de ses compagnons. Le Prophète lui dit : Laissez-moi en présence des Arabes ; je les soumettrai, j'aurai ce que je désire, et il ne vous en arrivera aucun mal.

‘Orwa revint à la Mecque et dit aux Mecquois : Vous savez que j'ai vu différents rois : le roi d'Abyssinie, celui de Roum et celui de Perse ; vous savez aussi que je n'ai jamais menti et que je ne vous en ai pas imposé. — C'est vrai, dirent les Qoraïschites. — Eh bien, reprit ‘Orwa, je n'ai jamais vu un roi, au milieu de son peuple, objet d'une vénération pareille à celle dont jouit Mohammed. J'ai vu ses compagnons, chefs qoraïschites et chefs arabes, se tenant devant lui assis ou debout, n'osant pas se regarder les uns les autres, ni parler, écoutant en silence ce que Mohammed dit. Tous ces hommes attestent qu'il vient de la part de Dieu, et ils ne connaissent que ce seul dieu. Quand Mohammed crache, ils recueillent sa salive, de même que l'eau dont il s'est servi pour se laver le visage. Ils ne connaissent pas d'autre culte que le sien, et lui ont fait le sacrifice de leurs vies, à tel point que chacun d'eux aura la valeur de mille hommes. Je ne vois pas pour vous d'autre moyen que de consentir à ce qu'il désire. Il demande que vous le laissiez guerroyer avec les Arabes, et que vous ne l'attaquiez

point. Ces paroles furent agréables aux Mecquois. On raconte que le Prophète leur fit ainsi beaucoup de concessions, mais qu'ils gardaient une attitude hostile.

Le Prophète appela ‘Omar, fils d'Al-Khattâb, et lui dit : Les Qoraïschites ne sont pas convaincu de nos intentions pacifiques ; va pour les rassurer. ‘Omar répondit : Apôtre de Dieu, tu sais qu'il y a de l'inimitié entre moi et Abou-Sofyân depuis notre jeunesse, et que je n'ai, à la Mecque, qu'un petit nombre d'amis. Envoie ‘Othman, qui a des relations d'amitié avec Abou-Sofyân et qui a conservé beaucoup d'amis dans la ville. Le Prophète appela ‘Othmân et lui dit : Il faut que tu ailles dire aux Qoraïschites que nous sommes venus pour visiter le temple de Dieu, et non pour faire la guerre. ‘Othmân consentit et dit : J'irai volontiers. Il se rendit à la Mecque, vit Abou-Sofyân, réunit les Qoraïschites à la mosquée et leur communiqua les paroles du Prophète. Ils lui dirent : Ô ‘Othmân, va et fais les tournées autour du temple ; quant à Mohammed, nous ne le laisserons jamais entrer. ‘Othmân répliqua : Je ne les ferai pas sans le prophète de Dieu ! Les Qoraïschites lui dirent : Tu ne peux pas maintenant nous quitter ; reste ici, car nous n'avons plus d'anciens ; tu pourras, selon ta volonté, pratiquer notre religion ou celle de Mohammed. ‘Othmân reconnut qu'il était dans l'impossibilité de retourner auprès du Prophète.

Le bruit se répandit que les Qoraïschites avaient tué ‘Othmân. À cette nouvelle, le Prophète se leva et dit : Maintenant nous sommes obligés de combattre. Ses compagnons se lièrent à lui par un nouveau serment de fidélité, et Dieu révéla le verset suivant : « Dieu a été satisfait des croyants qui te juraient fidélité sous l'arbre. » (Sur. XLVIII, vers. 18.) Puis ‘Othmân revint. Dès que le Prophète l'aperçut, il prononça la formule du triomphe : *Dieu est grand !* et abandonna le projet de combattre.

Le lendemain les Qoraïschites envoyèrent Sohaïl, fils d’‘Amrou, et ‘Howaïtab, fils d’‘Abdou’l-‘Ozza, pour traiter avec le Prophète. Leurs conditions étaient qu'il s'en retournerait, cette année, sans entrer à la Mecque, afin que les Arabes ne pussent pas dire qu'il avait forcé les Mecquois à le laisser pénétrer dans la ville ; que, l'année suivante, à la même époque, eux-mêmes évacueraient la Mecque, et se retireraient dans les montagnes avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qui leur appartenait ; que le Prophète et ses compagnons y entreraient

sans armes, y feraient les tournées autour du temple, et s'en iraient après y être restés trois jours ; qu'il y aurait cessation d'hostilités pendant dix ans ; qu'aucun des deux partis ne préterait secours aux ennemis de l'autre, en leur fournissant des hommes ou des armes ; que tout Mecquois qui, pendant ces dix années, irait à Médine et se ferait musulman ne serait pas reçu, mais renvoyé à la Mecque ; enfin que tout homme qui viendrait de Médine à la Mecque, en abandonnant la religion de Mohammed, serait également rendu.

Les deux messagers se rendirent auprès du Prophète et lui communiquèrent ces conditions. Il les accepta ; mais ses compagnons furent mécontents et dirent : Si l'on doit conclure ce traité, était-il nécessaire de lui prêter serment et de lui engager nos vies, pour supporter cette humiliation ? ‘Omar s'approcha d'Abou-Bekr et lui dit : Je sais que Mohammed est l’envoyé de Dieu, en vérité, et que nous devons lui obéir ; mais je ne comprends pas pourquoi il accepte une si grande humiliation de la part de ces incrédules. Abou-Bekr répliqua : Ô Abou-Hafç, nous n'avons qu'à obéir ; tout ce qu'il dit, il faut le faire. Or le Prophète envoya chercher quelques-uns des principaux Qoraïschites, pour être présents à la conclusion du traité. Quand ceux-ci furent arrivés, et que les Mohâdjir et les Ançâr eurent pris place, il dit à ‘Alî d'écrire comme il les lui dicterait les conditions du traité. ‘Alî écrivit : *Au nom du Dieu clément et miséricordieux.* Sohaïl saisit la main d’‘Alî et lui dit : N'emploie pas ces mots, car nous ne connaissons ni le *clément,* ni le *miséricordieux.* Écris comme nous avons l'habitude d'écrire. Lorsque ‘Alî continua, en écrivant : *Mohammed, apôtre de Dieu,* Sohaïl l'arrêta de nouveau, en disant : Ô ‘Alî, nous ne le reconnaissons pas pour prophète ; si nous étions convaincus qu'il est prophète, nous ne le repousserions pas du temple. Écris : *Mohammed, fils d’‘Abdallah.* ‘Alî s'écria : Apôtre de Dieu, je n'écrirai jamais ainsi, et n'ôterai jamais à ton nom la qualité de prophète ! Mohammed dit : Ô ‘Alî, efface ces mots ; car je suis l'apôtre de Dieu aussi bien que le fils d’‘Abdallah. ‘Alî jura qu'il n'effacerait jamais le nom du Prophète. Celui-ci prit le calem d'entre les mains d’‘Alî et lui demanda : Où sont les mots : *Apôtre de Dieu ?* Montre-les-moi ; et de sa main il les raya ; puis il dit : Maintenant écris : *Mohammed, fils d’‘Abdallah,* et rédige le traité comme je l'ai

dicté. Lorsque l'acte fut terminé, le Prophète le fit signer par les chefs qoraïschites présents et par ses compagnons.

Sohaïl avait un fils nommé Abou-Djandal, qui, avait embrassé l'islamisme et qu'on retenait, par son ordre, enchaîné dans sa maison. Au moment où le traité fut conclu, on vit arriver au camp Abou-Djandal, ayant encore les liens à ses pieds. Il s'écria : *Il n'y a pas de dieu en dehors d'Allah, et Mohammed est l'apôtre d'Allah !* Sohaïl dit : Voilà la première application du traité que nous venons de conclure. Rends-moi mon fils. Le Prophète dit à Abou-Djandal : Va, adore Dieu à la Mecque, jusqu'à ce que Dieu t'accorde ta délivrance. Sohaïl l'entraîna par force. Abou-Djandal s'écria : Musulmans, me livrerez-vous entre les mains des infidèles qui veulent me faire renoncer à l'islamisme ? Les musulmans s'émurent et dirent : Pourquoi souffrir une telle humiliation de la part des infidèles ? Le Prophète leur répondit : J'exécute les ordres de Dieu. Or, pendant le voyage, il avait dit à ses compagnons qu'il avait fait un rêve et qu'il avait vu qu'il entrait avec eux à la Mecque. Cette parole leur était restée dans l'esprit ; ils ne savaient pas qu'elle se réaliserait seulement plus tard, et plusieurs d'entre eux tombèrent dans l'hypocrisie et dans le doute ; en le voyant accepter une situation si dure.

Après la conclusion du traité, le Prophète donna l'ordre aux musulmans de se raser la tête et de renoncer à l'état de pénitence. Aucun d'eux ne répondit à son appel, qu'il répéta trois fois. Le Prophète, très-affligé, se rendit dans la tente de sa femme Oumm-Salama, qu'il avait amenée avec lui. Celle-ci lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui dit : Je leur ai ordonné trois fois de se raser la tête, personne n'a obéi. Oumm-Salama dit : Ne t'afflige point, apôtre de Dieu, mais fais-toi raser la tête et accomplis le sacrifice. Le Prophète se leva, égorgea le chameau destiné au sacrifice qu'il devait offrir lui-même, et se fit raser la tête. Ses compagnons, le voyant faire ainsi, se le dirent les uns aux autres, et chacun se fit raser la tête et immola les victimes.

On rapporte, d'après ‘Abdallah, fils d’‘Abbâs, qu'une partie des musulmans se firent raser la tête, et que quelques-uns se firent seulement tailler les cheveux. Alors le Prophète prononça ces paroles : « Que Dieu soit propice à ceux qui ont la tête rasée ! » — Apôtre de Dieu, lui dit-on, ajoute : « Et à ceux qui ont les cheveux

taillés. » Le Prophète répéta ses premières paroles ; on réitéra la demande, il fit la même réponse, et ainsi jusqu'à trois fois. Quand on lui fit la demande pour la quatrième fois, il ajouta : « Et à ceux qui ont les cheveux taillés. » On lui demanda ensuite pourquoi il avait fait cette différence entre ceux qui avaient la tête rasée et ceux qui ne l'avaient pas. Le Prophète répondit : Parce que ceux-là n'ont point douté, et qu'ils sont restés fermes dans leur conviction.

Lorsque le Prophète fut de retour à Médine, un homme, nommé Abou-Bacîr, s'enfuit de la Mecque, vint à Médine et embrassa l'islamisme. Les Mecquois envoyèrent au Prophète un message ainsi conçu : Il y a entre nous et toi un traité qui te prescrit de nous rendre ceux qui nous quittent et s'enfuient auprès de toi. Le Prophète appela Abou-Bacîr et lui dit : Nous avons avec les Qoraïschites une convention d'après laquelle nous devons renvoyer quiconque s'enfuit d'auprès d'eux et vient ici ; je ne peux pas violer cette convention. Il le renvoya ainsi à la Mecque, en le livrant entre les mains des deux messagers des Mecquois. Quand ils eurent quitté Médine, Abou-Bacîr demanda à l'un d'eux de lui montrer son sabre ; cet homme le lui ayant remis, Abou-Bacîr l'en frappa et lui trancha la tête ; il se tourna ensuite contre l'autre, qui prit la fuite et revint à Médine, pour porter plainte au Prophète. Abou-Bacîr rentra également à Médine. Le Prophète lui demanda pourquoi il avait agi ainsi. Abou-Bacîr dit : Apôtre de Dieu, je l'ai fait n'étant plus en ton pouvoir. Par Dieu, quand même ils auraient été dix, ils n'auraient pu me ramener à la Mecque ! Le Prophète s'écria : Que n'ai-je des compagnons comme toi ! Abou-Bacîr répliqua : Je t'amènerai des compagnons qui seront comme moi, et qui ont embrassé l'islamisme à la Mecque.

Abou-Bacîr partit et se rendit au bord de la mer, dans un bourg appelé ‘Aïç, par où passaient les caravanes de la Mecque. Tous ceux qui, à la Mecque, étaient musulmans, allèrent le rejoindre, et Abou-Bacîr réunit ainsi autour de lui une troupe d'environ cinq cents hommes, qui se mirent à piller les caravanes des Mecquois. Ceux-ci, enfin, firent demander au Prophète de rappeler Abou-Bacîr à Médine ; ils y consentaient, disaient-ils, et l'abandonnaient, ainsi que les hommes qui étaient avec lui. Le Prophète fit appeler Abou-Bacîr et ses hommes à Médine.

Ces événements se passèrent aux mois de schawwâl et de dsou’l-qa‘da de la sixième année de l'hégire. Dans la même année fut révélé le verset suivant : « Dis : Ô hommes, je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers vous tous, de ce dieu qui possède les cieux et la terre. » (Sur. VII, vers. 157.) En conséquence, le Prophète envoya des ambassadeurs à tous les princes de la terre, à ceux de l'Arabie, de la Perse, de Roum et de l'Inde.

CHAPITRE LI

Ambassades envoyées par le Prophète aux rois de la terre

Le Prophète fit partir huit ambassadeurs, qu'il envoya vers huit princes, pour les appeler à Dieu. Il députa ‘Hâteb, fils d'Abou-Balta‘a, vers le gouverneur des Coptes, nommé Moqauqas ; Schodjâ‘, fils de Wahb, vers le gouverneur de Syrie, nominé ‘Hârith fils d'Abou-Schimr, le Ghassânide ; Salît, fils d’‘Amrou, vers le prince du Yemâma, nommé Haudsa, fils d’‘Alî, le ‘Hanifite ; ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, vers le prince de l’‘Omân, nommé Djaïfar-ben-Djolonda ; Al-‘Alâ ben al-Hadhramî, vers le gouverneur du Ba‘hraïn ; ‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, vers le roi d'Abyssinie, nommé Nedjâschî Al-Adhkham, fils d'Abdjar ; Di‘hya, fils de Kholaïfa, vers le César, roi de Roum, nommé Héraclius ; enfin ‘Abdallah, fils de ‘Hodsâfa, de la tribu de Sahm, vers le roi de Perse, nommé Parwîz, fils de Hormuzd, fils de Nouschirwân. La lettre adressée à chacun de ces princes portait en tête les mots : *Moi Mohammed, apôtre de Dieu, à un tel, prince de...* et était ainsi conçue : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Dis : ô hommes, je suis l'apôtre de Dieu, envoyé vers vous tous, de celui qui possède les cieux et la terre. Il n'y a pas de dieu en dehors de lui, qui donne la vie et fait mourir, » etc. (Sur. VII, vers. 157-158.) Elle se terminait ainsi : « Salut à celui qui suit la droite voie. Mets-toi bien à l'abri du châtiment de Dieu, au jour de la résurrection, et tu auras le paradis. Mais si tu ne le fais pas, eh bien, moi je t'ai fait parvenir ce message ! » Les ambassadeurs partirent, chacun pour le pays où il était envoyé.

Moqaugas, le prince des Coptes, répondit à la lettre, mais il ne crut pas. Il fit écrire une lettre bienveillante, et envoya en outre des présents, des étoffes de l'Occident, et quatre jeunes filles coptes, dont l'une s'appelait Mâria, que le Prophète rendit mère d'un fils nommé

Ibrahîm, qui mourut à l'âge de deux ans. La sœur de Mâria, nommée Schîrîn, fut donnée par le Prophète à ‘Hassan, fils de Thâbit. Quant aux princes de Syrie, du Yemâma, du Ba‘hraïn et de l’‘Omân, ils ne crurent point et ne répondirent pas à la lettre ; ils dirent : Il ne pourra pas nous enlever notre pouvoir. Lorsque les envoyés revinrent auprès du Prophète et lui répétèrent ces paroles, il s'écria : C'est Dieu qui leur enlèvera leur pouvoir et le donnera à mon peuple. Le Nedjâschî, roi d'Abyssinie, crut au Prophète, donna des présents à ses envoyés, autorisa le départ de Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib et des autres musulmans qui étaient dans son pays, fit profession de foi et fit embrasser l'islamisme à son fils nommé Arhâ, fils d'Al-Adhkham. Il envoya son fils et soixante hommes de ses officiers et de ses proches pour porter au Prophète une lettre de réponse ainsi conçue : *À Mohammed, apôtre de Dieu, de la part du Nedjâschî Al-Adhkham, file d'Abdjar.* J'ai embrassé l'islamisme, et je t'envoie mon fils et soixante officiers, qui sont tous devenus musulmans. Je les envoie auprès de toi, afin qu'on l'ignore en Abyssinie ; car je n'ai de pouvoir que sur ma personne, sur mon fils et sur mes proches. J'ai reconnu que ta religion est véritable, et que Jésus a été le serviteur de Dieu et un prophète, comme tu l'as dit. Mais je ne peux pas lutter seul contre tous les Abyssins. Si tu veux que j'aille auprès de toi, je m'y rendrai. Il envoya, en outre, au Prophète toutes sortes de présents.

Héraclius, le roi de Roum, devint croyant, et, dans la lettre qu'il envoya en réponse au Prophète, il proclama l'islamisme.

Quant au roi de Perse, Kesra-Parwîz, après avoir lu la lettre du Prophète, il la déchira et la jeta au visage de l'envoyé, en disant : Comment cet homme, qui est mon sujet, ose-t-il m'adresser une lettre pareille ? Il écrivit ensuite à Bâdsân, son gouverneur dans le Yemen, en ces termes : Cet Arabe qui a surgi dans le ‘Hedjâz m'a adressé une lettre inconvenante. Fais partir deux hommes intelligents pour l'amener enchaîné auprès de moi, afin que j'examine comment il faudra agir avec lui. S'il refuse de venir sur l'ordre qu'ils lui communiqueront, va le trouver avec une armée, et envoie-moi sa tête. Puis fais ravager tout son pays sous les pieds des éléphants, réduis en esclavage les habitants, et empare-toi de leurs biens. Ayant lu cette lettre, Bâdsân envoya auprès du Prophète son secrétaire, nommé Bâbouyè, et une autre personne du nom de Khor-Khosrou. Il leur

remit la lettre de Parwîz et fit dire au Prophète : Si tu ne viens pas, j'irai avec une armée comme Kesra l'a ordonné.

L'arrivée de ces messagers à Médine causa une grande joie aux hypocrites, qui dirent : C'en est fait de Mohammed ; les hommes vont être délivrés de ce fléau, puisque le grand roi Kesra veut s'emparer de lui ; il va le faire disparaître de la surface de la terre.

Dans les traditions de la Perse, il est dit que Khor-Khosrou avait été envoyé vers le Prophète par Parwîz lui-méme, qui lui avait donné pour instructions de le lui amener, et, dans le cas où il refuserait de le suivre, de se rendre auprès de Bâdsân et de lui remettre la lettre par laquelle il lui prescrivait d'envoyer Mohammed auprès de lui. Nous avons déjà raconté ces faits dans l'histoire de Parwîz. Maintenant l'auteur dit que ces envoyés venaient de la part de Bâdsân. Lorsqu'ils furent arrivés, Dieu envoya Gabriel auprès du Prophète et lui annonça que Parwîz avait été tué par son fils Schirouï. Le Prophète dit à ces hommes : Parwîz est mort, son fils Schîrouï l'a tué. Ils lui demandèrent qui le lui avait dit. Gabriel me l'a dit, répondit le Prophète ; il a été tué hier. Ils répliquèrent : Fais attention à ce que tu dis ; car nous répéterons tes paroles à Bâdsân, le prince du Yemen, et nous les lui rapporterons comme venant de toi. — Faites, répliqua le Prophète, et ajoutez encore ceci : Mohammed dit : Si tu embrasses l'islamisme et que tu croies en moi, je te laisserai le gouvernement du Yemen et je te ferai roi, en te plaçant à la tête des officiers de Perse qui se trouvent avec toi. Mais si tu ne crois pas, Dieu donnera le gouvernement du Yemen et de la Perse à mon peuple, et ma religion régnera dans ces contrées. Les envoyés notèrent la date du jour où le Prophète leur avait ainsi parlé et retournèrent auprès de Bâdsân, après avoir reçu du Prophète chacun un présent. Il avait donné à l'officier qui accompagnait le secrétaire une ceinture, que Moqauqas lui avait envoyée ; elle était d'argent et bordée d'or.

De retour auprès de Bâdsân, les envoyés lui firent leur rapport. Bâdsân dit : Attendons ; si ses paroles se trouvent exactes, il est un prophète et il faut croire en lui ; si elles sont fausses, nous exécuterons les ordres de Kesra. Peu de temps après, il reçut une lettre de Schîrouï, ainsi conçue : Kesra a été tué tel jour, et l’on m'a nommé roi. Quand tu auras reçu cette lettre, rends-moi hommage et fais-moi rendre hommage par tout le Yemen. Quant à cet homme du ‘Hedjâz,

au sujet duquel Kesra t'a écrit, ne l'inquiète point jusqu'à ce que je t'envoie une nouvelle lettre. Bâdsân, en voyant que le jour de la mort de Kesra était le même jour où le Prophète l'avait annoncée, devint croyant, ainsi que les deux envoyés. Les descendants de l'officier à qui le Prophète avait donné la ceinture s'en glorifient encore aujourd'hui dans le Yemen. On les appelle *Dsou'l-Mi'djaza* (possesseurs de la ceinture).

Ces événements se passèrent dans la sixième année de l'hégire. Dans la septième année, le Prophète entreprit l'expédition de Khaïbar.

CHAPITRE LII

Expédition de Khaïbar

Khaïbar était en la possession des juifs ; c'était la plus solide de leurs forteresses. Elle se composait de sept forts, de différentes grandeurs, entourés de plantations de dattiers. À deux parasanges de là demeuraient les Benî-Ghatafân, alliés des juifs. Le Prophète, ayant laissé comme son lieutenant à Médine Sibâ‘, fils d’‘Orfota, vint mettre le siége devant Khaïbar. Les noms des sept forts étaient : Nâ‘im, Qamouç ou *fort des Abou’l-‘Hoqaïq*, Katîba, appelé le *fort de la Victoire*, et ayant pour chef Ça‘b, fils de Mo‘âds ; Schiqq, Natât, Watî‘h et Solâlim. Le Prophète assiégea la forteresse pendant quinze jours. Les Benî-Ghatafân, après avoir quitté leur campement pour venir au secours de Khaïbar, craignant que le Prophète n'envoyât une troupe contre leur tribu et ne fit enlever leurs femmes et leurs enfants, revinrent sur leurs pas.

Le Prophète souffrait d'une migraine. Chaque fois qu'il était pris de ce mal, il restait trois ou quatre jours sans sortir. ‘Alî, de son côté, souffrant d'un mal d'yeux, était aussi retenu dans sa tente. Le Prophète fit appeler Abou-Bekr, lui remit le drapeau du commandement et lui ordonna de conduire les musulmans au combat. Abou-Bekr partit et tenta un assaut contre le fort extérieur. Une pierre de meule, qui fut jetée du haut du mur, tua le frère de Mohammed, fils de Maslama. Abou-Bekr revint à la fin du jour, sans avoir obtenu aucun avantage. Le lendemain, le Prophète remit l'étendard à ‘Omar, fils de Khattâb, qui combattit également sans succès, toute la journée. Le Prophète dit : « Je remettrai l'étendard à un homme qui aime Dieu et son prophète et qui en est aimé ; il le tiendra vaillamment. » Alors tous les Qoraïschites et les principaux d'entre les musulmans désiraient vivement obtenir l'étendard. Le Prophète dit : Où est ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib ? On lui répondit qu'il était dans sa tente, et qu'il avait mal aux

yeux. Le Prophète l'envoya chercher, lui ouvrit les yeux et souffla dedans ; ‘Alî fut guéri et put ouvrir les yeux. Le Prophète lui remit l'étendard et le fit partir pour attaquer Khaïbar.

Le premier qui se présenta à ‘Alî fut l'un des chefs de Khaïbar, nommé Mar‘hab. Il sortit de la forteresse et défia ‘Alî, en chantant

« Je suis connu dans Khaïbar ; je sais Mar‘hab, armé d'armes tranchantes, héros éprouvé. »

‘Alî répliqua

« Je suis celui que sa mère a nommé *lion.* Je vis vous mesurer avec la grande mesure. »

Mar‘hab attaqua le premier, et d'un coup de sabre il fendit en deux le bouclier d’‘Alî, sans que celui-ci fût atteint. Ensuite ‘Alî frappa son adversaire et lui coupa une jambe ; d'un second coup il le tua. Mohammed fils de Djarîr, dans cet ouvrage, rapporte que Mar‘hab fut tué par Mohammed, fils de Maslama, après que Zobaïr, fils d'Al-‘Awwâm, lui eut coupé la jambe ; car, dit-il, ‘Alî, souffrant des yeux, n'était pas venu au combat. Mais cette version est inexacte ; la vérité est que Mar‘hab fut tué par ‘Alî. Dans un autre récit, il est dit que ce fort extérieur était muni d'une porte de fer d'une seule pièce, qui ne pouvait être ouverte qu'à l'aide de quatre hommes. ‘Alî, saisissant l'anneau, ébranla la porte, et, assisté par Gabriel, il parvint à l'arracher. Ce fait n'est pas mentionné dans l'ouvrage [de Tabari] ; l'histoire de la porte y est rapportée ainsi : Lorsque Mar‘hab eut fendu en deux morceaux le bouclier d’‘Alî, celui-ci, voyant à l'entrée du fort une porte jetée par terre, s'en empara, la prit dans sa main gauche et s'en servit, en combattant, en guise de bouclier ; et le soir, en cessant la lutte, il la rejeta et s'en retourna. Les compagnons, au nombre de sept, qui étaient avec ‘Alî dirent : Nous nous étions approchés tous ensemble pour prendre cette porte ; nous ne pouvions pas la remuer.

‘Alî prit d'assaut le premier fort, tua le commandant, et fit prisonnier Kinâna, fils d'Al-‘Hoqaïq. Kinâna était le chef des Benî-Nadhîr. Après la prise de la forteresse de sa tribu, il était venu à Khaïbar. Il avait pour femme Çafiya, fille de ‘Hoyayy, fils d'Akhtab, ce chef des Nadhîr qui, en quittant sa ville, était venu dans la forteresse des Qoraïzha, qui avait été l'instigateur du grand rassemblement de troupes des Qoraïzha, des Ghatafân et des autres Arabes pour la guerre du Fossé, et qui, après la dispersion de cette

armée, était allé se renfermer avec les Benî-Qoraïdha dans leur forteresse, où le Prophète alla les attaquer. Kinâna et sa femme Çafiya, qui, en quittant le territoire des Benî-Nadhîr, étaient venus à Khaïbar, tombèrent entre les mains d'‘Alî, qui les envoya, sous l'escorte de Belâl, auprès du Prophète. Celui-ci, en voyant Çafiya, fut frappé de sa beauté ; il la couvrit de son manteau et la fit asseoir derrière lui. Ses compagnons reconnurent ainsi qu'il la choisissait pour lui-même. Quant à Kinâna, il le fit garder avec les autres prisonniers.

Quand les trois premiers forts furent tombés sous les efforts d'‘Alî, les garnisons du quatrième et du cinquième demandèrent à capituler aux mêmes conditions qu'on avait accordées aux Benî-Nadhîr, savoir : qu'ils pourraient quitter leur territoire en abandonnant leurs biens, et se rendre en Syrie. Le Prophète y consentit, et ils partirent. Il restait à prendre le sixième et le septième fort, qui étaient plus solides que les autres et renfermaient des biens considérables. Mais la nuit approchait, et ‘Alî retourna au camp. Le lendemain, toute l'armée vint assaillir les portes de ces forts sans réussir à les ouvrir.

Or un homme vint dénoncer Kinâna, fils de ‘Hoqaïq, comme sachant où étaient déposé les trésors des Benî-Nadhîr. Le Prophète fit venir Kinâna, qui refusa d'avouer, résistant à toute persuasion. On le fit jurer sur l'âme de son père, mais il n'avoua pas. Alors un autre d'entre les prisonniers juifs vint faire la déclaration suivante : À tel endroit, près de la porte du fort, il y a un lieu isolé, autour duquel j'ai vu rôder Kinâna, chaque matin. Le Prophète, ayant fait appeler Kinâna et l'ayant interrogé en vain, lui dit : Si je fais fouiller en cet endroit et que je trouve les trésors, je te ferai mettre à mort. — C'est bien, répliqua Kinâna. On fit des fouilles et l'on découvrit une partie des trésors. Kinâna refusant de dire où était le reste, le Prophète fit venir Zobaïr, fils d'Al-‘Awwâm, et lui dit : Mets-le à la question, jusqu'à ce qu'il avoue ou qu'il meure. Zobaïr lui lia les mains et les pieds, l'étendit par terre, et lui mit sur le visage et sur la barbe de l'amidon enflammé, qui lui brûla la peau. Kinâna n'avouait pas. Zobaïr, voyant que Kinâna était près de mourir, vint avertir le Prophète. Celui-ci lui dit de le livrer à Mohammed, fils de Maslama, pour qu'il le fit mourir, en revanche de la mort de son frère

Ma‘hmoud, qui avait été tué à la porte du premier fort. Mohammed, fils de Maslama, saisit Kinâna et le tua.

On avait combattu pendant trois jours sans résultat. Alors les habitants des deux forts demandèrent à capituler. Ils voulaient que le Prophète leur accordât la vie sauve et se contentât de prendre leurs biens, et qu'il les laissât demeurer dans le pays, et conserver la religion juive, sans leur demander de capitation ; ils abandonneraient au Prophète leurs plantations de dattiers, qu'ils continueraient de cultiver ; et, chaque année, au moment de la récolte, il viendrait prendre la moitié des fruits, en leur laissant l'autre moitié. Le Prophète fit part de ces propositions à ses compagnons. Tous, Mohâdjir et Ançâr, les trouvèrent acceptables ; ils dirent : Nous aurons ainsi leurs biens et nous posséderons leurs plantations, et ils seront nos fermiers. Ces arbres, s'ils restaient sans propriétaires, se dessécheraient, comme il est arrivé de ceux des Benî-Nadhîr. Ne leur imposons pas de tribut, puisqu'ils sont nos fermiers. Le Prophète consentit, et accorda aux juifs ces conditions, en leur disant : Je veux, quand je le jugerai à propos, ou si j'aperçois de votre part quelque acte de trahison, pouvoir vous expulser. Les juifs y consentirent. Ensuite il fit écrire par ‘Alî le traité, et le leur remit. En conséquence, ils cultivaient chaque année les plantations de dattiers. Lorsque les arbres étaient en fleur, le Prophète envoyait une personne pour évaluer le rendement et pour en prendre note ; et, au moment de la récolte, il recevait la moitié des fruits, qu'il distribuait entre les musulmans, et il laissait l'autre moitié aux juifs. Cette manière de procéder est l'origine de la coutume adoptée par les souverains de faire évaluer le rendement du froment.

Le Prophète partagea entre les musulmans les biens de Khaïbar, et ne se réserva à lui-même que Çafiya, à laquelle il donna la liberté et qu'il épousa, après qu'elle eut embrassé l'islamisme. En voyant son visage, il aperçut sur le côté gauche, au-dessous de l'œil, une tache noire, et il lui demanda ce que c'était. Çafiya lui dit : Le jour où votre armée vint assiéger Khaïbar, je fis un rêve. Il me sembla que la lune se détachait du ciel et venait tomber dans mon sein. Je racontai ce rêve à mon mari Kinâna, qui me dit : Toi aussi, tu désires ce Mohammed, ce roi du ‘Hedjâz ? et il me donna un soufflet, qui a laissé cette trace.

Le Prophète renvoya l'armée à Médine ; lui-même n'y retourna pas ; il partit pour la forteresse de Fadak.

CHAPITRE LIII

Expédition de Fadak

Dans la Même semaine, le Prophète conclut un traité avec les habitants de Fadak, qui était une forteresse habitée par des juifs, et entourée de plantations de dattiers. Elle était située non loin de Khaïbar, mais elle était plus petite ; car il n'y avait pas de forteresse qui fût aussi grande et aussi forte que Khaïbar, et qui renfermât tant d'habitants et tant de richesses. Les habitants de Fadak, voyant ce qui venait d'arriver à Khaïbar, se hâtèrent d'envoyer au Prophète un message ; ils demandèrent à être traités de la même façon que les habitants de Khaïbar, et à conserver leurs plantations de dattiers. Ils choisirent pour intermédiaire un homme des Benî-‘Hâritha, nommé Mo‘hayyiça, fils de Mas‘oud. Le Prophète accepta leurs propositions ; il partit, sans emmener l'armée, pour Fadak, en face de Khaïbar, et conclut le traité avec les habitants. Il déclara Fadak sa propriété personnelle, et n'en attribua rien à personne. Tandis que le produit des plantations de Khaïbar appartenait aux musulmans, celui de Fadak appartenait en propre au Prophète, et servait à sa subsistance personnelle et à celle de sa famille ; il en disposait à son gré, en aumônes aux pauvres et en présents. Il n'y eut point de partage, parce que l'armée n'avait pas été employée, ni cavaliers ni fantassins ; et Dieu révéla le verset suivant : « Ce que Dieu vient d'accorder à son apôtre, en vous excluant du partage, vous ne l'avez disputé ni avec vos chevaux ni avec vos chameaux, » etc. (Sur. LIX, vers. 6.)

II y avait à Fadak une femme juive, nommée Zaïnab, fille de ‘Hârith. Elle avait été l'épouse de Sallâm, fils de Mischkam, ce chef des Benî-Nadhir qui avait été tué. Lorsque le Prophète vint à Fadak, elle lui envoya une brebis rôtie, dont la chair était empoisonnée. Le Prophète, en fait de viande, aimait principalement l'épaule, et c'est dans l'épaule de la brebis que Zaïnab avait mis une plus grande

quantité de poison. Le Prophète avait avec lui l'un des Ançâr, nommé Bischr, fils d'Al-Berâ, fils de Ma‘rour. Mohammed détacha l'épaule et en mit un morceau dans sa bouche ; Bischr prit également un morceau et l'avala. Le Prophète mâcha le sien, et, ne pouvant l'avaler, il le rejeta, en disant : Je pense que cette brebis est empoisonnée. Il la lit enlever, et envoya chercher la femme. Il lui dit : Pourquoi as-tu fait cela ? Elle répondit : J'ai voulu t'éprouver ; je me suis dit que, si tu étais le prophète de Dieu, il te préserverait et t'avertirait du danger ; et que, si tu n'étais pas un prophète, les hommes seraient délivrés de toi. Le Prophète ne lui dit rien, et retourna à Médine. Bischr, qui avait avalé le morceau, mourut immédiatement, tandis que le Prophète n'éprouva aucun mal.

Voilà le récit de cet événement, tel qu'il est donné par Mohammed fils de Djarîr. Dans le livre des guerres sacrées, il est rapporté différemment. La version exacte est celle-ci : Lorsque le Prophète eut porté le morceau à sa bouche, Dieu donna à la brebis rôtie la parole, et elle dit : « Ne mange pas ma chair, car je suis empoisonnée. » Ce fut là un des grands miracles de la mission prophétique de Mohammed. Gabriel vint et lui dit : Rejette ce morceau de ta bouche. Suivant une autre tradition, il aurait dit : Ô Mohammed, avale ce morceau en prononçant ces paroles : « Au nom de Dieu, par la vertu duquel rien, ni sur la terre, ni dans le ciel, ne devient nuisible. Il est celui qui entend et sait. » Tes ennemis sauront alors qu'ils ne peuvent, pas t'atteindre. Le Prophète mangea le morceau ; le poison fut absorbé par son corps et il n'en éprouva aucun mal. Mais, dans la suite, chaque année à la même époque, le poison se faisait sentir dans son corps, et à la fin il en mourut et fut ainsi martyr (car ceux qui meurent par le poison sont aussi martyrs) ; Dieu avait voulu lui accorder de cette façon la gloire du martyre. Le Prophète a dit : Le morceau que j'ai mangé à Khaïbar se fait sentir dans mon corps, chaque année, à la même époque. Lorsque sa mort approchait, il dit : Maintenant il va me rompre la grande artère et il me fera mourir. Le Prophète dit ces paroles dans l'année où il mourut. Il avait pris ce poison aux portes de Fadak ; il dit « morceau de Khaïbar, » parce que le traité de Fadak avait été conclu non loin de Khaïbar, et qu'il n'était pas encore revenu de Khaïbar à Médine. Dieu seul connaît la vérité.

CHAPITRE LIV

Expédition de Wâdî'l-Qora

Wâdî'l-Qora était une forteresse des juifs, non loin de Khaïbar. Quelques-uns disent que le Prophète, de retour à Médine, partit pour Wâdî'l-Qora avec l'armée ; d'autres disent que, après avoir terminé l'affaire de Fadak, il appela l'armée de Médine et se rendit à Wâdî'l-Qora, qu'il investit. Après un siège d'une semaine, sans qu'il y eût eu de combat, les habitants demandèrent à capituler. Ils sortirent de la forteresse, et le Prophète s'empara de leurs biens, qu'il distribua à ses compagnons ; ensuite il retourna à Médine.

Une nuit, pendant le voyage, ayant marché jusqu'à minuit, le Prophète et ses compagnons furent pris de sommeil. Le Prophète dit : Qui veut rester debout et ne pas dormir pendant que nous prendrons du sommeil, afin que, vers l'aurore, il puisse nous réveiller, pour que nous ne manquions pas le temps de la prière du matin ? Belâl s'offrit, et il resta debout à prier pendant que le Prophète et ses compagnons dormaient. À l'approche du jour, Belâl aussi fut gagné par le sommeil. Ils ne se réveillèrent que lorsque les rayons du soleil les eurent frappés. Le Prophète se réveilla le premier et dit à Belâl : Que signifie ce que tu viens de faire ? Belâl répondit : J'ai été gagné par le sommeil,ainsi que vous. Le Prophète le crut et l'excusa ; ensuite il quitta cette station. Après avoir marché environ une parasange, il s'arrêta et fit l'ablution et la prière du matin, quoique le temps fut passé. Puis il dit à ses compagnons : Lorsque vous oubliez une prière, faites-la au moment où vous vous en souvenez ; car Dieu dit : « Fais ta prière en souvenir de moi. » (Sur. XX, vers. 14.)

Lorsque le Prophète fut de retour de Khaïbar, un marchand arabe, des Benî-Solaïm, nommé ‘Haddjâdj, fils d’‘Ilât, vint et embrassa l'islamisme. Il était en affaires avec les marchands de la Mecque, et il avait sur eux des créances considérables ; il craignit que, en apprenant

qu'il était devenu musulman, ils ne lui retinssent son argent. Il demanda donc au Prophète l'autorisation de se rendre à la Mecque, pour recouvrer son bien. L'ayant obtenue, il dit : Apôtre de Dieu, si, pour obtenir cet argent, je tiens quelques propos contre ta religion, pardonne-le-moi. — Je te le pardonne, dit le Prophète. ‘Haddjâdj partit, et arriva à la Mecque, monté sur une chamelle. Les Mecquois l'entourèrent et lui dirent : Quelle nouvelle apportes-tu ? Où en est l'affaire de Mohammed avec les gens de Khaïbar ? Il répondit : Les hommes de Khaïbar ont défait son armée et l'ont fait prisonnier lui-même ; ils ont voulu le tuer, mais ils ont dit qu'ils l'enverraient à la Mecque, dont les habitants pourront le tuer. Ils l'amèneront donc après moi. Cependant vous savez que je suis marchand et que j'ai de fortes créances sur tels et tels marchands. Je viens pour que vous me donniez mon argent immédiatement, afin que je puisse retourner à Khaïbar et acheter quelque chose du butin que l'on a pris à Mohammed. Les notables de la Mecque s'employèrent à réunir cette somme en trois jours, et ‘Haddjâdj, après l'avoir reçue, partit. Trois jours après, on apprit que Khaïbar s'était rendue au Prophète, et les Mecquois reconnurent que ‘Haddjâdj avait employé une ruse pour obtenir son argent.

Mohammed fils de Djarîr ajoute que le récit de ‘Haddjâdj avait consterné les Benî-Hâschim ; qu’‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, étant venu en secret pour l'interroger, ’Haddjâdj lui aurait dit que la victoire était restée au Prophète, et que lui-méme avait employé un mensonge pour avoir son argent. Mais ce fait est inexact ; car, à cette époque, ‘Abbâs était à Médine et non à la Mecque : il avait embrassé l'islamisme le jour de Bedr, et vivait depuis lors avec le Prophète, à Médine.

Les habitants de Khaïbar, conservant leurs demeures, cultivaient leurs plantations de dattiers, et le Prophète, pendant le reste de sa vie, et Abou-Bekr, après lui, percevaient la moitié de la récolte. Mais ‘Omar, ayant pris le pouvoir, dit : Le Prophète a défendu qu'il y ait en Arabie deux religions. Par conséquent, il expulsa de la presqu'île arabique tous les juifs qui s'y trouvaient, et dit aux habitants de Khaïbar d'aller où ils voudraient. Ceux-ci vinrent trouver ‘Alî et, en lui montrant l'acte du traité que le Prophète avait conclu avec eux, ils lui dirent : N'est-ce pas ton écriture ? N'as-tu pas été témoin du traité

conclu avec nous par Mohammed et de la clause qui nous laissait demeurer ici ? Maintenant ‘Omar veut nous chasser d'ici. ‘Alî intercéda auprès d’‘Omar. Celui-ci dit : Le Prophète a déclaré qu'il les y laisserait demeurer aussi longtemps que Dieu le voudrait. À présent, ils doivent partir. Il les expulsa donc de Khaïbar, et c'est pour cette raison que les juifs aiment ‘Alî et n'aiment pas ‘Omar.

Le Prophète revint de Khaïbar au mois de çafar et resta à Médine jusqu'au mois de dsou’l-qa‘da. Dans cet intervalle, les ambassadeurs qu'il avait envoyés revinrent et rapportèrent les différentes réponses qui leur avaient été données. Les présents envoyés par Moqauqas arrivèrent également en cette année.

Du mois de çafar au mois de dsou’l-qa‘da, le Prophète fit partir quatre corps de troupes contre les Arabes. Chaque fois qu'il apprenait que les Bédouins se rassemblaient en quelque lieu, il envoyait contre eux une armée. Mais ces corps de troupes ne rencontrèrent jamais personne et n'eurent point à combattre.

Ce fut dans la même année que le Prophète se fit construire une chaire, du haut de laquelle il adressait ses sermons aux hommes. Auparavant il n'y avait eu qu'une colonne, à laquelle il appuyait son dos.

Au mois de dsou’l-qa‘da de cette même septième année, le Prophète se rendit à la Mecque, pour accomplir la visite des lieux saints qu'il n'avait pu accomplir l'année précédente. Il avait été obligé de retourner de ‘Hodaïbiya, après avoir conclu avec les Mecquois un traité par lequel ils s'engageaient à le laisser venir à la Mecque, et à quitter la ville pour trois jours. Ils firent ainsi.

CHAPITRE LV

Visite de l'accomplissement

Cette visite des lieux saints est appelée *visite de l'accomplissement*, parce que c'était l'exécution de la visite projetée l'année précédente, que les musulmans n'avaient pu accomplir alors, ayant été obligés de retourner de ‘Hodaïbiya. Le Prophète se mit en route avec tous ses compagnons musulmans. Les Qoraïschites les laissèrent entrer dans la ville avec leurs chameaux. Le Prophète, qui, ainsi que ses compagnons, s'était constitué en état pénitentiel et s'était fait raser la tête, fit son entrée assis sur un chameau, que ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha conduisait par la bride, et il s'avança directement vers le temple. ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha, marchant devant lui, récita les vers suivants :

« Écartez-vous, ô infidèles, devant ses pas (j'atteste qu'il est l'apôtre de Dieu) ; écartez-vous, car tout bien est dans son apôtre !

« Seigneur, je crois en sa parole, et reconnais la vérité de Dieu dans sa perfection.

« Nous vous frappons, d'après les indications de ses visions ou d'après ses révélations,

« D'un coup qui enlève les têtes du lien de repos, et sépare l'ami de l'ami. »

Les Qoraïschites, s'étant retirés du temple, se tenaient sur les hauteurs ou sur les plates, et regardaient les musulmans. Le Prophète, informé que les Qoraïschites disaient de lui et de ses compagnons que, épuisés par la fatigue du voyage, ils ne pourraient pas accomplir les tournées autour du temple, recommanda à ses compagnons de ne laisser paraître aucune faiblesse et de se montrer vigoureux. ll accomplit les tournées autour du temple en courant, et ses compagnons l'imitèrent. Ensuite ils accomplirent la *Sa‘î*, le parcours entre Çafâ et Marwa, également en courant, tendis que les Qoraïschites les observaient de loin. Après avoir terminé la visite des lieux saints, le Prophète et ses compagnons allèrent camper à Bat‘hâ,

où ils restèrent trois jours. Aucun des Mecquois ni des parents du Prophète qui s'y trouvaient ne l'invita à descendre chez lui.

Le Prophète avait amené soixante chameaux destinés pour le sacrifice, cent chevaux et d'autres chameaux qui servaient de montures à ses hommes. Il avait ordonné qua chacun emportât toutes ses armes, que l'on fit porter par des bêtes de somme, qui, ainsi que les chevaux, étaient en arrière du cortège ; car, redoutant quelque trahison de la part des Qoraïschites, il voulait avoir à sa disposition des armes et des chevaux.

Les Qoraïschites, apprenant que le Prophète avait avec lui des chevaux et des armes, eurent des appréhensions. ils lui firent dire : Nous voulons la fidèle exécution du traité que nous avons conclu avec toi ; à quoi doivent te servir ces chevaux et ces armes ? Le Prophète répondit : Nous les laissons en dehors de la ville ; mais si vous ne teniez pas vos engagements, au moins aurais-je des armes et des chevaux. Comme les Qoraïschites restèrent fidèles au traité, le Prophète fit garder les chevaux et les armes par Mohammed, fils de Maslama, en lui recommandant de rester en dehors de la ville.

Le lendemain de son arrivée à la Mecque, le Prophète épousa Maïmouna, fille de ‘Hârith, fils d’‘Abdou’l-Mottalib. ‘Abbâs, qui avait accompagné le Prophète, remit Maïmouna entre ses mains.

Le troisième jour, le Prophète fit égorger les chameaux du sacrifice, et termina la visite des lieux saints. Aucun Mecquois, ni homme, ni femme, ni enfant, ne venait auprès de lui. Les Qoraïschites députèrent vers lui ‘Howaïtab, fils d’‘Abdou'l-‘Ozza, et Sohaïl, fils d’‘Amrou, les mêmes qui avaient conclu le traité de ‘Hodaïbiya, et lui firent dire : Nous avons exécuté les conditions du traité, exécute-les également ; les trois jours que nous avons stipulés sont passés ; reprends ta route. Le Prophète répondit : Je viens d'épouser ma cousine ; accordez-moi encore un jour pour célébrer le mariage ; et vous-mêmes venez manger avec moi le pain et le sel, comme autrefois ; ensuite je prendrai ma femme, et je partirai. Les Qoraïschites répliquèrent : Nous ne consentons pas, et nous ne voulons pas de ton repas ; personne de nous n'acceptera ton invitation. En conséquence, le Prophète quitta la Mecque le quatrième jour, en y laissant son affranchi Abou-Râfi‘, pour lui amener Maïmouna.

Dieu révéla le verset suivant : « Dieu a réalisé le songe du Prophète, dans lequel il avait vu que vous entreriez dans le saint temple, » etc. (Sur. XLVIII, vers. 27.) Ce verset était une réponse aux préoccupations des compagnons du Prophète, qui s'étaient demandé, à Médine, pourquoi le songe du Prophète ne s'était pas réalisé. Or Dieu l'avait réalisé cette année, et au verset que nous venons de citer il ajouta : « Il sait ce que vous ignorez. Il voulait vous accorder, avant cela, une victoire prochaine, » c'est-à-dire la conquête de Khaïbar. En effet, il y avait une alliance entre les Mecquois et les habitants de Khaïbar. Si l'on n'avait pas traité à ‘Hodaïbiya et que le Prophète fût entré à la Mecque par force, les Mecquois seraient venus avec une armée au secours de Khaïbar, comme ils avaient secouru les Benî-Qoraïdha, lors de la guerre des confédérés. C'est pour cette raison que Dieu fit revenir les musulmans de ‘Hodaïbiya, en exécution du traité, afin que le Prophète pût faire la conquête de Khaïbar, sans que les Mecquois vinssent au secours de cette ville, et afin que l'année suivante il pût accomplir sa visite des lieux saints de la Mecque. C'est, suivant les commentateurs, lors de cette visite à la Mecque, que ce verset du Coran fut révélé.

De retour de la visite de l'accomplissement, le Prophète resta à Médine le mois de dsou’l-qa‘da et le mois de dsou'l-‘hiddja. Dans la huitième année de l'hégire, du commencement du mois de mo‘harrem au mois de djoumâda premier, il fit partir huit corps de troupes : les uns périrent en combattant ; d'autres remportèrent la victoire, et d'autres revinrent sans avoir combattu. Au mois de djoumâda premier, le Prophète envoya une armée pour l'expédition de Mouta, en Syrie.

CHAPITRE LVI

Expéditions envoyées par le Prophète dans la huitième année de l'hégire

D'abord, le Prophète envoya ‘Abdallah, fils d'Abou’l-Audjâ, le Solaïmite, à la tête de cinquante hommes, pour attaquer les Benî-Solaïm. Ceux-ci prirent les devants, tombèrent à l'improviste sur ces cinquante musulmans, et les massacrèrent. Quelques-uns disent qu’‘Abdallah, fils d'Abou’l-Audjâ, échappa à la mort.

Dans la même année, le Prophète fit partir Ghâlib, fils d’‘Abdallah, de la tribu le Laïth, vers un endroit nommé Kedîd, pour attaquer certains Arabes, qu'on appelait les Benî-Moulawwa‘h. Ghâlib, avec ses compagnons, au nombre de cent, fit halte au pied d'une montagne, dont les ennemis occupaient le versant opposé, avec leurs nombreux troupeaux de brebis et de chameaux. ‘Hârith, fils de Mâlik, leur chef, venant, vers le coucher du soleil, de l'autre côté de la montagne, tomba entre les mains de Ghâlib, qui lui fit mettre des liens, pour l'empêcher de regagner sa tribu. ‘Hârith dit : Je suis musulman. Ghâlib répliqua : Si tu es musulman, tu peux rester ici un peu de temps. Après le coucher du soleil, il appela un des fantassins de sa troupe et lui dit : Va t'asseoir au haut de la montagne et observe les ennemis, pour savoir où ils mènent leurs troupeaux. Cet homme alla et regarda, puis il revint informer Ghâlib. Celui-ci quitta le camp et enleva les troupeaux ; puis il revint, détacha ‘Hârith, et l'emmena avec lui à Médine. Vers la pointe du jour, les Arabes, voyant que leurs troupeaux avaient été enlevés, se mirent à la poursuite de Ghâlib. Ils étaient près de l'atteindre, lorsque Dieu envoya un nuage ; la pluie tomba ; il se forma un torrent qui se précipitait de la montagne, et qui les séparait des musulmans ; ils les voyaient emmener leur chef et leurs troupeaux, mais ils n'osèrent pas traverser le torrent. Ghâlib revint ainsi à Médine avec son butin.

Dans la même année, le Prophète fut averti qu'une troupe de Benî-‘Âmir se rassemblait près d'un certain puits. Il envoya contre eux Schoudjâ‘, fils de Wahb, à la tête de vingt-quatre hommes. Les ennemis s'enfuirent, et les musulmans enlevèrent leurs troupeaux. Chaque homme eut pour sa part quinze chameaux.

Au mois de redjeb de la même année, le Prophète envoya Abou-‘Obaïda-ibn-Djarrâ‘h, à la tête de six cents hommes, Mohâdjir et Ançâr, contre la tribu des Benî-Djohaïna, qui demeuraient non loin du bord de la mer. Les musulmans, s'étant rendus en ce lieu, et ayant été obligés d'y rester quelque temps, manquèrent de vivres. Le Prophète leur avait donné un sac de dattes, qu’Abou-‘Obaïda leur distribua d'abord par poignées ; puis, lorsqu'il n'en resta plus qu'une petite quantité, il les leur compta une à une. Les soldats les suçaient, et buvaient de l'eau. Or, pendant trois mois, ne trouvant pas d'autre nourriture, ils furent réduits à manger des feuilles d'arbres ; ce qui a fait donner à cette expédition le nom d'*expédition des Feuilles*, parce que les soldats secouaient les arbres pour faire tomber les feuilles. Enfin Dieu ordonna au vent de soulever les flots de la mer, qui rejeta sur le rivage un grand poisson mort, dont la chair nourrit les musulmans pendant plusieurs jours. D'autres disent qu'un quadrupède marin, appelé *‘anbar,* étant venu sur le rivage, les musulmans le prirent et le tuèrent, et que, poussés par la nécessité, ils se nourrirent de sa chair pendant environ quinze jours. Ensuite, l'un des Ançâr, nommé Qaïs, fils de Sa‘d, égorgea plusieurs de ses chameaux et en donna la chair aux musulmans. Pendant tout ce temps, ils ne trouvèrent pas l'occasion de combattre, et retournèrent enfin à Médine.

Ce fut encore dans cette même année que le Prophète fut informé qu'une troupe de Benî-Qodhâ‘a s'était rassemblée près d'un puits nommé Dsât-es-Selâsil. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, dont la mère était de la tribu des Benî-Qodhâ‘a, avait été envoyé comme ambassadeur auprès du prince de l’‘Omân. Après avoir été éconduit par ce prince, ‘Amrou était revenu à Médine. Le Prophète le chargea de se rendre, avec trois cents hommes, auprès des Benî-Qodhâ‘a, pour les convertir à l'islamisme. Il espérait qu'ils se laisseraient persuader par ‘Amrou, à cause de sa parenté avec eux. Après s'être avancé, ‘Amrou craignit des hostilités de la part des Benî-Qodhâ‘a, et écrivit au Prophète pour

lui demander du secours. Le Prophète fit partir ‘Abou-‘Obaïda avec deux cents musulmans, Mohâdjir et Ançâr, parmi lesquels se trouvaient Abou-Bekr et ‘Omar. Lorsque ceux-ci eurent rejoint ‘Amrou, il leur dit : Venez-vous pour me prêter aide, ou pour prendre le commandement ? — Nous venons comme auxiliaires, répondirent-ils. — C'est que, reprit ‘Amrou, pour le commandement, je ne vous le remettrais pas. Puis, quand il était temps de prier, ‘Amrou remplissait la fonction d'*imâm*, et Abou-Bekr, ‘Omar et Abou-‘Obaïda priaient après lui. Les Benî-Qodhâ‘a, invités à embrasser l'islamisme, refusèrent. ‘Amrou n'eut pas recours aux armes ; il s'en retourna, disant que le Prophète ne lui avait pas donné l'ordre de combattre.

Quelques-uns affirment que ce fut dans cette année qu‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, et Khâlid, fils de Wâlid, embrassèrent l'islamisme, et qu’‘Amrou fut d'abord chargé par le Prophète de l'expédition de Dsat-es-Selâsil, et que, à son retour, il fut envoyé comme ambassadeur dans l’‘Oman. Voici les circonstances de la conversion d’‘Amrou, fils d'Al-‘Âç.

En revenant de la guerre du Fossé, les Mecquois avaient craint que le Prophète ne tentât une entreprise contre leur ville, et chacun avait cherché à se sauver. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, qui faisait le commerce entre la Mecque et l'Abyssinie, et qui était en relations avec le Nedjâschî, se dit : Je vais me rendre auprès du Nedjâschî, pour échapper à Mohammed, s'il vient ici. S'étant muni de présents, il alla les offrir au roi d'Abyssinie, qui le reçut avec bonté. Un jour, ‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite, qui avait déjà été envoyé une première fois par le Prophète auprès du Nedjâschî, lui porta un nouveau message. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, ne savait pas combien le Nedjâschî honorait le Prophète ; assistant à l'audience d’‘Amrou, fils d'Omayya, il dit : Ô roi, il faut tuer ce Mohammed ! Le Nedjâschî répliqua : Ô ‘Amrou, ne tiens plus un pareil langage. Mohammed est un prophète de Dieu, comme Moïse et Jésus. Sa religion est véritable, et je l'ai acceptée. Si tu veux faire ma volonté, embrasse la religion de Mohammed. ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç, frappé de la vérité de l'islamisme, partit aussitôt pour Médine. En route, il rencontra Khâlid, fils de Wâlid, à qui il fit part de ces circonstances. Khâlid lui dit : J'y vais aussi. Ils allèrent donc ensemble à Médine, et Khâlid, se présentant le premier devant le Prophète, prononça la formule de foi. ‘Amrou

s'approcha ensuite et dit : Apôtre de Dieu, je deviendrai musulman à condition que tu me remettras mes péchés passés. Le Prophète répondit : Ô ‘Amrou, prononce la formule de foi et prête le serment ; car la profession de foi musulmane efface, par elle-même, les péchés passés. ‘Amrou prononça la formule de foi.

CHAPITRE LVII

Bataille de Mouta

La bataille de Mouta eut lieu entre les musulmans et les Romains. En effet, ces derniers étaient en possession de la Syrie, dont les habitants étaient tous chrétiens. Or le Prophète fut informé qu'une armée se rassemblait en Syrie, et que des troupes auxiliaires devaient venir de Roum ; en conséquence, il désigna trois mille hommes, qu'il fit partir de Médine sous le commandement de Zaïd, fils de ‘Hâritha, en leur disant : Si Zaïd est tué, je veux que Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib, prenne le commandement ; et si celui-ci trouve aussi la mort, je nomme ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha. Dja‘far, mécontent de ces dispositions, dit : Apôtre de Dieu, je n'aurais pas pensé que tu me placerais sous les ordres de Zaïd, ton affranchi ! Le Prophète répliqua : Va, ô Dja‘far ; les meilleurs arrangements sont ceux qui sont faits par Dieu et par son prophète.

Les musulmans s'avancèrent, sous la conduite de Zaïd, jusqu'à la frontière de la Syrie, et campèrent à un endroit nommé Mo‘ân. Là ils apprirent que le roi de Roum était arrivé en Syrie, dans le Balqâ, avec cent mille hommes. Alors ils n'avancèrent pas davantage et se dirent entre eux : Comment trois mille hommes pourraient-ils lutter contre cent mille ? Puis ils songèrent à faire avertir le Prophète et à demander ses ordres, soit qu'il leur envoyât du secours, ou qu'il les rappelât. Mais ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha, leur parla ainsi : Pourquoi donner du souci au Prophète ? Vous pouvez espérer l'une de ces deux choses, désirables l'une et l'autre : ou vous remporterez la victoire et vous triompherez de l'ennemi, ce qui sera bien ; ou vous trouverez le martyre, ce qui sera mieux. ‘Abdallah les excitait ainsi à marcher en avant. Gabriel rapporta ses paroles au Prophète, qui, par des remercîments et des éloges, distingua ‘Abdallah d'entre tous ses compagnons.

Les musulmans se rapprochèrent de l'ennemi, qui était préparé pour le combat. Zaïd marcha jusqu'à une bourgade nommée Mouta, située dans le Balqâ, et le roi de Roum fit avancer son armée pour l'attaque. En disposant ses troupes en ordre de bataille, Zaïd plaça à l'aile droite l'un des Benî-‘Odsra, nommé Qotba, fils de Qatâda ; à l'aile gauche, l’un des Ançâr, nommé ‘Obâda, fils de Mâlik ; il commanda lui-même le centre, où il combattit jusqu'à ce qu'il fût tué. Le drapeau fut relevé par Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib, qui donna l'ordre aux troupes de descendre de leurs montures et de combattre à pied. Comme personne n'obéissait, Dja‘far descendit de son cheval, qui était bai et de pur sang arabe, et d'un coup d'épée lui coupa les jarrets, pour montrer aux soldats qu'il voulait combattre à pied. Dja‘far est le premier musulman qui ait employé ce procédé. Les autres, le voyant faire ainsi, mirent tous pied à terre. Dja‘far, tenant le drapeau musulman, combattit au milieu de ses troupes, jusqu'à ce qu'il eût la main droite coupée. Il prit alors le drapeau dans la main gauche, qui fut coupée également. Alors il le serra contre sa poitrine, jusqu'à ce qu'il fût tué. Un homme, nommé Thâbit, fils d'Arqam, saisit le drapeau et continua le combat. Il dit aux musulmans : J'ai pris le drapeau, non pour être votre chef, mais parce que je n'ai pas voulu que le drapeau musulman tombât par terre. Maintenant désignez quelqu'un qui le prenne en même temps que le commandement. ‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha, à qui le Prophète avait destiné le commandement après Dja‘far, avait été tué. Khâlid, fils de Walîd, prit le drapeau ; les musulmans lui déférèrent le commandement, et continuèrent le combat jusqu'à la tombée de la nuit, où Khâlid ramena l'armée au camp.

Le jour où ce combat eut lieu, Gabriel vint trouver le Prophète et lui dit : L'armée est à Mouta et livre un combat. Le Prophète en informa ses compagnons, qui se réunirent à la mosquée de Médine. Gabriel ôta, entre la ville de Médine et le pays de Roum, tout ce qui faisait obstacle à la vue, et le Prophète put voir la bataille ; et tout ce qu'il voyait, il l'annonçait à ses compagnons. Ce fut un des signes de sa mission prophétique. Lorsque Zaïd tomba, le Prophète dit : Zaïd a été tué. Il annonça de même que Dja‘far avait les mains coupées, et qu’‘Abdallah, fils de Rewâ‘ha, venait d'être tué. Ses compagnons pleurèrent et poussèrent des cris. Lorsque Khâlid, fils de Walîd, prit le

drapeau, le Prophète dit : Le *glaive de Dieu* (c'est-à-dire Khâlid, qu'il avait autrefois ainsi surnommé) a pris le drapeau. Ce jour-là, il appela Dja‘far, fils d'Abou-Tâlib, *Dsou’l-Djenâ‘haïn* (l'homme aux deux ailes), disant : Dieu lui donnera, à la place de ses deux mains, deux ailes, et il volera avec les anges. Les musulmans notèrent le jour et le mois [où le Prophète leur avait parlé ainsi], et lorsque l'armée revint et qu'ils demandèrent les détails du combat, tout se trouva conforme aux paroles du Prophète.

Khâlid, fils de Walîd, continua le combat pendant trois jours. Voyant que le petit nombre des musulmans ne pourrait pas résister, il se retira, disant : Je ramènerai ces musulmans auprès du Prophète ; cela vaudra mieux que de les laisser tous périr. Lorsque le Prophète apprit que Khâlid avait opéré sa retraite, il l'approuva et lui donna des éloges. Quand les troupes revinrent à Médine, il alla, accompagné des autres musulmans, à leur rencontre. Il était à cheval, ayant devant lui le fils de Dja‘far, âgé de cinq ans.

Après le retour de cette armée, les mois de djoumâda second, de redjeb et de scha‘bân se passèrent [sans événements remarquables]. Au mois de ramadhân, le Prophète partit pour s'emparer de la Mecque.

CHAPITRE LVIII

Prise de la Mecque

Dans le traité que le Prophète avait conclu à ‘Hodaïbiya avec les Qoraïschites, il était stipulé que ceux-ci ne lui feraient pas la guerre, qu'ils n'aideraient pas ses ennemis, qu'ils n'exciteraient personne contre lui, qu'ils ne donneraient point de secours à ses ennemis, soit en armes, soit en hommes, et qu'ils ne feraient pas et n'aideraient pas à faire la guerre à ses alliés. Or il y avait, sur le territoire de la Mecque, deux tribus alliées du Prophète, l'une nommée les Benî-Khozâ‘a, l'autre les Benî-Bekr-ben-Kinâna. Les Benî-Khozâ‘a étaient d'anciens alliés des Benî-Hâschim, tandis que les Benî-Bekr étaient alliés avec les Benî-Omayya, les Benî-Makhzoum et [d'autres] Qoraïschites. Lors de la conclusion du traité de ‘Hodaïbiya, les Benî-Khozâ‘a s'étaient déclarés les alliés du Prophète, qui les avait acceptés et qui leur avait assuré qu'ils seraient à la Mecque sous sa protection, quoiqu'ils ne fussent pas de sa religion. Les Benî-Bekr avaient renoncé à son alliance et à sa protection. Après ces stipulations, on s'était séparé, et le Prophète était retourné à Médine.

Du temps du paganisme, les Benî-Khozâ‘a et les Benî-Bekr avaient été en guerre, et plusieurs meurtres avaient été commis ; en dernier lieu, les Benî-Khozâ‘a avaient tué un homme d'entre les Benî-Bekr, et ceux-ci cherchaient une occasion pour prendre une revanche. Tel était l'état des choses lorsque le Prophète revint à Médine. Après le traité de ‘Hodaïbiya, se sentant en sécurité, les habitants de la Mecque avaient déposé les armes. Cela dura ainsi un an ou deux. Ensuite les Benî-Khozâ‘a et les Benî-Bekr prirent les armes et se firent la guerre. Les Benî-Bekr allèrent trouver Abou-Sofyân et demandèrent l'aide des Qoraïschites. Ceux-ci n'osèrent pas les secourir, de peur que le Prophète n'eût connaissance de cette infraction au traité ; mais ils leur fournirent des armes contre les Berd-Khozâ‘a, ce qui constituait aussi

une infraction, car il avait été stipulé qu'ils ne prêteraient aucun secours à ses ennemis ni aux ennemis de ses alliés. En outre, quelques-uns des principaux Qoraïschites, tels que Çafwân, fils d'Omayya, ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, Sohaïl, fils d’‘Amrou, et d'autres, prirent part personnellement à l'attaque des Benî-Bekr contre les Bent-Khozâ‘a. Ils partirent pendant la nuit et en secret, et tuèrent plusieurs Khozâ‘ites. Les Benî-Khozâ‘a se sauvèrent à la Mecque, où ils trouvèrent protection dans la maison d'un de leurs chefs, nommé Bodaïl, fils de Warqâ. La lutte cessa alors. Les Khozâ‘ites se réunirent pour délibérer, et firent partir l'un d'entre eux, nommé ‘Amrou, fils de Sâlim, vers le Prophète, pour lui rendre compte de la manière dont les Qoraïschites avaient rompu le traité, et pour réclamer son assistance. Avant que cet homme fût arrivé à Médine, Gabriel était venu avertir le Prophète, et lui avait apporté de la part de Dieu l'ordre d'aller attaquer la Mecque, et la promesse de la victoire. Lorsque ‘Amrou, fils de Sâlim, se présenta devant lui et remplit son message, le Prophète lui dit, en présence du public : Dieu t'assistera, toi et tous les Benî-Khozâ‘a. Il ne dit pas qu'il leur conduirait ou qu'il enverrait une armée, afin que son projet ne fût pas divulgué et n'arrivât pas à la connaissance des Qoraïschites. Plus tard, Bodaïl, fils de Warqâ, vint aussi de la Mecque à Médine pour informer le Prophète de la manière dont les Qoraïschites avaient agi envers les Benî-Khozâ‘a.

Les Qoraïschites, reconnaissant la faute qu'ils avaient commise en violant le traité, et sachant que les principaux Khozâ‘ites s'étaient rendus auprès du Prophète, craignirent que celui-ci ne vint les attaquer. Ils dépêchèrent donc vers lui Abou-Sofyân, fils de ‘Harb, qu'ils chargèrent de présenter des excuses, de renouveler et de faire prolonger le traité de paix. Après qu'Abou-Sofyân eut quitté la Mecque, Dieu en instruisit le Prophète, qui dit à ses compagnons : Abou-Sofyân viendra pour cette affaire, je ne lui ferai pas de réponse. Lorsque Abou-Sofyân arriva à Médine, il ne vit pas d'endroit plus convenable où il pût descendre que chez sa fille Oumm-‘Habîba, l'épouse du Prophète. En entrant dans la maison de sa fille, il s'assit sur un tapis de cuir, qui était étendu par terre, et qui ordinairement servait de lit au Prophète. Oumm-‘Habîba accourut et retira le tapis de dessous Abou-Sofyân. Celui-ci dit : Ma fille, quel mal voyais-tu à ce que je fusse assis sur ce tapis ? Oumm-‘Habîba répondit : Ce tapis

appartient au Prophète, et tu es souillé d'idolâtrie. Tu ne dois pas y prendre place avant d'avoir embrassé la religion du Prophète.

Abou-Sofyân quitta la maison de sa fille et se rendit chez Abou-Bekr. Il lui dit : Nous avons commis tel acte d'hostilité et nous avons violé le traité. Je suis venu pour présenter des excuses à Mohammed. Conduis-moi auprès de lui, et demande-lui de renouveler et de prolonger la trêve avec nous. Abou-Bekr répondit : Le Prophète est très-irrité de cette affaire ; va toi-même et vois ce qu'il te dira. Abou-Sofyân se présenta au Prophète et lui exposa sa demande. Le Prophète garda le silence et ne lui fit aucune réponse. Abou-Sofyân alla trouver ‘Omar et lui dit : Il faut que tu intercèdes pour nous auprès du Prophète. ‘Omar répliqua : Par Dieu ! si je pouvais changer les fourmis en hommes prêts à combattre contre vous, je le ferais ! Alors Abou-Sofyân vint demander les services d’‘Alî, qui se trouvait dans l'habitation de Fâtima. ‘Alî se récusa. Enfin Abou-Sofyân s'adressa à Fâtima et lui dit : Tu es la fille de Mohammed, parle-lui. Fâtima répondit : Cette affaire ne regarde pas les femmes. Abou-Sofyân, voyant qu'il ne réussirait pas, quitta Médine et retourna à la Mecque.

Le Prophète ordonna au peuple de se préparer pour une expédition contre les infidèles, sans indiquer contre qui elle serait dirigée ; on ne savait si ce serait contre la Syrie, ou contre la Mecque ou Tâïf, ou contre les Benî-Thaqîf. Le Prophète envoya des messagers à toutes les tribus arabes, autour de Médine, qui avaient embrassé l'islamisme, et leur fit demander des troupes. Il arriva de chaque tribu un corps d'armée. Les habitants de Médine pensaient que le Prophète les conduirait en Syrie, parce que l'armée romaine avait tué un grand nombre de musulmans à Mouta. Tous les hommes valides de Médine, Mohâdjir et Ançâr, prirent les armes et partirent. À la première étape, le Prophète passa l'armée en revue. Elle se composait de dix mille hommes : cinq mille Mohâdjir et Ançâr, et cinq mille hommes des différentes tribus arabes, telles que les Benî-Solaïm, les Benî-Ghatafân, les Benî-Djohaïna, les Benî-Temîm et les Benî-Asad.

Le Prophète partit le 10 du mois de ramadhân, avec ces dix mille hommes, tous montés, complètement armés et approvisionnés. Il avait laissé, comme son lieutenant à Médine, un homme ghifârite, nommé Kolthoum, fils de ‘Hoçaïn, surnommé *Abou-Rouhm.* Il recommanda aux soldats de ne se laisser devancer par personne, et d'empêcher que

la nouvelle de leur marche ne parvint aux Qoraïschites, afin que ceux-ci ne pussent pas se mettre en défense. Après cinq journées de marche, pendant lesquelles l'armée n'avait été précédée par personne, le Prophète fit halte à une station nommée Dsou‘l-‘Holaïfa. Là, un des Mohâdjir mecquois, nommé ‘Hâteb, fils d'Abou-Balta‘a, qui avait assisté au combat de Bedr, écrivit aux gens de la Mecque une lettre ainsi conçue : Le Prophète va vous attaquer avec une nombreuse armée, à laquelle vous ne pourrez pas tenir tête. Soyez sur vos gardes. Il y avait dans l'armée musulmane un certain nombre de femmes. Le Prophète, qui, dans cette expédition, avait pris avec lui ‘Âïscha, avait ordonné aux soldats d'emmener avec eux des femmes, pour rendre différents services, pour chercher du bois, laver les vêtements et soigner les malades. Parmi ces femmes se trouvait une certaine Sâra, affranchie des Benî-‘Abdou’l-Mottalib, qui était employée à ramasser du bois. ‘Hâteb confia sa lettre à cette femme, et lui recommanda de la porter, en devançant l'armée, à la Mecque, et de la remettre à Abou-Sofyân. Sâra, sous prétexte d'aller ramasser du bois, quitta le camp et se dirigea vers la Mecque. Dieu fit avertir le Prophète ; Gabriel l'instruisit au sujet de cette femme et de la lettre, et lui révéla le verset suivant : « Ô vous qui croyez, ne vous liez pas avec ceux qui sont mes ennemis et les vôtres, » etc. (Sur. LX, vers. 1.) Le Prophète fit appeler ‘Alî et Zobaïr, fils d’‘Awwâm, leur dit l'action de cette femme et les envoya à sa poursuite. Ceux-ci montèrent à cheval, rejoignirent Sâra et lui dirent : Tu as une lettre, donne-la. Sâra l’avait cachée dans ses cheveux ; elle nia, se dépouilla de ses vêtements, et l'on ne trouva rien sur elle. Zobaïr dit : Retournons, car cette femme n'a rien. ‘Alî, tirant son sabre, dit : Par Dieu ! le Prophète n'a pas menti et il n'a pas été trompé ! Donne la lettre ou je te tranche la tête. La femme, effrayée, fit tomber la lettre de ses cheveux et la jeta à ‘Alî, qui la prit et la porta au Prophète. Celui-ci, après l'avoir lue, convoqua ses compagnons et leur en donna connaissance en présence de ‘Hâteb. Se tournant ensuite vers ce dernier, il lui dit : Pourquoi as-tu agi ainsi ? ‘Hâteb, s'excusant, répondit : Apôtre de Dieu, je n'ai jamais cessé d'être musulman. Mais j'ai au milieu des Qoraïschites des parents et ma famille ; j'ai voulu les prévenir par cette lettre, pensant que cela ne pourrait nuire ni à Dieu ni à son Prophète, la décision de Dieu ne pouvant être entravée. ‘Omar dit : Apôtre de Dieu, permets-moi de

tuer cet homme, c'est un infidèle. Le Prophète répliqua : Il n'est pas infidèle, car Dieu le déclare croyant ; les paroles : « Ô vous qui croyez » s'adressent à lui. ‘Omar reprit : Au moins, est-ce un hypocrite, et il a mérité l'enfer. — Ô ‘Omar, dit le Prophète, cet homme a combattu à Bedr avec nous, et Dieu a dit de ceux qui ont assisté à ce combat que, quoi qu'ils puissent faire, il leur pardonnerait.

Le Prophète quitta cette station et continua sa marche. Il recommanda à ses compagnons de ne pas faire flotter les étendards et de ne se revêtir ni de leurs cuirasses ni de leurs armes, qu'ils devaient faire porter par les bêtes de somme. À la halte suivante, ‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn, et Aqra‘, fils de ‘Hâbis, se présentèrent devant lui. ‘Oyaïna dit : Ô Mohammed, je ne vois ni préparatifs de pèlerinage, ni préparatifs de guerre, où vas-tu ? Le Prophèle répondit : Je vais où Dieu voudra. Puis il marcha en avant, et arriva à une station appelée Qodaïd, située près d’‘Osfân. La journée était très-chaude, et l'observation du jeûne du ramadhân fort pénible. Alors fut révélé le verset suivant : « … Celui qui est malade et celui qui est en voyage jeûneront, dans la suite, le même nombre de jours, » etc. (Sur. II, vers. 181.) En conséquence, le Prophète rompit le jeûne. En quittant ce campement, il s'avança jusqu'à ‘Osfân.

J'ai lu dans quelques traditions qu’‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, qui résidait à la Mecque, ayant appris l'approche du Prophète, quitta la ville et vint le trouver à cette station. Ce récit est inexact ; car ‘Abbâs, depuis la journée de Bedr, où il avait embrassé l'islamisme, était resté à Médine, avait accompagné le Prophète à ‘Hodaïbiya et, plus tard, à la visite de l'*Accomplissement*, et était dans son armée lors de la prise de la Mecque.

Les Qoraïschites savaient que le Prophète était très-irrité de ce qu'ils avaient violé le traité. Ils craignaient qu'il ne leur fit la guerre, et cherchaient à avoir des nouvelles de Médine, pour connaître ses projets ; mais le Prophète avait coupé les chemins, et personne ne pouvait pénétrer jusqu'à Médine. Ils étaient donc très-inquiets ; puis ils se dirent qu'il faudrait envoyer un espion pour avoir des nouvelles de Mohammed. Abou-Sofyân leur promit d'y aller lui-même. Il quitta la Mecque, monté sur une chamelle, et accompagné d'un autre chef, ‘Hakîm, fils de ‘Hezâm, et du chef khozâ‘ite Bodaïl, fils de Warqâ. Lorsqu'ils arrivèrent à ‘Osfân, où le Prophète était campé, il était nuit,

et ils aperçurent de loin les feux de l'armée musulmane. Ils s'arrêtèrent à une portée de voix du camp et se demandèrent quels pouvaient être les hommes campés à cet endroit. ‘Hakîm et Bodaïl pensaient que c'étaient des Bédouins ; mais Abou-Sofyân dit : Les Bédouins ne seraient pas si nombreux ; c'est là une armée ; pourtant Mohammed n'a pas une armée aussi considérable ; je ne sais pas quels peuvent être ces hommes.

‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, monté sur la mule blanche du Prophète, appelée *Schahbâ* ou *Baïdhâ*, sortit du camp pendant la nuit, fit le tour de l'armée et regarda les feux. ‘Omar, fils de Khattâb, commandait, cette nuit, les avant-postes ; il était sorti du camp avec ses compagnons, et ceux-ci avaient allumé un feu. Lorsque ‘Abbâs passa près de lui, dans l'obscurité, ‘Omar dit à ses hommes : Regardez quel est cet homme qui passe ici. — C'est l'oncle du Prophète, dirent-ils, monté sur la mule de Mohammed. ‘Abbâs passa outre ; en continuant son chemin dans l'obscurité, il entendit la voix d'Abou-Sofyân, qui causait avec ses compagnons. Comme il était lié d'amitié avec lui, il reconnut sa voix et l'appela. Ils s'approchèrent l'un de l'autre, s'interrogèrent et s'embrassèrent. Ensuite ‘Abbâs demanda à Abou-Sofyân pourquoi il était là. — Je suis venu chercher des nouvelles, répliqua Abou-Sofyân. ‘Abbâs dit : Le Prophète est ici avec dix mille cavaliers. Il ajouta : Monte derrière moi sur cette mule, je te conduirai auprès du Prophète ; il faut te rendre à lui, car autrement tu serais mis à mort, ou tu pourrais être pris par l'un des compagnons d’‘Omar, qui tient les avant-postes cette nuit, et qui te tuerait. Entre ‘Omar et Abou-Sofyân il y avait une ancienne inimitié, à cause de Hind, femme d'Abou-Sofyân. Hind était, du temps du paganisme, une femme de mœurs légères. Elle avait toujours des relations avec un ou deux jeunes gens des Qoraïschites. J'ai lu dans le livre *Methâlib* qu'elle avait eu d'abord pour amant le jeune ‘Omar, fils d'Al-Khattâb ; ensuite ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç ; puis ‘Omâra, fils de Walîd, fils de Moghîra, qui était le plus beau jeune homme d'entre les Qoraïschites. Son premier mari avait été Fâkih, fils de Moghîra. Comme elle était soupçonnée d'entretenir des relations avec un Qoraïschite, Fâkih l'avait répudiée. On était allé soumettre l'affaire à l'un des devins du Yemen, qui décida que Hind était innocente. Alors Fâkih voulut la reprendre pour femme, mais Hind refusa et épousa

Abou-Sofyân, fils de ‘Harb. Abou-Sofyân la soupçonna d'avoir des relations avec ‘Omar, fils de Khattâb, et ce fut là la raison de l'inimitié d’‘Omar et d'Abou-Sofyân ; l'histoire en est fort longue.

Abou-Sofyân monta donc derrière ‘Abbâs. Lorsqu'ils arrivèrent près du feu d’‘Omar, celui-ci, apercevant Abou-Sofyân, s'écria : Louanges à Dieu, qui te livre sans sauvegarde entre les mains des musulmans ! Il croyait qu’‘Abbâs l'avait fait prisonnier. ‘Abbâs dit à ‘Omar : Il n'est pas sans sauvegarde, je lui ai accordé ma protection. ‘Omar, très-mécontent, dit : Ô ‘Abbâs, tu es l'oncle du Prophète, tu ne fais pas bien de prendre sous ta protection l'ennemi de Dieu et du Prophète et de le faire monter sur la mule du Prophète. Puis il courut pour aller prévenir Mohammed ; ‘Abbâs également bâta le pas de la mule, et ils arrivèrent ensemble à la tente du Prophète. ‘Abbâs mit pied à terre, laissa Abou-Sofyân à l'entrée et se présenta en même temps qu’‘Omar devant Mohammed. ‘Omar dit : Apôtre de Dieu, voilà Abou-Sofyân, que Dieu a fait tomber entre nos mains sans sauvegarde ; permets-moi de le tuer. ‘Abbâs dit : Apôtre de Dieu, je lui ai accordé ma protection. Le Prophète fut très-embarrassé de ces paroles d’‘Abbâs. Ensuite ‘Omar s'approcha pour lui parler à l'oreille. ‘Abbâs attira la tête du Prophète vers sa poitrine et dit : Ne lui parlons pas en secret cette nuit. ‘Omar reprit : Tu ne fais pas bien d'accorder, sans la permission du Prophète, ta protection à l'ennemi de Dieu. ‘Abbâs répliqua : Si cet homme était de ta famille, des Benî-‘Adî, tu ne montrerais pas tant de diligence pour le tuer ; tu le fais, parce qu'il appartient aux Benî-Abd-Manâf. Le Prophète, craignant de voir surgir une lutte entre ‘Omar et ‘Abbâs, dit à ce dernier : Je lui accorde également ma protection ; garde-le cette nuit, demain tu me le présenteras. ‘Abbâs et ‘Omar se retirèrent.

Le lendemain matin, ‘Abbâs conduisit Abou-Sofyân devant le Prophète, pour que celui-là prononçât la profession de foi. Voulant ensuite le faire retourner à la Mecque, ‘Abbâs dit : Apôtre de Dieu, tu sais qu'Abou-Sofyân est le chef de la Mecque. Il faut lui accorder quelque faveur, afin qu'il puisse montrer son autorité. Le Prophète dit : Que tous ceux qui entreront dans la maison d'Abou-Sofyân soient épargnés. ‘Abbâs dit à Abou-Sofyân : Va à la Mecque et répète ces paroles aux habitants, afin qu'ils sachent quelle est ton autorité. En levant le camp, le Prophète dit à ‘Abbâs : Conduis Abou-Sofyân à un

endroit où la route est resserrée, au moment où l’armée y passera, afin qu'il la voie défiler, et que, à son retour à la Mecque, il puisse dire aux habitants combien elle est nombreuse, pour qu'ils ne songent pas à la résistance. ‘Abbâs et Abou-Sofyân, postés à l'issue de la vallée, virent les troupes, montées sur de beaux chevaux et complètement armées, défiler les unes après les autres. Abou-Sofyân questionnait ‘Abbâs sur chaque corps qu'il voyait passer, et ‘Abbâs lui nommait toutes les tribus, les Benî-Ghatafân, les Benî-Solaïm, les Benî-Djohaïna, et toutes les autres, qui formaient cinq mille hommes. Enfin le Prophète parut au milieu d'un corps de cinq mille hommes, formé de Mohâdjir et d'Ançâr, armés de casques et de cuirasses, de sorte qu'on ne voyait de leur corps que les yeux ; ils ressemblaient à des masses de fer, et on les appelait la *troupe verte*, parce que, de loin, le fer les faisait paraître de couleur verte. À leur aspect, Abou-Sofyân fut frappé d'étonnement et de terreur, et il dit à ‘Abbâs : Certes, la royauté du fils de ton frère est grande. ‘Abbâs répliqua Malheur à toi ! Il n'est pas un roi, mais un prophète !

Abou-Sofyân, à son retour à la Mecque, fut entouré par les habitants. Il leur dit : Mohammed arrive avec une armée à laquelle il est impossible de résister. — Que ferons-nous ? lui dirent-ils. Abou-Sofyân répliqua : Il a dit que tous ceux qui entreront dans ma maison seront épargnés. — Mais combien, dirent les Qoraïschites, pourront trouver place dans ta maison ? Ils appréhendaient que le Prophète ne leur livrât bataille et qu'il ne les fit tous massacrer. Le Prophète, de son côté, croyait que les Mecquois allaient résister. Le jour où il voulut faire son entrée, il demanda quelles dispositions ils avaient prises. On lui dit : Ils ont fait appel aux tribus confédérées *(A‘habisch)*, qu'ils ont réunies, avec les principaux guerriers, du côté d'Arafât ; les autres se tiennent armés aux portes de leurs boutiques et de leurs maisons. ils ont dit aux Benî-Bekr et aux autres confédérés : Si Mohammed ne nous attaque pas, nous ne combattrons pas ; s'il nous attaque, nous nous défendrons ; alors entrez dans la ville, de manière que, tandis que nous le chargerons par devant, vous puissiez le charger par derrière. Le Prophète, en apprenant ces faits, résolut de ne point les attaquer, et Dieu révéla le verset suivant : « Ne les combattez pas près du saint temple, à moins qu'ils ne vous attaquent, » etc. (Sur. II, vers. 187.)

Le Prophète appela Zobaïr, fils d’‘Awwâm, qui commandait l'avant-garde de deux mille hommes, et lui dit : Avance avec ton corps et entre à la Mecque ; tu planteras le drapeau sur la montagne, à l'entrée de la ville, du côté oriental. Khâlid, fils de Walîd, qui commandait l'aile gauche, composée de deux mille hommes, reçut l'ordre de pénétrer dans la ville du côté occidental, près du mont Çafâ, là où étaient postés les confédérés et les Benî-Bekr, d'y faire halte, et de ne point attaquer, à moins qu'il ne fût attaqué lui-même. Zobaïr, fils d’‘Awwâm, se mit en marche et planta le drapeau à l'endroit que le Prophète avait désigné. Deux hommes de son corps, qui étaient restés en arrière, furent aperçus par les Mecquois, du haut de la montagne, et tués à coups de pierres. Zobaïr n'eut pas connaissance de ce fait, parce qu'ils étaient loin de lui. Khâlid, fils de Walîd, s'avança vers la partie inférieure de la ville. Les confédérés et les Benî-Bekr se jetèrent à sa rencontre et l'attaquèrent. Khâlid les mit en fuite et les repoussa jusqu'à l'extrémité de la ville. Il prit position à l'entrée de la Mecque et planta le drapeau au haut de la montagne. Khâlid avait perdu trois hommes, tandis que les infidèles eurent plusieurs morts. Cinq musulmans seulement furent tués ce jour-là : trois du corps de Khâlid et deux du corps de Zobaïr.

Le Prophète s'était arrêté, avec le reste de l'armée, en face de la ville, à un endroit nommé Dsou-Towâ, pour voir ce qui arriverait à Zobaïr et à Khâlîd, afin de se jeter, en cas de besoin, avec le gros de l'armée, dans le combat. Voyant qu'ils avaient occupé la ville supérieure et la ville inférieure et planté les drapeaux sur les hauteurs, il reconnut qu'il n'y avait pas de résistance ; il distribua l'armée en différents corps et fit son entrée en ordre et lentement. Il fit proclamer que tous ceux qui entreraient dans la maison d'Abou-Sofyân ou dans le temple seraient épargnés, de même que ceux qui se tiendraient renfermés dans leurs propres maisons. Il avait aussi donné l'ordre à Zobaïr et à Khâlid de ne tuer personne, à moins qu'ils ne fussent attaqués ; il exceptait seulement six hommes et quatre femmes, qu'ils devaient massacrer, n'importe où ils les trouveraient, quand même ils se seraient réfugiés dans le temple ou attachés au seuil de la Ka‘ba.

‘Abdallah ibn-Abou-Sar‘h, frère de lait d’Othmân, fils d’‘Affân, était l'un des hommes désignés. Il avait été secrétaire du Prophète à Médine et avait écrit les révélations ; puis il était retourné à la Mecque

et avait renié la foi musulmane. Le second que le Prophète avait condamné à mort était ‘Abdallah, fils de Khatal, de la famille des Taïm-ibn-Ghâlib. C'était un poète, qui était venu à Médine et avait embrassé l'islamisme. Le Prophète lui avait donné la fonction de receveur des dimes, et l'avait envoyé à ce titre dans une tribu arabe. Là il avait tué un musulman, avait apostasié et était retourné à la Mecque, où il faisait des satires contre le Prophète. Il avait deux esclaves musiciennes qui chantaient ses satires au son d'instruments à cordes et au son du luth, à la mode d'Abyssinie, devant les Mecquois, qui s'en amusaient. Le troisième était ‘Howaïrith, fils de Noqaïds, fils de Wahb, descendant de Qoçayy, qui avait outragé le Prophète, après la mort d'Abou-Tâlib, en lui lançant des pierres et en lui jetant de la boue sur la tête. Le quatrième était Miqyas, fils de Çobâba. Le frère de Miqyas, Hischâm, étant musulman, avait pris part à l'expédition contre les Benî-Moçtaliq, et un Ançâr l'avait tué par erreur, le prenant pour un infidèle. Miqyas était venu de la Mecque, avait embrassé l'islamisme et avait réclamé du Prophète le meurtrier de son frère pour le mettre à mort. Le Prophète lui avait répondu qu'il n'y avait pas lieu d'exercer la loi du talion, puisque son frère avait été tué par erreur, mais qu'on devait payer l'amende ; et cette amende avait été payée par tous les musulmans. Après avoir reçu du Prophète le prix du sang, Miqyas avait tué le meurtrier de son frère, avait apostasié et était revenu à la Mecque. Le cinquième était ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, qui avait pris part à toutes les actions de son père. Le sixième était Çafwân, fils d'Omayya, qui, de concert avec Abou-Sofyân, avait rassemblé les troupes alliées pour la guerre du Fossé. Les quatre femmes dont le Prophète avait ordonné la mort étaient : Hind, épouse d’Abou-Sofyân et mère de Mo‘âwiya, qui, à la bataille d'O‘hod, avait arraché du corps de ‘Hamza le foie et l’ayait déchiré de ses dents ; Sâra, affranchie des Benî-‘Abdou’l-Muttalib, qui avait caché dans ses cheveux la lettre de ‘Hâteb. fils d'Abou-Balta‘a, pour prévenir les Mecquois de l'arrivée du Prophète ; enfin les deux esclaves d’‘Abdallah, fils de Khatal qui chantaient devant les hommes des satires contre le Prophète, et dont l'une s'appelait Qarîba, et l'autre Fartanâ. Sauf ces six hommes et ces quatre femmes, le Prophète avait défendu de tuer personne.

Le Prophète fit son entrée dans la ville, monté sur un chameau et couvert d'un turban noir. Il était précédé par ‘Alî, portant son étendard, et entouré de Mohâdjir et d'Ançâr. Lorsqu'il arriva à la porte de la ville, à l'endroit où était posté Zobaïr, il donna l'ordre de dresser sa tente de cuir du Tâïf sur la hauteur où Zobaïr avait planté son drapeau. Il s'avança jusqu'au temple, où étaient réunis les principaux infidèles, sauf ‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, et Çafwân, fils d'Omayya, qui, ayant appris que le Prophète les avaient condamnés à mort, s'étaient enfuis. Ce fut le 20 du mois de ramadhân que le Prophète fit son entrée solennelle dans le temple. À la porte, il descendit de son chameau, entra dans le parvis et fit ses tournées autour de la Ka‘ba. Pendant ce temps, les habitants avaient appris qu'il n'y aurait pas de massacre ; ils quittèrent leurs maisons et se portèrent tous au temple. Après avoir accompli ses tournées, le Prophète ordonna d'ouvrir la porte du temple et d'en enlever toutes les idoles, qu'il fit briser ; la plus grande, celle de Hobal, qui était de pierre, fut renversée et jetée à la porte du temple pour servir de seuil, afin que tous ceux qui entraient et sortaient la foulassent aux pieds. Lorsque toutes les idoles furent emportées, le Prophète entra dans le temple, et fit une prière de deux prosternations ; puis il sortit, s'arrêta à la porte et regarda sur le parvis, qui était rempli de la foule des habitants de la Mecque. Il saisit l'anneau de la porte, se tourna vers la foule et, debout sur le pas de la porte, il parla ainsi : Louanges à Dieu, qui fait triompher son serviteur et qui réalise la promesse qu'il lui a donnée. En effet, il m'avait promis de me ramener à la Mecque ; il l'a fait et il a mis en déroute mes ennemis. Puis il ajouta : Habitants de la Mecque, comment pensez-vous que j'agirai envers vous ? Sohaïl, fils d’‘Amrou, qui n'était pas encore musulman, se leva et dit : Je pense que toi, qui es un noble Qoraïschite, issu d'une famille noble, qui reviens dans ta patrie triomphant de tes compatriotes, je pense que tu as l'intention de traiter avec pitié les vieillards, d'amnistier les jeunes gens, d'épargner les femmes et les enfants, de les gracier tous, de leur pardonner et de leur laisser la liberté. À ces paroles, le Prophète versa des larmes, et les habitants pleurèrent et sanglotèrent. Puis il reprit : Je vous dirai ce qu'a dit mon frère Joseph à ses frères : « Je ne vous ferai pas de reproches aujourd'hui ; Dieu vous pardonnera ; car il est le miséricordieux d'entre les miséricordieux. » (Sur. XII, vers. 92.)

Ensuite il ferma la porte du temple, sortit, monta sur son chameau et revint à l'endroit où l'on avait dressé sa tente et y descendit. Chaque corps d'armée campa à la place où il se trouvait, et les habitants de la Mecque vinrent par groupes prononcer la profession de foi, comme il est dit dans le Coran : « Lorsque arriveront l'aide et la victoire de Dieu, tu verras les hommes entrer par groupes dans la religion de Dieu, » etc. (Sur. CX.)

Le lendemain, le Prophète prit place sur la colline de Çafâ. Il fit asseoir ‘Omar au-dessous de lui et le chargea de présenter la formule de foi à tous ceux qui viendraient et de recevoir leur serment. Les habitants de la Mecque devinrent tous des affranchis du Prophète ; car, comme ils avaient résisté à Khâlid, fils de Walîd, et que Dieu avait donné au Prophète la victoire sur eux, ils étaient devenus sa propriété ; il aurait pu les déclarer tous ses esclaves et les distribuer entre les musulmans. Mais il ne fit pas ainsi ; il les affranchit tous.

Le jour suivant, le Prophète demanda si l'on avait mis à mort les dix personnes qu'il avait ordonné de tuer. On lui dit qu’‘Abdallah ibn-Abou-Sar‘h était caché dans la maison d’‘Othmân. Celui-ci ramena devant le Prophète et sollicita son pardon. Sa‘d, fils d’‘Obâda, et d'autres Ançâr se tenaient auprès du Prophète, le sabre à la main. Le Prophète baissa la tête et garda le silence pendant quelque temps ; enfin il accorda à ‘Othmân sa demande. ‘Abdallah prononça la formule de foi, et ‘Othmân l'emmena. Lorsqu'ils se furent éloignés, le Prophète dit à Sa‘d, fils d'Obâda : Aucun de vous ne pouvait-il trancher la tête à cet hypocrite ? J'ai gardé le silence si longtemps, pensant que quelqu'un le tuerait. Sa‘d répliqua : Apôtre de Dieu, il fallait nous faire signe des yeux. — Si j'avais fait un signe, reprit le Prophète, ‘Othmân aurait été offensé. On découvrit le même jour ‘Abdallah, fils de Khatal ; il fut tué par deux des compagnons du Prophète : Abou’l-Borda, le Solaïmite, et Sa‘d, fils de ‘Hârith, le Makhzoumite. ‘Howaïrith, fils de Noqaïds, qui s'était également caché, fut découvert par ‘Alî, qui le tua. Miqyas, fils de Çobâba, fut découvert et tué par un homme de sa famille, nommé Saloum, fils d’‘Abdallah.

Çafwân, fils d'Omayya, s'était enfui. Il avait gagné Djedda et voulait se rendre par mer dans le Yemen. L'un de ses amis musulmans, ‘Omaïr, fils de Wahb, demanda au Prophète sa grâce,

disant : Çafwân a peur de toi et veut se jeter à la mer pour se détruire ; donne-lui sa grâce. Le Prophète lui accorda sa demande. ‘Omaïr dit : Donne-moi un signe que je puisse lui porter, afin qu'il soit rassuré. Çafwân était cousin du Prophète ; sa mère Hânî était fille d’‘Abdo’l-Mottalib. Ayant reçu du Prophète le turban noir que Mohammed avait porté le jour de son entrée à la Mecque, ‘Omaïr se rendit auprès de Çafwân, qu'il rencontra à Djedda, prêt à s'embarquer. Il lui dit : Sois content, le Prophète t'amnistie ; comme gage de sa clémence, je t'apporte son turban. Çafwân dit : Je crains que ce ne soit une ruse par laquelle il veut m'attirer pour me tuer. ‘Omaïr. répliqua : Il n'emploie jamais la ruse envers personne ; la ruse est proscrite de sa religion. Il est bienveillant et le plus généreux des hommes ; il est clément et véridique ; il est le fils de ton oncle ; sa grandeur est la tienne et sa puissance t'appartient aussi. Veux-tu fuir ta propre gloire et ta propre grandeur ? Çafwân revint, et se présenta devant le Prophète, qui lui confirma sa grâce et l'engagea à embrasser l'islamisme. Çafwân refusa. Le Prophète lui dit : Tu n'as qu'à choisir entre le sabre et l'islamisme ; lequel des deux veux-tu ? Çafwân répondit : Accorde-moi, pour me décider, un délai de deux mois. Le Prophète lui accorda quatre mois.

‘Ikrima, fils d'Abou-Djahl, s'était enfui avant Çafwân, et avait gagné le Yemen. Sa femme, Oumm-‘Hakîm, fille de ‘Hàrith, fils de Hischâm et oncle d’‘Ikrima, en prononçant la profession de foi musulmane, demanda au Prophète la grâce de son mari. Le Prophète la lui accorda ; elle se rendit dans le Yemen et ramena ‘Ikrima, qui vint prononcer la profession de foi à Médine, où le Prophète était retourné deux mois après la prise de la Mecque, et après l'expédition de ‘Honaïn. Il y arriva en même temps que Çafwân, qui fut également amené par sa femme, Qomâma, fille de Walîd, fils de Moghîra, femme vénérable et de noble famille, qui avait prononcé la profession de foi le jour où les femmes avaient prêté serment.

Voilà l'histoire des six hommes que le Prophète avait condamnés à être mis à mort. Quant aux quatre femmes, Hind s'était réfugiée dans la maison d'Abou-Sofyân ; Sâra fut tuée ; l'une des deux esclaves d’‘Abdallah, fils de Khatal, nommée Fartanâ, fut également mise à mort ; l'autre, Qaribâ, s'enfuit et ne fut pas rejointe ; elle vécut jusqu’au califat d’‘Othmân, fils d’‘Affân.

Le Prophète se tint pendant trois jours sur la colline de Çafâ pour recevoir le serment des Mecquois. ‘Omar, fils de Khattâb, assis au-dessous de lui, était chargé de donner, à sa place, la main à ceux qui prêtaient serment. Le quatrième jour, les femmes de la Mecque vinrent, à leur tour, prêter serment. Hind, craignant pour sa vie, se tenait derrière les autres ; mais c'était elle qui avait décidé Oumm-‘Hakîm, fille de ‘Hârith, épouse d’‘Ikrima ; Qomâma, fille de Walîd, fils de Moghîra, épouse de Çafwân, et les autres femmes des principaux Qoraïschites à se rendre sur la colline de Çafà, en leur disant : Nous ne pouvons échapper à la nécessité de prêter serment et d'embrasser l'islamisme. Abou-Sofyân les avait précédées et était venu demander au Prophète le pardon de Hind et des autres. Il était pénible au Prophète de pardonner à Hind, et il répondit à Abou-Sofyân : Je verrai quelle sera la volonté de Dieu. Alors le verset suivant fut révélé : « Ô Prophète, si les femmes croyantes viennent à toi pour prêter serment, et qu'elles s'engagent à ne point associer un être quelconque à Allah, à ne pas commettre de vol, ni d'adultère, à ne pas tuer leurs enfants, à ne pas produire le mensonge qu'elles auraient forgé entre leurs mains et leurs pieds, et à ne pas te désobéir en ce qui est juste, alors fais le pacte avec elles et demande pour elles le pardon de Dieu, » etc. (Sur. LX, vers. 12.) Par les paroles « demande pour elles le pardon de Dieu, » le Prophète savait que Dieu leur avait pardonné, et il les fit approcher. Les femmes chargèrent Hind de porter la parole pour elles, et la firent avancer. Le Prophète dit à ‘Omar de parler avec elle et de prendre son engagement. Hind dit : C'est à toi que nous voulons prêter serment, et c'est avec toi que nous voulons faire notre pacte ; puis elle se présenta toute confuse devant le Prophète, qui lui énuméra les engagements à prendre. À ces paroles : « qu'elles s'engagent à ne point associer à Allah un être quelconque, » Hind répliqua : Tu nous imposes des obligations que tu n'as pas imposées aux hommes ; mais nous les acceptons, nous ne serons pas infidèles, à condition que Dieu nous pardonnera le passé. Ensuite le Prophète dit : « À ne pas commettre de vol. » Hind répondit : Comment une femme commettrait-elle le vol, vivant dans la maison de son mari, où elle ne trouve que le bien de celui-ci ? Je n'ai commis de vol que chez Abou-Sofyân, qui est un homme avare et qui ne me donne pas de quoi suffire à mes besoins ni à ceux de mes

enfants ; je lui ai donc pris ce qu'il me fallait, à moi et à mes enfants ; je n'en ai pas abusé, et il ne s'en est pas aperçu. Le Prophète dit : Ce que tu prends de ses biens, à son insu, ne constitue pas un vol. Puis il continua : « À ne pas commettre d'adultère, » Hind répliqua : Une femme libre ne commet jamais d'adultère. ‘Omar regarda en souriant le Prophète, qui connaissait les aventures de Hind et ses relations avec ‘Omar avant l'islamisme. Apercevant le sourire d’‘Omar, il regarda celui-ci, mais il ne lui répondit pas, pour ne pas éveiller l'attention d'Abou-Sofyân et de Hind. Il poursuivit : « À ne pas tuer leurs enfants. » En effet, les Arabes étaient dans l'habitude d'enterrer leurs filles vivantes, afin d’empêcher que, devenues grandes, elles ne leur apportassent du déshonneur. Hind répliqua : Nous avons mis au monde des enfants et nous les avons élevés ; mais toi, tu les a tués, le jour de Bedr. Elle voulait parler de ‘Hanzhala, fils d'Abou-Sofyân, qui avait été tué au combat de Bedr. Le Prophète continua : « À ne pas produire le mensonge, » etc. c'est-à-dire que les femmes ne devaient pas tromper leurs maris, en leur présentant des enfants dont ils n'étaient pas les pères. Hind répondit : Cela est si criminel, qu'il ne faut pas même en concevoir la pensée. Enfin le Prophète dit : « et à ne pas me désobéir en ce qui est juste. » Hind répliqua : Si nous voulions te désobéir, nous ne serions pas à cette place. Ensuite le Prophète demanda une coupe, la fit remplir d'eau, y plongea la main et ordonna que toutes les femmes fissent de même, parce qu'il ne pouvait pas tendre la main à chacune d'elles. C'est ainsi que fut accompli l'acte du serment.

Après ces événements, il arriva que le barbier du Prophète, nommé Khirâsch, tua un homme pour en venger un autre, tué par celui-ci.

Parmi les femmes qui avaient prêté serment, il y avait Molaïka, femme distinguée par sa beauté et dont le père, Dâwoud, fils de Malka (?), avait été tué lors de la prise de la Mecque. Le Prophète l'épousa. Celle de ses femmes qui était avec lui, ‘Âïscha, ou, selon d'autres, Oumm-Salama, dit à Molaïka : Veux-tu gagner l'affection du Prophète ? — Je le veux bien, répondit-elle. — Eh bien, dit l'autre, lorsqu'il s'approchera de toi, dis-lui : Que Dieu me préserve de toi ! Elle fit ainsi. Le Prophète lui dit : Pourquoi demandes-tu cela, puisque je t'ai accordé ta grâce ? et il la répudia. Mohammed, fils de Djarîr, rapporte que la femme du Prophète aurait dit à Molaïka : N'as-tu pas

honte de prendre pour époux celui qui a tué ton père ? Mais il ne faut pas croire qu'une épouse du Prophète eût agi ainsi.

Lorsque tous les habitants de la Mecque, hommes et femmes, eurent prêté serment, le Prophète envoya Khâlid, fils de Walîd, pour détruire l'idole d'‘Ozza. ll y avait à Batn-Nakhla, à une parasange de la ville, dans la direction du Tâïf, un temple que les habitants de la Mecque, du Tâïf et les Arabes Bédouins fréquentaient, et autour duquel ils faisaient des tournées. La porte du temple était fermée, et à l'intérieur se trouvait une idole de pierre, d'où il sortait une voix qui parlait aux adorateurs. Les infidèles l'appelaient ‘Ozza et la tenaient en grand honneur ; ils juraient par Lât et par ‘Ozza, idoles qui sont mentionnées dans le Coran (sur. LIII, vers. 19). Lât était une idole de pierre, placée dans le temple et ayant la forme humaine. On disait que les deux idoles étaient couchées ensemble, et on les adorait ensemble. Le Prophète ordonna à Khâlid de détruire l'une de ces deux idoles et de briser l'autre. Khâlid fit ainsi. Il brisa l'une et en vit sortir un être ayant la forme humaine, qui poussa des cris et disparut sous terre. Lorsque Khâlid en rendit compte au Prophète, celui-ci dit : C'était ‘Ozza ; cette idole ne sera plus jamais adorée sur la terre.

Il existait encore, en dehors de la Mecque, deux autres idoles de pierre ayant des temples : l'une était appelée Çowâ‘, l'autre Manât. Celle-ci était adorée, du temps du paganisme, par les habitants de Médine, les Aus et les Khazradj ; elle est mentionnée dans le Coran (sur. LIII, vers. 20). Le Prophète envoya Sa‘d, fils de Zaïd, Ançâr de la famille des Benî-Aschhal, de la tribu d'Aus, pour la détruire. L'idole de Çowâ‘ fut brisée par ‘Amrou, fils d'Al-‘Âç.

Ensuite le Prophète fit partir de la Mecque des détachements de Mohâdjir et d'Ançâr, qu'il envoya vers les différentes tribus arabes, pour les appeler à l'islamisme. Il leur défendit de faire usage de leurs armes et de tuer personne. Khâlîd fut chargé de se rendre, avec [trois cent] cinquante hommes, auprès des Benî-Djadsîma-ibn-‘Âmir, qui demeuraient dans le désert, en dehors du territoire de la Mecque. Arrivé sur leur territoire, Khâlid fit halte près d'un puits nommé Ghoumaïçâ, où, avant l'époque de l'islamisme, Fâkih, fils de Moghîra, son oncle, et ‘Auf, fils d'‘Abd-‘Auf, en revenant d'un voyage commercial en Syrie, avaient été dévalisés et tués par les Benî-Djadsîma. Ceux-ci, à l'arrivée de Khâlid, prirent les armes. [Khâlid les

appela à l'islamisme, et ils acceptèrent ;] puis il leur dit : Pourquoi gardez-vous vos armes, puisque vous êtes musulmans ? Se croyant en sûreté, les Benî-Djadsîma déposèrent les armes. Alors Khâlid les fit lier et les fit mettre à mort l'un après l'autre. Le Prophète, informé de l'action de Khâlid, fut très-affligé ; il se tourna vers la Ka‘ba et s'écria : « Ô Dieu, je suis innocent de ce qu'a fait Khâdid. Il appela ‘Alî, prit du trésor une somme d'argent et le chargea d'aller payer aux survivants le prix du sang versé et de leur restituer le butin enlevé par Khâlid. ‘Alî exécuta les ordres du Prophète, et, après avoir payé le prix du sang, il distribua aux Benî-Djadsîma l'argent qui restait.

Lorsque Khâlid revint, le Prophète lui dit : Je t'avais défendu de faire usage des armes ! Il fut vivement blâmé. [‘Abd-er-Ra‘hmân lui dit : Tu as commis l'action d'un infidèlel] — Tu mens, répliqua Khâlid, j'ai agi conformément au verset du Coran : « Combattez-les, Dieu les punira par vos mains, » etc. (Sur. IX, vers. 14.) Je les ai fait tuer pour venger ton père. — Tu mens, répondit ‘Abd-er-Ra‘hmân, j'ai tué moi-même le meurtrier de mon père, encore du temps du paganisme ; tu as voulu venger ton oncle Fâkih, fils de Moghîra. Ils allaient en venir aux mains, lorsque le Prophète fit appeler Khâlid et lui dit : Ne t'attaque pas à mes compagnons ; quand la montagne d'O‘hod se changerait en or et que tu la posséderais et la prodiguerais à mes compagnons, tu ne saurais obtenir le mérite que chacun d'eux obtient en un jour.

Le Prophète avait fait son entrée à la Mecque le vingtième jour du mois de ramadhân. Il y était resté onze jours, d'autres disent quinze. Au mois de schawwâl, il partit pour l'expédition de ‘Honaïn, pour attaquer les Hawâzin et les Thaqîf.

CHAPITRE LIX

Expédition de ‘Honaïn

Il s'était formé à ‘Honaïn un rassemblement d'Arabes de différentes tribus répandues dans le désert et dans le Tâîf. Lorsque le Prophète partit pour s'emparer de la Mecque, ils se réunirent sur le territoire de Tâïf, et résolurent d'aller au secours des Qoraïschites, si ceux-ci le leur demandaient. Après la prise de la Mecque par les musulmans, tous ces Arabes, composés de Benî-Hawâzin, de Thaqîf, de Benî-Hilâl, de Benî-Djoscham, se disposèrent à marcher contre le Prophète. Ils donnèrent le commandement à Mâlik, fils d’‘Auf, le Naçrite. Les Thaqîf étaient les principaux habitants de Tâïf. Mâlik parcourut tout le désert et amena des troupes de toutes les tribus qui ne s'étaient pas encore jointes à l'armée. Il y avait parmi les Benî-Djoscham un vieillard, âgé de cent vingt ans, nommé Doraïd, fils de Çimma. Il était aveugle et débile, mais distingué par la force de son intelligence et de son jugement. Il avait, dans sa jeunesse, livré beaucoup de combats, et avait une grande expérience de la guerre. Mâlik le fit venir et lui demanda conseil. La tribu de Mâlik avait des liens de parenté avec celle des Hawâzin, notamment avec les Benî-Sa‘d-ben-Bekr, parmi lesquels le Prophète avait été élevé. Mâlik leur fit demander leur concours ; ils répondirent : Mohammed est notre nourrisson ; il a grandi parmi nous, nous ne pouvons pas faire la guerre contre lui. Cependant Mâlik fit tant de démarches qu'il obtint d'eux aussi une troupe de guerriers. Il fit tant qu'il réunit sous ses ordres, de gré ou de force, une armée de trente mille soldats de toutes les tribus arabes.

À deux journées de marche de la Mecque, il y a, du côté de Taïf, un endroit nommé Dsou’l-Ne‘hâl, où les Arabes tenaient une foire annuelle. Près de ce marché, il y avait un vaste champ, appelé Wâdî-‘Honaïn. Mâlik conduisit son armée à ‘Honaïn. Il avait ordonné que chaque homme amenât avec lui sa femme, ses enfants et ses

troupeaux, espérant que, à cause d'eux, les soldats combattraient jusqu'à la mort. Ils vinrent donc à ‘Honaïn, et réunirent leurs familles, leurs troupeaux et leurs biens dans la vallée d'Autâs. Doraïd, fils de Çimma, entendant les cris des enfants et des troupeaux, demanda ce que c'était que ce bruit. On lui répondit que Mâlik avait ordonné aux soldats d'amener leurs familles et leurs biens, afin qu'ils luttassent avec plus d'ardeur. Doraïd fit appeler Mâlik et lui dit, en présence de tous les chefs de l'armée : Que signifie ce cortège de femmes, d'enfants et de troupeaux ? Mâlik répliqua : J'ai pris la disposition de placer derrière les guerriers leurs femmes et leurs enfants, afin qu'ils combattent mieux. Doraïd dit : Les femmes n'ont rien à faire avec le combat. Il faut désespérer des Arabes qui t'ont obéi en cela. Ce n'est pas là une bonne mesure de guerre, c'est une faute. Il ne faut pas que, dans le combat, le guerrier soit préoccupé de sa famille et de ses biens ; rien ne brise plus vite le courage des troupes que le souci du sort de leurs familles. Maintenant suis mon conseil ; envoie ces femmes et ces enfants à Tâïf, pour y rester renfermés. Les hommes auront ainsi l'esprit libre ; car, étant préoccupés, ils ne pourraient pas combattre. Mâlik ne suivit pas le conseil de Doraïd, et continua sa marche vers ‘Honaïn. Lorsqu'on fit halte, il dit à Doraïd : Le jour du combat, j'engagerai tous les soldats à m'apporter les fourreaux de leurs sabres, que je ferai briser, afin qu'ils sachent qu'ils doivent combattre. Doraïd se mit à rire et dit à Mâlik, dont la fortune consistait surtout en un nombre considérable de brebis : Tu devrais, ô Mâlik, faire paître les brebis ; tu n'es pas propre à faire la guerre. Un homme qui ne veut pas combattre et qui veut s'enfuir n'a pas besoin du fourreau ; ne peut-il pas fuir avec le sabre nu ? Cherche plutôt à enflammer le courage des soldats pour le combat.

Le Prophète, informé du rassemblement des Bédouins à ‘Honaïn, réunit une armée de douze mille hommes, composée des dix mille qu'il avait conduits à la Mecque et de deux mille Mecquois qui venaient d'embrasser l'islamisme. Ces derniers, commandés par Abou-Sofyân, fils de ‘Harb, n'étaient pas encore sincèrement attachés à l'islamisme, et le Prophète, pour gagner leurs cœurs à la foi, leur fit des dons, et, plus tard, lors de la répartition du butin de ‘Honaïn, il les favorisa également ; ils sont appelés, pour cette raison, *Mouallafatou-Qoloubouhoum.* On rapporta au Prophète que Çafwân, fils d'Omayya,

avait chez lui un grand nombre de cuirasses, que les Qoraïschites lui avaient confiées. Il fit appeler Çafwân, qui n'était pas encore musulman, et le pria de lui prêter ces cuirasses. Çafwân dit : Ô Mohammed, tu veux t'en emparer par la force. — Non, répliqua le Prophète, je veux les emprunter ; quand je reviendrai de l'expédition, je te les rendrai. Çafwân alla chercher les cuirasses et les remit au Prophète. Puis, ayant été instruit que l'armée ennemie était forte de trente mille hommes, il craignit que les troupes du Prophète ne fussent vaincues, et ses cuirasses perdues. Il demanda qui était le chef de l'armée des Bédouins ; apprenant que c'était Mâlik, fils d'‘Auf, qui était un homme de condition moyenne, il sollicita du Prophète la permission de prendre part à l'expédition, et le Prophète la lui accorda. Çafwân dit à Abou-Sofyân : Je me joins à l'armée à cause de ces cuirasses ; si Mohammed remporte la victoire, je rentrerai naturellement en possession de ce que je lui ai prété ; si la victoire reste aux Bédouins, Mâlik n'est pas assez terrible pour m'enlever mon bien. Abou-Sofyân l'approuva.

Le Prophète quitta la Mecque avec ses douze mille hommes, le septième jour du mois de schawwâl, après avoir nommé gouverneur de la ville ‘Attâb, fils d'Asaîd, de la famille d'‘Abdou'l-Schams. Lorsque ces troupes, complètement armées, arrivèrent en vue d'une hauteur qu'il fallait franchir, ‘Abbâs, fils d'‘Abdou'l-Mottalib, monta au sommet, et, voyant le nombre considérable des musulmans, il dit : Aujourd'hui, ce n'est pas le nombre des soldats qui nous fait défaut, et ce n'est pas par le nombre qu'on pourra nous vaincre. Le Prophète lui dit : Ne parle pas ainsi, mon oncle ; dis plutôt : « La victoire ne vient que de Dieu, le puissant et le sage. » (Sur. III, vers. 122.) En effet, lorsque les deux armées furent en présence, le jour de la bataille, les musulmans furent d'abord mis en fuite, à cause de cette parole d'‘Abbâs, jusqu'à ce que Dieu envoyât à leur secours les anges, qui combattirent, et qu'il mit la confusion dans les rangs des ennemis, qui furent saisis de terreur et s'enfuirent, comme il est dit dans le Coran : « Dieu vous a secourus dans plusieurs rencontres, par exemple à la journée de ‘Honaïn, lorsque vous vous enorgueillissiez de votre grand nombre, qui ne vous servit de rien ; la terre devint trop étroite pour vous, quelque vaste qu'elle fût, et alors vous avez tourné le dos ; ensuite Dieu fit descendre sur le Prophète et sur les croyants son

raffermissement, *et ils revinrent ;* et il envoya des troupes *d'anges* que vous ne voyez pas. (Sur IX, vers. 25-26.)

Le lendemain de l'arrivée de l'armée musulmane dans la vallée de ‘Honaïn, la bataille s'engagea. Mâlik disposa ses soldats en ordre de bataille, et plaça derrière eux leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens. Le Prophète, en formant ses rangs, posta les deux mille Mecquois au loin, et il les observa, en disant en lui-même : Ils pourraient aussi bien être contre nous qu'avec nous. Il fit rester Abou-Sofyân et Çafwân, fils d'Omayya, avec les Mecquois, et lui-même avec ses compagnons se disposa à combattre. Il parcourut les rangs, monté sur sa mule blanche, dont ‘Abbâs tenait la bride et Abou-Sofyân, fils de ‘Hârith, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, la queue ; ‘Alî, le sabre à la main, était devant lui, et les Mohâdjir et les Ançâr l'entouraient. Mâlik, fils d’‘Auf, commanda une charge générale ; ses trente mille hommes se jetèrent en même temps sur les musulmans, qui, au premier choc, furent mis en déroute ; pas un seul ne tint pied. De ces dix mille hommes, Mohâdjir et Ançâr, neuf seulement restaient auprès du Prophète, savoir : Abou-Bekr, ‘Omar, ‘Alî, ‘Abbâs et son fils Fadhl, Abou-Sofyân, fils de ‘Hârith, et son frère Rabî‘a, Osâma, fils de Zaïd, et Aïman, fils d’‘Obaïd [et d'Oumm-Aïman]. Les ennemis triomphaient.

Un des guerriers ennemis, monté sur un chameau et ayant à la main une lance, jetait par terre tous ceux qu'il frappait. Voyant le Prophète au milieu d'un petit nombre de personnes, il le reconnut et voulut s'attaquer à lui. Un des Ançâr et ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, se glissèrent derrière le chameau, coupèrent les jarrets de l'animal et firent tomber le guerrier à la renverse ; l'Ançâr se précipita sur lui et le tua. ‘Alî s'avança, le sabre à la main, et lutta contre les ennemis pour les éloigner de la personne du Prophète ; ensuite il revint et se plaça devant lui pour le protéger contre toute autre attaque.

Les ennemis poursuivaient leur succès ; ils massacraient les musulmans et faisaient des prisonniers. Les deux mille Mecquois les regardaient de loin, et comme l'islamisme n'avait pas encore pris racine dans leurs cœurs, ils manifestèrent leur infidélité en se réjouissant de la défaite des musulmans. Ils dirent : Mohammed a cru que ceux-ci étaient semblables aux Mecquois, qu'il a subjugués

comme des femmes ; mais voilà de nobles Arabes ; qu'il montre sa valeur contre eux !

Il y avait parmi les Mecquois un homme nommé Schaïba, fils d'‘Othmân, qui était devenu musulman. En voyant les musulmans en déroute, il fut entraîné à l'infidélité et il se dit en lui-même : Mohammed va maintenant trouver la mort ; il vaut mieux qu'il meure de ma main, afin que la mort de mon père soit vengée par moi. Il tira son sabre et se dirigea du côté où se trouvait le Prophète. Lorsqu'il arriva près de cet endroit, ses yeux s'obscurcirent, il ne vit rien et il ne put avancer ; se tournant vers les Mecquois, il recouvra la vue. Alors ils reconnut qu'il ne pourrait pas exécuter son dessein ; il retourna vers l'armée mecquoise et demeura à sa place.

Un autre Mecquois, nommé Kalada, fils d'Al-Djabal, frère utérin de Çafwân, se tenant près de ce dernier, lui dit : La magie de Mohammed est impuissante aujourd'hui. Dans les livres qui traitent des guerres sacrées, il est dit que ces paroles ont été prononcées par Abou-Sofyân. Çafwân, fils d'Omayya, répondit à celui qui venait de parler ainsi : Tais-toi ! Que ta bouche et tes dents soient enfoncées ! Nous attendons ici, aujourd'hui, l'issue de la lutte : celui qui remportera la victoire sera notre maître. Il vaudrait mieux pour nous que ce fût Mohammed, qui est de la famille des Qoraïschites et d'origine noble ; tandis que Mâlik, fils d'‘Auf, est un Hawâzin, pâtre de brebis, qui commande aujourd'hui les Bédouins et qui, demain, s'emparera du gouvernement du Tihâma, du désert et de la Mecque.

Le Prophète, en voyant le succès des ennemis et la détresse des musulmans, ainsi qu'il est écrit dans le Coran (surate IX, vers. 25) dit, à ‘Abbâs : Mon oncle, à la journée d'O‘hod, l'armée ayant été dispersée loin de moi, de même qu'aujourd'hui, s'est ralliée, à ton appel ; fais retentir ta voix aujourd'hui encore. ‘Abbâs cria à haute voix dans le camp : Ô Ançâr de Dieu et de son prophète ! ô vous qui avez juré fidélité au Prophète dans la nuit d'‘Aqaba et le jour de ‘Hodaïbiya, sous l'arbre, voici le Prophète qui vous appelle ! Les Mohâdjir qui s'étaient enfuis s'étaient dirigés vers la Mecque ; les Ançâr s'étaient cachés dans la vallée de ‘Honaïn, derrière les collines, les élévations de sable, et dans les gorges ; car ils étaient trop éloignés de Médine et ne pouvaient pas prendre le chemin de la Mecque. En entendant la voix d'‘Abbâs, tous ceux qui étaient cachés répondirent :

Nous voilà ! nous voilà ! et ils sortirent les uns après les autres, et vinrent rejoindre le Prophète. Étant au nombre de trois cents hommes, ils firent une charge générale sur les infidèles, rompirent leurs rangs et revinrent ensuite prendre position devant le Prophète. D'autres accoururent de tous côtés les rejoindre et augmenter leur nombre ; ils firent une nouvelle charge et enfoncèrent le centre de l'armée des infidèles, qui se mirent à fuir, hissant entre les mains des musulmans leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et leurs biens.

Le Prophète, mettant pied à terre, tira son sabre *Dsou'l-Feqâr* et se jeta dans la mêlée. Ce fut la seule fois qu'il prit part personnellement au combat. L'armée répéta après lui le vers suivant :

« Je suis le Prophète, sans imposture. Je suis le descendant d'‘Abdou'l-Mottalib. »

En même temps, Dieu fit descendre du ciel des anges ; les infidèles furent saisis de terreur et furent mis complètement en déroute ; un grand nombre d'entre eux furent massacrés ; vingt, trente, jusqu'à cinquante infidèles périrent de la main d'un seul musulman.

Mâlik, fils d'‘Auf, se tenait au milieu des gens de sa famille, des Hawâzin et des Thaqîf. Soixante et dix hommes avaient déjà été tués devant lui. Son porte-drapeau, nommé Dsou'l-Khimâr, tomba. Mâlik ordonna à un homme nommé ‘Othmân, fils d'‘Abdallah, de relever le drapeau ; ‘Othmân n'obéit point. Mâalik, voyant que personne ne voulait relever le drapeau et que l'armée était taillée en pièces et en pleine déroute, prit également la fuite avec ceux de sa famille, et se dirigea vers Tâïf, ville bien fortifiée et habitée par des Thaqîf et des Hawâzin, où il s'enferma avec les gens de ces deux tribus. Il refusa l'entrée de la place aux autres Bédouins, auxquels il recommanda de gagner l'extrémité du désert ou de retourner dans leurs tribus.

Les musulmans, en poursuivant les ennemis, tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre. Un homme nommé Rabî‘a, fils de Rafi‘, de la tribu de Solaïm, rencontra Doraïd, qui était assis sur un chameau conduit par un homme. Rabî‘a s'approcha, tua le conducteur, fit coucher le chameau et frappé de son sabre le cou de Doraïd, dont la peau était devenue comme du vieux parchemin ; le sabre ne pénétra pas profondément. Tu veux me tuer ? dit Doraïd. — Certainement. — Qui es-tu ? — Je suis Rabî‘a, fils de Rafî‘. — Quand tu m'auras tué,

reprit Doraïd, ce sera comme si tu avais tué ta mère ; car c'est moi qui ai délivré de la captivité ta mère, ta grand'mère et ton aïeule. Rabî‘a frappa de nouveau Doraïd, mais le sabre ne pénétra pas. Doraïd dit : Prends mon sabre, qui est suspendu sur le chameau ; ne frappe pas à l'endroit où la peau ne recouvre que l'os, mais frappe là où il y a de la chair, pour que le sabre y pénètre mieux. Rabî‘a tira le sabre, tua Doraïd et apporta sa tête au Prophète.

Lorsque le Prophète fut assuré que les ennemis étaient en déroute, il ordonna aux musulmans de les poursuivre et de ramasser le butin ; car les troupeaux, les femmes et les enfants étaient dispersés, et un certain nombre avaient été tués. Il fit partir environ quinze cents hommes, en plusieurs divisions, ayant chacune un chef, et leur ordonna de poursuivre les fuyards, l'espace de trois journées de marche, en se répandant de différents côtés, dans le désert, de tuer tous ceux qu'ils pourraient atteindre, et de ramener les femmes. les enfants et les troupeaux. Les soldats exécutèrent ces ordres, et, le quatrième jour, on avait ramené tous les troupeaux que les ennemis avaient conduits avec eux, des bœufs et des brebis en si grande quantité que Dieu seul en connut le nombre. Il y avait en outre six mille femmes et enfants.

Parmi les femmes captives se trouvaient celles des Benî-Sa‘d-ben-Bekr qui avaient pris part à la guerre. C'était la tribu dans laquelle le Prophète avait été en nourrice, et où il avait une sœur de lait, nommée Osmâ, fille de ‘Halîma. ‘Halîma était morte, ainsi que son mari, ‘Hârith, fils d’‘Abdallah, fils d’‘Abdou’l-‘Ozza. Osmâ était mariée à un homme de la tribu de Sa’d, qui venait d'être tué dans le combat. Lorsqu'on amena Osmâ avec les autres femmes captives devant le Prophète, celui-ci ne la reconnut pas ; car il y avait cinquante ans qu'il ne l'avait vue, et elle était devenue vieille. Elle s'approcha de lui et lui dit : Je suis la fille de ‘Halîma, je suis ta sœur ; et elle lui en donna plusieurs preuves. Le Prophète la reconnut alors, et il versa des larmes ; ensuite il ôta son manteau de ses épaules, l'étendit par terre, prit Osmâ par la main et la fit asseoir sur ce vêtement. Le lendemain, il lui demanda ce qu'elle préférait, rester auprès de lui ou retourner dans sa tribu. Osmâ demanda à retourner dans sa tribu, et le Prophète l'y renvoya, après lui avoir donné deux esclaves, un homme et une femme, un chameau et une brebis, pris sur le butin.

On avait réuni tous les captifs et tout le butin, pour en faire le partage, lorsqu'on fut averti que Mâlik, fils d’‘Auf, s'était jeté dans la forteresse de Tâïf, où se trouvaient avec lui les Hawâzin et les Thaqîf. Le Prophète, sans faire le partage, leva le camp et se dirigea vers Tâïf. Il fit halte à proximité de Tâïf, à un endroit nommé Dja‘irrâna, et y resta ce jour. Il fit amener tous les prisonniers et réunir tout le butin, et en confia la garde, jusqu'à son retour de Tâïf, à Mas‘oud, fils d’‘Amrou, à la tête de mille hommes.

CHAPITRE LX

Expédition de Tâïf

Le lendemain, le Prophète leva son camp et se dirigea sur Tâïf. Il y trouva renfermés tous les Hawâzin et les Thaqîf qui avaient pris la fuite à ‘Honaïn, ainsi que Mâlik, fils d’‘Auf. Après avoir solidement fermé les portes, ils avaient construit des ouvrages de fortification tout autour de la ville, placé des pierres sur les murs et tout préparé pour la défense. Il y avait à Tâïf un chef nommé ‘Orwa, fils de Mas‘oud, qui avait combattu à ‘Honaïn. Le Prophète, croyant qu'il se trouvait dans la ville, le fit demander pour lui parler. On lui répondit qu’‘Orwa s'était rendu dans la ville de Djorasch, pour chercher du cuir que l'on y fabriquait ; mais la vraie raison de son voyage était de chercher à Djorasch quelqu'un qui leur fit des machines de guerre.

Le Prophète assiégea la ville pendant quinze jours, sans succès. Les ennemis lancèrent du haut des murs sur l'armée musulmane des flèches et des pierres. Tous ceux qui purent s'échapper de la forteresse devinrent musulmans. Lors de ce siège, le Prophète fit mettre à mort un musulman des Benî-Laïth, qui avait tué un homme des Benî-Hodsaïl. Ce fut la première fois que la peine du talion fut appliquée d'après la loi musulmane.

Plusieurs musulmans furent tués par les flèches lancées des murs de la ville. Le quinzième jour, comme la quantité de traits devenait de plus en plus grande, le Prophète retira son armée d'auprès des murs, et lui fit prendre position un peu plus loin, hors de la portée des flèches. Il y a aujourd'hui à cet endroit une mosquée, appelée *mosquée du Prophète,* que les habitants de Tâïf tiennent en grande vénération. Il y avait là un verger contenant beaucoup de fruits et appartenant à un homme qui se trouvait dans la forteresse. Le Prophète lui envoya dire qu'il ferait détruire son verger s'il ne sortait pas de la place. Cet homme refusa de sortir, et le verger fut dévasté, sur l'ordre du

Prophète. Plus tard, lorsque les habitants de Tâïf embrassèrent l'islamisme, ils construisirent à cette place, où le Prophète avait fait sa prière, une mosquée, qu'ils appelèrent la *mosquée du Prophète*. Il avait avec lui deux de ses femmes, Oumm-Salama et une autre. [C'est entre les tentes de ces deux femmes qu'il accomplissait la prière.]

Le Prophète resta dix jours dans cette position. Il envoyait chaque jour l'armée sous les murs pour attaquer, et les soldats combattaient en protégeant leurs têtes avec des boucliers ; mais les assiégés leur lançaient des flèches, des pierres et des pieux ardents, qui brûlaient ceux qu'ils atteignaient. Voyant l'impossibilité de prendre la forteresse, le Prophète ordonna de détruire les vignes et les clos des habitants, de faire tomber les murs et d'arracher les arbres.

Enfin, vingt-cinq jours après le commencement du siège, il dit à Abou-Bekr : J'ai fait un rêve cette nuit ; il m'a semblé qu'on apportait une coupe de cuir, que l'on a placée devant moi. Un oiseau, qui ressemblait à un coq, est venu et a voulu y tremper son bec ; mais, malgré ses efforts, il n'a pu y parvenir. Abou-Bekr, qui savait bien interpréter les songes, dit : Apôtre de Dieu, il en sera de même de cette forteresse ; nous ne pourrons pas la prendre. Le Prophète répondit : Je le crois aussi. Ensuite il tint conseil avec ses compagnons sur ce qu'il y avait à faire : si l'on devait continuer le siège, ou l'abandonner et revenir une autre fois. Naufal, fils de Mo‘âwiya, le Solaïmite, dit : Apôtre de Dieu, l'ennemi est dans la forteresse comme la bête de proie dans son trou ; aussi longtemps qu'on reste à l'entrée, on ne peut la faire sortir ; si l'on se retire, on ne manque pas de s'en emparer. — Tu as raison, répliqua le Prophète. Le lendemain, il donna à ‘Omar l'ordre de lever le siège, et il quitta Tâïf, après avoir fait dévaster les clos et arracher les arbres. Douze musulmans avaient été tués par les projectiles des ennemis : quatre Qoraïschites, sept Ançâr et un homme des Benî-Laïth. Le Prophète conduisit l'armée à Dja‘irrâna, pour distribuer entre ses compagnons le butin de ‘Honaïn, qu'il avait laissé en ce lien.

Les Hawâzin, les Thaqîf et les Benî-Sa‘d, à Tâïf, vinrent trouver Mâlik, fils d’‘Auf, et lui dirent : Comment pourrions-nous demeurer avec toi, tandis que nos femmes et nos enfants sont entre les mains de Mohammed, qui va maintenant les donner comme esclaves à ses compagnons ? Avant qu'il les ait réduits en esclavage, nous irons le

trouver pour embrasser l'islamisme. Ils suivirent donc le Prophète, et une partie d'entre eux se firent musulmans. Un certain nombre vinrent à Dja‘irrâna et dirent au Prophète : Tels et tels d'entre nous sont devenus musulmans, les autres veulent le devenir aussi. Maintenant traite-nous favorablement ; ne nous déshonore pas ; agis comme ta noblesse le demande ; il ne te convient pas à toi de faire ce qui nous est permis à nous autres Bédouins, de réduire en esclavage nos femmes et nos enfants et de faire disparaître de la terre notre race. Si tu n'es pas clément envers nous aujourd'hui, qui donc le sera ? Ils implorèrent ainsi le Prophète. Puis un vieillard d'entre les Benî-Sa‘d-ben-Bekr, nommé Zohaïr, fils de Çorad, se leva, prit le Prophète sur son cœur, car il l'avait souvent gardé dans son enfance, du temps de son séjour dans la maison de ‘Halîma, et dit : Ô Mohammed, tu vois ici parmi nous tes oncles, tes tantes et tes proches. Si le roi de Roum ou le roi des Khazars, ou ‘Hârith, fils d'Abou-Schimr, le Ghassânide, prince de Syrie, ou No‘mân, fils de Moundsir, le roi des Arabes, avaient été élevés parmi nous, et que nous fussions tombés en leur pouvoir, comme nous sommes entre tes mains, nous aurions pu espérer être bien traités par eux et obtenir notre grâce. Or tu es plus clément que tous les princes ; comment pourrais-tu réduire en captivité tes oncles et tes tantes et les livrer à des étrangers ? Le Prophète, ému jusqu'aux larmes, dit : Que voulez-vous ? Voulez-vous vos biens ou vos familles ? Les Benî-Sa‘d répondirent : Quant aux biens et aux troupeaux, nous pourrons toujours en acquérir d'autres ; mais nous ne pourrions pas recouvrer nos femmes et nos enfants. Il n'est pas honteux de perdre ses biens, mais il y a honte à perdre sa famille. Le Prophète répliqua : Les femmes et les enfants qui sont ma part et celle de mes proches, des Benî-Hâschim, je vous les donne. Il ajouta : Demain, au moment où j'accomplirai la prière du matin, répétez vos instances devant les musulmans.

Le lendemain, lorsque le Prophète célébrait la prière du matin et que toute l'armée se tenait derrière lui, au moment où il tourna le dos au *mi‘hrâb*, les Hawâzin, les Thaqîf et les Benî-Sa‘d se levèrent, firent entendre leurs supplications et conjurèrent le Prophète de leur rendre leurs femmes et leurs enfants. Le Prophète répondit : Ces captifs n'appartiennent pas à moi seul, mais à tous les musulmans. Quant à ma part et à la part de ma famille, des Benî-‘Abdou‘l-

Mottalib et des Benî-Hâschim, je vous la rends. Alors les musulmans s'écrièrent : Nous abandonnons aussi la nôtre. Les Mohâdjir et les Ançâr rendirent tous leur part. Mais ‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn, qui était présent avec les Benî-Fezâra ; Aqra‘, fils de ‘Hâbis, qui était à la tête des Benî-Temîm ; et ‘Abbâs, fils de Merdâs, qui commandait les Solaïm, déclarèrent qu'ils ne rendraient point leur part, parce qu'il y avait hostilité entre eux et les Hawâzin et les Thaqîf. Le Prophète dit : Vous en avez le droit ; mais ceux de vos hommes qui abandonneront leur part des captifs recevront de moi six brebis pour chaque tête. Alors les Benî-Temîm, les Benî-Solaïm et les Benî-Fezâra consentirent également.

Le Prophète rendit la liberté aux six mille femmes et enfants, et les remit entre les mains des Hawâzin ; il garda seulement la famille de Mâlik, fils d’‘Auf, qui était resté dans la forteresse. Les Hawâzin dirent : Apôtre de Dieu, Mâlik n'ose pas venir à toi, après tout ce qu'il a fait contre toi. Le Prophète répliqua : Dites-lui de ma part que, s'il vient, je lui rendrai sa femme, ses enfants et ses biens, et que je lui donnerai en outre cent chameaux. Il continua de camper en cet endroit jusqu'à ce que tous les captifs fussent remis entre les mains des Hawâzin. ‘Alî, ‘Omar et ‘Othmân, qui avaient eu, du butin, chacun une jeune fille, les rendirent sans les avoir touchées. ‘Omar avait donné la sienne à son fils 'Abdallah. Ensuite les Hawâzin partirent.

Mâlik, fils d’‘Auf, ayant reçu le message du Prophète, quitta la forteresse, à l'insu des Thaqîf, se rendit auprès du Prophète, qu'il trouva encore à Dja‘irriâna, et embrassa l'islamisme. Le Prophète lui rendit sa femme, ses enfants et ses biens, lui donna le commandement sur tous ceux des Tâïfites qui étaient devenus musulmans, et lui ordonna de faire la guerre aux Benî-Thaqîf qui se trouvaient dans la forteresse, jusqu'à ce qu'il eût réussi à s'en emparer. Mâlik partit, rassembla tous ceux qui, en quittant la forteresse, avaient embrassé l’islamisme, les conduisit sous les murs de la ville, dont il fit le siège. Il y resta deux mois, après lesquels les habitants, épuisés par les attaques et les souffrances, vinrent trouver le Prophète et firent la paix avec lui.

Au moment où Mâlik partit de Dja‘irrâna, le Prophète n'avait pas encore fait le partage du butin, et les soldats craignaient qu'il n'en rendit encore une autre portion. Ils insistèrent donc auprès de lui pour

qu'il fit la répartition en ce lieu même. Le Prophète le leur promit. Puis ils mirent la main sur lui, en disant : Nous ne te laisserons pas partir que tu n'aies fait le partage. Ils lui Ôtèrent son manteau, et tous crièrent et firent des démonstrations grossières. Le Prophète leur dit : Rendez-moi mon manteau. Je le jure par Dieu, si le nombre des troupeaux eût été égal à celui des arbres du Tihâma, je vous les aurais donnés sans hésitation ! Vous savez que j'ai droit à un cinquième de tout le butin. Eh bien, je vous abandonne cette part. Ensuite il partagea le tout, et donna à chaque cavalier deux parts, et une part à chaque fantassin. Il employa une partie du butin à faire des dons aux Mecquois : ceux qui étaient appelés *Mouallafatou- Qoloubouhoum*, au nombre de dix, reçurent mille chameaux ; chacun d'eux en eut cent ; c'étaient : Abou-Sofyân et son fils Mo‘âwiya ; ‘Hakîm, fils de Hezâm ; Naçr, fils de ‘Hârith ; ‘Alâ, fils de ‘Hâritha, le Thaqîfite ; ‘Hârith, fils de Hischâm, frère d'Abou-Djahl ; Çafwân, fils d'Omayya ; Sohaïl, fils d’‘Amrou ; ‘Howaïtab, fils d’‘Abdou’l-‘Ozza, et ‘Oyaïna, fils de Hiçn. Le Prophète leur donna ces biens afin de faire naître dans leurs cœurs de l'attachement pour l'islamisme. D'autres Qoraïschites, ainsi que quelques poètes, reçurent des lots de cinquante chameaux. ‘Abbâs, fils de Merdâs, chef des Solaïm, qui était aussi poête, refusa les cinquante chameaux que le Prophète lui avait attribués et fit une pièce de vers contre lui. Le Prophète dit à ‘Alî : « Coupe cette langue qui s'attaque à moi, » c'est-à-dire donne-lui ce qu'il faut pour le satisfaire. ‘Alî porta le nombre des chameaux à cent. La distribution se fit ainsi par cent et par cinquante chameaux, et par cent et par deux cents brebis. Un des Mohâdjir avait, sur la route, fait marcher son chameau à côté de celui du Prophète et avait touché son pied avec les lourds souliers qu'il portait. Le Prophète, qui en avait ressenti une vive douleur, lui avait donné un coup de fouet sur la cuisse, en lui disant : Va plus loin, tu m'as blessé au pied. La douleur fit pousser des cris à cet homme, et il dit : Apôtre de Dieu, tu m'as brisé la jambe ! À la distribution du butin, le Prophète lui donna cent brebis.

Le Prophète n'assigna aucune part aux Ançâr. Après avoir donné des lots de cent et de cinquante chameaux aux Qoraïschites, aux Mohâdjir et aux Bédouins, il acheva le partage en attribuant à chaque homme des Qoraïsch et des Bédouins six chameaux et quarante

brebis. Les Ançâr furent mécontents, se séparèrent de l'armée et allèrent camper à part, dans un enclos.

Un homme d'entre les Benî-Temîm vint trouver le Prophète et lui dit : Apôtre de Dieu, sois juste dans la répartition. Le Prophète répliqua : Qui donc serait juste si je ne le suis pas ? L'autre répondit : Dans cette distribution, au moins, tu t'es montré injuste ; tu donnes à l'un cent, à l'autre dix et rien à un autre. ‘Omar voulut tuer cet homme ; mais le Prophète lui dit : Ne le fais pas ; car cet homme aura des compagnons, des gens [de sa descendance] qui viendront après moi, et qu'on appellera *Khawâridj ;* ceux-ci rejetteront l'autorité des imâms et des princes, et ils s'élanceront en dehors de la foi comme la flèche part de l'arc ; ils ne conserveront rien de l'islamisme.

Sa‘d, fils d’‘Obâda, Ancâr, chef des Khazradj, se présenta devant le Prophète et lui dit : Apôtre de Dieu, tous les Ançâr de Médine, Aus et Khazradj, qui sont dans l'armée veulent retourner à Médine. — Pour quelle raison ? demanda le Prophète. Que disent-ils ? Sa‘d répondit : Ils disent : Le Prophète se détourne de nous et nous abandonne, pour se tourner vers sa patrie et ses compatriotes, des gens dont le sang coule des pointes de nos sabres ; il leur donne ces biens, et ne nous en fait aucune part. Lorsqu'ils le forcèrent à sortir de la Mecque et qu'il chercha du secours, n'est-ce pas nous qui sommes venus lui prêter serment ? Nous l'avons fait-venir à Médine, nous lui avons offert nos biens, nous avons lutté contre les Mecquois à Bedr et à O‘hod, et nous lui avons fait le sacrifice de nos vies. Lorsque, à ‘Honaïn, l'armée prit la fuite, pourquoi son oncle ‘Abbâs n'a-t-il pas appelé Abou-Sofyân, Çafwân ou Sohaïl, fils d’‘Amrou ? Non, il a appelé les Ançâr ! — C'est là leur langage ? dit la Prophète. — Oui. — Par Dieu ! dit-il, si j'avais su qu'ils parleraient ainsi, je leur aurais donné le tout ! Mais j'avais pensé que l'islamisme était assez fortement enraciné dans leurs cœurs pour ne pas être ébranlé à cause des biens de ce monde.

Le Prophète se rendit avec Sa‘d dans l'enclos où étaient les Ançâr ; il prit place, et tous se réunirent autour de lui ; puis il leur parla ainsi : Vous savez, ô Ançâr, que je vous regarde comme mes compatriotes, et les habitants de la Mecque comme des étrangers, et que je les traite comme tels. J'ai confiance en vous et en votre foi. Quelle autre signification aurait donc la Fuite, sinon celle-là ? On sait que, en

quittant la Mecque pour venir au milieu de vous, j'ai pris pour ma famille les Ançâr. Vous savez que, lorsque je suis venu, Dieu n'était pas avec vous. C'est lui qui, par moi, vous a délivrés de la discorde qui régnait parmi vous et des luttes que vous souteniez, Aus et Khazradj, les uns contre les autres. J'ai éloigné de vous de nombreux fléaux. J'étais un prophète que les hommes accusaient d'imposture, et vous m'avez considéré comme véridique ; mes compatriotes m'ont renié, et vous avez cru en moi ; ils m'ont chassé, et vous m'avez accueilli ; ils m'ont exilé, pauvre, de ma patrie, et vous m'avez assisté de vos biens ; ils sont venus à ma poursuite jusqu'aux portes de votre ville, et vous vous êtes sacrifiés pour moi, et vous avez versé votre sang pour moi. Je me suis reposé sur vous en toute circonstance, et vous m'avez toujours secouru. Maintenant j'ai pris sur moi de donner ma part du butin et la vôtre à ces hommes dont la foi n'est pas encore affermie, afin de gagner leurs cœurs à l'islamisme. Quant à votre foi, j'en étais sûr, et je me suis dit que vous ne vous soucieriez pas de ces biens terrestres que je donnerais à ceux dont la foi n'est pas solide, et que votre foi n'en souffrirait pas ; et, de même que j'ai abandonné ma part personnelle, j'ai cru pouvoir aussi disposer de la vôtre. N'êtes-vous pas contents, ô Ançâr, tandis que chacun ramène chez lui chameaux et brebis, de revenir de cette expédition en ramenant avec vous le prophète de Dieu ? Je le jure par Dieu, si le monde entier marchait d'un côté, et les Ançâr d'un autre côté, j'irais avec les Ançâr et me regarderais comme l'un d'eux !

Les Ançâr versèrent tous des larmes, puis ils s'écrièrent : Apôtre de Dieu, nous sommes contents, nous sommes contents ! Le Prophète leva ses mains, se tourna vers le ciel et dit : Mon Dieu, sois propice aux Ançâr et à leurs enfants ! Les Ançâr répondirent : Amen. Tous furent heureux, et le Prophète se retira.

Cinq jours avant la fin du mois de dsou’l-qa‘da, le Prophète partit de Dja‘irrâna, se constitua en état pénitentiel et fit la visite des lieux saints de la Mecque. Après avoir accompli cette visite, il quitta la Mecque avec les Ançâr, en y laissant ‘Attâb, fils d'Asîd, comme gouverneur, et Mo‘àds, fils de Djabal, pour enseigner aux hommes le Coran, les dogmes et les cérémonies du culte, et il prit la route de Médine. Il passa le mois de dsou‘l-‘hiddja à Médine.

Dans cette même année, qui était la huitième de l'hégire, fut célébré le pèlerinage des musulmans, présidé par ‘Attâb, fils d'Asîd.

Au mois de dsou’l-‘hiddja de la même année, Mâria donna au Prophète un fils, qu'il nomma Ibrahîm. Ce fut son esclave Abou-Râfi‘ qui lui annonça cette nouvelle.

Au commencement de la neuvième année, des députations d'Arabes vinrent de différents côtés du désert pour embrasser l'islamisme, entre autres quelques gens des Benî-Osaïd, qui dirent au Prophète : Nous venons sans avoir été contraints par les armes ; ne nous impose ni l'obligation de la prière, ni la dîme. Le verset suivant fut révélé à leur intention : « Ils te croient leur obligé, parce qu'ils embrassent l'islamisme. Dis : Ne me croyez pas votre obligé pour votre conversion ; au contraire, c'est Dieu qui mérite votre gratitude, » etc. (Sur. XLIX, vers. 17.)

Au mois de redjeb de la même année, ‘Orwa, fils de Mas‘oud, chef de Tâïf, de retour de son voyage à Djorasch, vint à Médine, avec quelques-uns de ses compatriotes des Thaqîf et embrassa l'islamisme. Il dit au Prophète : J'irai pour appeler à l'islamisme les habitants de Tâïf et tous les Benî-Thaqîf. — Ils te tueront, lui répondit le Prophète. — Ils ne me tueront pas, répliqua ‘Orwa. Lorsqu'il arriva à Tâïf, les habitants, qui avaient appris qu'il s'était fait musulman, ne le laissèrent pas rentrer dans la forteresse. ‘Orwa resta à la porte et les appela à l'islamisme. Il fut tué par une flèche lancée de l'intérieur.

Mâlik, fils d’‘Auf, vint mettre le siège devant la forteresse : personne ne pouvait entrer ni sortir. Tous les Arabes autour de Tâïf étaient musulmans. Lorsque sept ou huit mois se furent écoulés de la neuvième année de l'hégire, les assiégés se mirent à délibérer et dirent : Nous ne pouvons plus soutenir le siège ; tous les Arabes ont embrassé l'islamisme ; il nous est impossible de résister, seuls au milieu d'eux. Puis ils demandèrent à l'un de leurs chefs, ‘Abd-Yâlîl, fils d’‘Amrou, d'aller faire la paix avec Mohammed et de lui dire qu'ils étaient disposés à embrasser l'islamisme. ‘Abd-Yâlîl dit : Je ne veux pas y aller seul ; car, à mon retour, vous pourriez me tuer, comme vous avez tué ‘Orwa. Alors ils firent partir avec lui cinq autres personnages notables. Ces six députés arrivèrent à Médine au mois de ramadhân et descendirent chez Moghîra, fils de Scho‘ba, qui était de leur tribu, des Benî-Thaqîf. Moghîra se rendit auprès du Prophète,

pour lui annoncer leur arrivée. Il rencontra en route Abou-Bekr, qui lui demanda des nouvelles. Moghîra lui parla de la députation de Tâïf. Abou-Bekr dit : Ne te hâte pas ; je voudrais porter, moi, cette bonne nouvelle au Prophète. Il fit ainsi, et le Prophète fut très-heureux.

À l'heure de la prière de midi, Moghîra introduisit les députés auprès du Prophète. Ils trouvèrent près de lui Khâlid, fils de Walîd, qui avait des relations d'amitié avec eux. Ils demandèrent la paix, en posant pour condition que le temple de Lât, qui était une idole de pierre, particulière aux habitants de Tâïf et conservée dans leur forteresse, ne serait pas détruit. Ils demandèrent en outre d'être exemptés de l'obligation de la prière. Le Prophète refusa, en disant : Une religion sans prières n'a rien de bon. — Accorde-nous, dirent-ils alors, de ne pas briser nous-mêmes nos idoles. Le Prophète consentit à cette demande, et dit : C'est moi qui enverrai quelqu'un pour les briser. Puis la paix fut conclue ; Khâlid, fils de Walîd, écrivit le traité, et les députés s'en retournèrent. Le Prophète nomma gouverneur de Tâïf, ‘Othmân, fils d'Abou'l-‘Âç, l'un des chefs des Thaqîf, résidant dans cette ville. Avec les députés il fit partir Abou-Sofyân, fils de ‘Harb, et Moghîra, fils de Scho‘ba, qui détruisirent l'idole de Lât et les autres idoles. L'idole de Lât était couverte d'une quantité considérable d'ornements d'or, d'argent et de pierres précieuses. Ils enlevèrent ces ornements et les employèrent, d'après l'ordre du Prophète, à acquitter les dettes nombreuses qu'avait laissées ‘Orwa, fils de Mas‘oud, qui avait été tué pour la religion. Ils revinrent ensuite à Médine.

Après l'expédition de Tâïf, le Prophète partit pour Tabouk.

CHAPITRE LXI

Expédition de Tabouk

La ville de Tabouk était située aux confins de la Syrie ; les habitants étaient Grecs et chrétiens. Le Prophète voulut les attaquer, pour prendre une revanche de la défaite de son armée à Mouta et de la mort de Zaïd et de Dja‘far. Les musulmans avaient une grande répugnance pour cette expédition, à cause de la longueur de la route, des grandes forces de l'ennemi, et parce que, lors de la première expédition contre les Grecs, un grand nombre de musulmans avaient trouvé la mort. En outre, il y avait, cette année, une disette ; il régnait de grandes chaleurs ; il y avait peu de provisions, et, en attendant la nouvelle moisson, les hommes étaient réduits à la misère. On était au moment de cueillir les dattes et les fruits. Ordinairement, quand le Prophète projetait une expédition, il n'apprenait pas à l'armée où il allait marcher, afin de pouvoir fondre sur l'ennemi inopinément. Mais cette fois, à cause de la durée de la campagne, il en fit connaître le but aux soldats afin qu'ils pussent se préparer. Ceux-ci trouvèrent cette expédition très-pénible et l'appelèrent la *campagne de la détresse*. C'est alors que Dieu révéla le verset suivant : « Marchez, *vous tous*, chargés et non chargés, » etc. (sur. IX, vers. 41), c'est-à-dire riches et pauvres ; puis cet autre verset : « Si vous ne marchez pas, Dieu vous exterminera et vous remplacera par un autre peuple. » etc. (Sur. IX, vers. 40.) Quelques-uns des hypocrites se montrèrent et dirent : Ne marchez pas par ces chaleurs. Il leur fut répondu par ce verset : « Dis : La chaleur du feu de l'enfer est encore plus ardente, » (Sur. IX, vers. 82.)

Le Prophète ayant ordonné aux riches de venir en aide aux pauvres pour leur équipement, chacun donna selon ses moyens ; mais ‘Othmân, fils d’‘Affân, surpassa tous les autres en contribuant de sa fortune aux dépenses de cette expédition. Lorsque tous les

musulmans, riches et pauvres, valides et infirmes, furent sortis de la ville, le Prophète les passa en revue, et renvoya les infirmes, les aveugles et ceux qui étaient absolument sans ressources. Les versets suivants furent révélés à leur intention : « Les infirmes, les malades et ceux qui ne peuvent pas s'équiper sont exemptés de l'obligation de partir... de même que ceux qui sont venus pour te demander des montures et qui, lorsque tu leur dis que tu ne peux pas leur en donner, s'en retournent les yeux remplis de larmes, » etc. (Sur. IX, vers. 92-93.) Plusieurs des Benî-Ghatafân vinrent s'excuser, et demandèrent la permission de rester. Le Prophète la leur accorda ; puis le verset suivant fut révélé : « Plusieurs des Bédouins sont venus s'excuser, » etc. (vers. 91) ; ainsi que cet autre : « Que Dieu te pardonne ! pourquoi leur as-tu accordé la permission ? *Tu aurais dû les obliger à partir,* car tu aurais pu ainsi reconnaître ceux qui croient sincèrement en toi, » etc. (Vers. 43.) Enfin ‘Abdallah, fils d'Obayy, à la tête de plusieurs des hypocrites, demanda également à être exempté, en déclarant par serment que, s'il avait pu, il aurait pris part à l'expédition. Il lui fut répondu par le verset suivant du Coran : « Certes, ils jurent par Dieu, en disant : Si nous avions pu, nous serions partis avec vous, » etc. (Vers 42.) La surate du *Repentir* [qui renferme tous ces versets] est la première de celles qui furent révélées à l'occasion de cette expédition.

Ce fut au milieu de ces difficultés que le Prophète donna à l'armée l'ordre du départ. ‘Abdallah, fils d'Obayy, et les hypocrites le suivirent jusqu'à la première étape ; alors ils s'en retournèrent. Trois musulmans qui n'étaient point hypocrites rentrèrent également à Médine sans permission, savoir : Ka‘b fils de Mâlik, et père d'Obayy ; Morâra, fils de Rabî‘a, et Hilâl, fils d'Omayya. C'est de ceux-ci qu'il est dit dans le Coran : « Il pardonna aussi à ces trois qui étaient restés en arrière. La terre, malgré son étendue, leur devint étroite, » etc. (Sur. IX, vers. 119.)

Le Prophète avait laissé, comme son lieutenant à Médine, Sibâ‘, fils d’‘Orfota, de la tribu des Ghifâr, et avait ordonné à ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, de rester également pour veiller sur sa maison et sa famille. Il était parvenu à la première étape, lorsque les hypocrites répandirent à Médine le bruit qu'il n'avait pas emmené ‘Alî, parce qu'il l'avait en aversion. ‘Alî prit ses armes et se mit en route ; le

lendemain, il rejoignit le Prophète et l'informa des discours que tenaient les hypocrites. Le Prophète lui dit : Ils mentent, ô ‘Alî ! car je te considère comme un autre moi-même, et je t'ai confié ma maison et ma famille. Tu es pour moi ce qu'Aaron était à Moïse. S'il était possible qu'il y eût un prophète après moi, je suis certain que ce serait toi. Puis il le fit retourner et renvoya avec lui les infirmes et les pauvres qu'il ne voulait pas emmener ; les hypocrites partirent de leur propre mouvement. Le Prophète leva son camp. À la station suivante, ceux qui avaient hésité à le suivre le rejoignirent, et Dieu les loua en ces termes : « Dieu pardonne au Prophète, aux Mohâdjir, aux Ançâr et à tous ceux qui l'ont suivi au moment de la détresse, » etc. (Sur. IX, vers. 118.)

Un musulman, nommé Abou-Khaïthama, était resté à Médine. Le troisième jour après le départ de l'armée, il alla, vers le milieu du jour, pendant la chaleur, dans son jardin, que ses deux femmes avaient arrosé et où elles avaient préparé un lieu de repos pour la sieste ; elles avaient mis des nattes et des coussins. Abou-Khaïthama vint s'y reposer. Puis, pensant au Prophète, il dit en lui-même : Je me réjouis ici dans un lieu frais et délicieux, tandis que le Prophète souffre la chaleur et la fatigue ; cela n'est pas juste. Il se leva aussitôt et se dirigea vers le Prophète jusqu'à ce qu'il l'eût rejoint. Le Prophète lui donna des éloges.

Cependant, il y avait plusieurs hypocrites dans l'armée du Prophète. Arrivé à une certaine station, on ne trouva pas d'eau. Les hypocrites dirent : Voilà maintenant qu'il va périr, lui et tous ses compagnons. Dieu amena un nuage, et il tomba une si grande quantité de pluie, que toute l'armée put se désaltérer. À un autre campement, l'un des chameaux du Prophète s'échappa du lieu de pâturage, et l'on ne put le retrouver. Le Prophète en éprouva du chagrin. Les hypocrites dirent : Si Mohammed est un prophète, il doit savoir où se trouve ce chameau. Ces paroles furent rapportées au Prophète, qui dit : Je ne sais que ce que Dieu me fait connaître ; maintenant mon chameau se trouve dans telle vallée, et sa bride s'est embarrassée dans un arbre ; allez le chercher. On s’y rendit, on trouva le chameau, ainsi que le Prophète l'avait dit, et on le ramena. Abou-Dsourr, le Ghifârite, était resté en arrière, à Médine. On le dit au Prophète, qui répondit : S'il y a de bons sentiments en lui, Dieu l'amènera. Le lendemain, en effet, il

arriva à pied, et dit : Apôtre de Dieu, mon chameau est resté en route, et je viens à pied. Certains hypocrites disaient encore : Mohammed croit qu'on peut attaquer les Grecs comme les Arabes ; mais il n'y a pas analogie entre ceux-là et les Arabes. Dieu fit connaître au Prophète ces propos. Les hypocrites, ne pouvant les nier, prétendaient avoir plaisanté. Le verset suivant fut révélé : « Si tu les interroges, *ils répondent :* Nous plaisantions en causant. Dis : Raillez-vous Dieu, ses signes et son apôtre ? » (Sur. IX, vers. 66.)

Lorsque le Prophète arriva à Tabouk, grande ville habitée par des chrétiens, il ne rencontra pas de trace de l'armée romaine qu'il y croyait réunie. Il y résidait un prince, nommé You‘hanna, fils de Rouba, qui possédait une grande fortune. Quand le Prophète vint camper aux portes de Tabouk, You‘hanna sortit de la ville et fit la paix avec lui, en consentant à lui payer un tribut. Il y avait près de Tabouk deux villes, Djarba et Adsro‘h, dont les habitants vinrent également trouver le Prophète ; ils firent des propositions de paix et offrirent de payer tribut. Le Prophète leur donna des lettres de paix. À quelques parasanges de là, était la forteresse de Douma, commandée par un prince arabe et chrétien, des Benî-Kinda, nommé Okaïdir, fils d’‘Abdou’l-Mélik. Le Prophète y envoya Khâlid, fils de Walîd, avec un petit détachement, et lui dit : Tu le trouveras à la chasse, car il est grand chasseur. Khâlid, s'approcha de la forteresse. Il faisait nuit et la lune brillait. La porte de la forteresse était fermée, et Okaïdir se trouvait sur la terrasse. Khâlid, après avoir fait le tour de la forteresse, voyant qu'il ne pouvait rien entreprendre, se cacha derrière le mur. Un peu plus tard, Okaïdir, qui veillait encore, apercevant des antilopes et d'autre gibier s'approcher des murs, donna l'ordre de seller son chameau, et sortit de la forteresse avec trois de ses parents, pour aller chasser. Khâlid le fit prisonnier et l'amena auprès du Prophète. Les musulmans regardaient avec étonnement la robe d'Okaïdir, qui était de brocart brodé d'or ; ils n'en avaient jamais vu de pareille. Après s'être engagé à payer un tribut, Okaïdir s'en retourna.

Le Prophète reprit la route de Médine, sans avoir livré de combat. À la première station, on ne trouva, dans une source qui sortait du pied de la montagne, qu'une très-petite quantité d'eau, à peine suffisante pour une ou deux personnes. Le Prophète avait, sur la route, défendu qu'en arrivant à une station personne ne touchât à l'eau, avant

qu'il y fût arrivé lui-même. Or les hypocrites s'étaient hâtés et s'étaient emparés de cette eau, de sorte que, lorsque le Prophète arriva, il n'en trouva pas. Il savait que c'étaient les hypocrites qui l'avaient enlevée, et il les maudit ; puis il mit pied à terre et posa ses mains sur la source : la bénédiction attachée à ses mains fit jaillir une si grande quantité d'eau, que toute l'armée eut à boire. Il continua ensuite sa route et revint à Médine.

Les hypocrites avaient construit près de la porte de Médine une mosquée pour pouvoir s'y réunir sous prétexte de prier, mais, en réalité, pour y délibérer et se communiquer leurs griefs. Ils avaient dit au Prophète : Apôtre de Dieu, nous avons construit une mosquée à une extrémité de la ville, afin que les infirmes et tous ceux qui ne peuvent pas se rendre à la grande mosquée aient un lieu pour prier. Il peut arriver que quelqu'un se trouve malade, ou que la nuit soit obscure, ou qu'il tombe de la pluie et qu'il y ait de la boue ; dans ces cas, nous accomplirons notre prière dans cette mosquée. Viens-y prier, afin que ta bénédiction y reste attachée. Le Prophète avait répondu : Ne soyez pas si pressés, attendez que je sois de retour de cette expédition. Or, lorsqu'il revint et qu'il s'affûta à la porte de Médine, les hypocrites vinrent lui demander de prier avec eux dans cette mosquée. Dieu révéla les versets suivants : « Il y en a qui ont construit une mosquée pour te nuire et pour produire l'infidélité... N'y entre jamais... » (Sur. IX, vers. 108-110.) En conséquence, le Prophète appela quelques-uns de ses compagnons et leur dit : Allez détruire cette mosquée ; brisez tout ce qui est pierre et maçonnerie, et brûlez tout ce qui est bois. Ces hommes firent ainsi ; et le Prophète rentra dans la ville.

Les trois musulmans qui n'avaient pas suivi le Prophète, Ka‘b fils de Mâlik, Morâra, fils de Rabi‘, et Hilâl, fils d'Omayya, se présentèrent devant le Prophète. Celui-ci ne leur adressa pas la parole et défendit aux musulmans de leur parler. Ces trois hommes demeurèrent ainsi interdits dans la ville pendant quarante jours. Enfin Dieu exauça leurs prières et agréa leur repentir ; il révéla le verset suivant : « Il pardonna à ces trois qui étaient restés en arrière, » etc. (Sur. IX, vers. 119.) Le Prophète les fit appeler et leur annonça que leur repentir était agréé.

Quelques-uns des docteurs et des traditionnistes prétendent que ces événements eurent lieu au mois de schawwâl, après que, au mois de ramadhân, les habitants de Tâïf furent venus conclure la paix. D'autres disent que l'expédition de Tabouk eut lieu au mois de redjeb, que le Prophète revint au mois de ramadhân, et que ce fut alors que les habitants de Tâïf vinrent faire la paix.

Mohammed fils de Djarîr rapporte dans cet ouvrage que, après cette expédition, le Prophète envoya ‘Alî vers les demeures des Benî-Tayy, au milieu desquels avait résidé ‘Hâtim-Tayy. Les Benî-Tayy habitaient une contrée située entre deux montagnes. Ils étaient les plus considérés de tous les Bédouins, à cause de ‘Hâtim, dont la libéralité était célèbre parmi tous les Arabes. ‘Hâtim était mort ; c'était son fils ‘Adi qui exerçait maintenant l'autorité parmi eux. Il était chrétien et, craignant que le Prophète n'envoyât une armée contre lui, il fit engraisser ses chameaux et les prépara pour la fuite, se proposant de se rendre, avec sa famille et ses biens, en Syrie et de s'y fixer parmi les chrétiens. Le lieu de sa résidence était entre la Syrie et le ‘Hedjâz.

CHAPITRE LXII

Expédition contre ‘Adî, fils de ‘Hâtim

Le Prophète fit donc partir ‘Alî à la tête d'un détachement, en lui disant : Peut-être pourras-tu amener avec toi le fils de ‘Hâtim, qui est un homme distingué ; il est possible que Dieu lui donne la grâce de l'islamisme. ‘Alî se rendit vers les Benî-Tayy. À son approche, ‘Adî plaça sa famille et ses biens sur des chameaux et se sauva en Syrie, en abandonnant les gens de sa tribu, et sans emmener sa sœur, qui était une femme âgée, distinguée par son intelligence, sa sagesse et son éloquence, et qui jouissait aussi d'une grande autorité dans sa tribu. Lorsque ‘Alî arriva, ne trouvant plus ‘Adî, il s'empara de sa sœur.

Il y avait dans la tribu un temple renfermant une idole de pierre, que ‘Hâtim et les Benî-Tayy avaient adorée. ‘Alî détruisit le temple et brisa l'idole. Il trouva dans le temple deux sabres, sur lesquels les gens de la tribu lui donnèrent les renseignements suivants : Ce sont deux sabres fameux parmi les Arabes ; l'un est appelé *Rosoub*, et l'autre, *Mikhdsam*. Ils ont appartenu à ‘Hârith, fils d'Abou-Schimr, le Ghassânide, qui en a fait cadeau à ‘Hâtim. Celui-ci les a possédés jusqu'à sa mort ; en mourant, il nous a recommandé de les suspendre dans le temple, et, dans le cas où nous serions attaqués inopinément par un ennemi, de nous en servir. ‘Alî prit ces deux sabres, emmena la fille de ‘Hâtim et revint auprès du Prophète.

Le Prophète fit construire pour cette femme une tente de cuir à la porte de la mosquée ; car il ne voulait pas la réduire en esclavage, par considération pour son père, qui était très-honoré parmi les Arabes. Elle habita cette tente pendant trois jours. Or, un jour que Mohammed se rendait à la mosquée, elle sortit de la tente, se présenta au Prophète et lui dit : Apôtre de Dieu, je suis une femme âgée, fille d'un homme illustre ; toi, tu es distingué par ta générosité et ta clémence ; il faut que tu me rendes ma liberté, afin que je puisse rejoindre mon frère. Le

Prophète répondit : Pourquoi voudrais-tu te rendre auprès de ton frère, qui a fui devant Dieu et devant son prophète ? Après avoir prononcé ces paroles, il entra dans la mosquée. Le lendemain, elle lui répéta sa demande, et le Prophète lui fit la même réponse. Le troisième jour, lorsqu'elle le sollicita de nouveau, le Prophète lui dit : Je t'accorde ta demande, mais attends que tu aies trouvé un compagnon de route qui puisse te conduire. Elle attendit donc en patience. Enfin il arriva à Médine quelques Arabes qui, apprenant que la fille de ‘Hâtim était retenue captive, vinrent la trouver. Elle leur demanda de l'emmener avec eux quand ils s'en retourneraient ; puis elle dit au Prophète qu'elle avait trouvé des compagnons de roue. Le Prophète lui permit de partir et lui donna un vêtement, un chameau et des provisions pour le voyage. Elle partit et se rendit en Syrie, auprès de son frère. Elle était plus âgée que ce dernier, et, en l'abordant, elle lui fit des reproches de ce qu'il l'avait abandonnée et laissée tomber en captivité, en se sauvant lui-même avec sa famille. Son frère la consola et la pria de lui pardonner. En causant avec elle, il lui demanda : Comment as-tu trouvé cet homme, et quel parti me conseilles-tu de prendre ? Elle répondit : Je pense que tu dois te rendre auprès de lui ; car, si c'est un prophète, il n'y a pas moyen de lui résister ; si c'est un roi, il vaut mieux pour toi avoir avec lui des relations amicales. ‘Adî répliqua : Tu as raison. Il monta sur un chameau et vint à Médine. Il trouva le Prophète dans la mosquée, entouré de ses compagnons ; il s'arrêta à distance et le salua. — Qui es-tu ? lui demanda le Prophète. — Je suis ‘Adî, fils de ʿHâtim, le Tayyite. Le Prophète se leva, ce qu'il ne faisait jamais pour un infidèle, fût-il l'homme le plus important, le prit par la main et le conduisit à sa maison, ne voulant pas le laisser dans la mosquée, parce qu'il était idolâtre. En se dirigeant vers sa maison, il fut abordé dans la rue par une femme, qui lui adressa une demande. Le Prophète s'arrêta et, tout en tenant la main d’‘Adî, il écouta la requête de la femme. ‘Adî pensa en lui-même : Cet homme n'est pas un roi, c'est un prophète ; car, s'il était roi, il ne montrerait pas tant de condescendance. Le Prophète avait un coussin rembourré d'herbe. Arrivé à sa maison, il fit asseoir ‘Alî sur ce coussin et lui-même prit place devant lui, sur la terre. ‘Adî dit en lui-même : Ce n'est pas ainsi qu'agirait un roi. Puis le Prophète lui parla ainsi : Dieu t'a donné tout ce qu'il faut en ce monde, le pouvoir au milieu de ton peuple et un

nom célèbre dont tu as hérité de ton père. Que perdrais-tu si Dieu te donnait aussi l'autre monde ? Tu l'aurais, si tu acceptais la religion dont je te parle. ‘Adî garda le silence. Le Prophète continua : Peut-être hésites-tu à l'accepter, parce que ceux qui ont adhéré à cette religion sont peu nombreux et pauvres, qu'elle a beaucoup d'ennemis, et que sa puissance n'est pas considérable. Mais, par le Dieu qui m'a créé, cette religion régnera un jour de l'orient à l'occident ; on viendra du royaume de Kesra en pèlerinage à ce temple, et Dieu donnera aux sectateurs de cette religion des richesses incalculables. Ensuite le Prophète lui présenta la formule de foi, et ‘Adî devint musulman. Après avoir séjourné quelque temps à Médine, il retourna dans sa tribu, qui embrassa également l'islamisme.

Lorsque le bruit se répandit parmi les Bédouins qu’‘Adî avait été si bien traité par le Prophète, et que lui aussi avait embrassé l'islamisme, ils firent les considérations suivantes : Cet homme est devenu puissant. Tous les Qoraïschites sont musulmans, et tous ceux qu'il attaque sont vaincus ; leurs femmes et leurs enfants sont emmenés en esclavage, et leurs biens sont pillés. Il ne nous reste d'autre moyen de salut que de lui envoyer des députés et d'embrasser sa religion. En conséquence, toutes les tribus arabes, sans exception, envoyèrent des députations au Prophète, embrassèrent l'islamisme et se soumirent aux obligations de la loi musulmane. Le Prophète envoya dans chaque tribu des personnes pour enseigner aux hommes les dogmes et le culte, et pour recevoir la dîme. Ce fut ainsi que, dans le cours de la neuvième et de la dixième année de l'hégire, tous les Arabes du ‘Hedjâz et du désert devinrent musulmans, sans qu'il fût besoin d'employer la force. Le Prophète ne fit aucune autre expédition après celle de Tabouk.

CHAPITRE LXIII

Députations des tribus arabes

La première députation de Bédouins qui vint auprès du Prophète fut celle des Benî-Temîm, qui étaient les plus puissants et les plus nombreux de tous les Bédouins du ‘Hedjâz et du désert. Cette députation se composait de sept de leurs chefs, entre autres : ‘Otârid, fils de ‘Hâdjib, fils de Zorâra ; Zibriqân, fils de Bedr ; ‘Amrou, fils d'Al-Ahtham ; Aqra‘, fils de ‘Hâbis, et ‘Oyaïna, fils de ‘Hiçn, de la tribu des Fezâra, branche de la tribu des Benî-Temîm. Aqra‘ et ‘Oyaïna s'étaient déjà ralliés au Prophète, et s'étaient trouvés dans son armée lors de la prise de la Mecque ; ils avaient pris part à l'expédition de Tâïf, quoiqu'ils ne fussent pas musulmans. Lorsque le Prophète avait envoyé des messagers vers toutes les tribus pour lever des troupes contre la Mecque, ces deux personnages s'étaient présentés, disant qu'ils voulaient combattre pour faire triompher sa religion ; mais leur véritable intention avait été d'obtenir une part du butin. Le Prophète leur avait donné une portion considérable du butin de ‘Honaïn, et ils s'en étaient retournés. Or ils vinrent alors de nouveau avec cette députation des Benî-Temîm. Arrivés à Médine, ils appelèrent en criant le Prophète, qui se trouvait à l'intérieur de ses appartements. Il est dit dans le Coran : « Ceux qui crient pour t'appeler de l'intérieur de tes appartements sont, pour la plupart, des ignorants, » etc. (Sur. XLIX, vers. 4.) Quand le Prophète fut sorti, ils lui dirent : Nous venons, ô Mohammed, te proposer une lutte de gloire ; si tu es supérieur à nous, nous serons tes adhérents. Les luttes de gloire étaient une coutume très-célèbre parmi les Arabes ; voici en quoi elles consistaient : deux tribus se réunissaient ; deux personnes de l'une déclamaient en vers et en prose élégante, et deux personnes de l'autre tribu leur répondaient. Celle des deux tribus dont les discours et les vers étaient les plus beaux avait la victoire. Les Benî-

Temîm venaient donc mettre en pratique avec le Prophète cet usage arabe. Ils prirent place en face du Prophète, qui était assis au milieu de ses compagnons, et ‘Otârid, fils de ‘Hâdjib, leur orateur, se leva et vanta longuement, dans un discours, les mérites de sa tribu. Lorsqu'il eut fini, le Prophète chargea son orateur, l'un des Ançâr, nommé Qaïs, fils de Thabit, de répondre à ‘Otârid. Qaïs se leva et prononça un discours plus beau que le discours des Temîm, tant par l'élégance des paroles que par le contenu. Zibriqân, fils de Bedr, le poète des Temîm, se leva ensuite, et énuméra dans une pièce de vers toutes les gloires de sa tribu. Le Prophète ordonna à ‘Hassân, fils de Thabit, de lui répondre. ‘Hassân vanta le mérite de l'islamisme et la gloire du Prophète, et la beauté de ses vers l'emporta sur celle de la poésie des Benî-Temîm, qui convinrent alors de la supériorité du Prophète et embrassèrent l'islamisme. Le Prophète donna à chacun des députés une robe, les traita avec honneur et les congédia ensuite. Ils retournèrent dans leur tribu, qui se convertit tout entière à la foi musulmane, au mois de schawwâl de la neuvième année de l'hégire.

Dans la même année, mourut ‘Abdallah, fils d'Obayy, fils de Seloul. Son fils demanda au Prophète de prier sur lui, en disant : Mon père était un vieillard, peut-être Dieu lui pardonnera-t-il. Dieu révéla le verset suivant : « S'il meurt quelqu'un d'entre eux, ne prie pas pour lui et ne va pas sur sa tombe, car ils n'ont pas cru en Dieu et en son prophète. » (Sur. IX, vers 85.)

Après le départ des Benî-Temîm, le Prophète reçut une députation du Yemen. Bâdsân était mort, et l'empire persan s'étant affaibli, chacun des princes ‘himyarites s'était emparé de nouveau d'une portion du territoire du Yemen. Tous ces princes, entre autres ‘Hârith, fils d’‘Abd-Kolâl, et Zor‘a-Dsou-Yezen, tombèrent d'accord d'embrasser l'islamisme et d'envoyer un ambassadeur au Prophète. En conséquence, ils rédigèrent une lettre collective, dans laquelle ils exposèrent leur profession de foi, et la firent porter par une ambassade à la tête de laquelle était Mâlik, fils de Morra. Ils demandèrent au Prophète de leur envoyer une personne qui pût leur enseigner le Coran et les institutions de l'islamisme. Le Prophète agréa leur profession de foi, traita avec honneur leurs messagers, écrivit une lettre de réponse, dans laquelle il leur présenta les obligations de la religion musulmane, la prière, le jeûne, le pèlerinage, l'impôt et l'aumône, et fit partir, avec

les ambassadeurs, Mo‘àds, fils de Djabal, et plusieurs autres de ses compagnons, tels que : ‘Abdallah, fils de Zaïd, Malîk, fils d’‘Obâda, et d'autres principaux Ançâr, lecteurs du Coran et instruits dans les institutions de l'islamisme. Mo‘âds, fils de Djabal, était le chef de cette mission. Le Prophète disait dans sa lettre : Je vous envoie Mo‘âds, qui doit recevoir vos impôts et me les envoyer ; les personnes qui sont avec lui vous enseigneront la loi musulmane. Après le départ de cette mission, d'autres tribus arabes qui n'étaient pas encore musulmanes envoyèrent des députations et embrassèrent l'islamisme.

Au mois de redjeb de la neuvième année, mourut le Nedjâschî d'Abyssinie. Le Prophète, averti par Gabriel, annonça cet événement à ses compagnons et pria sur ce prince à Médine.

Au commencement du mois de dsou’l-qa‘da, les Arabes non musulmans vinrent faire le pèlerinage à la Mecque, prétendant qu'ils y étaient autorisés par une convention qu'ils avaient conclue avec le Prophète. Celui-ci voulait que l'accès de la Mecque fût interdit [désormais] à tous les infidèles, et Dieu révéla la surate *Al-Barât :* « Déclaration de dégagement, de la part de Dieu et de son prophète, à ceux des infidèles avec lesquels vous avez conclu des traités. Vous pouvez parcourir le pays encore pendant quatre mois. » (Surate IX, vers. 1 et suiv.) Dieu ordonna au Prophète d'accorder sécurité à tous ceux qui avaient des traités, pendant les quatre mois de redjeb, dsou‘l-qa‘da, dsou’l-‘hiddja et mo‘harrem, ensuite de rompre ces traités et d'annoncer : Dieu et son prophète se dégagent de toutes relations avec les infidèles ; ces quatre mois expirés, les traités sont nuls, l'islamisme sera regardé comme la religion générale. Ne faites pas de nouvelles conventions. Qu'ils deviennent musulmans, sinon que le sabre et la guerre décident ! Dieu ordonna au Prophète de publier cette déclaration à la Mecque, le jour du pèlerinage, lorsque les Arabes de toutes les tribus y seraient réunis. Il dit en outre : Les infidèles sont impurs, et la maison de Dieu est pure ; interdis-leur l'accès du temple après cette année. Fais annoncer que tu leur accordes sécurité pendant l'espace de quatre mois ; si, pendant ce temps, ils deviennent musulmans, c'est bien ; sinon, ne les laisse plus. entrer à la Mecque et fais-leur la guerre.

Au mois de dsou’l-qa‘da, le Prophète fit partir Abou-Bekr et plusieurs de ses compagnons, pour accomplir le pèlerinage avec les

musulmans. Dans la huitième année de l'hégire, ‘Attâb, fils d'Asîd, nommé gouverneur de la Mecque, après la prise de la ville au mois de ramadhân, avait présidé aux cérémonies du pèlerinage, auquel assistaient musulmans et idolâtres. Or, dans la neuvième année, Abou-Bekr, en accomplissant le pèlerinage également avec les croyants et les infidèles, était chargé en même temps d'annoncer à ces derniers qu'à l'avenir ils ne seraient plus admis à la Mecque. En effet, ce fut la dernière fois que les infidèles vinrent faire le pèlerinage. Le Prophète remit à Abou-Bekr les trente premiers versets de la surate *Al-Barât*, et lui ordonna de les réciter devant les hommes réunis à ‘Arafât, en leur annonçant que désormais aucun infidèle ne serait admis à la Mecque.

Le lendemain du départ d'Abou-Bekr, le Prophète ordonna à ‘Alî d'aller le rejoindre, de prendre d'entre ses mains les versets de la surate et de les réciter aux hommes. ‘Alî les ayant reçus d'Abou-Bekr, celui-ci revint et dit : Apôtre de Dieu, est-ce que j'ai commis quelque faute, ou y a-t-il eu quelque révélation ? Le Prophète répondit : Tu n'as commis aucune faute ; mais ces versets de la surate *Al-Barât* sont un message de Dieu, et un message de Dieu ne peut être communiqué que par un homme de ma famille, des Benî-Hâschim. C'est pour cela que j'ai envoyé ‘Alî, qui est de ma famille. Maintenant retourne, emmène ‘Alî avec toi ; tu présideras aux cérémonies du pèlerinage, et ‘Alî lira de ma part la révélation de Dieu. Abou-Bekr partit, en emmenant vingt chameaux destinés à être sacrifiés, à la Mecque, à l'intention du Prophète, et, cinq autres chameaux qu'il voulait sacrifier pour lui-même. ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, partit avec lui et emmena également un certain nombre de chameaux pour le sacrifice. Le pèlerinage fut donc accompli sous la présidence d'Abou-Bekr, et la révélation fut récitée par ‘Alî. Ils revinrent ensuite à Médine.

Dans la même année fut révélé le verset relatif à l'impôt : « Prends de leurs biens une aumône par laquelle ils puissent être purifiés, » etc. (Surate IX, vers. 104.) Le Prophète envoya dans toutes les tribus des hommes chargés de recevoir l'impôt.

Il arriva ensuite une nouvelle députation des Benî-Temîm et une députation des Bent-Sa‘d-ben-Bekr, tribu dans laquelle le Prophète avait été élevé. Dhimâm, fils de The‘laba, l'envoyé des Benî-Sa‘d-ben-Bekr, après avoir appris les institutions de l'islamisme, la prière, le jeûne, l'aumône, l'impôt et le pèlerinage, s'écria : Je le jure par

Dieu, que tout cela a été ordonné par Dieu ! Puis il retourna dans sa tribu, l'appela à l'islamisme, et toute la tribu se convertit.

Au commencement de la dixième année, au mois de rabi‘a premier, le Prophète envoya Khâlid, fils de Walîd, à Nadjrân, vers les Benî-‘Hârith-ben-Ka‘b, en lui disant : Ne les traite pas en ennemis, car ces hommes sont tous musulmans ; tu dois leur enseigner les institutions de l'islamisme et le Coran. Khâlid partit, fit ce qui lui était commandé et resta trois mois à Nadjrân ; ensuite, ayant par lettre rendu compte de sa mission au Prophète, celui-ci lui répondit : Reviens, et amène avec toi les chefs de cette tribu. Khâlid ramena six des principaux habitants ; le Prophète reçut leur profession de foi, et, après avoir nommé l'un d'eux, Qaïs, fils de ‘Hoçaïn, chef de la tribu, il les congédia avec honneur. Après leur départ, il leur envoya un homme, nommé ‘Amrou, fils de ‘Hazm, l'Ançâr, chargé de percevoir l'impôt.

Dans la même année, le Prophète chargea Khâlid, fils de Walîd, de se rendre dans une ville du Yemen, habitée par les Benî-Hamdân, pour les convertir à l'islamisme. Khâlid partit. Mais les habitants de cette ville refusèrent de se convertir. Comme le Prophète ne lui avait pas ordonné d'employer la force, Khâlid, après avoir passé six mois parmi eux sans succès, écrivit, dans son embarras, une lettre au Prophète. Celui-ci ordonna à ‘Alî de se rendre dans cette ville, d'appeler les habitants à l'islamisme et de renvoyer Khâlid. Les habitants de la ville devinrent croyants au premier appel d’‘Alî, qui revint auprès du Prophète et lui fit part de cette conversion. Le Prophète fut très-satisfait, et agréa leur profession de foi.

Ensuite le Prophète reçut une députation des Zobaïd, dont le chef, nommé ‘Amrou, fils de Ma‘dî-Karib, vint en personne et embrassa l'islamisme. Un homme d'entre les princes de Kinda, de la parenté d'Imrou’l-Qaïs, nommé Farwa, fils de Mousaïk, de la tribu de Mourâd, avait quitté ses compatriotes, par dépit, et était venu embrasser l'islamisme. C'était un homme considérable, de race royale. À l'arrivée des Benî-Zobaïd, et après leur conversion, le Prophète nomma Farwa leur chef. ‘Amrou, fils de Ma‘dî-Karib, qui avait espéré être investi du commandement, fut mécontent, mais il se soumit à Farwa. Cependant, après la mort du Prophète, Ma‘dî-Karib tua Farwa et renia l'islamisme. Alors Abou-Bekr donna le

commandement à ‘Amrou, qui devint de nouveau musulman. Du temps d'Abou-Bekr, tous ces Arabes apostasièrent, et se révoltèrent en commençant par refuser l'impôt et l'aumône. Abou-Bekr les soumit de nouveau à la religion musulmane et les obligea à payer l'impôt et l'aumône.

Après la députation des Zobaïd, arriva une députation des ‘Abdou’l-Qaïs, qui étaient chrétiens. Leur chef, Djâroud, fils d’‘Amrou, vint auprès du Prophète et embrassa l'islamisme. Après la mort du Prophète, il resta fidèle à la religion musulmane, tandis que sa tribu apostasia.

Ensuite il arriva du Yemâma une députation des Benî-‘Hanîfa, composée de dix hommes, parmi lesquels se trouvait Mosaïlima, l'imposteur, qui était déjà auparavant venu à Médine, qui avait entendu le Prophète et qui, ensuite, était retourné dans le Yemâma. C'était un homme très-éloquent et sachant s'exprimer en beau langage rimé. Or, les Benî-‘Hanîfa, voyant que tous les Arabes envoyaient au Prophète des députations et embrassaient l'islamisme, firent également partir une députation de dix hommes, et parmi eux Mosaïlima. Celui-ci savait que le Prophète avait l'habitude de prononcer la maxime suivante : Quand plusieurs hommes voyagent, le meilleur d'entre eux est celui qui sert les autres. Or, en entrant dans Médine, les dix messagers firent halte à Baqî‘-al-Gharqad. Mosaïlima dit à ses compagnons : Allez, moi je resterai ici pour garder vos bagages. Si Mohammed vous demande pourquoi vous n'êtes qu'au nombre de neuf, puisque vous êtes entrés dix à Médine, répondez-lui que l'un de vous est chargé du service et garde vos bagages. Ces hommes vinrent se présenter au Prophète, qui leur dit : Vous étiez dix lorsque vous êtes entrés dans la ville ; qu'est devenu le dixième ? Ils répondirent : Apôtre de Dieu, il est notre serviteur, il garde nos bagages. Le Prophète, selon son habitude, répliqua : C'est le meilleur d'entre vous. Quand ils revinrent auprès de Mosaïlima et qu'ils lui répétèrent les paroles du Prophète, Mosaïlima dit : Ce prophète vient de confirmer mon mérite. Après avoir enseigné à ces neuf députés la religion musulmane, le Prophète leur donna par écrit les institutions et les obligations de l'islamisme, et leur recommanda d'appeler à la religion les Benî-‘Hanîfa et les habitants du Yemâma. Quelques-uns disent que Mosaïlima vit le Prophète, mais cela n'est pas exact. Quand

ils furent de retour avec Mosaïlima dans leur pays, et qu'ils exposèrent les lois de l'islamisme aux Benî-Hanîfa, ceux-ci les trouvèrent trop rigoureuses. Alors Mosaïlima dit : Je suis prophète, comme Mohammed ; la moitié de la terre est à moi, l'autre moitié à lui. Vous avez vu Mohammed, dit-il à ses neuf compagnons en invoquant leur témoignage, et vous savez qu'il a confirmé ma supériorité, en me déclarant le meilleur d'entre vous. Puis il ajouta : Vous ne trouverez pas de meilleur prophète que moi ; pourquoi suivre un prophète étranger ? Ma doctrine est plus facile que celle de Mohammed. Mosaïlima donna à ses compatriotes des institutions religieuses, les dispensa de la prière, et déclara licites la fornication et le vin. Ces lois leur plurent : ils le reconnurent comme prophète et acceptèrent sa religion. Il débitait des discours rimés, non rythmés, qu'il prétendait avoir reçus du ciel. Du vivant du Prophète, il disait : J'ai la mission prophétique pour une moitié de la terre, et Mohammed également pour une moitié. Mohammed a reçu ses révélations de Gabriel, et moi de Michel. Lorsque ses adhérents furent devenus nombreux, il prit le nom de *Ra‘hmân du Yemâma.* Devenu puissant, il adressa au Prophète une lettre ainsi conçue : « Moi Mosaïlima,. Ra‘hmân du Yemâma, à Mohammed, fils d’‘Abdallah, apôtre de Dieu parmi les Qoraïschites. (Il omettait le nom de son père, qui était ‘Habîb.) En ton nom, ô Dieu, secours constant ! Or à moi la moitié de la terre, à toi l'autre moitié. Mais vous, les Benî-‘Abdou’l-Mottalib, vous n'aimez pas le partage équitable. » Il fit porter cette lettre par quelques hommes des Benî-’Hanîfa. Le Prophète, après avoir lu cette lettre, demanda aux messagers quelle était leur propre opinion. Ils répondirent : Nous pensons de même que tu dois exercer la fonction prophétique dans une moitié de la terre, et lui dans l'autre moitié. Le Prophète répliqua : On ne doit pas tuer des députés ; sans cela je vous ferais mettre à mort. Ensuite il fit écrire une réponse en ces termes : « Moi Mohammed, apôtre de Dieu, à Mosaïlima, l'imposteur. Au nom du Dieu clément et miséricordieux. Or la terre est à Dieu, il en donne la possession à celui de ses serviteurs qu'il veut. La récompense finale sera à ceux qui le craignent. » Le Prophète renvoya les deux messagers avec cette lettre. Il y avait dans le Yemâma un chef des Benî-Hanîfa, nommé Maddjâ‘a, fils d'Asad, homme distingué par son éloquence, auquel on présenta les deux lettres. Il dit : La dernière de

ces deux lettres ressemble aux paroles des prophètes. Lorsque le Prophète mourut, Mosaïlima dit : Gabriel est venu me trouver et m'a confié la mission prophétique sur toute la terre. Il demeura dans cette prétention jusqu'à ce que Abou-Bekr envoyit contre lui une armée sous les ordres de Khâlid, fils de Walîd, qui le tua.

Maintenant nous allons reprendre le fil de notre récit.

Il arriva ensuite une députation des chrétiens de Nadjân, qui avaient envoyé deux de leurs chefs, dont l'un était nommé le *Sayyid*, et l'autre le *‘Âqib*. Ces messagers conclurent avec le Prophète un traité aux termes duquel les habitants de Nadjnân, en restant chrétiens, s'obligèrent à payer un tribut.

Une autre députation arriva du Yemen, des Benî-Kinda, qui étaient de la race royale du Yemen. Asch‘ath, fils de Qaïs le Kindien, faisait partie de la députation. Les Benî-Kinda embrassèrent l'islamisme.

Ensuite il arriva une députation des Benî-‘Amir, dont le chef était ‘Âmir, fils de Tofaïl, le même qui, à la tête des Benî-Solaïm, avait massacré les quarante compagnons du Prophète près du puits Bîr-Ma‘ouna, comme nous l'avons raconté plus haut. Les Benî-‘Âmir se disaient : Le monde entier reconnaît cet homme, et tous les Arabes ont adhéré à sa religion ; il faut que nous l'adoptions égaiement. ‘Âmir dit : Je vais vous délivrer de lui, vous et tous les hommes. Il se rendit à Médine, en emmenant avec lui un Arabe bédouin, nommé Arbad, fils de Qaïs, qui était un homme résolu et un assassin, auquel il dit : J'occuperai l'attention de Mohammed en l'entretenant ; pendant ce temps, frappe-le avec ton sabre. Ils se présentèrent devant le Prophète, qui se trouvait dans le temple, et prirent place. ‘Âmir se mit à causer avec lui de l'islamisme et du Coran, et le Pèophète lui récita plusieurs versets. ‘Âmir fit signe des yeux à Arbad, pour l'engager à frapper le Prophète, mais Arbad resta immobile. Lorsqu'ils furent sortis, ‘Âmir dit à Arbad : Pourquoi ne l'as-tu pas frappé ? Arbad répondit : Chaque fois que j'ai voulu le faire, je t'ai vu corps à corps avec lui ; pouvais-je te frapper ? Gabriel vint avertir le Prophète de l'intention de ces hommes et de la manière dont Dieu les avait empêchés d'exécuter leur projet. Le Prophète adressa à Dieu cette prière : Seigneur, fais-les périr tous les deux ! Ces deux hommes partirent pour retourner vers les Benî-‘Âmir. Sur la route, il vint au cou d’‘Âmir, fils de Tofaïl, un bubon, qui devint noir et prit un caractère pestilentiel. ‘Âmir s'arrêta

dans la tente d'une femme des Benî-Saloul et y mourut. Lorsque Arbad fut de retour, les Benî-‘Âmir lui demandèrent : Qu'a dit cet homme ? — Il n'a rien dit d'important, répondit Arbad. Deux jours après, ayant quitté le campement de la tribu pour une affaire, Arbad fut frappé de la foudre, que Dieu lança du ciel sur lui, et il périt. Quand le Prophète mourut, la tribu des Benî-‘Âmir n'avait pas encore embrassé l'islamisme. Arbad était le frère utérin du poète Labid, fils de Rabî‘a, qui appartenait également à la tribu des Benî-‘Âmir.

Il arriva ensuite une députation d'une branche des Benî-Tayy, qui avait pour chef Zaïd, fils de Mohalhil, appelé par les Arabes Zaïd-al-Khaïl *(Zaïd des chevaux),* à cause de son habileté dans l'art de manier les chevaux. Sa considération et sa libéralité étaient égales à celles de ‘Hâtim. Lorsqu'il se présenta devant le Prophète, celui-ci, qui avait entendu parler de lui, le trouvant tel qu'on le lui avait décrit, doué d'intelligence et de noblesse, lui dit : Je n'ai jamais vu un homme dont on m'avait parlé que je n'aie trouvé inférieur à la description que l'on m'en avait donnée ; tu es la seule exception. Puis il lui donna le nom de Zaïd-al-Khaïr *(Zaïd homme de bien).* Il y avait, sur le territoire des Tayy dont Zaïd faisait partie, plusieurs bourgs appartenant au Prophète. Lorsque Zaïd devint musulman, il demanda ces bourgs à Mohammed, et le Prophète les lui donna, et lui fit écrire des actes de donation. De retour dans son pays, Zaïd mourut, et sa femme brûla tous ces actes de donation.

Lorsque le Prophète sut que toutes les tribus arabes avaient embrassé l'islamisme, il fit partir pour chaque lieu une personne chargée de recevoir l'impôt et de le lui envoyer. ‘Alî ben-Al-Hadhramî se rendit dans le Ba‘hraïn ; ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, à Nadjrân ; Mohâdjir, fils d'Abou-Omayya, à Çan‘à, dans le Yemen ; Ziyâd, fils de Labîd, dans le Hadhramaut. Toutes ces contrées faisaient partie du territoire du Yemen et étaient éloignées du pays où le Prophète avait envoyé Mo‘âds, fils de Djabal. Mâlik, fils de Nowaïra, fut chargé de percevoir l'impôt parmi les Benî-‘Hanzhala ; la perception de l'impôt chez les Benî-Sa‘d et les [autres] Benî-Temîm, qui étaient fort nombreux et dispersés, fut confiée en partie à Zibriqân, fils de Bedr, et en partie à Qaïs, fils d’‘Âcim. Le Prophète envoya ainsi dans chaque tribu arabe un homme chargé de recevoir l'impôt. Tous les Arabes depuis le ‘Hedjâz jusqu'au Yemen étaient musulmans.

Tous ces événements se passèrent dans la dixième année de l'hégire. À la fin de cette année, au mois de dsou’l-qa‘da, le Prophète partit pour la Mecque pour accomplir le pèlerinage et pour prendre congé des hommes. Ce voyage est appelé le *pèlerinage d'adieu.*

CHAPITRE LXIV

Pèlerinage d'adieu

Le Prophète entreprit le pèlerinage cinq jours avant la fin du mois de dsou'l-qa'da. En partant de Médine, il se constitua en état d'*i'hrâm*, et les principaux Mohâdjir et Ançâr l'accompagnèrent, emmenant un grand nombre de chameaux pour le sacrifice. Le Prophète prit avec lui 'Âïscha [et ses autres femmes]. 'Alî, fils d'Abou-Tâlib, se trouvait alors à Nadjrân, chargé de percevoir l'impôt ; il quitta cette ville, qui était près de la Mecque, du côté du Yemen, se constitua en état d'*i'hrâm*, et vint à la Mecque pour accomplir le pèlerinage avec le Prophète. Lorsque le bruit se répandit, parmi les Arabes, que le Prophète avait entrepris le pèlerinage, il ne resta aucune tribu, ni dans le désert, ni dans le Yemen, ni dans le 'Hedjâz ; d'où il ne vint quelque pèlerin à la Mecque. Jamais on n'y avait vu une foule aussi nombreuse. Sur le mont 'Arafat, le Prophète adressa un discours au peuple. Il lui enseigna aussi les rites et cérémonies du pèlerinage, et termina l'œuvre de la religion. Dieu révéla le verset suivant : « Aujourd'hui j'ai terminé l'œuvre de votre religion ; j'ai complété la grace dont je vous ai favorisés, » etc. (Sur. V, vers. 5.) Le Prophète prit congé des hommes, en disant que c'était là son dernier pèlerinage, et qu'on ne le verrait plus entouré d'une si grande multitude. Tous pleurèrent et prirent congé de lui, et c'est pour cette raison que ce pèlerinage est appelé le *pèlerinage d'adieu ;* il eut lieu dans la dixième année de l'hégire et fut le dernier pèlerinage du Prophète, comme l'expédition de Tabouk avait été la dernière de ses expéditions. Les expéditions qu'il avait dirigées personnellement s'élèvent au nombre de vingt-sept ; dans neuf de ces campagnes il y avait eu combat. Il avait en outre fait exécuter, par des corps de troupes, trente-cinq expéditions, sans y prendre part personnellement.

CHAPITRE LXV

Résumé des expéditions du Prophète

On dit généralement que le Prophète n entrepris vingt-sept expéditions ; mais quelques-uns en comptent vingt-neuf. En effet, la campagne de Fadak, de Khaïbar et de Wâdî'l-Qora n'est qu'une seule et même expédition, parce que le Prophète se rendit directement, et sans revenir à Médine, de Khaïbar à Fadak et de là à Wâdî'l-Qora. Mais si l'on compte chacune de ses trois expéditions séparément, on arrive au nombre de vingt-neuf. Nous avons raconté ces expéditions dans cet ouvrage, chacune à sa place ; nous allons les énumérer de nouveau toutes ensemble, afin que leurs noms puissent plus facilement être appris par cœur. Voici les noms des expéditions du Prophète : expédition d'Al-Abwâ ; expédition de Bowât ; expédition d'‘Oschaïra ; première expédition de Bedr ; grande expédition de Bedr ; expédition de Kodr ; [expédition contre les Qaïnoqâ‘ ; expédition de Sawîq ; expédition de Dsou-Amarr ; [expédition de Ba‘hrân] ; expédition d'O‘hod ; expédition contre les Benî-Nadhîr ; expédition de Dsât-er-Riqâ‘ ; expédition du Rendez-vous de Bedr ; expédition de Doumat-Djandal ; expédition contre les Benî-Qoraïdha ; expédition du Fossé ; expédition contre les Benî-Li‘hyân ; expédition de Dsou-Qoroud ; expédition contre les Benî-Moçtaliq ; expédition de ‘Hodaïbiya ; expédition de Khaïbar, Fadak et Wâdi''-Qora ; visite de l'Accomplissement ; prise de la Mecque ; expédition de ‘Honaïn ; expédition de Tâïf ; expédition de Tabouk. Dans neuf de ces campagnes il y avait eu combat, savoir : À Bedr, à O‘hod, au Fossé, dans l'expédition contre les Qoraïzha, dans l'expédition contre les Moçtaliq, à la prise de la Mecque, à Khaïbar, à ‘Honaïn et à Taïf. Les campagnes exécutées par des détachements de troupes, sans que le Prophète y prit part, sont au nombre de trente-cinq, d'autres disent de quarante-huit. Dieu seul connaît la vérité.

CHAPITRE LXVI

Pèlerinages accomplis par le Prophète

On admet généralement que le Prophète a accompli, dans sa vie, trois fois le pèlerinage : deux fois avant sa Fuite, et une fois lorsqu'il était à Médine. C'est le troisième pèlerinage, le dernier, qui est appelé *‘haddjatou’l-Wadâ‘* (pèlerinage d'adieu), *‘haddjatou’l-Balâgh*, ou encore *‘haddjatou’l-Temâm* (pèlerinage de perfection). Le Prophète a fait quatre fois la visite des lieux saints : une fois avant la Fuite, une fois à ‘Hodaïbiya, une fois lors de la visite de l'Accomplissement et une fois à l'occasion même du pèlerinage d'adieu. Voilà la tradition qui remonte à ‘Âïscha. ‘Abdallah, fils d‘Omar, rapporte que le Prophète n'a accompli que deux fois la visite des lieux saints : la visite de ‘Hodaïbiya et celle de l'Accomplissement. D'autres ajoutent celle qu'il a faite en même temps que le pèlerinage d'adieu ; mais d'autres encore prétendent qu'il n'a jamais accompli la visite en même temps que le pèlerinage, et qu'il n'en a point fait avant la Fuite.

CHAPITRE LXVII

Femmes du Prophète

Il y a à distinguer, parmi les femmes du Prophète, celles avec lesquelles il a consommé son mariage après les avoir épousées ; celles qu'il a répudiées, sans consommer son mariage avec elles ; celles qui sont mortes ; celles qu'il a convoitées, mais qu'il n'a pas épousées ; enfin les esclaves qu'il possédait. Le Prophète a épousé quinze femmes ; il eut commerce avec treize d'entre elles ; deux furent répudiées par lui, sans qu'il les eût touchées. Il avait parfois en même temps onze femmes, parfois dix et parfois neuf. Quand il mourut, il laissa neuf femmes.

La première femme que le Prophète épousa fut Khadîdja, fille de Khowaïlid-ibn-Asad, fils d'‘Abdou'l-‘Ozza. Khadîdja avait d'abord été mariée à 'Ôtayyiq, fils d'‘Âïds, de la tribu de Makhzoum, et elle en avait eu une fille. Après la mort d''Ôtayyiq, elle avait eu pour mari Abou-Hâla, fils de Zorâra, fils de Niyâsch, de la tribu des Temîm, auquel elle avait également donné une fille. Abou-Hâla étant mort, Khadîdja devint l'épouse du Prophète. Elle lui donna quatre fils : Qàsim, Tayyib, Tâhir et ‘Abdallah, qui moururent tous [en bas âge], et quatre filles : Roqayya, Oumm-Kolthoum, Zaïnab et Fâtima. Aussi longtempd que Khadîdja vécut, le Prophète ne prit point d'autre femme ; mais, après sa mort, il épousa ‘Âïscha, qui n'était âgée que de sept ans et trop jeune pour qu'il pût consommer son mariage avec elle. Elle resta encore deux ans chez son père Abou-Bekr, et le Prophète ne la conduisit dans sa maison qu'après la Fuite. Dans l'intervalle de ces deux années, il épousa Sauda, fille de Zama‘a, fils d'Al-Aswad. Sauda avait embrassé l'islamisme, et son père la donna lui-même au Prophète. ‘Âïscha seule de toutes ses femmes n'avait pas eu de mari avant lui. Après être venu à Médine et après avoir consommé son mariage avec ‘Âïscha, il épousa ‘Hafça, fille d'‘Omar, qui avait été

mariée d'abord à Khonaïs, fils de ‘Hodsâfa ; ensuite Oumm-Salama, fille d'Abou-Omayya, fils de Moghîra, sa cousine. Le véritable nom d'Oumm-Salama était Hind ; sa mère était Barra, fille d’‘Abdou’l-Mottalib. Abou-Omayya était célèbre parmi les Qoraïschites pour sa générosité ; il était l'un de ceux qui étaient appelés *azwâd-er-rakb* (provisions des voyageurs). Le premier mari d'Oumm-Salama avait été [Abou-Salama ‘Abdallah, fils d'Al-Asad, de la tribu de Makhzoum. Le Prophète épousa ensuite Djouwaïriya, fille de ‘Hârith, fils d'Abou-Dhirâr, de la tribu des Benî-Moçtaliq. Prisonnière de Thâbit, fils de Qaïs, elle avait fait avec lui un contrat pour racheter sa liberté ; le Prophète paya la somme stipulée, et épousa Djouwaïriya, dont le premier mari avait été Mâlik, fils de Çafwân. Mohammed épousa ensuite Oumm-‘Habîba, fille d'Abou-Sofyân, fils de ‘Harb ; puis Zaïnab, fille de Dja‘hsch, mariée d'abord à Zaïd, fils de ‘Hâritha ; puis, dans l'année de l'expédition de Khaïbar, Çafiyya, fille de Hoyayy, fils d'Akhtab. Çafiyya avait d'abord été mariée à Sallâm, fils de Mischkam, et, après la mort de celui-ci, à Kinâna, fils de Rabi‘. Kinâna fut fait prisonnier et mis à mort sur l'ordre du Prophète, qui reçut pour sa part du butin Çafiyya, à laquelle il donna la liberté et qu'il épousa. Ensuite il épousa Maïmouna, fille de ‘Hârith. Quelques-uns prétendent que ce ‘Hârith était fils d’‘Abdou’l-Mottalib, et que Maïmouna était la cousine du Prophète. D'autres disent que ce ‘Hârith était fils de ‘Hazn, fils de Ba‘hîr, de la tribu des Benî-Hilâl. Cette dernière opinion est plus exacte et plus conforme aux traditions ; elle est reçue des historiens. Maïmouna avait eu pour premier mari ‘Omaïr, fils d’‘Amrou, de la tribu de Thaqîf ; elle avait été mariée ensuite avec Abou-Zohaïr (Abou-Rouhm), fils d’‘Abd-ou’l-‘Ozza. Ce fut ‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, qui prononça son union avec le Prophète (car elle était sœur de sa femme), à l'époque où celui-ci vint à la Mecque, pour la visite de l'Accomplissement.

Ce sont là les neuf femmes que le Prophète laissa au moment de sa mort ; car Khadîdja était morte avant lui. Il en avait épousé d'autres, dont quelques-unes furent répudiées par lui avant qu'il eût consommé son mariage avec elles, et quelques autres après la consommation du mariage. Une femme, nommée Sabâ, fille de Rafâ‘a, d'autres l'appellent Sanâ, fille d'Esmâ, fille d'Aç-Çalt, mourut avant qu'il eut consommé son mariage avec elle. Une autre femme, nommée Sabâ,

d'autres l'appellent Samâ, fille d'‘Amrou, de la tribu des Benî-Ghifâr, avec laquelle il n'avait pas encore consommé son mariage au moment où son fils Ibrahîm mourut, disait, à cette occasion : Si c'était un prophète, il ne perdrait pas par la mort le membre de sa famille qui lui est le plus cher. Le Prophète entendit ces paroles et la répudia sur-le-champ. Il avait épousé une femme nommée ‘Arba, fille de Djâbir, de la tribu des Benî-Bekr-ben-Kilâb, dans les circonstances suivantes : ‘Arba vivait dans sa tribu, et le Prophète entendit parler d'elle comme d'une belle femme. Il envoya donc l'un des Ançâr, nommé Abou-Osaïd, vers les Benî-Bekr-ben-Kilâb (d'autres disent que c'étaient les Benî-Kinda), pour la demander en mariage et pour la lui amener. Lorsque le Prophète fut avec cette femme, elle lui dit : On m'a donnée à toi, mais on ne m'a pas consultée. Le Prophète la répudia et la renvoya dans son pays. Une autre femme qu'il avait épousée était Esmâ, fille de No‘mân, de la tribu de Kinda. Au moment où il allait consommer son mariage avec elle, il la regarda et trouva qu'elle était lépreuse. Il la répudia et la renvoya à son père. Il avait aussi épousé Zaïnab, fille de Khozaïma, qui était de la tribu d'‘Amir-ben-Ça‘ça‘a, et qui avait perdu son mari Tofaïl, fils de ‘Hârith. Elle mourut quelque temps après. On dit que, excepté Khadîdja et Zaïnab, aucune de ses femmes ne mourut chez lui.

Voilà les quinze femmes qui sont mentionnées par toutes les traditions comme épouses du Prophète. Dans des livres autres que cet ouvrage, il est dit que le Prophète a épousé encore cinq autres femmes, savoir : 1° Scharâf, fille de Kholaïfa, le Kelbite, sœur de Di‘hya, fils de Kholaïfa. Après avoir vécu quelque temps dans la maison du Prophète, elle y mourut. 2° ‘Âliya, fille de Zhabyân, de la tribu des Benî Bekr-ben-Kilâb. Le Prophète l'abandonna quelque temps après le mariage. 3° Qotaïla, fille de Qaïs, fils de Ma‘dî-Karib, le Kindien, et sœur d'Asch‘ath, fils de Qaïs. Quelques-uns disent que le Prophète mourut avant d'avoir consommé son mariage avec elle. La même tradition dit que, au moment de mourir, il laissa dix femmes ; mais cette version est inexacte : il ne laissa pas plus de neuf femmes. 4° Khaula, fille d'Al-Hodsaïl, de la tribu de ‘Hârith. Il la garda quelque temps, puis il l'abandonna. 5° Laïla, fille de Khatîm, appartenant à la tribu de Khazradj, et dont le père était un homme très-considéré, appelé, à cause de sa générosité, *Moubâriz-er-rî‘h*

(celui qui lutte avec le vent). Cette femme était âgée. Un jour, le Prophète se trouvait dans la mosquée et avait le dos tourné vers l'entrée. Cette femme entra et posa ses deux mains sur les épaules du Prophète, par derrière. Celui-ci dit : Qui est-ce ? La femme répondit : Je suis Laïla, fille de Moubâriz-er-rî‘h ; prends-moi pour femme, afin que je puisse m'en vanter dans ma tribu. Le Prophète consentit. Leïla en porta la nouvelle aux gens de sa tribu, qui lui dirent : Tu as eu tort ; il ne voudra pas d'une vieille femme ; il ne t'a pas vue ; lorsqu'il te verra, il te quittera ; il épouse beaucoup de femmes ; mais, quant à toi, tu n'échapperas pas à son ressentiment. Leïla retourna auprès du Prophète et lui dit : Je regrette ce que je viens de faire ; car je suis une vieille femme et je ne te conviens pas ; répudie-moi. Le Prophète consentit.

Si la tradition relative à ces cinq femmes est exacte, le Prophète aurait épousé, dans le cours de sa vie, en tout vingt femmes. Il y a en outre cinq femmes qu'il a convoitées, mais qu'il n'a pas épousées. La première est Oumm-Hânî, fille d'Abou-Tâlib ; mais comme elle avait deux enfants, il ne l'épousa pas. Une autre est Çâ‘a, fille d’‘Âmir, de la tribu des Benî-‘Âmir-ben-Çâ‘ça‘a. Le Prophète la demanda à son fils, déjà grand, nommé Salama, fils de Hischâm, fils de Moghîra. Salama répondit qu'il voulait d'abord consulter sa mère. Il vint auprès d'elle et lui fit part de la proposition du Prophète. Elle dit : Que lui as-tu répondu ? — Je lui ai dit, répliqua Salama, qu'il fallait d'abord te consulter. — Était-il besoin de me consulter, quand il s'agit du Prophète ? Va, marie-moi avec lui. Lorsque Salama revint auprès du Prophète, celui-ci avait appris que Çâ‘a était déjà très-âgée. Salama, assis devant le Prophète, attendit qu'il lui en parlât ; mais le Prophète n'en parla plus. La troisième femme qu'il a voulu épouser est Çafiyya, fille de Boschârna, de la tribu des Benî-‘Anbar. Elle était prisonnière entre les mains des musulmans. Son mari la suivit et embrassa à cause d'elle l'islamisme. Le Prophète demanda alors à Çafiyya si elle voulait être sa femme, ou si elle préférait son mari. Çafiyya choisit son mari, et le Prophète la rendit à celui-ci. La quatrième femme qu'il désira est ‘Habiba, fille d’‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib ; mais ‘Abbâs lui dit : Apôtre de Dieu, elle est ta sœur de lait. La cinquième est ‘Hamra, fille de ‘Hârith, fils de ‘Hâritha. Le Prophète la demanda lui-même à son père. ‘Hârith, ne voulant pas la lui donner, allégua une raison

mensongère et dit : Elle ne te convient pas, elle a la lèpre. Le Prophète se tut. Lorsque ‘Hârith revint dans sa maison, il trouva sa fille couverte de lèpre.

Voilà l'énumération complète de toutes les femmes que le Prophète a épousées ou convoitées. Il avait en outre deux esclaves : Raï‘hâna, fille de Zaïd, de la tribu des Benî-Qoraïdha, qu'il avait choisie parmi les femmes captives des Benî-Qoraïdha ; et Maria, fille de Siméon, le Copte, qui lui avait été envoyée par Moqauqas, et dont il eut un fils, Ibrahîm, qui mourut à l'âge de deux ans.

CHAPITRE LXVIII

Affranchis du Prophète

Le Prophète eut dix-sept affranchis : 1° Zaïd, fils de ‘Hâritha, qu'il avait acheté du vivant de Khadîdja, et qu'il avait affranchi. 2° Osâma, le fils de son affranchi Zaïd. 3° Thaubân. Il était du Yemen, et descendait des princes ‘himyarites ; il avait été fait prisonnier, et le Prophète l'avait acheté et affranchi ; plus tard, il habita la Syrie et mourut sous le califat de Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân. 4° Schoqrân. Quelques-uns disent qu'il était Abyssin et noir, et que le Prophète en avait hérité de son père et qu'il l'avait affranchi ; d'autres racontent que Schoqrân était de la Perse, qu'il s'appelait Çâli‘h et qu'il était un Dihqân ; d'autres encore affirment qu'il avait été l'esclave d’‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d’‘Auf, qui l'avait donné au Prophète. 5° Abou-Râfi‘. Il était Arabe et s'appelait Aslam ; selon d'autres, Ibrahîm. Quelques-uns disent qu'il avait été l'esclave d’‘Abbâs, fils d’‘Abdou’l-Mottalib, qui l'avait donné au Prophète ; d'autres disent qu'il avait appartenu à Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç ; que, à la mort de Sa‘îd, il avait été affranchi par l'un de ses quatre fils ; qu'ensuite il avait été fait prisonnier à Bedr, et qu'il était tombé sous le pouvoir de Khâlid, autre fils de Sa‘îd, qui s'était fait musulman et qui vivait avec le Prophète à Médine. Enfin, Khâlid ayant donné sa part du butin au Prophète, celui-ci affranchit Abou-Râfî‘. Abou-Râfî‘ avait deux fils, Râfî‘ et ‘Obaïdallah ; on donnait à ce dernier le sobriquet de *bahiyy,* à cause de sa beauté ; il était scribe, et fut plus tard secrétaire d’‘Alî. Après ‘Alî, lorsque ‘Amrou, fils de Sa‘îd, fils d'Al-‘Âç, fut gouverneur de la Mecque et de Médine, sous Mo‘âwiya, il dit un jour à ‘Obaïdallah : De qui es-tu l'affranchi ? — Je suis l'affranchi du Prophète, répliqua ‘Obaïdallah. — Non, tu es notre affranchi ; c'est moi et mes pères qui t'avons donné la liberté.— Non, insista ‘Obaïdallah, je suis l'affranchi du Prophète. ‘Amrou répéta ses paroles, et ‘Obaïdallah, pour la troisième

fois, sa réplique. Alors ‘Amrou lui fit donner cent coups de fouet et lui dit : De qui es-tu l'affranchi ? — Le vôtre, répondit ‘Obaïdallah ; et ‘Amrou le laissa aller. 6° Selmân, le Persan. Il était de la Perse ; quelques-uns disent qu'il était de la ville de Râm-Hormuzd ; d'autres, qu'il était de la ville d'Ispâhân. Son nom persan était Fîrouzân. Il avait été fait prisonnier et était tombé entre les mains des juifs. Un juif avait consenti à un contrat par lequel il s'engageait à le vendre, Le Prophète paya la somme stipulée et affranchit Selmân. 7° Safîna. Il était esclave d'Oumm-Salama, qui l'affranchit et le destina au service du Prophète. Quelques-uns disent qu'il était noir et qu'il s'appelait Mihrân. 8° Anasa ou, d'après d'autres, A‘yana. Son père était Persan, et sa mère Abyssine. C'était lui qui, lorsque le Prophète donnait audience, faisait entrer les gens. Le Prophète l'avait acheté et affranchi. [9° Abou-Kabecha.] 10° Abou-Mouwaïhiba. Le Prophète l'avait acheté et affranchi. 11° Fodhâla. Il avait été également affranchi par le Prophète. 12° Mid‘am. Il avait été esclave de Rifa‘a, fils de Zaïd ; Rifa‘a l'avait donné au Prophète, qui l'avait affranchi. Il fut tué par une flèche à l'assaut de Wâdî-Qora. 13° Belâl. 14° Abou-Dhomaïra. Il était Persan et descendait de Gouschstasp, roi de Perse. Son nom persan était Râ‘h, fils de Schîrzâd. Quelques-uns disent qu'il était de Khaïbar et qu'il était tombé entre les mains du Prophète, qui l'avait affranchi. Il avait reçu du Prophète un acte de donation, acte qui fut présenté par l'un de ses descendants à Abou-Mançour-Dsou-Onaïf. Celui-ci porta cet écrit à ses yeux et fit donner au détenteur trois cents dinârs. 15° Le quinzième affranchi était un noir nommé Yasâr, qui gardait les chameaux du Prophète, tant ceux qui étaient sa propriété personnelle que ceux qui provenaient des dîmes. Or, un jour, des Bédouins d'une certaine tribu arrivèrent à Médine et embrassèrent l'islamisme ; ils y tombèrent malades, parce que l'eau de Médine ne leur convenait pas. Le Prophète leur dit : Allez hors de la ville, là où sont mes chamelles, et buvez de leur lait, jusqu'à ce que vous soyez rétablis. Ces Arabes se rendirent à l'endroit où Yasâr gardait les chameaux, et y restèrent quelque temps. Ensuite ils apostasièrent, tuèrent Yasâr, enlevèrent les chameaux et retournèrent dans leur tribu. Le Prophète envoya à leur poursuite ‘Alî, qui les ramena ; puis il leur fit couper les mains et les pieds, leur fit crever les yeux et les fit jeter sur le chemin, à un endroit nommé ‘Harra, où, exposés à la chaleur du

jour, ils périrent lentement. Cet événement eut lieu avant que Dieu eût révélé le verset *Houdoud*. (Sur. IX, vers. 98.) 16° Mihrân. C'était un eunuque que Moqauqas avait envoyé au Prophète, en même temps que Mâria et Schîrîn. Le Prophète rendit Mâria mère d'un enfant, donna Schîrîn, sa soeur, à ‘Hassân, fils de Thâbit, et affranchit Mihrân, qui resta pour servir Mâria. Ayant conçu des soupçons sur les relations de Mâria avec Mihrân, le Prophète chargea ‘Alî d'aller s'assurer si ses soupçons étaient fondés et de tuer Mihrân. ‘Alî courut chez Mihrân et mit la main sur lui. — Qu'ai-je fait ? s'écria Mihrân. — On te soupçonne, répliqua ‘Alî, d'avoir des relations avec Mâria. Mihrân se dépouilla de ses vêtements, et ‘Alî reconnut qu'il était eunuque ; il vint le dire au Prophète, qui lui ordonna de ne plus inquiéter Mihrân. 17° Abou-Bakara. Il avait été d'abord esclave des habitants de Tâïf. Lorsque le Prophète assiégea Tâïf, Abou-Bakara s'enfuit de la ville avec beaucoup d'autres esclaves ; le Prophète les déclara tous libres, et ils se dispersèrent, sauf Abou-Bakara, qui resta avec le Prophète.

CHAPITRE LXIX

Secrétaires du Prophète

Le Prophète avait dix secrétaires : les uns mettaient par écrit les révélations ; d'autres écrivaient les lettres, et quelques-uns tenaient les comptes des impôts et des revenus en nature qui provenaient de Khaïbar, de Fadak et de Widî'l-Qora.

Ces secrétaires étaient : ‘Othman, fils d'Affân ; ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib ; Khâlid, fils de Sa‘îd, et son frère Abân, fils de Sa‘îd ; Al-‘Alâ-ben-Al-‘Hadhramî ; Obayy, fils de Ka‘b ; Zaïd, fils de Thâbit ; ‘Abdallah-ibn-Abou-Sar‘h ; Mo‘âwiya, fils d'Abou-Sofyân, et ‘Hanzhala, l'Osayyidite.

CHAPITRE LXX

Chevaux et autres montures du Prophète

Le Prophète avait sept chevaux, qui, selon la coutume des Arabes, portaient chacun un nom. L'un de ces chevaux était appelé *Sakb.* Le Prophète l'avait acheté à un Bédouin des Benî-Fezâra. C'est le cheval qu'il montait à la journée d'O‘hod, où il n'y avait en tout que deux chevaux : *Sakb*, celui du Prophète, et *Milwâ‘h*, celui d'Abou’l-Borda. Un autre avait le nom de *Mortadjiz ;* c'était un cheval pur sang, qu'il avait acheté à un Arabe des Benî-Mourra. Le troisième avait le nom de *Lizâz* ; il avait été envoyé au Prophète par Moqauqas. Le quatrième, nommé *La‘hîf,* avait été envoyé par le chef arabe Rabî‘a, fils d'Abou’l-Berâ. Le cinquième, *Zharib*, avait été donné par Farwa, fils d’‘Amrou, le Djodsâmite, l'un des princes arabes. Le sixième, *Ward*, venait de Temîm-al-Dâremî ; le Prophète le donna à ‘Omar. Le septième portait le nom de *Ya‘soub.*

Le Prophète possédait trois mules de selle. L'une, envoyée par Moqauqas, était nommée *Doldol.* C'était la première mule qu'on voyait en Arabie, car les Arabes ne connaissaient ni l'usage des mulets, ni la manière de les produire. Une autre mule, grise, donnée par le Nedjâschî, portait le nom de *Schahbâ.* La troisième était blanche et était appelée *Fiddha ;* elle avait été envoyée par Farwa, fils d’‘Amrou. Le Prophète la donna à Abou-Bekr. Il avait en outre deux ânes, *‘Ofaïr et Ya‘four ;* l'un avait été envoyé par Moqauqas, l'autre par le Nedjâschi. Il avait trois chamelles de course, qui lui servaient de montures : l'une, appelée *Qaçwa,* avait été achetée par Abou-Bekr, à la Mecque, et avait été préparée par lui pour la Fuite. Dans la nuit où ils sortirent de la caverne, Abou-Bekr la présenta au Prophète, qui voulut la lui acheter. Abou-Bekr dit : Je te la donne pour rien. — Je veux en payer le prix, répliqua le Prophète. Abou-Bekr dit : Apôtre de Dieu, je l'ai payée huit cents dirhems. Le Prophète la lui acheta quatre

cents dirhems ; il la mouta et vint ainsi à Médine. L'autre chamelle était nommée *Djad‘â ;* elle avait les oreilles coupées. La troisième portait le nom d’*‘Adhba* ; elle avait les bouts des oreilles coupés. Outre ces trois chamelles, le Prophète possédait vingt chamelles de lait, dont dix étaient conduites chaque jour au pâturage et ramenées le soir ; les autres restaient près des maisons des neuf femmes du Prophète, qui les faisaient traire et recevaient le lait ; on en faisait traire une autre pour le Prophète. Les noms de ces chamelles étaient : *‘Hasmâ, Samrâ, ‘Arîs, Sa‘diyya, Bagoum, Yasîra, Rayyâ, Djamâ, Barda* et *Schaqrâ.* Cette dernière était celle du Prophète. Outre ces vingt chamelles, qu'on ne montait jamais et qui étaient élevées seulement pour le lait, le Prophète possédait un grand nombre de dromadaires, sous la garde de cet esclave qui fut tué par les Bédouins. Il avait encore sept chèvres, qu'une femme, nommée [Oumm-] Aïman, faisait paître le jour et qu'elle ramenait chaque soir, où l'on avait soin de les traire. Les noms de ces chèvres étaient : *‘Odjwa, Zemzem, Saqbâ, Barka, Itlâl, Itrâf et Darsa.*

CHAPITRE LXXI

Armes du Prophète

Le Prophète avait sept sabres : l'un, qu'il avait apporté de la Mecque, et qui, le jour de son entrée à Médine, était attaché à son chameau, était désigné par le nom d'*'Adhbâ ;* c'est le sabre qu'il portait à la journée de Bedr. Un autre, qui avait appartenu à Monabbih, fils de 'Haddjâdj, et qui était fameux parmi les Arabes, était appelé *Dsou'l-Feqâr ;* le Prophète l'avait trouvé dans le butin de Bedr. Trois autres, qui lui venaient du butin des Benî-Qaïnoqâ', étaient nommés : *Khaïf, Battâr et le Qola'ite.* Deux autres lui avaient été apportés par 'Alî, qui les avait trouvés dans le temple des Benî-Tayy ; leurs noms étaient : *Mikhdsam* et *Rosoub.* Il avait trois arcs : *Rou'hâ*, *Baïdhâ* et *Çafrâ* ; trois lances, dont les noms ne sont pas mentionnés dans cet ouvrage ; trois cuirasses, dont deux, *Fiddha et Zhafar,* lui venaient du butin des Benî-Qaïnoqâ' ; la troisième, une cuirasse longue nommée *Fâdhila* ou, d'après d'autres, *Dsât-al-Fodhoul*, provenait de Khaïbar. Enfin il avait un bouclier, sur lequel était représentée une tête humaine. Le Prophète donna l'ordre d'en enlever cette image ; elle disparut du bouclier sans que personne n'y touchât.

CHAPITRE LXXII

Noms du Prophète

Les noms par lesquels le Prophète avait l'habitude de se désigner lui-même étaient : *Mohammed ; — A‘hmed ; — Al-‘Âqib*, nom qui signifie qu'il était le dernier des prophètes ; quelques-uns donnent, au lieu de ce nom, *Mou‘qib ;* mais, dans les traditions, le nom d’‘*Âqib* est plus fréquent ; — *Mâ‘hî* nom qui signifie que Dieu a arrêté par lui l'idolâtrie et qu'il l'a enlevée de la terre ; — *Al-Hâschir,* ce qui signifie que, au jour de la résurrection, tous les hommes se réuniront autour de lui et suivront ses pas ; — *Nabiyyou’l-Mal‘hama* ; Mal‘hama signifie *la guerre ;* aucun autre prophète n'a reçu de Dieu la permission de faire autant de guerres et la faveur de remporter autant de victoires ; — *Nabiyyou’l-Tauba,* parce que Dieu a accordé au Prophète et à son peuple la grâce du repentir, et qu'il agrée le repentir de l'homme qui a commis un crime par un des membres de son corps, lorsqu'il exprime son repentir par ses paroles. Chez les Israélites, quand quelqu'un avait commis un crime par un membre du corps, la loi voulait que l'on coupât ce membre. Ainsi, lorsque le peuple de Moïse adora le veau devant lequel tous s'étaient prosternés, la tête contre terre, il fallut leur trancher la tête, et les uns durent tuer les entres, jusqu'à ce que, enfin, Dieu agréât leur repentir.

CHAPITRE LXXIII

Portrait du Prophète

On demandait à ‘Alî des détails sur l'extérieur du Prophète. ‘Alî dit : Il était de taille moyenne, ni très-grand, ni très-petit. Son teint était d'un blanc rosé ; ses yeux étaient noirs ; ses cheveux, épais, brillants et beaux. Sa barbe, qui entourait tout son visage, était bien fournie. Les cheveux de sa tête étaient longs et lui allaient jusqu'aux épaules ; ils étaient noirs. Son cou était blanc. Il avait depuis la poitrine jusqu'au nombril une ligne noire de poils si mince, qu'on aurait dit qu'elle avait été tracée avec un calem. Il n'y avait point d'autres poils sur la partie inférieure de son corps. Sa tête était ronde, ni petite ni grande. Il avait les plantes des pieds et des mains bien proportionnées, ni trop fortes ni trop faibles. Son dos était charnu et robuste. Entre les deux épaules, il avait une excroissance de la grandeur d'un dirhem, entourée de poils, non clair-semés, mais touffus. Sa démarche était si énergique, qu'on aurait dit qu'il détachait ses pieds de la pierre, et cependant, en même temps, si légère, qu'il semblait qu'il voltigeât de haut en bas. Mais il ne marchait pas avec fierté, comme font les princes. Il y avait dans son visage tant de douceur, qu'une fois en sa présence on ne pouvait pas le quitter ; si l'on avait faim, on était rassasié en le regardant, et l'on ne songeait plus à la nourriture. Tout homme affligé oubliait son chagrin quand il était en sa présence, charmé par la douceur de son visage et de sa parole. Quiconque l'avait vu convenait n'avoir jamais trouvé, ni avant ni après lui, un homme ayant la parole aussi charmante. Son nez était droit, ses dents écartées. Tantôt il laissait tomber les cheveux de sa tête naturellement, tantôt il les portait noués ensemble en deux ou quatre boucles. À soixante-trois ans, sur tout son corps, l’âge n'avait encore fait blanchir qu'une quinzaine de cheveux et dix à vingt poils dans la barbe du menton. Il n'y avait pas sur la terre d'homme d'un

caractère aussi agréable que lui, aussi généreux et aussi vaillant. Un jour, on entendit à Médine un grand bruit : les hommes accoururent, ne sachant pas ce que signifiait ce bruit ; mais, avant qu'ils fussent arrivés, le Prophète, n'ayant pas trouvé son propre cheval, avait monté celui d'Abou-Tal‘ha, sans selle, avait jeté son sabre autour de son cou, et s'était dirigé du côté où le bruit s'était fait entendre. Lorsque les autres arrivèrent, il revenait et leur dit : Ne craignez rien. À la journée d'O‘hod et à celle de Honaïn, lorsque les troupes musulmanes prirent la fuite et abandonnèrent le Prophète, il resta seul à sa place, sans reculer d'un pas et en exhortant les soldats à combattre.

CHAPITRE LXXIV

Mort du Prophète

Déjà, lors du pèlerinage d'adieu, au mois de dsoul-‘hiddja de la dixième année de l'hégire, le Prophète était souffrant, à la Mecque, et se plaignait de sa santé. Il continua à se plaindre lorsqu'il fut rentré à Médine. On pensait que c'était la fatigue du voyage, mais lui-même savait bien quel était son état. Au commencement du mois de mo‘harrem de la onzième année, sa maladie s'aggrava et la nouvelle s'en répandit dans le monde.

Le Prophète fut informé qu'il y avait, à la frontière de Syrie, des mouvements et des rassemblements de troupes romaines. Malgré sa maladie, il donna l'ordre aux musulmans de se préparer pour aller en Syrie, et nomma Osâma, fils de Zaïd, chef de l'expédition. Osâma établit son camp aux portes de Médine, et tous firent leurs préparatifs. Cependant les soldats murmuraient en disant : Il fait du fils de son affranchi le chef des Mohâdjir, des Qoraïsch et des Ançâr. Le Prophète, apprenant ces propos, dit : Il est digne du commandement. Lorsque j'ai placé son père Zaïd, fils de ‘Hâritha, à la tête de l'armée de Mouta, on a tenu le même langage. Quand Osâma vint chez le Prophète, celui-ci attira sur sa poitrine la tête de ce chef et lui dit : Ne t'afflige pas de ce que disent les hommes ; ils ont dit la même chose de ton père, et il était bien digne du commandement ; tu l'es pareillement. Il lui donna des éloges et le combla d'honneurs. Osâma se rendit au camp, et les soldats, après avoir terminé leurs préparatifs, y vinrent également.

Ensuite le Prophète fut informé que, dans le Yemen, il avait surgi un homme, nommé Aswad, qui se prétendait prophète ; qu'un autre, nommé Tolaï‘ha, de la tribu des Benî-Asad, faisait valoir les mêmes prétentions au milieu des Bédouins, et qu'un grand nombre d'habitants du Yemen et de Bédouins avaient suivi Aswad et Tolaï‘ha, adoptant

leur croyance, et avaient renié l'islamisme. Le Prophète, qui connaissait déjà les menées de Mosaïlima, fut très-affligé en apprenant la révolte de ces deux hommes. Sa maladie s'aggrava, et il fut fort préoccupé. Le départ de l'armée d'Osâma pour la Syrie fut retardé, et les musulmans furent très-inquiets relativement à Aswad et à Tolaï‘ha.

Aswad, ou ‘Aïhala, fils de Ka‘b, appartenait à la tribu des Mads‘hidj ; c'était un habile prestidigitateur, et il possédait de grandes richesses ; il frappait les hommes par son habileté et les entraînait par son éloquence. Seigneur dans le Yemen, il fut accepté par un certain nombre des Benî-Mads-‘hidj et des habitants de Nadjrân. Il vint à Çan‘â, capitale du Yemen et résidence des rois, où un grand nombre d'habitants crurent en lui. Farwa, fils de Mousaïk, agent du Prophète dans le Yemen, fut chassé par les révoltés. ‘Amrou, fils de Ma‘dî-Karib, se joignit à eux. Tous ceux des Arabes qui se révoltèrent refusèrent de payer l'impôt et chassèrent percepteurs.

Tolaï‘ha, qui se fit passer pour prophète parmi les Bédouins, avait entraîné tous les Benî-Asad. Son parti se fortifia ; il réunit une armée, se dirigea vers le désert pour aller attaquer le Prophète et établit son camp à un endroit du désert, nommé Soumaïrâ. Il dispensa les hommes de l'obligation de la prière et du jeûne, et un nombre de Bédouins de plus en plus grand vinrent se joindre à lui. De son camp il adressa au Prophète une lettre, qu'il fit porter par le fils de son frère, et, dans cette lettre, il s'exprimait ainsi : Si tu veux que nous vivions en paix, stipulons qu'une moitié de l'Arabie sera à moi, et l'autre moitié à toi ; si tu ne veux pas, faisons la guerre. Le Prophète chassa le neveu de Tolaï‘ha, en lui adressant ces paroles : Va-t'en ; que Dieu te fasse périr et ne t'accorde pas le martyre ! Le messager revint ainsi auprès de Tolaï‘ha.

Tout en étant malade, le Prophète adressa des lettres aux princes ‘himyarites du Yemen, et leur envoya cet ordre : Attaquez et tuez Aswad, qui est un imposteur. Il fit écrire aussi aux Arabes voisins du Yemen, qui étaient restés fidèles à l'islamisme, d'aller au secours des musulmans du Yemen. Tous ces hommes, réunis attaquèrent Aswad et le tuèrent. Cette nouvelle causa une grande joie au Prophète et une amélioration de sa santé. Il eut assez de forces pour sortir, et, le front enveloppé d'un bandeau, à cause de sa douleur à la tête, il vint au

milieu du peuple et prononça un sermon. Après avoir rendu grâces à Dieu de la mort d'Aswad, il dit : Les deux autres, Mosaïlima et Tolaï‘ha, périront également, et Dieu maintiendra ma religion jusqu'au jour de la résurrection. J'ai fait un rêve cette nuit. Il m'a semblé que je tenais dans mes deux mains deux coupes de lait, ce qui m'était désagréable. Ensuite Dieu les a ôtées de mes mains. J'explique ce rêve ainsi : les deux coupes signifient les deux imposteurs qui ont surgi sur la terre ; Dieu les fera échouer.

Après avoir terminé son allocution, le Prophète rentra chez lui. Il réunit toutes ses femmes dans la maison de Maïmouna, et demanda leur consentement pour rester, pendant sa maladie, dans la maison d’‘Âïscha. Il se traîna donc, s'appuyant d'un côté sur l'épaule d’‘Alî, et de l'autre sur l'épaule de Fadhl, fils d’‘Abbâs, vers la maison d’‘Âïscha, s'étendit sur le matelas et fut pris de la fièvre. Cet état dura jusqu'à la fin du mois de çafar ; il ne pouvait plus se rendre à la mosquée pour la prière. Au moment de la prière, il dit à ‘Âïscha : Le peuple réuni m'attend pour que je lui fasse la prière mais je ne peux pas y aller ; dis à Abou-Bekr qu'il fasse la prière au peuple. ‘Âïscha répliqua : Apôtre de Dieu, Abou-Bekr est un homme impressionnable ; quand il présidera à ta place, il ne pourra pas retenir ses larmes ; désigne un autre que lui. Le Prophète répéta son ordre jusqu’à trois fois, et ‘Âïscha faisait toujours la même réponse. Enfin il dit : Vous êtes race de ces femmes qui ont voulu détourner mon frère Josèph de la droite voie. Dis à Alou-Bekr de faire la prière au peuple. En conséquence, Abou-Bekr présidait chaque jour aux cinq prière. Un jour, le prophète, se sentant un peu mieux. vint assister à la prière du matin. Abou-Bekr présidait, se tenant devant le peuple. Lorsque le Prophète entra dans la mosquée, appuyé sur ‘Alî [et Fadhl], il y eut un mouvement dans l'assemblée. Abou-Bekr, sans interrompre la prière, et, tout en conservant son attitude, se recula ; mais le Prophète, lui posant sa main sur le dos, lui fit reprendre sa place auprès du *mi‘hrâb*, se tint à sa droite, et, ne pouvant pas rester debout, il s'assit et accomplit ainsi la prière. Abou-Bekr resta debout et le peuple derrière lui. Après la prière, le Prophète rentra dans sa maison et se coucha.

Deux ou trois jours après, son état s'étant un peu amélioré, le Prophète, qui se sentait mal à l'aise dans la maison, appela Abou-Mouwaïhiba, mit la main sur le cou de cet affranchi et se rendit

lentement hors de la ville, à Baqî‘-al-Gharqad, le cimetière des musulmans. Là, placé près des tombeaux, il dit : Salut, ô habitants des tombeaux, qui êtes à l'abri des épreuves qui atteignent les hommes. Il retourna ensuite dans la maison d’‘Âïscha, qui était couchée et qui se plaignait d'un mal de tête. Le Prophète lui dit : Ô ‘Âïscha, ce serait à moi de me plaindre, non à toi. ‘Âïscha répliqua : Apôtre de Dieu, je suis plus malade que toi. Le Prophète dit : Si l'on aime quelqu'un, on regrette de lui survivre. Puis, quel mal y aurait-il, ô ‘Âïscha, si tu mourais avant moi, si je t'ensevelissais, si je priais sur toi et te déposais dans la tombe ? ‘Âïscha répondit : Oui, tu veux, en revenant de mon enterrement, faire un nouveau mariage ! Le Prophète sourit ; il se coucha sur le lit ; la fièvre le prit de nouveau et ne le quitta plus.

Lorsqu'il se fut écoulé cinq jours du mois de rabî’a premier, le Prophète sentit qu'il allait mourir. Il dit à ‘Âïscha : Ma fin approche ; va me chercher un peu d'eau froide et verse-la sur moi ; peut-être serai-je un peu soulagé, afin de pouvoir sortir, dire adieu au peuple et lui faire mes dernières recommandations. ‘Âïscha lui versa de l'eau sur le visage. Le bruit se répandit à Médine que le Prophète était mieux portant et qu'il allait sortir. Une foule nombreuse se réunit à la mosquée. Le Prophète, le front enveloppé d'un bandeau, entra dans la mosquée ; ne pouvant monter sur la chaire ni rester debout, il s'assit sur le sol et adressa un sermon au peuple. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu et rendu le salut aux prophètes antérieurs, il pria pour les musulmans tués à Bedr, à O‘hod, à Khaïbar et à ‘Honaïn, et pour tous ceux qui avaient sacrifié leurs vies pour lui, et recommanda aux hommes la pratique de la religion ; puis il ajouta : Dieu a un serviteur auquel il a dit : Aimes-tu mieux ce monde ou l'autre ? Le serviteur a choisi l'autre monde, et Dieu a agréé son choix et lui a promis de l'appeler en sa présence. Personne ne comprit que le Prophète parlait de lui-même, sauf Abou-Bekr, qui s'écria en pleurant : Apôtre de Dieu, que nos corps et nos âmes soient ta rançon ! Le Prophète, sachant qu'Abou-Bekr avait compris ses paroles, dit : ô Abou-Bekr, ne pleure pas, car tu as été avec moi dans ce monde et tu seras avec moi dans l'autre. Puis il ajouta : « Si j'avais pris, en dehors de Dieu, un ami, ç'aurait été Abou-Bekr ; car je n'ai pas eu de compagnon plus fidèle que lui, et personne ne m'a été aussi utile par sa fortune. » S'adressant de nouveau aux musulmans, il dit :

La mort est une nécessité, et aucun homme ne peut y échapper. Mais il y a, après la mort, un jour de justice et de réparation, où les créatures réclameront les unes contre les autres ; les grands de la terre réclameront contre les petits et les petits contre les grands ; il n'y aura pas plus de faveur pour moi que pour personne. Pendant que je suis encore avec vous, adressez-moi vos réclamations. Si j'ai frappé quelqu'un d'entre vous, qu'il me frappe. Si j'ai offensé quelqu'un, qu'il m'en fasse autant. Si j'ai pris le bien de quelqu'un, qu'il me le reprenne. Purifiez-moi de toute injustice, afin que je puisse paraître devant Dieu sans avoir de tort envers personne. Tous les assistants versèrent des larmes et s'écrièrent : Apôtre de Dieu, tous les torts que tu aurais envers nous sont effacés. C'est nous qui sommes tes débiteurs.

Alors un homme, nommé ‘Okkâscha, fils de Mi‘hçan, de la tribu des Fezâra, se leva et dit : Telle nuit, à tel endroit, dans telle expédition, j'avais fait marcher mon chameau à côté du tien. Tu as voulu donner un coup de fouet à ton chameau, mais le coup m'a atteint et m'a causé une vive douleur. Voilà le tort que tu as envers moi. Le Prophète lui dit : Voici mon corps ; si tu veux me frapper, frappe. — Je le veux, répliqua ‘Okkâscha. Le Prophète avait un fouet, un roseau couvert de cuir, qu'il tenait toujours dans sa main quand il montait le chameau. Il dit à Belâl : Le fouet est dans la maison de ma fille Fâtima ; va le chercher. Mais ne dis pas à Fâtima quel usage je veux en faire, pour ne pas tourmenter son cœur. Tous les assistants se tournèrent vers ‘Okkâscha et lui dirent : N'as-tu pas honte et ne crains-tu pas Dieu de frapper le Prophète ? Pourquoi ne pas lui faire abandon de cette réparation ? Le Prophète leur répondit : Ne lui dites rien ; il réclame ce qui est son droit. ‘Othmân dit : Vends-moi, ô ‘Okkâscha, ton droit pour cent chameaux. ‘Abd-er-Ra‘hmân, fils d'Auf, fit la même offre, et chacun des compagnons du Prophète lui parla, mais en vain. Lorsqu'on eut apporté le fouet, ‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, se leva et dit : Ô ‘Okkâscha, le Prophète est malade et faible ; il ne pourra pas supporter un coup. Au lieu de le frapper une fois, donne-moi cent coups aussi forts que tu voudras. Tous les autres s'offrirent également ; chacun disait : Frappe sur moi. Mais ‘Okkâscha ne se laissa pas fléchir, et prit le fouet de la main de Belâl. Le Prophète lui dit : Approche-toi. ‘Okkâscha s'approcha. Le Prophète

dit : Maintenant frappe, mais ne frappe pas trop fort, car je suis faible et ne pourrais pas supporter un coup vigoureux. Toute l'assemblée tremblait et pleurait. ‘Okkâscha dit encore : Apôtre de Dieu, lorsque, dans cette nuit, tu m'as frappé, j'étais nu, tandis que toi, aujourd'hui, tu es vêtu d'une robe et d'un manteau. Comment pourrait-il y avoir ainsi réparation ? Le Prophète se dépouilla de son manteau et de sa robe. Alors ‘Okkâscha rejeta le fouet, se précipita sur le Prophète et pressa son visage contre la poitrine de Mohammed on sanglotant. Les larmes coulèrent des yeux du Prophète ; tous les assistants pleurèrent et sanglotèrent, de sorte que la mosquée fut inondée des larmes répandues, et que la voix des sanglots monta jusqu'au ciel. ‘Okkâscha resta quelques instants le visage pressé contre la poitrine du Prophète, qui lui dit enfin : Pourquoi fais-tu ainsi ? — Apôtre de Dieu, répondit ‘Okkâscha, je crains, comme tous les autres, que ce ne soit aujourd'hui pour la dernière fois que nous te voyons vivant ; j'ai voulu, le jour où je te dis adieu, rapprocher mon visage de ton corps, espérant obtenir par là que Dieu préserve mon corps du feu de l'enfer. Le Prophète dit : Il est préservé ! et il répéta ces paroles trois fois.

Ensuite il se leva un autre homme, qui dit : Apôtre de Dieu, tel jour, un pauvre t'ayant demandé l'aumône, tu me dis de lui donner si j'avais quelque argent sur moi, et tu promis de me le rendre. J'ai donné, d'après ton ordre, trois dirhems à ce pauvre. Prie Dieu qu'il mette cela à mon compte. Le Prophète répliqua : C'est une créance que tu as sur moi ; cette aumône, c'est moi qui l'ai faite. Puis il ordonna à Fadhl, fils d’‘Abbâs, de restituer les trois dirhems, et, s'adressant de nouveau à cet homme, il ajouta : Maintenant donne-les à un pauvre, si tu veux, et tu en auras le mérite.

Un autre homme se leva et dit : Apôtre de Dieu, tel jour j'ai dérobé, du butin provenant de telle guerre, trois dirhems, dont j'avais besoin. Le Prophète dit à Fadhl : Prends de cet homme les trois dirhems et mets-les au trésor.

Enfin un autre se leva et parla ainsi : Apôtre de Dieu, je suis un hypocrite et un menteur ; prie Dieu pour qu'il ôte l'hypocrisie de mon cœur. Le Prophète pria pour lui. ‘Omar, fils de Khattâb, dit à cet homme : Pourquoi te déshonores-tu devant toute l'assemblée ? Le Prophète dit à ‘Omar : Mieux vaut la honte en ce monde que dans l'autre. ‘Omar répliqua : Je pense que cet homme n'est pas hypocrite,

car, s'il l'était, il n'en aurait pas honte ; il ne craindrait pas Dieu et n'aurait pas confiance en la prière du Prophète.— C'est vrai, répondit le Prophète. Puis il ajouta : ‘Omar est toujours avec la justice, et la justice est toujours avec ‘Omar, en tout lieu. Ensuite il se leva et rentra dans son appartement. Ce fut la dernière fois que le peuple le vit vivant.

La fièvre le saisit avec force et prit, le troisième jour, un caractère plus violent. On demanda à ‘Alî, qui sortait d'auprès du Prophète, comment se portait le malade. ‘Alî répondit qu'il se trouvait mieux. — Laisse-nous le voir, dirent plusieurs hommes, et un certain nombre de Mohâdjir et d'Ançâr pénétrèrent dans l'appartement d’‘Âïscha. Le Prophète les regarda, ayant les larmes aux yeux et sans pouvoir se relever ni leur parler. Enfin il demanda qu'on l'aidât à s'asseoir. Fadhl, fils d’‘Abbâs, l'aida à s'asseoir sur le matelas. Le Prophète regarda ses compagnons et voulait leur adresser une allocution, mais il ne le pouvait pas. Il pria pour eux et leur dit quelques bonnes paroles. Vous êtes, leur dit-il, les bienvenus. Que la bénédiction de Dieu soit avec vous ! Que Dieu vous fortifie, qu'il vous prépare une place dans le paradis, qu'il vous ait en sa garde, qu'il vous dirige dans la droite voie, qu'il vous préserve de tout mal, qu'il vous sauve et vous élève, et qu'il soit toujours prêt à vous donner sa miséricorde ! Je vous exhorte à craindre Dieu, et je vous confie à lui et lui recommande vos intérêts. Je vous exhorte à craindre Dieu, car c'est de sa part que j'apporte toujours la promesse et la menace ; à ne point montrer de présomption envers ses serviteurs, à ne point commettre le mal dans son empire, comme il est dit dans le Coran : « Cette demeure de l'autre vie, nous la donnerons à ceux qui ne cherchent pas à s'élever sur la terre au-dessus des autres » etc. (Sur. XXVIII, vers. 83.) Je vous engage encore à bien traiter les serviteurs que vous aurez sous vos ordres. Je vous recommande de maintenir la religion de Dieu et d'expulser de la presqu'île arabique tous les infidèles. Je vous laisse deux choses qui vous empêcheront après moi de tomber dans l'erreur, aussi longtemps que vous vous y appuierez : la parole de Dieu et ma famille. Je vous recommande d'honorer les Ançâr, car ils sont ma famille, et ils sont dignes de votre respect. Écoutez ceux d'entre eux qui font le bien et pardonnez à ceux qui font le mal. J'implore le pardon de Dieu pour moi et pour eux.

Après avoir prononcé ces paroles, le Prophète, ne pouvant plus se tenir assis, posa sa tête sur l'oreiller. Ses compagnons lui demandèrent : Apôtre de Dieu, qui te lavera après ta mort ? — Mes proches pareille, répondit-il. — Qui te placera dans la tombe ? — Mes proches. — Comment t'ensevelirons-nous ? — Dans les vêtements que je porte ou dans des étoffes blanches d'Égypte ou du Yemen. On lui demanda encore : Qui priera sur toi ? Il dit : Que Dieu vous accorde son pardon et une magnifique récompense pour votre foi et pour la sollicitude que vous prenez envers son prophète ! Quand vous m'aurez lavé et enseveli, vous me placerez au bord de ma tombe ; car le premier qui priera sur moi sera Gabriel, puis Michel, ensuite Israfîl et Azrâïl. Ensuite vous entrerez, hommes et femmes, par groupes successifs, et vous prierez sur moi. Quand tout le peuple aura prié, vous me mettrez dans la tombe et vous vous en retournerez. Je vous donne la paix, à vous et à tous ceux de mes compagnons qui sont absents. Saluez aussi de ma part tous les hommes qui, jusqu'au jour de la résurrection, croiront en moi. Dites-leur qu'au jour de la résurrection je vous retrouverai près du pont *Cirât*, que je ne franchirai pas avant d'avoir intercédé auprès de Dieu pour mon peuple.

Lorsque le Prophète eut fini de parler, son état devint plus grave. Ses compagnons sortirent, et ses femmes s'assirent autour de lui. Comme il arrive à quelqu'un qui perd connaissance, ses yeux s'enfoncèrent dans leurs orbites, sa langue s'alourdit. Les femmes, d'après leurs idées en médecine, dirent entre elles : Il est en proie à un desséchement (pleurésie) ; elles apportèrent de l'huile, et Esmâ, fille d’‘Omaïs, en versa un peu dans le nez du Prophète. Lorsque celui-ci reprit ses sens, il demanda pourquoi l'on avait fait cela et qui l'avait fait. Les femmes, n'osant pas l'avouer, dirent : C'est ton oncle ‘Abbâs qui l'a fait. Le Prophète le fit appeler et lui dit : Mon oncle, pourquoi as-tu fait cela ! ‘Abbâs répondit : Je ne l'ai pas fait. Alors les femmes dirent : C'est nous qui l'avons fait, parce que nous avons pensé que tu étais en proie à un desséchement, et que tu avais perdu connaissance. Le Prophète répliqua : Que Dieu me préserve, au moment de ma mort, de perdre connaissance ! Ensuite il ordonna que toutes les personnes présentes dans l'appartement, sauf ‘Abbâs, fussent soumises à la même opération, et qu'on leur versât de l'huile dans le nez, afin qu'une

autre fois elles n'eussent pas l'idée d'agir ainsi sans son consentement. Ce qui fut exécuté.

Ces événements avaient eu lieu le jeudi. Le lendemain vendredi, l'état du Prophète s'aggrava, et la fièvre devint plus intense. Il avait un vase en cuir qu'il fit remplir d'eau et placer devant lui. De temps en temps, pour calmer ses douleurs et la chaleur, il trempait ses mains dans l'eau et les passait ensuite sur son front et sur son visage en s'écriant : ô mon Dieu, assiste-moi contre les angoisses de la mort ! Il fut dans cet état jusqu'au dimanche, et la maladie empira. ‘Abbâs et ‘Alî vinrent le voir. ‘Alî dit à ‘Abbâs : Mon oncle, le Prophète se porte mieux aujourd'hui. ‘Abbâs répliqua : Le Prophète est près de sa fin ; Dieu, dans sa bonté, va l'appeler auprès de lui. Je connais les signes de la mort des descendants d’‘Abdou’l-Mottalib, et je vois ces signes sur son visage. Puis il ajouta : Mon fils, va lui demander sa volonté en ce qui concerne la succession, pour savoir à quelle famille il la destina. S'il veut que le commandement reste à la famille de Hâschim, aux descendants d'Abdou’l-Mottalib, nous serons avertis, nous ne le céderons pas à d'autres et nous le défendrons. S'il dit qu'il doit appartenir à une autre famille, nous n'y prétendrons pas. ‘Alî répliqua : Ô mon oncle, il ne faut pas l'interroger à ce sujet ; car, s'il décide que le pouvoir doit appartenir à une autre famille, les Arabes ne nous le donneraient jamais jusqu'au jour de la résurrection. ‘Abbâs garda le silence.

Le lendemain lundi, treizième jour du mois de Rabî‘a premier de la onzième année de l'hégire, le matin, à l'heure de la prière, le Prophète, se sentant mieux, se leva, ouvrit la porte de son appartement et regarda les hommes assemblés dans la mosquée, qui priaient, rangés en ordre l'un derrière l'autre, et Abou-Bekr, qui remplissait la fonction d'imâm. Ce spectacle lui causa une grande joie, et il s'écria : Grâces soient rendues à Dieu de ce que, après moi, mon peuple suivra ma direction et mes institutions. Ne pouvant plus se tenir debout, il se retira et s'assit sur le coussin. ‘Âïscha croyait qu'il était guéri et lui demanda s'il voulait un bois pour se nettoyer les dents *(miswâk).* — Je veux bien, répondit le Prophète. ‘Âïscha avait chez elle un miswâk qui n'était pas encore entamé et mâché ; elle le prit, l'amollit en le mâchant et le donna au Prophète, qui le porta à ses dents et les frottas avec vigueur. ‘Âïscha dit : Ne frotte pas trop fort, tu t'abîmes les

dents. Il répliqua : Ô ‘Âïscha, Gabriel m'a toujours recommandé de faire ainsi, de même qu'il m'a recommandé de nous lier si étroitement avec nos voisins, que ceux-ci puissent avoir une part à l'héritage ; il m'a dit aussi que l'esclave doit être affranchi à la mort de son maître.

Lorsque Abou-Bekr eut terminé la prière et prononcé le salut, les assistants lui dirent que le Prophète avait regardé par la porte dans la mosquée. Il en éprouva une grande joie ; pensant que le Prophète était en convalescence, il se rendit en toute hâte dans l'appartement d’‘Âïscha, et vit le Prophète qui se nettoyait les dents. Tout joyeux et voulant faire rire le Prophète, Abou-Bekr se mit à plaisanter avec ‘Âïscha et lui dit : Le Prophète, étant guéri, devra passer cette nuit dans l'appartement d'une autre femme. ‘Âïscha répliqua : Malade, il a été dans mon appartement, et, bien portant, il sera dans l'appartement d'une autre femme ? Le Prophète, entendant leur conversation, se mit à rire, mais il garda le silence.

L'habitation d'Abou-Bekr se trouvait dans un quartier éloigné de Médine, appelé Soun‘h. Il y avait longtemps qu'il n'y était pas allé ; depuis que le Prophète était malade, il était resté jour et nuit dans sa maison. ‘Âïscha lui dit : Mon père, il y a longtemps que tu n'es rentré chez toi ; le Prophète se porte mieux aujourd'hui, va passer cette nuit dans ta maison. Abou-Bekr sortit et annonça aux gens la convalescence du Prophète. Cette nouvelle se répandit dans la ville, et tous se réjouirent.

Cependant le Prophète ne pouvant plus se tenir assis et laissant tomber sa tête, ‘Âïscha s'assit derrière lui, l'attira à elle et prit la tête du malade sur son sein. Il resta ainsi quelque temps. À un certain moment, entre le lever du soleil et l'heure de midi, la sueur coula de son front ; il ouvrit la bouche et la referma, et son âme s'envola. Tous les auteurs rapportent unanimement que le Prophète mourut le lundi ; mais les uns disent que ce fut le dixième jour du mois de rabî‘a premier, les autres que ce fut le douzième jour de ce mois. C'est cette dernière date qui est la plus authentique.

‘Alî, fils d'Abou-Tâlib, sortit de la maison en pleurant. ‘Omar, qui se trouvait devant la porte, lui dit : Ô ‘Alî, ces hypocrites prétendent que le Prophète est mort. ‘Alî garda le silence. Quelqu'un alla avertir Abou-Bekr, qui vint aussitôt à la maison du Prophète. Il trouva à la porte ‘Omar, entouré de monde et s'écriant : Ces hypocrites disent que

le Prophète est mort. Il n'est pas mort ! Le Prophète est allé visiter Dieu, et il reviendra. De même que Moïse, qui avait quitté son peuple pour se rendre à l'entrevue avec Dieu, est revenu après quarante jours ; de même que Jésus, qui monta au ciel et qui reparut devant son peuple, notre Prophète reviendra également. Que la langue de ceux qui disent qu'il est mort soit arrachée ! Que leurs mains et leurs pieds soient coupés ! Abou-Bekr, ayant entendu ces paroles, entra dans la maison et vit ‘Âïscha qui pleurait et se frappait le visage. Le corps inanimé du Prophète était couvert de son manteau. Abou-Bekr découvrit le visage du Prophète et vit qu'il était mort. Il le recouvrit et sortit.

‘Omar continuait à haranguer la foule. Abou-Bekr lui dit : Ne parle pas ainsi, ô ‘Omar, car Dieu a dit au Prophète : « Tu mourras et eux aussi ils mourront. » (Sur. XXXIX, vers. 31.) ‘Omar dit : Il me semble que je n'ai jamais entendu ce verset. Abou-Bekr s'adressa à la foule et dit : Musulmans, Mohammed a quitté ce monde. Que ceux qui adoraient Mohammed sachent qu'il est mort ; mais que ceux qui adoraient Dieu sachent que Dieu est vivant et ne meurt jamais. Dieu a dit : « Mohammed n'est qu'un apôtre ; il a été précédé par d'autres apôtres. S'il mourait ou s'il était tué, retourneriez-vous en arrière ? » etc. (Sur. III, vers 138.) Alors le peuple, ne doutant plus de la mort du Prophète, fit éclater sa douleur et pénétra dans l'appartement pour voir le Prophète ; ensuite il se retira. La mosquée se remplit des gens de la maison du Prophète ; ses femmes et ses affranchis pleurèrent et gémirent et se frappèrent le visage. Pendant ce temps, les autres musulmans s'assemblaient pour délibérer. Le corps du Prophète n'était pas encore lavé, que déjà la dissension s'élevait à Médine.

Un homme entra dans la mosquée et dit : Les Ançâr se sont réunis et prêtent serment à Sa‘d, fils d’‘Obâda. Abou-Bekr se leva, et, prenant ‘Omar par la main, il sortit avec lui. ‘Alî et ‘Abbâs restèrent auprès du lit du Prophète, et prirent les dispositions pour le laver, l'ensevelir et l'enterrer. Abou-‘Obaïda, fils d'Al-Djerrâ‘h, vint au-devant d'Abou-Bekr et d’‘Omar [qui se dirigeaient vers le lieu où étaient rassemblés les Ançâr] et leur dit : Retournez, car les Ançâr sont réunis dans le vestibule *(Saqîfa)* des Benî-Sa‘îda et proclament Sa‘d, fils d'Obâda, sans se soucier de ce que le Prophète est mort et de ce qu'il n'est pas encore enterré. Mais vous, qui êtes les proches du

Prophète, des Mohâdjir, retournez et procédez à l'ensevelissement ; ensuite établissez l'un des vôtres comme votre chef, car les Ançâr ne voudront plus se soumettre à vous. Abou-Bekr répliqua : Par Dieu, je ne m'en retournerai pas que je ne les aie vus et entendus ! Il prit Abou-‘Obaïda par la main, et se rendit avec lui et ‘Omar au lieu où étaient réunis les Ançâr.

CHAPITRE LXXV

Nomination d'Abou-Bekr

Abou-Bekr, ‘Omar et Abou-‘Obaïda, en entrant dans la *Sakîfa* des Benî-Sa‘îda, y trouvèrent réunis tous les Ançâr. On avait amené Sa‘d, fils d’‘Obâda, qui était malade ; il était là, couché et couvert d'un manteau, et les Aus et les Khazradj étaient disposés à lui prêter serment. L'assemblée était nombreuse, et l'on faisait des discours. Les Ançâr parlèrent ainsi : Le mérite de vous autres Mohâdjir est incontestable, mais nous voulons nommer comme chef l'un des nôtres ; choisissez-en un autre parmi vous ; de cette manière, chacun des deux partis sera satisfait, et il n'y aura entre nous ni discussions ni prétentions. Abou-Bekr prit ensuite la parole. Après avoir payé un tribut de louanges à Dieu, de salutations au Prophète, et après avoir cité tous les versets du Coran, sans en passer un seul, dans lesquels il était question de la prééminence des Ançâr, il s'exprima ainsi : Si nous agissons comme vous le dites, il y aura dissension et guerre civile. Mais vous savez que le Prophète a dit : « La fonction de présider appartient aux Qoraïschites. » En conséquence, laissez le pouvoir religieux et civil aux Qoraïschites, et choisissons l'un d'eux, par rapport auquel vous aurez la même position que vous avez eue à l'égard du Prophète, et qui respectera vos droits et vous traitera comme le Prophète vous a traités. Je vous propose de nommer ‘Omar ou Abou-‘Obaïda, qui sont l'un et l'autre des hommes respectables par leur âge, Qoraïschites et distingués. Les Ançâr s'écrièrent : Nous voulons nommer ‘Alî, qui est le cousin du Prophète, et son gendre, et son plus proche parent ; il est le premier d'entre les Qoraïschite et les descendants de ‘Hâschim. ‘Omar, craignant que la lutte ne se prolongent et ne devint sanglante, dit à Abou-Bekr : Étends la main et reçois notre serment, car tu es un respectable Qoraïschite et le plus digne. Abou-Bekr répliqua : Non, c'est à toi d'étendre la main et de

recevoir mon serment. ‘Omar saisit la main d'Abou-Bekr et lui prêta serment. Alors les Ançâr, honteux de leur résistance, se précipitèrent tous vers Abou-Bekr et prêtèrent serment entre ses mains. Lorsque la nouvelle s'en répandit à Médine, toute la population accourut, et, dans le tumulte, Sa‘d, fils d’‘Obâda, faillit être tué et foulé aux pieds. Un homme s'écria : Prenez garde, on écrase Sa‘d ! ‘Omar dit : Qu'on tue cet hypocrite, qui a voulu jeter la discorde dans le peuple ! Quelques auteurs rapportent que Sa‘d fut tué ce jour-là. Quant à ‘Alî, il était assis au chevet du Prophète ; on dit que, lorsqu'il apprit la nomination d'Abou-Bekr, il se leva, se rendit aussitôt auprès d'Abou-Bekr et lui prêta serment. D'après d'autres traditions, il ne lui rendit hommage qu'après quarante jours ; d'autres disent après deux mois ; d'autres encore, après six mois. Le même jour, ‘Omar harangua le peuple en ces termes : Rendez hommage au vicaire du Prophète aujourd'hui même, afin qu'aucun croyant ne reste une seule nuit sans avoir un chef religieux. À la tombée de la nuit, tous les Mohâdjir et les Ançâr de Médine avaient prêté serment à Abou-Bekr.

Abou-Sofyân, fils de ‘Harb, dit à ‘Alî : Pourquoi abandonnes-tu le pouvoir à Abou-Bekr, qui est de la famille des Benî-Temîm, la plus insignifiante d'entre les Qoraïschites ? Quant à moi, je n'y consens pas. Je vais faire venir de la Mecque une armée si nombreuse, que les gens en seront épouvantés. Je ne veux pas que le commandement soit à d'autres qu'aux Benî-Omayya. ‘Alî répliqua : Il y a longtemps que tu es l'ennemi de l'islamisme ; on n'a jamais vu de toi que du mal. Lorsque Abou-Bekr fut informé du propos d'Abou-Sofyân et de son refus de prêter serment, il fit immédiatement appeler le fils aîné d'Abou-Sofyân Yezîd, et lui conféra le gouvernement de la Syrie et des contrées [voisines] qui étaient sous la loi de l'islamisme. Apprenant cette nomination de son fils, Abou-Sofyân vint le soir même et prêta serment.

Le corps du Prophète, couvert d'un manteau, gisait abandonné dans sa maison : tous étant occupés de l'affaire de l'élection, personne ne songeait à la lotion funéraire, ni à son enterrement.

Le lendemain matin, ‘Omar conduisit Abou-Bekr à la mosquée, en lui disant : Il y a encore beaucoup de personnes qui n'ont pas prêté serment ; il faut que tous aient accompli cet acte. Le peuple s'assembla dans la mosquée, Abou-Bekr s'assit dans la chaire, et

‘Omar, se tenant au-dessous de la chaire, prit le premier la parole en ces termes : Musulmans, rendez grâces à Dieu de ce qu'il a fait tomber vos suffrages sur le meilleur d'entre vous, sur Abou-Bekr, le compagnon du Prophète, celui qui a été avec lui dans la caverne et qui a accompli avec lui la Fuite. Que tous ceux qui ne lui ont pas encore rendu hommage le fassent aujourd'hui. Ceux qui n'avaient pas prêté le serment la veille le prêtèrent ce jour-là, qui est appelé la *Journée du serment du peuple*. Ensuite Abou-Bekr prononça l'allocution suivante : Musulmans, je n'ai accepté le pouvoir que pour empêcher qu'il y eût dissension, lutte et effusion du sang. Je suis aujourd'hui [comme hier] l'égal de vous tous ; je peux faire le bien ou le mal. Si j'agis bien, rendez grâces à Dieu ; mais si j'agis mal, redressez-moi et avertissez-moi. Tant que j'obéirai à Dieu, obéissez-moi ; si je m'écarte des ordres de Dieu, cessez de m'obéir, vous serez dégagés du serment que vous m'avez prêté. Maintenant allez et occupez-vous du Prophète, qui est mort ; nous allons lui rendre nos devoirs, le laver, prier sur lui et l'enterrer. Ensuite Abou-Bekr descendit de la chaire et entra dans la maison du Prophète, pour le faire laver et enterrer.

CHAPITRE LXXVI

Enterrement du Prophète

On rapporte que ce fut le mardi, à l'heure de la prière de midi, qu'on procéda à la lotion funéraire du Prophète, mort le lundi. Dans une autre tradition il est dit qu'on laissa son corps sans s'en occuper le mardi, le mercredi et le jeudi, jusqu'à l'heure de la première prière. Abou-Bekr craignait que le corps pendant ces trois jours ne se fût déjà corrompu ; en entrant dans l'appartement, il s'approcha du Prophète, découvrit son visage et l'embrassa ; le corps exhala une odeur suave. Abou-Bekr s'inclina sur son visage et dit : « Ô toi qui m'es plus cher que mon père et ma mère, quelle odeur suave tu exhales, après ta mort comme pendant ta vie ! » Ensuite Abou-Bekr dit : J'ai entendu dire au Prophète que ce sont ses proches parents qui doivent le laver. Il fit donc appeler ‘Abbâs et ‘Alî. ‘Abbâs et ses deux fils, Fadhl et Qotham, et ‘Alî, étant arrivés, Abou-Bekr leur dit de laver le corps du Prophète et ordonna à deux affranchis du Prophète, Schoqrân et Osâma, fils de Zaïd, de les aider. Lui-même, avec les Mohâdjir et les Ançâr, s'assit à la porte. Alors l'un des Ançâr, nommé Aus, fils de Khawalî, de la tribu de Khazradj, se leva et dit : Ô vicaire de l'apôtre de Dieu, prends garde que demain on ne nous blâme, en disant : Lorsqu'on a lavé le Prophète, aucun des Ançâr n'y a assisté. Ne nous refuse pas cet honneur, et envoie l'un de nous pour y prendre part. Aus avait été l'un des combattants à la journée de Bedr. Abou-Bekr. lui répondit : Vas-y toi-même, et aide à laver le Prophète. Aus entra dans la maison.

‘Alî plaça le corps du Prophète sur la table, sans lui ôter l'habit qu'il portait au moment de sa mort, et versa entre l'habit et le corps l'eau que Schoqrân et Osâma lui présentaient. Fadhl, fils d’Abbâs, et son frère Qotham retournaient le corps, et ‘Alî le lavait, tandis qu’‘Abbâs et Aus se tenaient au loin et regardaient. Après avoir terminé cette opération, ils enveloppèrent le corps dans trois linceuls,

deux d'étoffe blanche et un d'étoffe rayée du Yemen, tous trois non cousus, le couvrirent de parfums et accomplirent toutes les opérations en usage pour l'ensevelissement des morts.

Ensuite on fit venir un Ançâr, appelé Abou-Tal‘ha et, de son véritable nom, Yezîd, fils de Sohaïl, le fossoyeur des habitants de Médine, afin qu'il creusât la fosse. Les avis furent partagés sur le lieu où l'on devait faire la fosse. Les uns voulaient la faire creuser dans la mosquée ; les autres prétendaient qu'il fallait enterrer le Prophète à Baqî‘-al-Gharqad, le cimetière des musulmans. Alors Abou-Bekr dit : J'ai entendu dire à l'apôtre de Dieu qu'un prophète doit être enterré à l'endroit où il a rendu son âme. En conséquence, on déplaça le lit sur lequel il était mort et l'on creusa le sol à cet endroit, dans l'appartement d’‘Âïsccha, attenant à la mosquée. Lorsque la fosse fut terminée, on plaça le corps au bord de la tombe, et le peuple vint par groupes successifs pour prier sur lui, sans que personne présidât. Après tous les Mohâdjir et les Ançâr, les femmes et les enfants se présentèrent et prièrent également, et la journée entière et la moitié de la nuit se passèrent ainsi. On enterra le Prophète à minuit. Quelques-uns disent que la lotion funéraire et les prières eurent lieu le mardi, et l'enterrement dans la nuit du mercredi ; d'autres disent que ces cérémonies eurent lieu le jeudi et la nuit du vendredi.

Le Prophète avait une *qatîfa* (couverture) sur laquelle il couchait habituellement. On nomme *qatîfa*, en Arabie, une couverture tissée de poils de chameau, aussi épaisse et même plus épaisse qu'un tapis de *Ma‘hfour*. Schoqrân, l'affranchi, apporta cette couverture et la jeta dans la fosse, à côté du corps du Prophète, en disant : Par Dieu, personne ne couchera après toi sur cette couverture ! ‘Alî, Fadhl, Qotham et Schoqrân descendirent tous les quatre dans la fosse, autour de laquelle se pressaient les musulmans ; ‘Alî remonta le dernier ; ensuite on la combla de terre.

Moghïra, fils de Scho‘bân, était l'un de ceux qui avaient été au bord de la fosse. Il prétendit [plus tard] qu'il avait été le dernier qui avait vu le visage du Prophète dans la fosse ; que, lorsque ‘Alî en était remonté et qu'on voulut la combler, il y avait laissé tomber son anneau et qu'il avait crié : Ne jetez pas encore la terre, pour que je cherche mon anneau ; qu'il était descendu dans la fosse, qu'il avait découvert le visage du Prophète, qu'il l'avait regardé, puis qu'il l'avait

couvert, et qu'il était remonté, sans se soucier de l'anneau. [Interrogé sur ce fait,] ‘Alî dit : Moghïra ment ; il n'aurait pas osé faire une chose pareille.

Les traditions ne sont pas d'accord sur l'âge du Prophète, au moment de sa mort. Les uns disent qu'il avait soixante-trois ans ; qu'il avait reçu sa mission à l'âge de quarante ans ; qu'après cela il avait vécu encore treize ans à la Mecque et dix ans à Médine. Cette tradition est la plus authentique. D'autres prétendent qu'il avait soixante-cinq ans ; mais cette tradition n'est pas exacte. D'autres encore disent qu'il avait soixante ans lorsqu'il mourut. Cependant toutes les traditions sont unanimes sur les points suivants : que le Prophète vint au monde un lundi ; que le jour où, après la reconstruction de la Ka‘ba, lorsqu'il était âgé de seize à dix-sept ans, il fut chargé de poser de sa main la pierre noire à sa place, sur le mur du temple, était également un lundi ; qu'il effectua sa fuite de la Mecque à Médine un lundi ; qu'il arriva à Médine le lundi, et qu'il mourut le lundi.

Table des Matières

I. Naissance du prophète

II. Histoire du moine Ba‘hîrâ

III. Sur la différence des systèmes chronologiques

IV. Généalogie du Prophète

V. Mariage du Prophète avec Khadîdja

VI. Reconstruction du temple de la Ka‘ba

VII. Mission de Mohammed

VIII. Conversion d'Abou-Bekr eç-Ciddîq

IX. Conversion d’‘Omar, fils d'Al-Khattâb

X. Prédication publique de l'islamisme

XI. Fuite des compagnons du Prophète en Abyssinie. — Conversion de ‘Hamza

XII. Départ du Prophète pour Tâïf

XIII. Apparition d'une troupe de périîs qui adoptent l'islamisme

XIV. Fuite du Prophète de la Mecque à Médine

XV. Arrivée du Prophète et d'Abou-Bekr à Médine

XVI. Le Prophète fixe l'année et le mois de l'ère de l'Hégire

XVII. Fuite du Prophète avec Abou-Bekr, d'après une autre version

XVIII. Autre récit de la fuite du Prophète

XIX. Premières expéditions du Prophète

XX. Expédition de Waddân et d'Abwâ

XXI. Expédition de Bowât

XXII. Expédition de Dsât-oul-‘Oschaïra

XXIII. Première expédition de Bedr

XXIV. Expédition de Batn-Nakhl

XXV. Changement de la Qibla

XXVI. Établissement du jeûne de ramadhân

XXVII. Histoire du grand combat de Bedr

XXVIII. Expédition de Kodr

XXIX. Expédition contre les Benî-Qaïnoqâ

XXX. Expédition de Sawîq

XXXI. Expédition de Dsou-Amarr

XXXII. Meurtre de Ka‘b, fils d'Aschraf

XXXIII. Expédition de Qarada

XXXIV. Meurtre de Sallâm, fils d'Abou’l-‘Hoqaïq

XXXV. Combat d'O‘hod

XXXVI. Expédition de Radjî‘

XXXVII. ‘Amrou, fils d'Omayya, le Dhamrite

XXXVIII. Événement de Bîr-Mâ‘ouna

XXXIX. Expédition contre les Benî-Nadhîr

XL. Expédition de Dsât-ar-riqa‘

XLI. Expédition du Rendes-vous

XLII. Mariage du Prophète avec Zaïnab, fille de Dja‘hsch

XLIII. Expédition de Doumat-Djandal

XLIV. Guerre du Fossé

XLV. Expédition contre les Benî-Qoraïdha

XLVI. Expédition contre les Benî-Li‘hyân

LXXII. Noms du Prophète

LXXIII. Portrait du Prophète

LXXIV. Mort du Prophète

LXXV. Nomination d'Abou-Bekr

LXXVI. Enterrement du Prophète